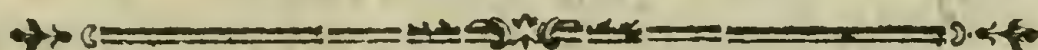


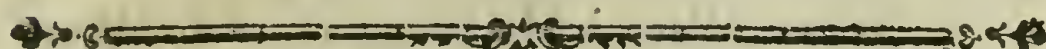
L'ESPRIT
DES
JOURNAUX,
FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



JUIN, 1778.



TOME VI.

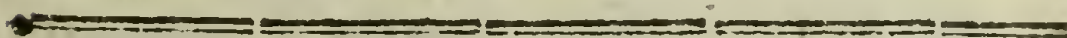


A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



Conditions pour l'Abonnement.

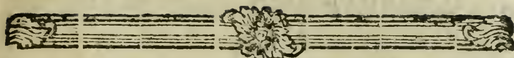
On s'adreſſera, pour toute la France, à Paris, chez *Valade*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux conditions ſuivantes; ſavoir : le prix de la Souſcription eſt de 27 liv. pour Paris, & de 33 pour la Province, rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege, pour les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, & à M. *Mauſſ*, Officier au Bureau des Poſtes Impériales, pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles, à M. *Horgnies*, Expéditeur des Gazettes étrangeres, pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amſterdam, chez *Van-Harrevelt*, Libraire, dans le Kalveſtraat, pour toute la Hollande.

Les Libraires, & autres perſonnes qui voudront faire annoncer des Livres, Eſtampes, Muſique, & autres objets, dans l'*Eſprit des Journaux*, ſont priés de les adreſſer au Directeur du Journal, chez *Valade*. Et pour les mêmes objets, pour tous les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, place St. Barthelemi, à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

HISTOIRE générale de Hongrie, depuis la premiere invasion des Huns jusqu'à nos jours, par M. DE SACY, censeur royal, membre de l'institut royal d'histoire de Gottingen, des académies de Caën, d'Arras, &c. 2 vol. *in-12.* A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire de l'académie Françoise, rue Saint-Severin. 1778.

UNe histoire de Hongrie manquoit à la littérature Françoise. Nous n'avions sur ce royaume que des mémoires épars, insuffisans, & qui laissoient entre eux des lacunes immenses. Quelque éloignée que soit cette contrée, ses annales peuvent intéresser des François. Depuis un siecle les chaînes de la politique ont tellement enveloppé l'Europe, qu'elles l'ont, pour ainsi dire, resserrée, & que les extrêmités semblent se toucher. C'est *le plein* de Des-

cartes, où un atôme ne peut pas s'agiter dans le lieu qu'il occupe, sans communiquer une partie de son mouvement à tous les autres.

D'ailleurs, dit l'historien dans son *discours préliminaire* : » Si le citoyen ne promene pas » ses regards au delà des frontieres du pays » qu'il habite, il n'aura qu'une connoissance » imparfaite des hommes; & les appréciant tous » par ceux qu'il a vus, il commettra autant » d'erreurs, qu'il portera de jugement sur les » nations étrangeres. Les voyages sont deve- » nus une partie de l'éducation; l'histoire des » peuples éloignés n'est pas moins nécessaire : » elle peut même suppléer à ces courses dis- » pendieuses, où l'on porte plus de curiosité » que de philosophie, où l'on est quelquefois » plus jaloux de se montrer soi-même, que » d'observer les autres. Tel auroit vu des hom- » mes dans l'histoire, qui n'a remarqué dans » ses longs voyages, que des statues & des » tableaux. Un coup-d'œil ne suffit pas pour » approfondir le caractere & les mœurs d'un » peuple poli. Les Sauvages montrent leur ame » nue ainsi que leurs corps; mais l'extérieur » apprêté des nations civilisées, est une enve- » loppe que les regards de l'observateur ne » percent pas sans peine. Chaque peuple de » l'Europe a son carnaval perpétuel comme les » Vénitiens; il ne paroît point sans un masque » qu'il faut lever pour voir sa physionomie : » le lui ôter est le travail de l'historien «.

Dans la suite du *discours préliminaire*, l'auteur expose ses vues politiques sur la Hongrie,

les abus, & les remedes qu'on peut y apporter. Quant à la légiſlation, que la maiſon d'Autriche a réformée par degrés, elle fut abſurde & informe pendant pluſieurs ſiecles. » L'an-
» cien code de Hongrie, dit M. de Sacy,
» ſemble n'avoir été fait que pour outrager la
» raiſon, & légitimer le deſpotiſme des nobles.
» Les loix ſont toutes en leur faveur, & ne
» paroiſſent s'appercevoir de l'exiſtence du peu-
» ple, que pour le frapper lorſqu'il eſt coupa-
» ble. Dans les loix pénales, nulle proportion
» entre le crime & le châtiment, nulle diſtinc-
» tion entre les fautes légeres & les grands at-
» tentats. L'infracteur de la loi du jeûne &
» de l'abſtinence étoit puni avec la derniere
» ſévérité; tandis que le meurtrier en étoit
» quitte pour quelques bœufs : les beſtiaux étoient,
» pour ainſi dire, la monnoie des aſſaſſinats.
» Si le coupable ne pouvoit les payer, il étoit
» condamné à perdre la vie où la liberté, de
» ſorte qu'on ne puniſſoit pas ſon crime, mais
» ſon indigence. La plupart de ces loix ont été
» dictées par des princes plus pieux qu'éclai-
» rés, qu'on ne peut mettre au rang des grands
» légiſlateurs. Plus faits pour gouverner un
» dioceſe qu'un royaume, plus occupés du ſa-
» lut des ames que de celui de l'état, n'ambi-
» tionnant, & pour eux-mêmes & pour leurs
» ſujets, que les biens d'une autre vie, ils dé-
» daignoient de ſonger aux biens de celle ci.
» La diſcipline religieuſe étoit preſque l'uni-
» que objet de leur attention; & pourvu que
» les temples fuſſent remplis d'adorateurs, peu

» leur importoit que les villes & les campa-
» gnes fussent désertes, que la propriété fût
» mal assurée, que le commerce languît, ou
» plutôt qu'il n'y en eût pas. «

L'introduction est consacrée à dévoiler l'origine des Hongrois, à suivre la marche des hordes de Barbares, qui inonderent l'Europe, & qui après s'être elles-mêmes long-tems heurtées, repoussées, confondues, se fixerent chacune dans un pays analogue à leurs besoins, à leurs mœurs, & aux circonstances. C'est-là qu'on voit figurer cet Attila, qui prit le surnom de *Fléau de Dieu ;* comme depuis un roi du Nord, Eric IX, se fit appeller l'*Ami de Dieu*, *& l'Ennemi des Hommes.* » Attila, dit M. de Sacy,
» avoit le teint basanné, le regard farouche,
» les traits durs, la poitrine large, la taille pe-
» tite, la tête grosse, peu de barbe : il étoit
» beau aux yeux des Huns «.

Si de tout tems l'histoire s'est attaché à célébrer les peuples belliqueux, préférablement aux nations tranquilles & pacifiques, la Hongrie méritoit une distinction particuliere : cette nation a porté peut-être plus loin que toute autre les vertus héroïques ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle ne doit son ancienne gloire ni à la soif des richesses, puisque son commerce est peu étendu ; ni à l'ambition des conquêtes, puisque depuis son établissement elle n'a presque point reculé ses frontieres ; ni à cet orgueil inquiet & jaloux d'où naissent les haînes nationales, puisqu'elle n'a jamais eu qu'à se défendre contre les oppresseurs ; elle ne le

doit qu'à l'amour ſeul de la patrie, de la liberté; paſſion ſublime & généreuſe, qui entretiendroit la paix entre toutes les nations, ſi toutes ſentoient également le prix de l'indépendance.

On peut réduire l'hiſtoire de Hongrie à trois époques. La premiere comprend le tems où ce peuple ſe trouve confondu avec les Huns; leur établiſſement dans la Pannonie & leurs incurſions juſqu'à la mort de Geyſa, petit-fils d'Arpad, qui commandoit les Hongrois dans leur migration; cette mort de Geyſa, baptiſé par St. Adalbert, arriva en 997. Geyſa étoit chef de la nation; il fut pere d'Etienne, premier roi de Hongrie: M. de Sacy a fait de cette époque l'introduction à ſon hiſtoire générale. Il y a recueilli tout ce qu'il eſt poſſible de ſavoir de l'origine des Hongrois.

La ſeconde époque commence à Etienne, auquel l'égliſe donna le titre de roi, ſur la terre, & après ſa mort celui de ſaint. M. de Sacy remarque qu'il n'avoit point dans le caractere, cette douceur qui diſtingue les élus, qu'après avoir vaincu le duc Cupan dans une bataille rangée, il fit couper ſon corps en quatre morceaux, qu'il envoya dans quatre villes différentes. Par la défaite de ce Cupan, la Tranſilvanie ſe trouva réunie à la Hongrie. Ainſi, on peut dire que ce ſaint roi a été le ſeul conquérant des héros Hongrois. C'étoit, en effet, un héros; il donna des loix à la Hongrie; il fut le pere & l'ami des nobles; il commença à regner en 1000; cette époque finit à la mort de Jean Zapola.

La troisieme commence à la cession du trône de Hongrie, faite par Elisabeth, veuve de Zapola, à l'archiduc Ferdinand, le premier de la maison d'Autriche qui regna sur la Hongrie, jusques au regne tranquille de Marie-Thérese, & à la soumission libre des Hongrois à cette souveraine. Depuis Etienne jusques à elle, on les voit sans cesse occupés à défendre leur liberté, tantôt contre les Turcs, & tantôt contre la maison d'Autriche. On peut voir dans l'auteur les droits & les prétentions de cette maison auguste & puissante.

Cette histoire offre des actions qui étonnent, un héroïsme toujours soutenu, des vertus, un patriotisme dont l'antiquité seroit jalouse; cette énergie de courage anime le sexe le plus foible, comme le plus fort; & cette fermeté est toujours la même, soit que la Hongrie se défende contre le Turc, soit qu'elle se trouve opprimée par cette nation redoutable & cruelle; soit qu'elle repousse les armes & les prétentions de la maison d'Autriche; soit enfin que la cour de Rome profitant de la superstition qui aveugle la Hongrie, veuille l'assujettir à sa politique. Les Huniades, les comtes de Serin, les Batory, les Bela, Ziska, Ragotzki & quelques autres ont honoré l'humanité. On ne lira point leur histoire sans se sentir l'ame agrandie.

C'est au regne d'Etienne I, ainsi que nous l'avons observé plus haut, que commence le corps de l'histoire. Nous ne suivrons point le cours des événemens; l'auteur a eu l'attention de ne citer que ceux qui peuvent intéresser ou ins-

truire ; & l'analyſe de cet ouvrage paſſeroit les bornes que nous nous ſommes preſcrites. Ainſi nous ne nous arrêterons qu'à quelques faits particuliers

Sous le regne de Bela IV, les Tartares vinrent fondre ſur la Hongrie. Le tableau de leurs ravages eſt d'une touche lugubre & convenable au ſujet. » Ce tableau, tracé par l'un des » habitans de Varadin, qui s'étoient enfuis après » la deſtruction de cette ville, excite à la fois » l'horreur & la pitié. Forcés d'enterrer les ca- » davres pour prévenir la corruption de l'air ; » leurs mains défaillantes creuſoient des tom- » beaux pour les morts & des foſſes pour eux- » mêmes. Ils ne trouvoient d'aſyle que dans » le ſein de la terre ; & tandis qu'ils croyoient » ſauver leurs jours dans ces affreuſes retrai- » tes, les chevaux des Tartares les écraſoient » ſous leurs pieds. Des fruits ſauvages étoient » leur ſeul aliment. Dans les champs, dans les » villes, les peres ne rachetoient leur vie qu'en » livrant leurs plus belles filles à ces Barba- » res. Au ſac de Strigonie trois cens dames, » dans la fleur de l'âge, toutes parées de leurs » plus riches atours, crurent que le pouvoir » de leurs yeux, embellis par leurs larmes, » toucheroit ces hommes féroces. On les con- » duit vers le chef. Mais ce monſtre, auſſi in- » ſenſible aux traits de l'amour, que ſourd au » cri de l'humanité, leur fit trancher la tête » en ſa préſence. Enfin la famine chaſſa les » Tartares. Les Hongrois ſortirent de leurs fo- » rêts pour contempler un ſpectacle déplora-

» ble. Leurs yeux cherchoient en vain à diſtin-
» guer les chemins & les champs ; tout étoit
» couvert de buiſſons. Dans ce vaſte déſert à
» peine trouvoit-on quelques traces de l'habi-
» tation des hommes. Dans l'enceinte des villes
» on ne rencontroit que les débris des temples
» & des maiſons : l'herbe croiſſoit dans les rues
» & couvroit les os & les crânes des morts,
» dont le tems & les oiſeaux de proie avoient
» dévoré la chair. Bela reparut enfin, lorſqu'il
» n'y eut plus d'ennemis à combattre «.

Le ſiege d'Agria, en 1442, offre une anecdote intéreſſante; en général, cette hiſtoire eſt pleine de ces traits ſinguliers; & nous penſons qu'après l'avoir lue, on ſera étonné que, juſqu'à ce jour, aucun écrivain n'eût encore ſongé à préſenter aux ames ſenſibles, les annales de Hongrie.

» Malgré leurs revers, les Hongrois vivoient
» dans une ſécurité profonde; tandis qu'on s'é-
» gorgeoit dans les campagnes, les villes of-
» froient le ſpectacle de l'allégreſſe publique.
» Dans Agria on ſe livroit à toutes les extra-
» vagances des anciennes bacchanales : ce n'é-
» toient que feſtins, où regnoit cette gaieté cra-
» puleuſe, qui commence où la raiſon finit.
» Les ſoldats couroient les rues en fredonnant
» des chanſons bachiques. Les ſentinelles endor-
» mies à leurs poſtes, oublioient leurs armes
» & leur devoir. Les Autrichiens attentifs à
» ce qui ſe paſſoit dans la ville, eſcaladerent
» les murs à la faveur des ténebres.

» Un jeune homme d'une fortune médiocre

» mais d'une figure intéressante, adoroit une
» fille jeune & belle comme lui; il avoit su
» lui plaire. Les parens de sa maîtresse insen-
» sibles aux prieres des deux amans, augmen-
» toient leurs plaisirs par les obstacles même
» qu'ils leur opposoient. L'amour sut tromper
» leur vigilance. Le jeune homme fut intro-
» duit dans la chambre de sa maîtresse vers le
» milieu de la nuit : il est réveillé par un
» bruit confus; il croit d'abord que c'est un
» reste des folies de la veille, & prend les
» cris qui frappent son oreille pour un con-
» cert de gens ivres. Mais bientôt le bruit
» redouble : il distingue les cris des mourans,
» le cliquetis des armes, le bruissement des
» flammes. Les deux amans ne doutent plus
» que les ennemis ne soient entrés dans la ville.
» Le jeune homme aime mieux exposer sa vie
» que l'honneur de son amante. Il s'élance par
» la fenêtre armé d'une épée, & se laisse
» tomber dans le vestibule de la maison. Son
» amante descend pour lui ouvrir la porte. Il
» sort, il est enveloppé : l'honneur de com-
» battre sous les yeux de sa maîtresse, redouble
» ses forces & son courage; deux Autrichiens
» tombent sans vie à ses pieds; plusieurs sont
» blessés : enfin le nombre l'accable, ses for-
» ces l'abandonnent, il nage dans son sang,
» il expire. A cette vue la jeune fille, furieuse,
» égarée, saisit l'épée du mort, perce un des
» Autrichiens, blesse les autres, les met en
» fuite, revient sur ses pas, tourne l'épée
» contre sa poitrine, tombe, & meurt sur le

» corps de ſon amant. Les Autrichiens frappés
» de terreur & d'admiration, reſtent muets,
» & contemplent de loin ce ſpectacle à la lueur
» des flammes. Leur étonnement les rendoit
» immobiles; ils n'oſerent piller la maiſon de
» cette fille généreuſe «.

Les malheurs d'Iſabelle forment un tableau d'autant plus touchant qu'elle ne les mérita point. C'étoit, ſelon notre hiſtorien, une princeſſe accomplie. » Sa beauté, qui lui attiroit
» tant de jalouſie dans ſon ſexe, tant d'ado-
» rateurs dans le nôtre, étoit le moindre de
» ſes charmes. Elle avoit ſu, même au ſein
» des proſpérités, préparer ſon courage aux
» plus grands revers. La ſcience du gouver-
» nement n'étoit point une étude pour elle,
» mais un de ſes plaiſirs. Ses penchans étoient
» auſſi invariables que la raiſon qui les lui
» inſpiroit. Les détails de la miſere du peuple,
» loin de bleſſer ſes yeux, intéreſſoient ſon
» cœur. Sa bouche étoit l'organe des plaintes
» des pauvres; ſa main étoit le canal des bien-
» faits de ſon pere, elle méritoit un époux plus
» heureux & plus grand que Jean de Zapola....
» Ce prince n'étoit point né pour le trône
» où il s'étoit laiſſé conduire. Des ſeigneurs
» puiſſans, qui vouloient gouverner ſous ſon
» nom, l'avoient couronné preſque ſans ſon
» aveu; ils l'avoient marié de même. Il choiſit
» pour protecteur ſon plus grand ennemi,
» (Soliman) opprima des peuples qu'il aimoit,
» fit le mal, ſans être méchant. Son indiffé-
» rence léthargique le fit paroître modeſte dans

» la prospérité, stoïque dans l'infortune. Il » étoit sans vertus & sans vices. Il épousa » Isabelle sans la connoître; il l'adora dès qu'il » la connut; & l'amour dont le feu s'alluma » trop tard dans son cœur, parut lui donner » un nouvel être; mais il cessa de vivre lors- » qu'il commençoit à regner «.

Ce prince avoit donné toute sa confiance à Georges Martinusi. C'étoit un simple gentilhomme, qui de moine étoit devenu évêque, cardinal, & premier ministre ou plutôt roi. » Son crédit l'emporta sur celui des courtisans » qui avoient gouverné Jean tour-à-tour, & » ce prince esclave n'eut plus qu'un maître » au lieu de cent tyrans. Du reste, Georges » avoit l'ame élevée, il bravoit le péril & ne » le cherchoit pas. Il avoit vu des batailles & » pouvoit en gagner lui-même. Les fautes des » généraux qu'il avoit remarquées, ne l'avoient » pas moins instruit que leurs succès. Peu » esclave de sa parole, il la donnoit & la » violoit avec la même facilité. Il savoit sur- » prendre le secret de son ennemi & cacher » le sien. Georges avoit, en un mot, tous les » talens qui font l'homme célebre, & nulle des » vertus qui font l'homme de bien... Il se ren- » dit nécessaire aux grands, fut d'abord leur » esclave, puis égal, enfin leur maître. Il » n'eut point d'amis, parce qu'il étoit incapa- » ble de l'être. La politique & la religion » servirent également ses projets. Jamais hom- » me ne sut avec tant d'art fasciner les yeux, » & captiver les esprits de la multitude. Avare

» avec induſtrie, il s'enrichit par la guerre
» qui ruine les autres ſouverains «.

Jean de Zapola, après avoir été long-tems la créature de Soliman, s'étoit vu contraint d'accepter l'appui plus dangereux encore de la Maiſon d'Autriche, & de léguer après ſa mort à Ferdinand une couronne dont il ne pouvoit diſpoſer, puiſqu'elle étoit élective. Ferdinand ſe hâta de la réclamer; Georges & Soliman, tous deux tuteurs du jeune fils de Jean, ſe déclarerent ſes protecteurs, le premier pour regner ſous ſon nom, le ſecond pour le dépouiller. La reine qui ne croyoit pas que la néceſſité qui dicte les traités, fût un prétexte pour les violer, vouloit abandonner le trône & élever ſon fils dans la retraite. C'eſt à cette époque que commence une eſpece de drame hiſtorique, qui réunit le double avantage de l'intérêt & de la vérité ; où l'on voit Ferdinand toujours actif, ambitieux ; Soliman fourbe & ſanguinaire ; Martinuſi adroit & ſouple, trompant à la fois les deux cours de Vienne & de Conſtantinople, & mourant d'un coup de poignard : Caſtalde meilleur ſoldat que politique, conquérant pour ſes maîtres ſans approfondir leurs droits, & ſouillant par un aſſaſſinat qu'il ordonna, la gloire qu'il avoit acquiſe à leur ſervice; enfin Iſabelle toujours honnête & toujours malheureuſe, ſouvent trompée par ſes ennemis, par ſes amis même, jamais abattue par la fortune, & de tous les biens qu'elle avoit poſſédés, ne craignant de perdre que ſon fils. Ferdinand l'exila à Caſſovie. » Elle ſortit

» de Colofwar prefque fans fuite, dans un ap-
» pareil conforme à fa fortune.... Elle étoit
» portée fur un fimple chariot, & tenoit dans
» fes bras fon fils prefque mourant, à qui fa
» maladie n'ôtoit pas le fentiment de fon mal-
» heur.... Sa marche fut plus lugubre encore
» que dans fon premier exil, ordonné par
» Soliman; car le fort de cette princeffe étoit
» d'être dépouillée & bannie tour-à-tour par
» fes deux protecteurs. Elle arriva enfin au
» pied d'une haute montagne, qui fépare la
» Hongrie de la Tranfilvanie : là elle mit pied
» à terre, gravit long-tems le long des pré-
» cipices pendant un orage affreux. Excédée
» de fatigues, elle s'affit au pied d'un arbre,
» & promena fes triftes regards fur les états
» qu'elle venoit de perdre; puis prenant un
» poignard dont elle fe feroit percé le fein,
» fi fa tendreffe pour fon fils ne l'eût atta-
» chée à la vie, elle grava ces mots fur
» l'écorce de l'arbre dont le feuillage la cou-
» vroit :

Sic fata volunt..... Ifabella Regina.
Ainfi l'ordonne le deftin..... Ifabelle, Reine.

» Elle laiffa fur cette montagne ce monu-
» ment de fa douleur, & continua fa route
» par des chemins écartés & prefque inaccef-
» fibles. Ce fut dans cet état qu'elle arriva à
» Caffovie. Le peuple la reçut avec cette com-
» paffion orgueilleufe, dont les careffes font
» fouvent moins fupportables que les infultes
» de la haine «.

C'eſt à cette époque que commence les prétentions de la Maiſon d'Autriche ſur le royaume de Hongrie ; des révoltes, des complots, des négociations entamées, rompues, renouées avec les Turcs, des guerres allumées, mal éteintes, rallumées de nouveau entre l'Autriche & la Porte, des dietes où les regrets de la liberté expirante s'expriment d'une maniere forte, mais infructueuſe, les malheurs du peuple, les diſcordes de la nobleſſe, les mouvemens des chefs, les menées ſecretes, les combats, les aventures des Tekeli, des Ragotski, pluſieurs conſpirations générales contre la Maiſon d'Autriche, la fin tragique de leurs auteurs, les cruautés des généraux Autrichiens, les querelles de religion, la ſoumiſſion entiere de la Hongrie, la couronne devenue héréditaire, le deſpotiſme du roi reconnu par la nation, enfin l'Europe liguée contre Marie-Thérefe, les malheurs de cette auguſte princeſſe, la fidélité des Hongrois que ſes ayeux avoient ſu dompter, mais dont elle ſeule a ſu ſe faire adorer, tels ſont les tableaux qu'offre le ſecond volume de cette hiſtoire. M. de Sacy y a répandu tous les traits qui peuvent faire ſortir le caractere ferme & altier, le courage un peu féroce de cette nation. Le ſexe que nous appellons le plus foible, ne mérite point, en Hongrie, cette humiliante épithete : entre mille preuves de ſa force & de ſa valeur, que rapporte l'hiſtorien, nous choiſirons encore celle-ci. Le Viſir Méhémet vint aſſiéger Agria en 1552 : » A la vue de l'armée ennemie, toute la ville

» retentit de cris de joie. Hommes, femmes, » ſoldats, tous d'une voix unanime, jurerent » d'obſerver ces conditions dictées par le fana- » tiſme patriotique. « *Le mot de capitulation ſera proſcrit; ſi quelqu'un oſe le prononcer, il ſera puni de mort. Si l'ennemi envoie faire des propoſitions de paix, on y répondra par des décharges d'Artillerie. Quand les vivres ſeront épuiſés, nous nous mangerons les uns les autres, & les victimes ſeront tirées au ſort. Les femmes ſeront occupées à réparer les murailles, elles pourront ſuivre leurs époux ſur la brêche & dans les ſorties. Pour prévenir la conſpiration, on ne pourra s'aſſembler plus de trois ou quatre dans l'intérieur de la ville.* » Méhémet n'ignora pas cette réſolution héroï- » que; mais il ſe flatta qu'en oppoſant la bar- » barie au courage, il pourroit triompher.

» Avant d'en venir à ces extrêmités, il » voulut cependant jouer la clémence. Un trom- » pette demande à être introduit dans la ville; » on ne daigne pas lui répondre : il s'avance » juſqu'au pied des murailles, & s'écrie que, » ſi l'on veut remettre la place entre les mains » de Méhémet, les habitans ſeront traités com- » me les ſujets les plus chéris du Sultan. Tan- » dis qu'il parle, les habitans, dans un morne » ſilence, plantent quatre piques ſur le rem- » part, & élevent deſſus un cercueil couvert » d'un drap noir, pour annoncer à Méhémet » que leur patrie ſera leur tombeau. Le trom- » pette ne rapporta à ſon général que cette » réponſe éloquente & terrible. L'artillerie des » aſſiégans joua avec tant de fureur, que le

» château fut démentelé & les toits abattus. Ce » ſpectacle anima les Turcs, ils livrerent un aſ» ſaut; huit mille de leurs plus braves ſoldats » y périrent : Méhémet irrité, ordonne qua» tre aſſauts au même inſtant. Les habitans » reçoivent les Turcs avec la plus grande in» trépidité. Les femmes accourent & ſe con» fondent parmi les ſoldats; on ne les diſtingue » qu'à leur bravoure. L'épouſe anime ſon époux, » la mere ſon fils, la fille ſon amant. On voit » les unes ſe précipiter au milieu des ennemis, » les autres rouler ſur eux des pierres énor» mes, ou les inonder d'un déluge d'huile bouil» lante. Un Hongrois eſt tué à côté de ſa » femme : elle étoit jeune, belle & ſenſible; » la mere de cette citoyenne lui ordonne de » prendre entre ſes bras le corps de ſon époux, » de l'arracher de la mêlée, & de l'enterrer » dans la ville. Eſt-il tems de ſonger à des » obſeques? répond l'héroïne. *Je rendrai les der» niers honneurs à mon mari quand ſa mort ſera » vengée, & elle le ſera bientôt.* Elle s'arme à » l'inſtant de l'épée du mort, ſe couvre de ſon » bouclier, deſcend parmi les Turcs, en égorge » trois. Revenue de ſa premiere fureur, elle » prend entre ſes bras les reſtes ſanglans de ſon » époux, court au temple, les y dépoſe, & » revient combattre. Une de ſes compagnes » prend une pierre dans les débris de la mu» raille, la ſouleve avec effort & veut écraſer » les Turcs qui montent à la brêche : dans » cet inſtant un boulet lui emporte la tête. » Sa fille qui combat à ſes côtés, ne verſe

» pas une larme; mais saisissant cette pierre » toute fumante encore du sang de sa mere, » & couverte de sa cervelle, la jette au mi- » lieu des Turcs, en écrase deux, en blesse » plusieurs, s'avance, appelle les Hongrois, les » anime. Son exemple est suivi, & les assié- » gés deviennent agresseurs. On vit d'autres » femmes, qui, pour enflammer le courage des » Hongrois, ramassoient d'une main les mem- » bres de leurs compagnes coupés, brisés par » les balles, les montroient aux Hongrois, & » de l'autre combattoient avec les armes des » morts. "

A la fameuse bataille de Mohacs, en 1526, après la défaite des Hongrois par Soliman, quelques soldats échappés du carnage s'étoient retranchés à Maroth. Michel Dobozy, saute sur son cheval, prend sa femme en croupe & se fait jour l'épée à la main à travers les vainqueurs; les Turcs le poursuivent, ils vont l'atteindre; son épouse le voit & frémit. » Rends » les armes à ces barbares, lui dit-elle, re- » çois des chaînes; peut-être un jour tu pour- » ras les briser & venger ta patrie. Pour moi, » dont les foibles bras sont inutiles à l'état, » moi qui ne puis trouver chez ces infideles » que le déshonneur & l'infamie, cher Dobozy, » si je te fus chere; si ma vertu mérita ton » amour, rends-moi un dernier service, mets » pied à terre, je descendrai après toi, & tu » me plongeras ton épée dans le sein. Do- » bozy se sent glacé d'horreur à cette priere, » il veut ranimer le courage de son épouse &

» lui rendre quelque eſpérance ; cependant les » Turcs approchent ; l'héroïne ſaute à terre » vois, dit-elle, de quelle main tu veux que » je périſſe, de la tienne ou de celle de ces » barbares ? « Dobozy prend ſon arc, place le javelot mortel en tremblant, & le lance en détournant les yeux. Auſſi-tôt, dans le délire de ſa rage, il ſe précipite au milieu des Turcs, & reçoit la mort, après avoir vengé celle de ſon épouſe.

» Dans cette bataille, où preſque tous les » corps étoient commandés par des évêques, » l'armée & le roi même étoient aux ordres » d'un cordelier. Il ſe nommoit Paul Tomory. » Ses intrigues l'avoient élevé ſur le ſiege ar- » chiépiſcopal de Colocza. Son courage s'étoit » depuis long-tems exercé dans les combats. » Sieges, attaques, retraites, eſcarmouches, » marches, contre-marches, tous les détails » de la guerre lui étoient familiers. Tomory » ne ſurvécut point à la défaite de ſon ar- » mée, & l'on trouva ſept prélats étendus ſur » le champ de bataille. Pluſieurs jours après » on trouva le corps du roi englouti dans un » marais. Les Turcs parcourent la Hongrie, » moins en vainqueurs qu'en brigands. On vit » des femmes enterrer leurs enfans tout vivans, » de peur que les cris de ces malheureuſes créa- » tures ne découvriſſent leur retraite. Tout le » pays qui s'étend de la rive de la Drave à » celle de Raab, ne fut bientôt plus qu'un » immenſe déſert. " Cependant la bravoure des Hongrois avoit inſpiré tant de terreur à l'ar-

mée de Soliman, forte de deux cens cinquante mille hommes, qu'elle n'ofa les pourfuivre; & il paroît que, malgré le petit nombre des Hongrois, fans la précipitation de Louis, des généraux & des prêtres, qui croyoient tous, que mourir de la main d'un Turc, étoit un titre pour entrer triomphant dans les cieux, Soliman n'eût pas été vainqueur.

Le moine George Martinufi, évêque de Varadin, négocioit fécrétement avec Ferdinand, pour le faire monter fur le trône de Hongrie, au préjudice d'Ifabelle, fille de Sigifmont I, veuve de Jean Zapola. Ifabelle en eft informée, elle en avertit Soliman, qui veut faire arrêter le traître, & qui le déclare déchu de fes dignités; exemple fingulier d'un empereur Turc qui dépofe un évêque. Martinufi fe met en fûreté. Wich, fidele à la reine, met le fiege devant Chonad en Tranfilvanie. Varkokzi accourt au fecours de la ville affiégée, trouve les fentinelles endormies & les égorge : les travaux du fiege étoient abandonnés; les foldats occupés de fêtes bachiques; il les taille en pieces, fait quatre mille prifonniers, laiffe deux mille cinq cens morts fur le champ de bataille, & pourfuit les fuyards. Nicolas Kereputz, l'un des généraux Tranfilvains, s'enfuit demi-nud, & fe préfente à la porte d'un château qu'habitoit fon époufe. » *Tout eft perdu*, dit-il, *l'armée eft vaincue*, *fa déroute eft entiere.* Tu es » vaincu! & tu réparois devant moi, lui dit » cette femme, digne des beaux fiecles de Ro» me; retourne, vas laver ta honte, vas ven-

» ger l'honneur de ta maiſon, ou ceſſe de m'ap-
» peller ta femme. Ce nom eſt pour moi le
» comble de l'ignominie. Si l'on t'eût rapporté
» vainqueur & percé de coups honorables, je
» t'aurois bientôt rejoint dans la nuit du tom-
» beau.... Tu fuis & tu viens pleurer devant
» moi. Ah! ce n'étoit pas des larmes, c'étoit
» du ſang qu'il falloit répandre. Vas, fuis, mais
» garde-toi de dire que tu es mon époux. Elle le
quitta bruſquement, & le tems ſeul put calmer
ſa fureur.

A côté de ce tableau, nous placerons celui du regne de Marie-Thérefe, qui termine cette hiſtoire.

» Telle fut la fin de cette guerre (de 1741)
» que tant de puiſſances avoient entrepriſe pour
» accabler Marie-Thérefe, & partager les dé-
» pouilles de la maiſon d'Autriche, comme les
» nations ſe partagerent autrefois les débris de
» l'empire Romain..... Cette princeſſe força ſes
» ennemis mêmes à l'admirer. Jamais on ne
» vit tant de courage pour ſupporter les revers,
» tant de prudence pour les prévenir, tant de
» reſſources pour les réparer.... Sa naiſſance
» lui avoit donné la couronne de Hongrie;
» l'amour de la nation la lui donna, pour ainſi
» dire, une ſeconde fois; & le peuple en voyant
» ſur le trône une princeſſe qu'il eût élue dans
» le tems où le royaume étoit électif, crut en
» effet avoir recouvré le droit de choiſir ſes
» maîtres. Ses états jouirent d'un calme profond;
» elle ſeule ne goûtoit pas le repos qu'elle
» leur avoit procuré. Occupée à réparer les

» désastres de la guerre, à supprimer les im-
» pôts..... Sa vie étoit aussi laborieuse au sein
» de la paix, que celle de ses généraux l'avoit
» été pendant la guerre. Elle rappella les dé-
» serteurs, & leur permit de retourner à la
» charrue, persuadée qu'il vaut mieux avoir
» de bons laboureurs dans ses campagnes, que
» de mauvais soldats dans ses villes.... Marie-
» Thérese fut adorée dans ses états, comme
» Henri IV l'avoit été en France; comme lui,
» elle fut forcée de conquérir son patrimoine:
» elle fit comme lui le bonheur de ses con-
» quêtes.... On finit par lui donner le surnom
» de *Mere de la Patrie* : elle avoit commencé
» par le mériter."

On trouve à la fin du tome second, des notes historiques qui renferment des anecdotes assez curieuses; plusieurs traits comiques que la gravité de l'histoire, ne pouvoit admettre dans le cours de l'ouvrage; des recherches sur les antiquités des villes, enfin les décrets singuliers qui formoient l'ancienne législation Hongroise?

Cette extrait suffit pour faire connoître le mérite de cette histoire, & la maniere noble & sage de l'historien : son style en général, est celui qui convient à l'histoire, & ordinairement élégant; ses refléxions, lorsqu'il s'en permet, sont judicieuses & semblent sortir naturellement du sujet, & telles que le lecteur les eût faites ou dû faire. Si toutes ne sont pas de la même force, si, dans le nombre, il en

est échappé de communes (*), elles sont si rares, & il y en a une si grande quantité de philosophiques, que ces défauts ne doivent pas être remarqués. M. de Sacy mérite d'être encouragé : sa jeunesse, sur laquelle on doit mettre les négligences de style qu'on pourra trouver quelquefois dans cet ouvrage, son application, ses progrès depuis la publication de ses premiers essais, un talent décidé pour l'histoire, genre auquel si peu de gens de lettres se consacrent aujourd'hui; tout doit exciter en sa faveur, la bienveillance de ses lecteurs & du public.

(*Journal des sciences & des beaux-arts; mercure de France; gazette universelle de littérature.*

(*) Telle est celle qu'il fait au sujet de la pompe funebre avec laquelle Charlemagne voulut que fût enterré le Kan des Avares, lequel, enfermé dans Sicambrie assiégée, se tua lorsque la ville se rendit, pour ne pas tomber, avec ses trésors, entre les mains du vainqueur. *Il étoit juste*, dit l'auteur, *que Charles se chargeât du soin des funérailles d'un homme dont il s'étoit fait héritier.* Cette idée est un peu mesquine.



G. EPHR. LESSINGII *Emilia Gallotti pro gymnæsmatis loco latinè reddita*, &c. *Emilie Galotti, drame* de M. G. EPHR. LESSING, *traduit en latin, à l'usage des jeunes étudians, & publiquement joué au collége de Celles, d'après la traduction de* M. J. H. STESSENS. À Celles 1778, imprimé & représenté, pour la premiere fois, en 1773.

CEtte piece eut en Allemagne le plus brillant succès, & elle y est regardée comme l'un des meilleurs ouvrages du célebre M. Lessing. Il est vrai que dans les détails èlle étincelle de beautés; mais nous ne pensons pas que le plan, l'intrigue, la conduite, & sur-tout les caracteres des personnages de ce drame, fissent la même impression sur des spectateurs François, Italiens, ou même Anglois; quoiqu'on ne puisse plaire à ces derniers qu'à force d'outrer les passions, & en offrant sur la scene des viols, du moins commencés, des meurtres, des assassinats & des noirceurs. Il y a de tout cela dans Emilie Galotti, qui même est poignardée sur la scene par le vieux Galotti son pere, aux pressantes sollicitations d'Emilie elle-même. Mais malgré ces féroces beautés, nous connoissons assez nos concitoyens pour présumer que cette piece ne réussiroit pas devant eux.

Qu'on ſe repréſente en effet une foule de ſcélérats ſubalternes, qui, pour faire leur cour à un prince imbécille & flatter ſes paſſions effrénées, ne ceſſent de lui donner les plus déteſtables conſeils. Qu'on ſe repréſente ce prince, Hector Gonzague, n'agiſſant que d'après les impulſions de cette troupe lâche & vile d'adulateurs, laiſſant une ancienne maîtreſſe qu'il adoroit, pour la jeune Emilia Galotti, qu'il n'a fait qu'entrevoir, qu'il veut ſéduire, & qu'il ſe détermine à ſe procurer par la violence. Qu'on ſe figure un Martinelli, Chambellan du prince, & le plus corrompu des courtiſans, homme ſans mœurs, ſans ame, & qui ne méditant que des complots & des aſſaſſinats, s'exprime, à l'inſtant même de conſommer les crimes les plus noirs, en bouffon dégoûtant, & agit en Cartouche : qu'on s'imagine qu'un tel homme diſpoſe, comme il veut, des volontés du prince, & dirige, comme il lui plaît, toutes ſes affections; & l'on aura l'idée d'un caractere qui ne peut exiſter dans les cours, où du moins l'infamie eſt plus artiſtement gazée.

Cette Emilia Galotti, jeune, aimable, charmante, eſt éperduement aimée du comte Appiani, dont elle eſt également épriſe : ils ſont fiancés & touchent au moment de s'épouſer, lorſque le fourbe Martinelli, d'accord avec ſon maître, ſe propoſe d'enlever Emilie dans le chemin par lequel elle doit paſſer, pour ſe rendre avec ſon fiancé qu'elle doit épouſer, à Appiani. Pour mieux réuſſir dans ſon crime, Martinelli corrompt Piro & Angelo, deux aſſaſſins

placés en qualité de domeſtiques, l'un chez le pere d'Emilie, l'autre près du comte Appiani. Les deux ſcélérats ſervent ſi bien l'infâme Martinelli, qu'à l'entrée d'une forêt, les deux voitures, celle d'Appiani, & celle d'Emilie, ſont attaquées par le chambellan, qui court ſur le comte déſarmé, & le poignarde. Emilie épouvantée, ſe réfugie avec ſa mere, dans un château près de la forêt. Dans ce château eſt le prince Gonzague, qui y attend ſa victime. Celle-ci eſt très étonnée d'y voir ſon ſouverain; on l'enferme dans un appartement avec le prince; & c'eſt au ſpectateur à deviner les horreurs qui s'y paſſent.

Cependant la comteſſe Orſina, ancienne maîtreſſe du prince, femme jalouſe & folle, arrive au château: Martinelli veut l'éconduire; la comteſſe n'en devient que plus folle, & il y paroît bien aux propos qu'elle tient. Odoard Galotti, pere d'Emilie, homme honnête, mais ſombre & férocement vertueux, paroît auſſi dans le même château: la comteſſe lui apprend tout ce qui ſe paſſe, & tout ce qui s'eſt paſſé entre ſa fille & le prince: il frémit; elle irrite ſa fureur, & finit par lui faire préſent d'un poignard. Odoard diſſimule ſa rage, & demande comme une grace au prince, qu'on le laiſſe embraſſer & parler à ſa fille, que le prince veut conduire dans ſa capitale, pour achever de la déshonorer; Gonzague, même dans ſes crimes, agit toujours en imbécille.

Emilie Galotti vient ſe jetter troublée, éperdue, dans les bras de ſon pere; elle ſait à quels

outrages elle eſt expoſée, elle ne doute pas qu'on ne ſe ſoit défait du comte Appiani; elle ſupplie ſon pere de la délivrer, en lui donnant la mort, de l'injure qu'on lui prépare; & elle fait ſi bien, qu'Odoard Galotti, détourne la tête, & plonge le poignard dans le cœur de ſa fille. --- Tel eſt en abrégé le plan de cette piece, mêlange monſtrueux de ſituations terribles, & de bouffonneries qu'à peine le grand Shakeſpear ſe ſeroit permiſes. Il eſt dans ce drame, des ſcenes où l'on eſt vraiment oppreſſé par la terreur; mais le moment d'enſuite on eſt fatigué juſqu'au dégoût des propos baſſement plaiſans des Martinelli, des Pyro, des Angelo, & même des énormes inconſéquences de la comteſſe Orſina. Un drame de cette eſpece n'auroit pas pris en France, même il y a quatre ou cinq ans, tems où l'on étoit ſi fort engoué de drames. Ces défauts n'empêchent pourtant point qu'il n'y ait des beautés ſublimes dans Emilie Galotti, & qu'à bien des égards cet ouvrage ne ſoit un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à M. Leſſing, le plus eſtimable des écrivains qui ſe ſoient illuſtrés en Allemagne dans ce ſiecle.

(*Gazette univerſelle de littérature.*)

RECHERCHES historiques & géographiques sur le Nouveau-Monde; par JEAN-BENOIT SCHERER, pensionnaire du roi, employé aux affaires étrangeres, membre de plusieurs académies & sociétés littéraires; ci-devant jurisconsulte du college impérial de justice à St. Pétersbourg, pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie & de Finlande. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. I vol. in-8vo. de 350 pages, avec des planches, & une carte qui contient la route du fleuve Jaskusk au port d'Oschosk. 1778.

DEpuis long-tems on cherche à deviner quelle a été l'origine des habitans du nouveau-monde, & l'on a divers ouvrages sur cet objet. M. Scherer s'est mis sur les rangs; son systême, selon quelques journalistes, est appuyé de preuves si neuves & si frappantes, qu'il sera sans doute favorablement accueilli. D'autres écrivains, sans admettre entiérement l'opinion de l'auteur, reconnoissent dans son ouvrage des recherches immenses, dont étoit seul capable un homme, qui, non-seulement possede les langues anciennes, mais qui, comme M. Scherer, a encore quelque teinture des différens idiômes primitifs des peuples policés & vagabonds du nord de l'Asie & de l'Europe.

Au reſte, il faut peu de connoiſſances pour dire que tout mérite des éloges dans un ouvrage auſſi ſavant; mais ce qui en exige beaucoup plus, c'eſt le droit de prononcer ſur le travail de l'auteur, de diſcuter ſes opinions, d'apprécier ſes preuves; & nous croyons que c'eſt au *journal des ſavans* que l'on doit s'en rapporter lorſqu'il s'agit d'un ouvrage tel que celui que publie M. Scherer.

Cet auteur a raſſemblé d'abord les fragmens géographiques ſur la connoiſſance que les anciens avoient, dit-il, du nouveau-monde; c'eſt-à-dire, ſur l'iſle Atlantide. Solon compoſa un poëme ſur cette iſle, & il avoit puiſé ſes connoiſſances dans les ouvrages des prêtres de Saïs, qui s'étoient appliqués beaucoup à la coſmographie. La Jamaïque, Cuba, Hiſpaniola, &c. & la Terre-ferme qui eſt au delà, leur étoient connues, ſelon M. Scherer. Les preuves qu'il emploie pour établir ce ſentiment, ſont, 1°. le témoignage de Solon lui-même, qui dit que cette iſle étoit ſituée hors du détroit de Gibraltar; qu'elle étoit plus grande que la Libye & l'Aſie; qu'elle tenoit ſous ſes loix toutes les provinces adjacentes juſqu'à l'Egypte, & toute la partie de l'Europe, qui s'étend juſqu'à la mer Tyrrhénienne; que cette iſle fut ſubmergée par un déluge & détruite par un tremblement de terre qui dura vingt-quatre heures. Il cite pluſieurs autres autorités plus poſitives, d'après leſquelles il réſulte que les Phéniciens faiſoient voile le long de la côte orientale de la mer Atlantique; qu'ils firent naufrage près d'une

grande iſle ; que les Tyrrhéniens voulurent y envoyer une colonie, mais que les Carthaginois, qui la conſervoient pour en faire une retraite, s'y oppoſerent. C'eſt ce que rapporte Diodore. Ariſtote dit que les Carthaginois trouverent au delà des colonnes d'Hercule, une grande iſle où ils avoient formé des établiſſemens ; mais qu'ils ne la faiſoient pas connoître. Les anciens ont beaucoup parlé des navigations au delà des colonnes d'Hercule, vers des iſles aſſez éloignées. On peut voir ce que M. Scherer en rapporte. En général, ſi l'on ne peut aſſurer que les anciens aient connu l'Amérique, il eſt difficile de nier qu'ils n'aient pu y être pouſſés par quelques tempêtes. Nous ne pouvons que douter, & non pas affirmer, comme le fait M. Scherer. Mais peut-être parviendra-t-on à connoître l'origine des Américains, ſans avoir recours à des navigations de cette eſpece. M. Scherer cite pour exemple les Eſquimaux, qui ſont originaires des peuples du Groënland ; & il prouve leur origine par la conformité du langage entre ces deux peuples ; en effet, les mots qu'il rapporte ſont ſi ſemblables, qu'on ne peut les conteſter. Mais l'auteur affoiblit pour ainſi dire ces preuves par des détails qu'il auroit pu rejetter ou à la fin de l'ouvrage, ou dans des articles ſéparés.

C'eſt donc aux langues qu'il faut avoir recours pour établir l'origine des Américains ; c'eſt pourquoi l'auteur ſe propoſe de traiter de la conformité des langues : 1°. entre les extrêmités de l'Amérique & celles de l'Aſie ;

2°. entre les peuples de l'Amérique & de l'Afrique. Mais ce chapitre ne contient que des préliminaires dans lèsquels M. Scherer ne vient pas au fait, qui doit être le parallele d'une assez longue suite de mots. Il parle ensuite de la conformité des mœurs & des coutumes de l'ancien monde, comparées avec celles du nouveau monde. » Deux nations très-éloignées » l'une de l'autre, dit-il, peuvent sans doute » se ressembler à plusieurs égards dans leurs » manieres de vivre, sans néanmoins sortir de » la même souche; mais aussi-tôt qu'on trouve » chez deux différens peuples, dont on peut » prouver la communication, une ressemblance » frappante de coutumes fantasques, & quel- » quefois atroces & contraires à la nature, » c'est une marque convaincante qu'ils les ont » prises & empruntées les unes des autres «.

Il s'attache donc à ressembler plusieurs de ces coutumes. Il trouve chez les peuples de l'Asie & chez les Américains, 1°. la doctrine d'un bon & d'un mauvais principe. 2°. L'ordre de succession particuliere à certains royaumes. Chez les Malabares, dit l'auteur, ce sont les enfans de la sœur qui succedent au trône, coutume qui a existé chez plusieurs peuples de l'Amérique. 3°. Les coutumes barbares pratiquées dans les obseques, telle que celle de faire périr des vivans, qui est commune à beaucoup de peuples anciens. 4°. L'épreuve du fer chaud ou du feu. 5°. L'usage de se faire couper ou raser les cheveux en signe de deuil. 6°. La destruction des cabanes après la mort de ceux qui

les habitoient. 7°. Les maris alités à cause de l'accouchement de leurs femmes. 8°. Les fleches, marque d'une révolte ou d'une guerre générale. 9°. Les figures tracées ou empreintes sur le visage & sur plusieurs parties du corps. 10°. Le dépouillement du crâne des ennemis faits prisonniers ou tués dans la bataille. 11°. Les vieillards & malades mis à mort. L'auteur indique tous les différens peuples qui avoient ces mêmes coutumes, & dès-lors il détruit la preuve qu'il en veut tirer. Par exemple, il cite des Indiens qui avoient cette derniere, c'est-à-dire, celle de tuer les vieillards & les personnes infirmes; il cite aussi les anciens habitans de la Sardaigne. Or, ces deux peuples ne la tiennent pas l'un de l'autre. Il en sera de même des peuples de l'Amérique chez lesquels on la trouve, & on ne peut en conclure qu'ils la tiennent ni des Indiens, ni des habitans de la Sardaigne, ni de quelques peuples d'Allemagne. Les coutumes, communes à beaucoup de peuples qui n'ont point eu de rapport ensemble, ne prouvent rien. Telles sont encore la virginité, qui n'étoit point estimée chez quelques peuples; l'adoration du feu sacré ou du soleil. En voici une qui feroit preuve si l'auteur citoit ses garans; c'est le nom de *Schammon*, qui désigne un prêtre chez beaucoup de peuples Tartares. Ce nom leur vient des Indiens, parce que la religion Indienne a pénétré en Tartarie. M. Scherer dit que les Esquimaux, les Groënlandois & les Lapons ont aussi des Schammans qui se glorifient de posséder les mêmes privile-

ges, c'eſt-à-dire, celui de guérir toutes ſortes de maladies. Il paroît qu'il ne fonde ſa preuve que ſur la conformité des prétentions des prêtres de ces peuples. Il s'agiroit plutôt de ſavoir ſi les Eſquimaux ont des prêtres qui portent le nom de *Schamman*. Le rapport ſeroit alors exact; mais M. Scherer n'en dit rien.

Après ces obſervations générales ſur quelques coutumes de différens peuples qui ne nous paroiſſent rien décider au ſujet de l'origine des Américains, M. Scherer vient à des coutumes communes aux Péruviens & aux Chinois. Il en cite pluſieurs; mais probablement il a conſulté de mauvaiſes ſources qui l'ont trompé, & il trouve des reſſemblances où il n'y en a point. Nous en remarquerons cependant quelques-unes qui ſont frappantes. Telle eſt la cérémonie du labourage de la terre faite à Cusko comme à Pékin. Il y en a quelques autres, mais en petit nombre, qui méritent également quelque attention. L'auteur auroit dû apporter un peu plus de critique dans le choix de ſes preuves; il ſe livre trop aux conjectures, & en les ſupprimant il auroit rendu ſon ouvrage plus intéreſſant. On y trouve en effet des obſervations curieuſes qui peuvent concourir au but qu'il ſe propoſe. Il parle auſſi de la conformité des coutumes entre les Américains Orientaux & les Peuples Occidentaux de l'Afrique, qui ſont aſſez près des côtes de l'Amérique, & qui par cette raiſon ont pu y pénétrer, parce qu'il y regne continuellement un vent d'eſt qui a repouſſé plus d'une fois les vaiſſeaux des Euro-

péens vers les côtes du Bréſil. L'auteur prétend que les Africains font encore aujourd'hui un commerce conſidérable avec les peuples des côtes de l'Amérique, & que ce commerce eſt antérieur à la découverte du nouveau-monde par les Européens. Ce fait bien prouvé, leveroit une grande partie des difficultés ſur l'origine des Américains.

Après avoir expoſé ce genre de preuves, M. Scherer examine quels ſont les peuples connus qui ont, les premiers, exercé le commerce maritime, & quelle fut l'étendue de leur navigation. Il revient ſur l'iſle Atlantide qu'il prend pour l'Amérique. Il parle beaucoup du commerce que les anciens ont pu avoir avec la Chine, & il prétend que les Phéniciens y ont voyagé par mer, & que ce ſont eux qui ont donné le nom de Chine, ou Tſin à ce pays. Il le dérive du mot *cyn-oſure*, c'eſt-à-dire, ſelon lui, *porté par l'ourſe*, & non pas la *queue du chien*. On ſait que cette étoile ſervoit de guide aux anciens navigateurs. Mais ne nous arrêtons pas ſur de ſemblables conjectures, deſtituées de toute eſpece de fondement.

Après avoir donné une idée des navigations des anciens, M. Scherer paſſe aux découvertes faites par les Ruſſes en allant du Kamſchatka en Amérique; on voit par-là que le paſſage de l'Aſie à l'Amérique n'a pas été difficile. Il prétend même, d'après M. Steller, que ces deux continens étoient joints autrefois enſemble. Il trouve beaucoup de reſſemblance entre les mœurs des peuples de ces deux contrées, ce qui ne

doit pas paroître ſurprenant. Il réſulte, dit M. Scherer, que l'Amérique a été peuplée par l'ancien continent.

Nous ne le ſuivrons pas dans les recherches qu'il fait ſur la couleur des différentes eſpeces d'hommes qui ſont répandus ſur la ſurface du globe, ni ſur l'origine des animaux dans le nouveau-monde, (*) ni ſur la réfutation qu'il entreprend de faire des recherches de M. de Paw ſur les Américains, les Egyptiens & les Chi-

(*) L'auteur eſt fort embarraſſé à réſoudre comment l'Amérique a été peuplée par les animanx de différentes eſpeces; car les colons, lors même qu'ils purent y tranſporter des quadrupedes, donnerent ſans doute la préférence aux animaux domeſtiques & utiles. D'où viennent donc les animaux monſtrueux & ſauvages? M. Scherer répond qu'au moment de la création, l'être ſuprême a répandu les animaux ſur toutes les parties de la terre; & ſi on lui objecte le déluge, il prétend » qu'on ne ſauroit ſoutenir que le déluge enveloppa » le globe entier dans toute ſa rondeur, ſans attri» buer à Dieu les plus grandes imperfections. En at» tachant au déluge, ajoute-t-il, un effet univerſel, » nous lui avons donné par conſéquent un ſens trop » illimité, un ſens qu'il n'a jamais eu, que nous avons » mal compris, par le peu d'attention que nous em» ployons à bien des choſes. «

Les théologiens ne feront pas ſans doute contens de ces aſſertions; & les philoſophes conviendront que ſi *toute chair n'a pas été détruite* par le déluge, autant valoit-il faire peupler l'Amérique par les enfans d'Adam, que d'y envoyer trois mille ans après, les deſcendans de Noé.

nois. Nous aurions desiré trouver plus d'exactitude dans ce qui concerne la Chine à ce sujet.

De toutes ces recherches il résulte, suivant le sentiment de l'auteur, que les Américains tirent leur origine, d'une part, des Chinois & des Africains; de l'autre, d'une tribu de Tartares nommés Keraïtes, qui ont disparu en Asie. Les découvertes des Russes, en allant du Kamschatka en Amérique, ne laissent plus lieu de douter que la population de cette partie du monde ne se soit faite par la voie de l'Asie.

M. Scherer termine ses recherches, 1°. par la traduction des dialogues de Platon, intitulés *Timée* & *Critias*, concernant l'isle Atlantide. 2°. Par un essai sur les rapports des mots entre les langues du nouveau-monde & celles de l'ancien, par l'auteur du monde primitif. 3°. Par des remarques géographiques & critiques sur la véritable longitude du Kamschatka, & sur la carte qui contient la route de Jakutsk au port d'Ochozk.

En général, cet ouvrage est rempli de recherches curieuses & intéressantes. Il y a plusieurs observations très-heureuses, mais il y en a d'autres trop hasardées & peu exactes. Un peu plus d'ordre, de précision & de critique auroient rendu cet ouvrage moins étendu, mais plus tendant au but de l'auteur. La réponse qu'il fait à M. de Paw est remplie de fautes, & fait voir que l'auteur connoît peu les Chinois. M. de Paw avoit dit que ces peuples tiroient leur origine des Tartares. M. Scherer, pour lui ré-

pondre, dit que les Tartares, ſi cela étoit, devoient en être inſtruits; & il cite Abulfedha comme un auteur national qui aſſure que, de ſon tems, on connoiſſoit peu la Chine. Abulfedha étoit Arabe & non pas Tartare. De même le témoignage de Plancarpin, pour prouver que les Chinois ne ſont ni Tartares ni Scytes, ne peut être d'aucune autorité; d'ailleurs, ce voyageur n'examine point cette queſtion. Il nous feroit aiſé de raſſembler pluſieurs mépriſes de cette eſpece; mais elles ne doivent pas empêcher qu'on ne liſe cet ouvrage, qui peut fournir de nouvelles idées. Au reſte, on a regardé comme la partie la plus précieuſe du travail de M. Scherer la table polyglotte des langues Latine, Scythe, Tartare, Chinoiſe, &c. de même que l'eſſai ſur les rapports des mots entre les langues du nouveau-monde & celles de l'ancien, par M. Gebelin. Les langues Américaines qui paſſent ici en revue, ſont celles, 1°. des Eſquimaux & des Groënlandois; 2°. des divers peuples du Canada; 3°. des Caraïbes & des Galibis; 4°. des Abenaquis; 5°. des Virginiens; 6°. des Penſylvaniens; 7°. des Méxicains; 8°. des Péruviens, & 9°. des iſles de la mer du Sud. On voit dans ce dernier article le récit hiſtorique d'une épreuve unique à laquelle M. Banks mit l'auteur, à ſon retour de l'iſle de *Taïti* ou d'*Otahitée*.

Entre les réſultats particuliers auxquels conduiſent les rapports nombreux que contient cet eſſai, tels qu'on a ſouvent élevé des ſyſtêmes intéreſſans ſur des rapports moins nombreux &

moins ſenſibles, on voit entre ces réſultats, ſelon l'auteur, que les Eſquimaux & les Groënlandois ont une même origine, que toutes les langues du Canada, & en quelque ſorte toutes celles de l'Amérique ſeptentrionale, deſcendent d'une même, de celle des Algonquins; & que les Galibis & les Caraïbes ſont des branches d'une même nation, venues de l'intérieur de l'Amérique ſeptentrionale. La langue du Mexique offre des rapports non moins frappans avec les autres, ſur-tout relativement aux pronoms, qui y ſont les mêmes que ceux des Virginiens & des Algonquins, & des langues orientales; enſorte que l'auteur préſume que les Méxicains eurent une origine commune avec les peuples de l'Amérique ſeptentrionale. Quant aux iſles de la mer du Sud, leurs rapports nombreux avec la langue Malaye, démontrent encore, ſelon l'auteur, qu'elles ont été peuplées par l'Aſie méridionale, tandis que le Chili & le Bréſil doivent avoit été peuplés par l'Afrique occidentale, les langues de ces deux contrés ayant un caractere abſolument différent des autres langues de l'Amérique, & très-conforme à celui des langues de l'Afrique occidentale.

(*Journal des ſavans; mercure de France; avis divers.*)

IDYLLES, & autres poésies, par M. BRUNEL; suivies de pensées philosophiques *du même auteur, avec cette épigraphe :*

Diversité, c'est ma devise.

A Londres ; & se trouvent à Paris, chez les marchands de nouveautés. In-12. d'environ 200 pages, prix 36 sols broché. 1778.

ON trouvera dans ces poésies de M. Brunel, dit l'auteur du *Journal des Dames*, des idées assez riantes, de la douceur, de la facilité ; mais il faudroit un talent bien rare pour rajeunir le genre de l'idylle. Nous sommes dans un siecle que les détails champêtres ne captivent pas à un certain point. Il faut des tableaux plus piquans pour réveiller la satiété dédaigneuse des lecteurs d'aujourd'hui. Voici quelques strophes de la piece qui ouvre le recueil.

Je te salue, *aimable* aurore.
Déja, dans la sombre forêt,
Ta lumiere embellit & dore
Du pin le superbe sommet.

Elle descend, & *se promene.*
Sur les feuilles des arbrisseaux ;
Sur la rosée, & dans les eaux
Qui s'écoulent de la fontaine.

Aimables zéphyrs, hâtez-vous,
Volez *vers celle* que j'adore ;
Portez les parfums les plus doux,
A ma fidelle Eléonore.

Voltigez, zéphyrs, fur fon fein,
Sur fes yeux, *fa bouche vermeille* ;
Careffez-la dès le matin,
Et murmurez à fon oreille ?

Tendres meffagers des amours,
Murmurez-lui qu'avant l'aurore
Je viens foupirer, *tous les jours*,
Le nom charmant d'Eléonore.

On fentira, par cette citation, combien il eft difficile de donner une forme nouvelle à des idées tant de fois employées.

Ces idylles font imitées en partie des poëtes Allemands. Il y a du naturel, difent les auteurs du *Mercure*, mais l'expreffion en eft fouvent foible & négligée.

IDYLLE A GLICÈRE

Viens, ma Glycère, en ce berceau champêtre,
Où les jeux, les plaifirs ont fixé leur féjour,
Les oifeaux par *leurs* chants, & *leur* aimable maître,
Du fils de Cythérée annoncent le retour.

Comme la rofe eft embaumée !
Les parfums qu'elle envoie, ont averti Zéphir ;
Il vient en jeune amant qu'anime le plaifir,
Et *voici* fon amante en Nymphe transformée.

Vois, ô Glycère, ils font heureux.

Que ne le sommes-nous de même !
O ! si l'amour t'embrasoit de ses feux !
Si tu m'aimois comme je t'aime !
Cruelle, amour te punira,
De nos hameaux il te fit la plus belle ;
Et chaque jour encor d'une grace nouvelle
Il orne tes attraits. Il te demandera
Quel est l'emploi que tu fais d'*elle*,
Et Glycere, *il te l'ôtera.*

Il y a plus de correction, de talent & de grace dans le commencement de l'idylle intitulée le *Printemps.*

Ma sœur, que la nature est belle !
Vois comme l'aimable printemps
Autour de nous se renouvelle.
Le jeune zéphyr, dans les champs,
D'un air folâtre nous appelle.
Il fuit à travers le bosquet.
Ah ! sans doute que l'indiscret,
Epris d'une rose nouvelle,
Va lui jurer d'être fidele !
Mais arrêtons ! Quel autre objet.....?
Un joli ruisseau qui murmure :
Ses bords, couronnés de verdure,
Invitent à se reposer :
Il m'en souvient, à ma Glycere,
C'est ici que, sur la fougere,
Ma bouche ravit un baiser,
Que, depuis trois jours, la sévere
S'obstinoit à me refuser.
Envain se met-elle en colere :
On ne trompe pas son berger ;
Mais on trompe bien sa bergere.

Il est aisé de sentir que les journalistes ont

appréhendé de décourager l'auteur, s'ils eussent fait sur sa brochure des observations plus étendues. Le recueil de M. Brunel est estimable à beaucoup d'égards, ont-ils dit; il annonce de l'esprit, &, ce qui vaut encore mieux, une ame honnête & sensible. Mais les rédacteurs du *journal de Paris*, persuadés qu'avec une ame honnête & sensible on peut faire quelquefois des vers médiocres; persuadés encore qu'avec une ame honnête on n'en est que plus disposé à pardonner aux critiques; ces journalistes, disons-nous, n'ont pas craint de dire franchement ce qu'ils pensoient du recueil de M. Brunel. Ce volume, disent les journalistes, est moitié en vers, moitié en prose. Une vingtaine d'Idylles forment la partie la plus considérable des poëmes. L'auteur a probablement entendu dire qu'il ne faut pas que ces sortes de pieces soient d'un style trop piquant. Jamais précepte n'a été pris plus à la lettre. On va en juger. L'Idylle IV est intitulée *l'Amant timide*: les journalistes disent qu'ils la choisissent parce qu'elle n'est pas longue.

Depuis quatre mois,
Le berger Philene
Aimoit Célimene:
Il avoit aux bois
Raconté sa peine.
Timides, hélas!
Ses yeux n'osoient pas
Dire: je vous aime;
Sa bouche encor moins.
Par ses tendres soins,
Son amour extrême

Enfin ſe trahit.
La belle ſourit :
» Berger, ſois ſincere.
» Du Dieu de Cythere
» Tu ſubis la loi;
» Tu brûles pour moi.
» Qui moi! téméraire!....
» Quoi, ſuis-je en colere?
» Que crains-tu, berger?
» Tu crains de m'aimer?

Il eſt ſûr que l'on ne peut reprocher à cette maniere-là ni les ornemens ſuperflus, ni la profuſion d'eſprit. On ne reprochera pas non plus à l'auteur dans les opuſcules qui ſuivent, trop d'élégance, trop de chaleur, trop d'agrément dans les tournures, trop de poéſie dans les images. Parmi les pieces qui operent cette précieuſe diverſité dont il eſt jaloux, comme il nous en avertit dans ſon épigraphe, on remarque une prétendue imitation de Marivaux, intitulée: *la mere confidente*. C'eſt une mere qui arrache à ſa fille le ſecret de ſes amours, & voici comme elle encourage la petite perſonne qui avoue avec bien de la peine que l'amour l'a ſurpriſe.

Et ma fille, voilà
Ce que tu me cachois : mais cet accident-là
Peut auſſi m'arriver, arrive à tout le monde.
On voit des cœurs épris *en cent lieux* à la ronde.

Ce que c'eſt que la gêne de la verſification! Le poëte vouloit probablement dire *à cent lieues à la ronde*; & cela auroit été cent fois plus

agréable & plus naturel : les regles ne l'ont pas permis.

La ſeconde partie de ce volume offre au lecteur bénévole une centaine de pages de penſées philoſophiques. Dès le premier chapitre on trouve cette importante obſervation : » Pour » connoître un homme multiple, ſouvent il » faut regarder le tems qu'il fait. Le voyez-» vous chargé de brouillards : je vous avertis » qu'il ne fera pas clair dans ſon ame, &c. « Dans un autre chapitre ſur l'orgueil & la vanité, on rencontre avec ſatisfaction cet excellent conſeil aux poëtes ſur *leur manie récitante*; c'eſt l'expreſſion de l'auteur : » Meſſieurs, li-» ſez vos vers : mais liſez-les aux perſonnes » qui les aiment. Pourquoi les lire à d'autres : » par-là vous les compromettez. " On ne peut s'empêcher, en liſant ces belles choſes-là, de penſer qu'il y a des Poëtes qui *compromettent* leurs vers bien autrement, en les faiſant imprimer.

Ceux qui ont traité l'auteur avec plus d'indulgence n'ont pas cru devoir ſe diſpenſer de lui obſerver, que ſes penſées philoſophiques ne ſont pas aſſez philoſophiques ; qu'elles roulent, en général, ſur les objets qui, étant à la portée de tout le monde, n'ont pas trop beſoin d'être approfondis. Nous en citerons quelques-unes qui ne ſont pas les plus mauvaiſes du recueil : elles pourront faire juger des autres.

» Malheur à qui écrit de Dieu ſans y croire, » & de la vertu ſans être vertueux.

» Si c'eſt un malheur que de vivre, ceux

» qui s'ôtent la vie ou qui l'ôtent aux autres, » font bien. Si c'eſt un malheur que de vivre, » le premier devoir des peres & des rois eſt » de faire mourir leurs enfans; le ſecond, de » les empêcher de naître. Quelle abominable » doctrine que celle qui place au rang des dieux » bienfaiteurs, Sylla, Néron, Cromwel, tous » les monſtres!

» C'eſt une impoliteſſe que d'interroger. » Vous concluez que c'en eſt une de faire des » queſtions. Mais on prend la liberté de faire » des queſtions à ſon maître, & l'on interroge » ſon valet.

» Les belles actions produites par des mo- » tifs bas, ſont toujours belles devant les hom- » mes, qui ne pénetrent point les motifs : ces » actions ne prennent un caractere de laideur » ou de baſſeſſe que pour celui qui les a faites.

» On n'eſt guere tenté de mépriſer les hom- » mes, que lorſqu'on s'en voit mépriſé. For- » cé de ſe paſſer de leur eſtime, on veut au » moins en rabaiſſer le prix «.

(*Journal des Dames; Mercure de France; Journal de* Paris.)



ŒUVRES de M. le chancelier d'AGUESSEAU, Tome Xe, *contenant : 1°. une ſuite des lettres ſur les matieres civiles & criminelles ; 2°. conſidérations ſur les monnoies ; 3°. mémoire ſur les actions de la compagnie des Indes ;* &c. A Paris, chez les Libraires aſſociés ; Saillant, rue St. Jean-de-Beauvais ; la veuve Savoye, rue St. Jacques ; Cellot, Imprimeur, au palais ; la veuve Deſaint, rue du Foin-St.-Jacques ; Delalain, rue de la comédie Françoiſe. 1778. Vol. *in-4to.*, d'environ 800 pages.

CE dixieme volume ſoutient la haute idée que l'on a du génie de M. le chancelier d'Agueſſeau. Dans cette multitude étonnante de lettres, on admire toujours la facilité, la ſagacité, la pénétration, & l'équité invariable de ce grand magiſtrat. Plus les affaires ſont compliquées, plus elles ſont liées avec le bien de l'état & l'intérêt des peuples, plus il fait paroître de grandeur, de majeſté & de lumiere. Entre tant de chef-d'œuvres, qui ſeront toujours des modeles, on ne peut refuſer des éloges particuliers à toutes les lettres qu'il écrivit en 1748 au parlement de Bordeaux ſur la police des grains. Mais ce qui intéreſſera beaucoup les lecteurs, ce ſont deux ou-

vrages ſur les monnoies & ſur le commerce des actions de la compagnie des Indes, ſi propres à faire admirer l'univerſalité des connoiſſances & la ſagacité de l'illuſtre auteur.

Un ſavant & vertueux académicien, verſé dans la connoiſſance de la matiere des monnoies, a lu avec une extrême ſurpriſe ce premier ouvrage, & n'a pu comprendre comment un magiſtrat, livré à tant d'autres études, a ſi bien approfondi des queſtions également difficiles & compliquées. On verra, en liſant la lettre de cet académicien, trop ami de la vérité pour employer le ton de l'adulation, que cet ouvrage ne peut manquer d'exciter l'admiration de tous les ſavans qui ſeront en état de l'apprécier. Cet auteur, vraiment patriote, n'y perd jamais de vue les droits ſacrés de l'humanité, qu'il regarde comme inſéparables du bien de l'état, & prouve parfaitement cette vérité précieuſe, que les intérêts du monarque ſont toujours liés d'une maniere indiſſoluble avec ceux du citoyen. Le précis qu'on trouve à la tête de cette diſſertation ſi curieuſe & ſi intéreſſante, nous diſpenſe d'en donner ici l'analyſe; & nous inſiſterons davantage ſur le mémoire qui traite du commerce des actions de la compagnie des Indes.

Un étranger, fortement préoccupé de l'infaillibilité des conſéquences qu'il tiroit de quelques principes de pure ſpéculation, parvint à faire adopter un plan de finances, que l'éclat & l'immenſité de ſes promeſſes ne rendoient que trop ſéduiſant.

L'enthouſiaſme

L'enthousiasme de la multitude ne déroba rien du danger de ce système à un homme aussi pénétrant que M. d'Aguesseau. Law écouté, appuyé, crut pouvoir former l'entreprise la plus vaste & la plus opposée à l'esprit national. La catastrophe terrible du renversement de toutes les fortunes & du système qui les avoit anéanties, fut prévue & annoncée avant le tems, par M. d'Aguesseau. Tandis que les hommes les plus distingués flottoient entre des conjectures plus ou moins tristes, les événemens futurs se réalisoient à ses yeux, & devenoient pour lui des faits réels & palpables. Cette sagacité que la vertu sembloit augmenter, ne lui permettoit pas de se prêter à des projets dont il voyoit que les suites seroient nécessairement funestes. Il fut exilé à sa terre de Fresnes.

C'est là que, rendu tout entier à lui-même, il consacra son loisir à résoudre le célebre problême de la justice ou de l'injustice du commerce des actions de la compagnie des Indes. Son dessein, comme il le déclare, étoit de laisser aux *théologiens* & aux *casuistes* l'examen de la partie de ce problême qui intéresse les devoirs de l'homme par rapport à la religion; aux *sages du siecle* & aux *politiques*, l'examen de ce qui appartient à la *prudence* dans l'acquisition & le commerce de ce nouveau genre de bien, se bornant à examiner en *jurisconsulte* & en *magistrat*, quelles peuvent être *les regles de la justice* sur une matiere *si singuliere & si peu connue.* Mais, entraîné par la liaison

des objets & par l'heureuſe habitude d'embraſſer toutes les parties des matieres qu'il ſe propoſoit de traiter, il diſcute, avec autant de ſagacité que de profondeur, le problême de la juſtice ou de l'injuſtice du commerce des actions, ſous tous les rapports des principaux devoirs de l'homme, la *religion*, *la prudence & la juſtice.*

Ceux qui voudront ſavoir ce qui a pu porter M. d'Agueſſeau à traiter cette matiere avec tant d'étendue, ſeront étonnés ſans doute de la réponſe que cet homme, ſi vertueux, a conſignée d'avance dans ſon propre ouvrage. Il déclare qu'il n'a jamais été tenté de chercher *à réparer les ruines de ſa fortune* par une telle voie. Mais » *je veux*, diſoit-il, *que ſi je venois* » *jamais à me laiſſer affoiblir ſur ce point*, *mon* » *écrit s'éleve contre moi*, *& ſoit le premier juge* » *qui me condamne* «. Que d'amour pour la vertu! que de dignité & de force dans l'aveu de cette noble défiance de ſoi-même!

C'eſt à cette défiance ſi inſtructive & ſi impoſante dans un homme tel que M. le chancelier d'Agueſſeau, que nous devons un excellent mémoire, ou plutôt un excellent traité de morale publique & particuliere. Ce traité ſuffiroit ſeul pour éclairer les ſouverains, ſur ce qu'on doit attendre des violentes & ſubites innovations dans le régime des empires, & ſur les regles que doivent ſuivre les ſujets, lorſqu'en obéiſſant, ils veulent ſe garantir des illuſions qui les pouſſeroient hors des limites de la juſtice.

On verra dans le mémoire de M. d'Agueſſeau, les loix fondamentales du commerce, naître à la fois du droit naturel, du droit des gens, & du droit civil. On y verra pourquoi l'avidité trouve toujours au terme de ſa courſe, un abyme qui l'engloutit, & où diſparoiſſent ces amas ſcandaleux de richeſſes ſi propres à maintenir la force & la proſpérité du royaume, lorſqu'elles ſont diſtribuées avec juſtice & avec une ſorte d'égalité. Enfin on y verra M. le chancelier d'Agueſſeau, tirer de la ſolidité de ſes principes cette conſéquence effrayante: » L'événement fera voir, dans quelques an» nées, que des fortunes ſi monſtrueuſes au» ront fait beaucoup de pauvres, & n'auront » pas fait beaucoup de riches. « Il ne ſe trompa que ſur la durée du preſtige, dont il développoit l'injuſtice & l'abſurdité. L'illuſion étoit générale & portée au plus haut degré lorſqu'il compoſoit ſon ouvrage. Le coup qui décida la ruine du ſyſtême fut frappé trois mois après.

Il manqueroit quelque choſe à la gloire de ce grand homme, s'il ſe fût borné à démontrer le vice eſſentiel & les conſéquences inévitables du plan qu'il attaquoit, démonſtration dont la difficulté pourroit n'être que foiblement ſentie aujourd'hui, qu'on eſt éclairé par l'événement. Mais en attaquant ce qu'on faiſoit, il a établi ce qu'on auroit dû faire. Il a tracé, quoiqu'en peu de mots, les principes immuables de la bonne adminiſtration d'un grand Empire. » Se » hâter lentement, dit-il, diminuer les dettes » du roi, rétablir inſenſiblement ſes forces ſur

C 2

» mer, favoriser l'agriculture, exciter le tra-
» vail & l'industrie, ranimer tous les arts,
» protéger le commerce; c'est-là le véritable
» chemin pour parvenir à une grandeur solide,
» qui augmente ses forces sans irriter l'envie,
» & qui ne commence à se faire craindre que
» lorsqu'elle n'a plus rien à craindre elle-mê-
» me. " Voilà les grandes vérités qu'il dit alors, & qu'on ne répétera jamais trop souvent.

Jamais les lumieres de M. d'Aguesseau ne furent plus nécessaires qu'au moment où l'effroi succéda à la séduction & aux délires du systême. Après qu'on eut inutilement essayé des appuis de toute espece, pour étayer les restes d'un édifice qui crouloit de toutes parts, il fut rappellé. *Sa probité & son expérience étoient connues de tout le monde* (*) Son rappel fit luire un rayon de consolation & d'espérance sur ceux mêmes dans qui le renversement de leur fortune sembloit avoir étouffé tout esprit patriotique.

Ceux qui connoissent l'histoire de cette époque, admirent le zele actif & éclairé que ce digne magistrat fit éclater pendant la durée d'une crise si violente. Le péril étoit extrême, le choix des remedes difficile, & le succès douteux. Tout sembloit exiger des résolutions promptes, & cependant la précipitation pouvoit augmenter

---

(*) *Mémoires de la régence*, tom. 4, p. 132, édit. de 1749.

le danger & le rendre irremédiable. On manque de mémoires ſur cette époque importante d'une ſi belle vie. On n'a trouvé dans ſes papiers qu'un petit nombre de notes courtes qu'on ne peut regarder que comme des indications de ce qu'il ſe propoſoit de développer dans le conſeil. Ce ne ſont proprement que les veſtiges de la route qu'il s'étoit tracée pour délibérer ſur des maux & des remedes qui intéreſſoient, preſque au même degré, & le ſouverain, & l'univerſalité de ſes ſujets. Mais, quoique courtes & peu nombreuſes, on reconnoît dans ces notes ſon eſprit d'ordre & de diſcuſſion, ſa logique circonſpecte, cette habitude de *ſe hâter lentement ;* en un mot, on y trouve ſon génie, ſon cœur, & ſes lumieres.

S'agit-il de s'expliquer ſur un plan de recherches deſtiné à démêler les légitimes créanciers de l'état, de ceux qui avoient abuſé des facilités que l'agiotage donnoit à leur inique & inſatiable avidité? M. le chancelier d'Agueſſeau commence par avouer la juſtice & l'importance de faire cette diſtinction ; mais il remonte à des principes éminens de juſtice qui l'empêchent d'adopter indiſtinctement les meſures qui pouvoient conduire à ſecourir les créanciers de bonne foi, & à démaſquer les créanciers frauduleux. » Il y a une juſtice » diſtributive, dit-il, dans une de ſes notes, » qui eſt due aux particuliers. Mais il y a auſſi » une juſtice d'un ordre ſupérieur, qui con- » ſiſte principalement à conſerver les premiers » principes de la juſtice civile, en maintenant

» cette sûreté des engagemens, & cette con-
» fiance réciproque qui en est le fondement.
» C'est une justice que le souverain doit, pour
» ainsi dire, à l'état entier. Non-seulement il
» la doit à cette grande société qui renferme
» ses sujets; il la doit même au genre humain,
» puisque les étrangers contractent avec ses
» sujets sur la foi de ces regles générales,
» qui sont reçues de toutes les nations policées.
» On peut dire que cette justice fait partie du
» droit des gens, & qu'on ne peut y man-
» quer sans rompre les liens qui unissent les
» sujets d'un même empire, non-seulement en-
» tre eux, mais avec tous les autres hommes.
» Il est aisé de juger, par ce seul principe,
» de la justice, ou de l'injustice de l'opération
» proposée. "

On trouve, dans une note de ce grand magistrat, la preuve la moins équivoque de la sévérité de sa façon de penser sur ce grand principe de la justice, » qu'il ne faut se permettre
» aucune acception de personnes dans l'examen
» & le jugement des affaires «. Les dettes étoient immenses; les créanciers innombrables; il se joignoit à l'impossibilité de tout payer, à l'injustice de faire marcher sur la même ligne des créanciers dignes d'être secourus, & de prétendus créanciers qu'il eût été important de démêler & de punir, la difficulté presqu'insurmontable, de déterminer quel étoit le débiteur. Pour vaincre cette difficulté, on voit M. le chancelier d'Aguesseau poser les regles sages qui doivent successivement le diriger & le con-

duire au but qu'il se propose d'atteindre ; examiner d'abord la question par rapport *au roi*, considéré séparément ; l'envisager ensuite par rapport à la *compagnie*, prise aussi séparément ; *comparer ensuite les avantages des deux parties*, les uns avec les autres, *& voir de quel côté la balance doit incliner.* Voilà la tâche qu'il s'impose.

Quel fut le résultat de cette discussion particuliere : une nouvelle complication dans la difficulté que M. d'Aguesseau cherchoit à résoudre, difficulté qu'il a exposée lui-même en ces termes : » Tous deux mineurs, ou répu» tés tels :

» Tous deux sans aucune volonté de s'en» gager :

» Tous deux sans aucune utilité qui puisse » servir de fondement à leur obligation :

» Tous deux également trompés par un seul » homme, qui a également abusé de leur con» fiance.

» Tel est le véritable point de vue sous le» quel cette affaire doit être envisagée «.

Il n'étoit pas à craindre que, dans cet examen, le public, partie si considérable & alors si malheureuse, pût être oublié. On jugera à quel point M. le chancelier en étoit occupé ; par le développement qui suit immédiatement les quatre réflexions qu'on vient de rapporter.

» La justice exacte, en cet état, seroit que » la perte tombât sur le créancier, auquel au» cun de ses débiteurs n'est valablement obligé. » Il faut considérer la compagnie & le roi

» comme deux mineurs, qui se trouveroient
» avoir été également lézés, également trahis
» par un tuteur infidele. On les restitueroit aussi
» également contre leur obligation, & la perte
» tomberoit uniquement sur le créancier.

» Mais ce créancier est lui-même une autre
» espece de mineur, ou du moins c'est un peu-
» ple entier qui a cédé, qui a obéi à des ar-
» rêts revêtus de l'autorité du roi, qui n'a point
» contracté volontairement, ou avec sa majes-
» té, ou avec la compagnie; à qui, par con-
» séquent, on ne peut imputer de n'avoir pas
» pris les précautions nécessaires pour les en-
» gager valablement; & qui a été forcé par
» des arrêts, qu'on regardoit alors comme des
» loix, à recevoir comme monnoie, ces mê-
» mes billets qui forment aujourd'hui la dette
» du roi & de la compagnie.

» Ainsi, pour donner une juste idée de la
» situation de tous ceux qui sont intéressés dans
» cette affaire, on peut dire que ce qui la rend
» difficile, est que personne n'a tort. La com-
» pagnie ne mérite aucun reproche. Le roi en
» mérite encore moins. Et le public est le plus
» à plaindre de tous «.

» C'est donc le public qui est ici la partie
» la plus favorable. La foi du gouvernement
» est engagée à son égard. Une force majeure,
» à laquelle il ne pouvoit résister, l'a entraîné
» dans le précipice. Il est donc juste de lui
» tendre la main, & de le regarder comme
» créancier, puisqu'il n'a pu s'empêcher de le
» devenir «.

Il eſt aiſé de juger, par ces raiſonnemens, qui lui ont, pour ainſi dire échappés, de la lumiere qu'il répandoit dans les conſeils, lorſqu'il diſcutoit les affaires ſoumiſes à ſon examen. On admiroit, en l'écoutant & en liſant tout ce qui ſortoit de ſa plume, cette réunion ſi étonnante de tous les talens, de toutes les connoiſſances : droit public & particulier, politique, finances, commerce intérieur & extérieur; & l'on peut appliquer juſtement à ce magiſtrat ce qu'un philoſophe ingénieux a ſi bien dit du ſavant Leibnitz. » Une lecture univer-» ſelle & très-aſſidue, jointe à un grand génie » naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lu...... » Ainſi je ſuis obligé de le partager ici, &, » pour parler philoſophiquement, de le décom-» poſer. De pluſieurs Hercules, l'antiquité n'en » a fait qu'un «; & du ſeul chancelier d'Agueſſeau, on peut dire également qu'on en feroit pluſieurs ſavans, pluſieurs grands hommes.

L'éditeur continue à donner beaucoup de ſoin à un ouvrage ſi important, & qui ſera toujours conſulté dans les diſcuſſions difficiles de la légiſlation.

Delalain offre à ceux qui n'auroient que les trois premiers volumes de cet ouvrage, de les reprendre pour d'autres livres de ſon fonds, au prix de 9 liv. chaque volume, comme ils ſe ſont vendus juſqu'à préſent.

(*Journal* de Paris; *affiches & annonces* de Paris; *mercure de France.*)

A view of ſociety in Europe, &c. *Tableau des progrès de la ſociété en Europe, depuis l'ancien état de barbarie juſqu'à l'état de civiliſation ; ou recherches concernant l'hiſtoire de la légiſlation, du gouvernement & des mœurs. Par M. Gilbert Stuart, docteur en droit. In-4to.* Londres, chez Murray.

C'Eſt un beau ſujet que M. Stuart a choiſi. Des peuples barbares ſortis des forêts du Nord, renverſent le plus grand empire du monde, & apportent avec eux dans toutes les contrées où l'appas du butin les conduit, leur barbarie, leur ignorance, & la féroce ſimplicité de leurs mœurs ; l'Europe civiliſée par les Romains retombe dans le chaos dont elle étoit ſortie ; les lumieres s'éteignent ; les arts ſe perdent ; les eſprits s'abrutiſſent ; & les vaincus deviennent auſſi barbares que les vainqueurs. De cet état de ténebres & de confuſion, les hommes paſſent inſenſiblement & par la gradation la plus lente, à l'état de civiliſation ; & comme ce grand changement a été l'ouvrage de pluſieurs ſiecles, & s'eſt opéré par des réformes ſucceſſives qui n'étoient point liées entre elles ni rapportées à un ſyſtême général de réformation, nous retrouvons au milieu du raffinement de nos mœurs, des traces de la groſſiéreté de nos ancêtres, dont nous avons moins changé que

modifié les usages. L'édifice actuel de nos constitutions est bâti sur les fondemens irréguliers que les barbares ont posés, nous avons employé les mêmes matériaux, & nous n'avons fait que retailler les pierres. Rien n'est donc plus intéressant qu'un ouvrage où l'on voit le rapport de nos mœurs & de nos coutumes avec celles des anciens tems ; où l'on suit le développement des causes qui ont produit l'heureuse révolution dont nous ressentons les effets ; où enfin l'on trouve dans le tableau de ce que nous avons été, le principe de ce que nous sommes. Tel est l'ouvrage de M. Stuart. Il est divisé en deux livres. Dans le premier, le savant auteur fait connoître les mœurs des nations Germaines avant & après leurs conquêtes. Il expose dans le second l'esprit, les progrès & les variations du systême féodal, & en général de tous les établissemens gothiques que nos aïeux ont mis à la place des institutions Romaines. Son grand objet, comme son titre l'annonce, est de donner l'histoire des loix, des coutumes & du gouvernement. » Ce sont » trois choses, dit-il dans son avertisse» ment, qui tendent au même point, & qui » se prêtent un jour mutuel. C'est en les con» sidérant en elles-mêmes & dans les rapports » qui les lient, que nous pouvons parvenir à » débrouiller les formes compliquées de la so» ciété civile, & à discerner le mêlange de sa» gesse & de hasard qui influe dans les affaires » humaines.

Dans un ouvrage pareil, tout est suivi,

tout ſe tient, & il eſt difficile de trouver un morceaù à citer de préférence à un autre. Cependant, pour ſatisfaire autant qu'il eſt en nous la juſte curioſité de nos lecteurs, nous tranſcrirons une partie des réflexions de l'auteur ſur les mœurs des Germains.

» Le goût pour la guerre naturel aux Germains, leur reſpect & leur déférence pour » les femmes, leurs principes de religion, tous » les ſentimens qu'ils avoient apportés de leur » pays, ſe conſerverent & ſe ſoutinrent après » leurs conquêtes. La ſupériorité guerriere fut » toujours l'objet de leur ambition, & leurs » uſages furent toujours intimement liés avec » la paſſion des armes. Ils eurent toujours pour » le ſexe la même affection & la même cour- » toiſie. Leur théologie influa toujours ſur leurs » eſprits, lors même que les formes extérieures » de leur ancien culte eurent diſparu, pour » faire place au chriſtianiſme. Les idées de » guerre, de galanterie, & de dévotion, agiſ- » ſoient ſur eux avec une force peu commu- » ne; & c'eſt dans les forêts de la Germanie » que nous devons chercher le berceau de ces » inſtitutions romaneſques qui répandirent tant » d'éclat ſur l'Europe, qui mêlant la religion » avec la guerre, & la piété avec l'amour, » firent combattre tant d'illuſtres rivaux pour » la palme de la valeur & la gloire de la » beauté.

» Les Germains portoient la paſſion des ar- » mes au point le plus extrême. C'étoit au mi- » lieu des ſcenes de mort & de danger qu'ils

» élevoient la jeuneſſe ; c'étoit par la valeur & » par les proueſſes guerrieres que les ambitieux » ſignaloient leur mérite. Tous les honneurs » que l'on connoiſſoit alors étoient décernés à » la bravoure. L'épée ouvroit le chemin à la » gloire. C'étoit ſur le champ de bataille que » les nobles trouvoient de quoi flatter leur or- » gueil, & acquéroient l'aſcendant dont ils » étoient jaloux. La force de leur corps, la » vigueur de leurs conſeils, attiroient autour » d'eux une foule de guerriers, & leur don- » noient le droit de commander.

» Mais, chez ces nations, quand un parti- » culier, inſpiré par ſon courage, brûloit de me- » ſurer ſes forces avec un ennemi, il ne pouvoit » de ſa propre autorité prendre la lance & la » javeline. Le privilége de porter les armes, » étoit quelque choſe de trop important pour » s'en rapporter là-deſſus au haſard, ou pour laiſ- » ſer cet honneur à la diſpoſition des préten- » dans. Ils n'y parvenoient qu'après de certaines » formalités. On aſſembloit le conſeil du can- » ton auquel le candidat appartenoit. On pre- » noit des informations ſur ſon âge & ſur ſes » qualités ; & ſi on le jugeoit digne de parti- » ciper aux priviléges des guerriers, un capi- » taine, ou ſon pere, ou quelqu'un de ſes pa- » rens lui donnoit le bouclier & la lance. En » conſéquence de cette ſolemnité, il ſe prépa- » roit à ſe diſtinguer; ſon ame s'ouvroit aux » ſoins publics ; & les affaires, les fonctions do- » meſtiques dont on l'avoit tiré, n'excitoient » plus ſon attention.

» C'eſt à cette cérémonie, ſi ſimple, ſi in-
» téreſſante, que la chevalerie doit ſa naiſſan-
» ce. On continua dans la ſuite de revêtir un
» homme de ſes armes pour l'élever à la dig-
» nité de chevalier; & cette cérémonie ſe fai-
» ſoit par ſon ſouverain, par ſon ſeigneur ou
» par quelque guerrier renommé. On doit ob-
» ſerver que conformément à l'origine de cette
» inſtitution, les enfans même d'un Roi n'o-
» ſoient approcher de ſa perſonne avant d'a-
» voir été admis aux priviléges de la cheva-
» lerie; & il en étoit de même des enfans des
» nobles à l'égard de leurs parens. Cette céré-
» monie étoit, comme autrefois, le chemin de
» l'honneur & des diſtinctions; la plus illuſtre
» naiſſance n'étoit pas ſans elle un titre ſuf-
» fiſant.

» La paſſion des Germains pour la guerre,
» l'habitude qu'ils avoient du pillage, leur fai-
» ſoient imaginer que les Dieux étoient tou-
» jours du côté du plus vaillant. A leurs yeux
» la force faiſoit le droit, & la foibleſſe étoit
» un crime. Quand ils vouloient prévoir l'é-
» vénement d'une guerre importante, ils choi-
» ſiſſoient un priſonnier de la nation ennemie,
» & lui oppoſoient un de leurs ſoldats. Ils don-
» noient à chaque champion les armes de ſon
» pays; & ſuivant que la victoire ſe décla-
» roit pour l'un ou pour l'autre, ils pronoſ-
» tiquoient leur triomphe ou leur défaite. Les
» idées religieuſes étoient mêlées avec les idées
» guerrieres; & le parti qui prévaloit pouvoit
» ſe flatter de l'intervention de la divinité en

» ſa faveur. Quand un homme étoit cité de-
» vant le magiſtrat pour quelque choſe que ce
» fût, il pouvoit appeller ſon accuſateur en
» champ clos, ſi celui-ci ne produiſoit pas des
» preuves évidentes. Le juge leur ordonnoit
» de ſe préparer au combat, faiſoit le ſignal,
» & rendoit ſa ſentence à l'avantage du vain-
» queur.

» Ce n'étoit pas ſeulement pour vuider des
» diſcuſſions d'intérêt, que les Germains avoient
» recours à leur épée. Il ne pouvoient ſuppor-
» ter la moindre injure perſonnelle. Les trai-
» ter avec hauteur ou avec dédain, c'étoit les
» offenſer mortellement. Un affront de cette
» eſpece couvroit d'infamie celui qui l'avoit
» reçu, s'il le pardonnoit. Le ſang de ſon ad-
» verſaire pouvoit ſeul laver ſon outrage, &
» il l'appelloit au combat pour ſe venger ou
» pour périr.

» Nous trouvons dans cette maniere de pro-
» céder, l'origine du combat judiciaire qui fut
» en uſage dans toute l'Europe, & qu'on doit
» regarder non-ſeulement comme une précau-
» tion de la police civile, mais encore comme
» une inſtitution du point d'honneur. Ces peu-
» ples ſi jaloux de la bravoure, ſi paſſionnés
» pour les armes, s'expoſoient aux dangers par
» paſſe-tems, & ſe faiſoient un jeu de verſer
» le ſang. Ils avoient des divertiſſemens dans
» leſquels le jeune brave pourſuivi & aſſiégé
» par les pointes des lances & des épées, étoit
» forcé à des exploits d'agilité & à des efforts
» d'une hardieſſe déſeſpérée. Dans ces exer-

» cices leurs corps acquéroient une nouvelle
» vigueur & leurs ames une nouvelle fermeté.
» La persévérance leur donnoit de l'expérience,
» l'expérience de la grace, & les applaudisse-
» mens de la multitude qui les entouroit, étoient
» la récompense enviée de leur audacieuse té-
» mérité.

» Ces exercices violens & militaires les sui-
» virent dans les contrées dont ils s'empare-
» rent, & donnerent naissance à ces joûtes
» & à ces tournois dont on porta si loin la
» manie, que la puissance civile défendit si sou-
» vent, que l'église condamna si hautement, &
» qui résistant au pouvoir de la religion & des
» loix, ne céderent qu'aux progrès de la civi-
» lisation & des connoissances.

» Les Germains ne connoissant d'autre mé-
» tier que la guerre, toujours prêts à se bat-
» tre par habitude & par ambition, ne quit-
» toient jamais leurs armes. Elles les accom-
» pagnoient dans les assemblées comme dans les
» camps, ils ne faisoient sans elles aucune af-
» faire importante publique ou particuliere.
» Elles étoient la compagnie du brave quand
» il s'applaudissoit de la vigueur de son bras,
» & la consolation du vieillard quand il pleuroit
» sur sa foiblesse. La plus considérable entre elles
» étoit le bouclier. Laisser son bouclier sur le
» champ de bataille, c'étoit une infamie qui
» dégradoit un homme & le rendoit indigne
» de jouir du bénéfice de la religion & des
» droits de citoyen. Ils employoient leurs mo-
» mens de loisir à rendre leurs boucliers bril-

» lans. Ils avoient soin de les orner de di-
» verses couleurs choisies, & ce qui est digne
» d'une remarque particuliere, la recherche des
» ornemens produisit l'art du blason & la science
» héraldique. On substitua aux couleurs, des
» représentations de faits héroïques. Les armoi-
» ries devinrent nécessaires pour distinguer les
» uns des autres, des guerriers qui étoient
» couverts de fer depuis la tête jusqu'aux pieds.
» Le christianisme introduisit le signe de la croix ;
» la sagesse & la folie multiplierent également
» les devises. Et des hommes spéculatifs & po-
» litiques, pour flatter la vanité des riches &
» des grands, réduisirent en systême & en
» principes ce qui avoit d'abord commencé sans
» regle & sans art.

On peut comparer ce morceau sur les mœurs des Germains, avec un autre de la même nature qui se trouve dans un ouvrage de M. Strutt, sur les antiquités d'Angleterre, & que nous avons inséré dans notre journal de mars 1776, page 28, en y annonçant cet ouvrage ; mais c'est sur-tout, Tacite qu'il faut relire, & on sera étonné de l'heureuse précision avec laquelle cet homme, qui *abrégeoit tout parce qu'il voyoit tout*, a présenté les mêmes choses que nous venons de voir si longuement exprimées. *Nulla cultus jactatio : scuta tantum lectissimis coloribus distingunt..... Scutum reliquisse præcipuum flagitium : nec aut sacris adesse, aut consilium inire, ignominioso fas.... ad matres, ad conjuges vulnera ferunt..... inesse quin etiam sanctum aliquid & providum putant..... nihil autem neque publicæ neque*

privatæ rei nisi armati agunt..... nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas frameas saltu jaciunt, exercitatio artem paravit, ars decorem, &c. Il n'est pas besoin de faire remarquer ici combien l'auteur Anglois est éloigné de cette précision admirable. Tacite peint des faits, M. Stuart fait des phrases.

On a beaucoup disputé pour savoir si le systême féodal existoit en Angleterre avant l'invasion de Guillaume-le-conquérant. Des écrivains d'un grand poids ont prétendu que les Anglo-Saxons ne connoissoient point les fiefs, & que ce fut Guillaume qui le premier introduisit en Angleterre la féodalité. Mais M. Stuart est d'un sentiment contraire; il prouve que le systême féodal ayant pris naissance chez les peuples de la Germanie, ne pouvoit pas être inconnu aux Saxons; que Guillaume n'introduisit pas en Angleterre les fiefs proprement dits, mais cette espece particuliere qu'on appelle Knigth-Service, & enfin que ce prince ne fit qu'ajouter aux loix féodales une rigueur qu'elles n'avoient pas auparavant. Cette question intéressante dans l'histoire d'Angleterre, est ici discutée avec beaucoup de sagacité. On trouve plusieurs autres discussions de ce genre dans l'ouvrage de M. Stuart, & ce n'est pas un de ses moindres mérites. Au reste, une érudition immense, une connoissance profonde des loix & des anciens usages, des observations judicieuses, des vues saines, un développement bien fait des circonstances qui ont concouru successivement à changer la face de l'Europe, justifient assez les

éloges pompeux que les journaliſtes Anglois ont fait de cet ouvrage. On pourroit y reprendre un peu de roideur & d'apprêt dans le ſtyle, une trop grande abondance de réflexions, & ce défaut commun aux meilleurs écrivains Anglois, de s'arrêter à des idées ſouvent très-communes, de tourner autour, d'y revenir, & de dire deux ou trois fois la même choſe dans une page. Il y a dans le morceau que nous avons traduit plus haut, pluſieurs exemples de ce défaut, & le lecteur intelligent les ſentira bien ſans qu'il ſoit beſoin de les lui indiquer. C'eſt moins un reproche que nous prétendons faire à l'auteur, qu'une obſervation générale ſur la littérature Angloiſe. Nous rendons volontiers juſtice au talent & à la ſcience de M. Stuart, connu déja par des ouvrages très-eſtimables, & entr'autres par un *diſcours ſur les loix & le gouvernement d'Angleterre*, imprimé à la tête des *leçons ſur les loix & la conſtitution d'Angleterre, &c.* par M. le docteur Sullivan. (*)

(*Critical Review.*)

PARALLEL der genius, &c. Parallele *du génie de Socrate, avec les miracles de J. C.* A Goettingue. 1777. 1 vol. in-8vo.

VErs le mois de juin de l'année derniere, il parut, dans le *Muſeum*, ouvrage périodique

---

(*) *Eſprit des Journaux*; juillet, 1777, pag. 369.

d'Allemagne, une dissertation hardie, scandaleuse, remplie d'assertions plus révoltantes encore par la mauvaise foi de leur auteur, que par l'excès de sa témérité. Le dissertateur s'efforça de prouver que le génie de Socrate avoit été un vrai miracle, aussi propre à établir le paganisme, que les prodiges opérés par J. C. ont été propres à démontrer la vérité de sa doctrine. De ces propositions, l'auteur concluoit que deux religions, quelque directement opposées qu'elles soient, peuvent être fondées sur des miracles d'égale force, ou plutôt que les miracles sont inutiles pour prouver la divinité des religions, & qu'ils ne prouvent rien en faveur du christianisme.

M. le docteur Less, auteur de ce parallele, a entrepris de réfuter cette dissertation, & il croit inutile d'examiner les diverses opinions des anciens & des modernes sur le génie de Socrate, ni sur les conséquences outrées & fort peu concluantes tirées par l'anonyme dont il réfute les opinions. Mais il donne le précis de l'excellent ouvrage récemment publié par M. Meiners, sur la *philosophie ancienne*, & principalement sur le démon familier de Socrate, au sujet duquel, M. Less pense précisément comme M. Meiners. Ce philosophe illustre fut, à la vérité, dit-il, le plus vertueux des hommes; mais il faut avouer aussi qu'il fut enthousiaste, & que trop facile à se laisser éblouir par ses propres idées, il étoit porté en certaines occasions, à faire ou à ne pas faire des choses qu'il regardoit tantôt comme utiles, tan-

tôt comme nuisibles, suivant les impulsions de son enthousiasme, qu'il prenoit de bonne foi pour les inspirations formelles d'une intelligence supérieure qui le protégeoit.

Supposons à Socrate toute la bonne foi possible; supposons qu'il ne se décidoit que par l'expérience la plus sûre; encore n'y aura-t-il aucune sorte de ressemblance entre son prétendu génie & les miracles du Messie. Tout se réduit dans le premier, à un sentiment intérieur, au lieu que les miracles de J. C. formoient une suite d'actions surnaturelles, qui frappoient tous les sens de ceux qui en étoient les témoins. Par son génie, Socrate n'a rien voulu prouver; bien loin d'avoir entrepris de fonder une religion nouvelle, il fut ou du moins il parut être en mille circonstances, un homme fort superstitieux, idolâtre, fanatique. Jesus-Christ, au contraire, a publiquement annoncé, a constamment manifesté la religion la plus pure, la plus diamétralement opposée à toute superstition, à toute idolâtrie, à tout fanatisme. Le génie de Socrate ne l'avertissoit que sur des événemens qui étant dans le cours de la nature, pouvoient arriver ou ne pas arriver; encore même la conformité de l'événement avec le pressentiment n'a-t-elle pas toujours été fort claire. Il n'en est pas de même des œuvres du Messie, il s'en faut bien; elles ont eu pour objet des faits supérieurs aux forces de la nature. Socrate ne donna jamais son génie pour témoin de sa doctrine. Il y a près de 1800 ans qu'on propose les miracles de J. C. comme les

preuves les plus authentiques de sa mission. Socrate ne parloit que rarement de son génie, encore même n'étoit-ce que d'une maniere confuse, obscure, énigmatique; mais J. C., bien loin de cacher sa puissance, faisoit chaque jour de nouveaux miracles, & sommoit tous les spectateurs de se rendre à leur évidence. L'esprit familier de Socrate n'étoit connu que par son propre témoignage. J. C. faisoit ses miracles devant toute une nation, & en présence même de ses ennemis les plus envenimés. Socrate ne convertit personne, il n'améliora pas les mœurs d'un seul village: la doctrine de J. C. s'est propagée d'un pôle à l'autre.

Peut-être les apologistes de Socrate contesteront cette derniere assertion; peut-être diront-ils que Socrate fut l'apôtre de la raison, & que ses instructions ont eu la plus puissante influence sur les connoissances & les mœurs de ses contemporains & de la postérité. Car on ne peut se dissimuler qu'il éclaira ses compatriotes sur les objets les plus intéressans. On ne peut nier que cette lumiere ne se soit communiquée à d'autres peuples, & qu'elle n'ait percé dans les siecles suivans, plus redevables à Socrate qu'à aucun des philosophes Grecs. Ce ne fut seulement point par ses discours qu'il instruisit, mais par la régularité exemplaire de sa conduite, par ses actions vertueuses & par sa mort plus qu'héroïque. Il forma des disciples distingués, d'excellens patriotes, d'illustres généraux, & sur-tout des philosophes, dont la célébrité durera autant que le monde. Socrate réprima & con-

ſondit les Sophiſtes, qui étoient, à tous égards, les Phariſiens de ſon tems; il mit dans tout ſon jour l'abſurdité de leurs raiſonnemens, dévoila les écarts de leur conduite, & devint le fléau de toutes les extravagances, ſoit de ſpéculation, ſoit de pratique : en un mot, ce grand homme pourſuivit courageuſement ſon entrepriſe, & termina ſa carriere en martyr de la vérité.

Quelque vraies néanmoins, quelque exactes que ſoient ces opinions ſur Socrate, il eſt encore plus vrai que le parallele entre ce philoſophe & J. C. eſt une abſurde extravagance. En effet, il y a les différences les plus frappantes entre le maître de Platon & le maître de la nature. De toutes les folies, la plus déraiſonnable eſt celle de vouloir rapprocher la religion chrétienne des autres doctrines & des autres religions. Un tel projet décele un levain d'injuſtice, d'humeur & d'animoſité ridicule, un deſſein formé de décréditer cette religion, qui même, à ſuppoſer qu'elle ne fût pas divine, (ce que nous ſommes bien éloignés de penſer) reſteroit toujours la plus pure & la plus ſalutaire.

(*Gazette univerſelle de littérature.*)



Le Temple de l'Amour & de l'Hymen, accompagné de morceaux de littérature, traduits de l'Anglois & de l'Italien; par M. le Prévot d'Exmes. A Geneve, 1778. Et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques, & Mérigot le jeune, quai des Augustins. In-12. de 147 pages.

L'Hymen & l'Amour avoient un temple dans les vallées de Tempé, où ils recevoient ensemble l'hommage des mortels; sa structure n'offroit que ces beautés simples & naturelles que la présence des Dieux rendoit si touchantes à l'ancienne innocence des mœurs : on voyoit sous le portique quelques figures sans art qui représentoient des amans fideles & vertueux : les statues de l'Amour & de Psyché étoient placées dans le sanctuaire, sur un autel, au pied duquel on déposoit les offrandes; ils se tenoient d'une main & présentoient l'autre à l'Hymen qui les couronnoit de myrthe & d'immortelle. Quelques autres tableaux, tels que ceux de Philemon & Baucis, de Cadmus & Hermione, présentoient les modeles de l'union conjugale, & l'image du bonheur qui en étoit la récompense.

Antéros ou le contre-Amour, né long tems après eux du commerce adultere de Mars & de Vénus, ne pouvant exiger légitimement les honneurs

honneurs qu'on rendoit à ses aînés, eut recours à l'artifice pour les usurper. Il fit élever un autre temple à côté de l'ancien, & le fit appeller le temple de l'Amour. Il l'orna de tout ce qui pouvoit inspirer & peindre la volupté : les amours des Dieux & des mortels se représentoient par-tout sous la forme la plus séduisante ; on n'y entendoit que les chants de sa gloire & les promesses de ses faveurs ; mais il y répandit sur-tout un charme secret qui entraînoit, sans qu'ils s'en apperçussent, tous ceux qui s'approchoient de son enceinte. Il vit bientôt accourir tous les Grecs à ce temple enchanteur ; & celui de ses deux freres étoit déja abandonné depuis un siecle, lorsqu'Ismene & Philinte, deux jeunes époux des environs de Thebes, entreprirent le pélerinage de Tempé. Une voix les arrête à la porte du temple de l'Amour & de l'Hymen, auxquels ils alloient offrir leurs vœux ; c'étoit le grand-prêtre qui en défendoit l'entrée aux adorateurs d'Antéros. Cependant après avoir rassuré les deux Thébains effrayés du courroux des Dieux dont il les avoit d'abord menacés, il leur apprit l'origine de la rivalité des freres, & les instruisit de l'arrêt des destins, conçu en ces termes :
» L'Amour & l'Hymen seront toujours hono-
» rés ensemble dans le même temple. Anté-
» ros, comme fils de Vénus, aura aussi des
» autels ; mais ce Dieu ne pourra dispenser
» aux hommes que des faveurs passageres ; les
» plaisirs qu'il leur procurera passeront comme
» la fleur des champs, & la tranquillité ne lés

» accompagnera jamais. Pour dédommager l'A-
» mour & l'Hymen des pertes qu'Antéros leur
» occasionnera, il leur est accordé de pouvoir
» rendre constamment heureux les époux, qui,
» s'étant unis par inclination, n'auroient pas
» cessé de s'aimer pendant un an avec la mê-
» me ardeur, & qui pourront au dernier jour
» de leur premiere année de mariage, rem-
» porter ensemble trois couronnes, dans le
» temple de l'Amour & de l'Hymen. Après
» cette épreuve, le charme d'Antéros n'aura
» plus aucun pouvoir sur ces époux, & leur
» bonheur sera assuré pour jamais. Telle est la
» loi du destin. «

Après avoir reçu les instructions du grand-prêtre, les deux époux vont commencer leurs épreuves au cirque d'Antéros. La femme d'un sénateur d'Athenes considéroit des bijoux de Bysance avec un banquier qui devoit les payer; elle jeta bientôt les yeux sur Philinte, & s'approcha de lui pour le consulter sur le choix : la conversation s'engagea entre eux, & le banquier qui avoit déja fait ses calculs sur Ismene, s'offrit à lui faire voir les beautés du cirque. Tout ce qui paroissoit exciter la curiosité d'Ismene, étoit acheté par le banquier, & remis à un esclave. Les effets furent déposés chez une dame; qui engagea Ismene & son conducteur à souper, sous le prétexte que Philinte accompagnoit au spectacle la femme du sénateur. On juge bien que toutes ces richesses dont l'esclave étoit chargé furent offertes à la jeune Thébaïne, & qu'elles ne fu-

rent pas acceptées, quoique la dame, plus éloquente que le banquier, eût adroitement plaidé ſa cauſe : mais on la força du moins d'eſſayer un collier d'un grand prix, qui avoit déja fixé ſes regards au cirque. Quelques mouvemens de vanité s'éleverent dans le cœur d'Iſmene, lorſqu'elle ſe vit au miroir, & il ne fallut pas beaucoup la preſſer pour en reſter parée pendant le repas; on l'engagea même à le porter au bal : mais pour ne pas effaroucher ſa modeſtie offenſée d'une parure ſi brillante, il fallut la déterminer à ſe cacher ſous un maſque; elle y vit, en arrivant, Philinte avec la femme du ſénateur; mais on eut l'art de part & d'autre de les placer dans les danſes de façon qu'ils ne pouvoient pas s'approcher. Philinte cherchoit avec inquiétude ſon épouſe, qu'il ne connoiſſoit pas ſous ce déguiſement, lorſqu'Iſmene qui avoit obſervé qu'on affectoit toujours de l'éloigner de ſon mari, ſe fit enfin ôter par force le collier, déchira ſon maſque, & alla ſe jeter dans les bras de Philinte; ils gagnerent auſſi-tôt le boſquet où le grand-prêtre les avoit entretenus : l'air pur qu'on y reſpire calma d'abord le trouble de leurs ſens & l'agitation de leur ame; & après la jouiſſance la plus délicieuſe, ils apperçurent une couronne ſuſpendue au bras de la ſtatue d'Alceſte, ſous laquelle ils ſe trouvoient : la couronne ſe détacha d'elle-même, & tomba dans leurs mains : on liſoit autour, *les richeſſes mépriſées*. Ils la porterent au temple de l'Amour & de l'Hymen.

A la ſeconde épreuve, le prince & la prin-

ceſſe de Macédoine offrent vainement aux deux Thébains des places & des honneurs dans leur cour; ils gagnent par leur refus une autre couronne, qui avoit pour légende, l'*ambition ſacrifiée.* Enfin, dans la troiſieme épreuve, Iſmene réſiſte aux ſéductions d'un jeune militaire, & Philinte aux charmes d'une belle actrice, & reçoivent la derniere couronne, qui avoit pour deviſe, *la volupté vaincue.* Ils trouvent leurs ſtatues placées à l'entrée du boſquet, & après avoir ſalué le grand-prêtre, ils traverſent le cirque pour aller jouir dans Thebes d'un bonheur inconnu à Tempé, qui les fit appeller *la rareté du ſiecle.*

Tel eſt le plan de cette fiction aſſez agréable, où l'auteur a prodigué d'une maniere trop ſymmétrique les ornemens de la fable; il n'a pas tiré non plus tout le parti que pouvoit lui fournir ſon ſujet, qui exigeoit plus de grace dans le ſtyle, & plus de coloris dans les détails. Nous n'en citerons que le morceau ſuivant, qui fait alluſion aux circonſtances actuelles. » Philinte remarqua que les dames étoient » habillées à la *Crétoiſe.* On auroit pu imaginer » à Tempé des modes aſſez agréables pour » les ſuivre, & même les faire adopter par » les étrangers : mais par une bizarrerie étonnante, » on préféroit celles qui venoient de » l'iſle de Crete, quoique les Crétois fiſſent » gloire de rejetter tout ce qui leur venoit de » Tempé. Ces Inſulaires ſont fiers, dit Philinte; » cependant les habitans de Tempé les » valent bien. Pourquoi ne leur rend-on pas

» ici fierté pour fierté ? On parla de la guerre
» que cette isle avoit avec ses colonies éta-
» blies sur les côtes de l'Hespérie. Les Crétois
» réussiront, dit un politique ; ils sont pleins
» de ressources. J'en suis fâché, répondit Phi-
» linte : si toute la Grece pensoit comme moi,
» on profiteroit de cette occasion pour abaisser
» l'orgueil de ces Insulaires. Ne parlez pas si
» haut, répartit le politique, il y a ici beau-
» coup de Crétois. Que m'importe, repliqua
» le Thébain ? Je ne les crains point. Que vous
» êtes singuliers à Tempé ! vous ménagez les
» Crétois chez vous, tandis qu'ils ne vous mé-
» nagent pas chez eux. Est-il un seul de ces
» Insulaires qui ait jamais dit du bien de votre
» nation ? Quoique Thebes ne soit pas aussi
» puissante que Tempé, les Crétois n'osent
» pas la braver. Habitans de cette contrée
» enchantée & favorisée des dieux, soyez pour
» votre gloire tout ce que vous pouvez être,
» & vous ne craindrez personne. «

Les treize dernieres pages de ce volume renferment deux fragmens traduits des ouvrages intitulés : *The history of Arsace, prince of Betlis* ; histoire d'Arsace, prince de Betlis : & *Nuovo methodo per le scuole publiche di Italia* ; nouvelle méthode pour les écoles publiques d'Italie. Nous avons fait connoître l'un & l'autre, d'après les originaux, & dans leur nouveauté.

(*Journal François ; journal encyclopédique.*)

MÉMOIRE sur la peste, par M. PARIS, docteur en médecine au Ludovicée *de Montpellier, du college de médecine de la ville d'Arles, associé à l'académie royale de Nîmes, couronné par la faculté de médecine de Paris en* 1775.

Medicus naturæ minister, sed non magister.....
BAGLIVI.

A Avignon; & se trouve à Marseille, chez Jean Mossi, Imprimeur du roi; & à Paris, chez Jean-François Bastien, libraire, rue du Petit-Lion. In-8vo. 1778.

S'IL est un tribunal capable d'apprécier les productions & les efforts des jeunes médecins, c'est sans doute la faculté de médecine de Paris: l'étendue de ses lumieres, l'équité de ses jugemens, son impartialité constante sont si connues du public, qu'on ne peut que concevoir la meilleure opinion des ouvrages qu'elle a cru dignes de son approbation. Bien loin donc de porter des regards critiques sur le mémoire de M. Paris, qu'elle a couronné, il nous suffira d'en indiquer les points principaux & d'en dévoiler la marche.

Avant d'entrer en matiere, cet auteur a cru devoir rendre hommage à la sollicitude de cette société savante & au desir qu'elle a de contri-

buer au bien de l'humanité, puiſqu'elle n'a pas attendu le moment où la peſte pourroit venir ravager la France, pour en rechercher les caracteres & les préſervatifs. Notre jeune médecin étoit préciſément à Conſtantinople, lorſqu'il apprit que la faculté de médecine avoit propoſé, pour ſujet du prix de déterminer.... *ſi la peſte eſt une maladie particuliere ; quel en eſt le caractere ? Quels ſont les moyens de la traiter & de la prévenir ?*

Les circonſtances ne pouvoient pas être plus favorables pour répondre à ſes vues. Le ſéjour de M. Paris à Conſtantinople & à Smirne, lors de la peſte de 1771, lui ont fourni toute ſorte de ſecours pour faire les obſervations les plus exactes à ce ſujet. Il a ſuivi pas à pas la marche de la nature, dans cette cruelle maladie ; il a interrogé avec ſoin ceux qui en avoient été atteints pluſieurs fois ; il a recueilli ſcrupuleuſement les rapports des perſonnes qui ont eu occaſion de ſervir des peſtiférés ; il a conſulté, avec attention, tous les auteurs qui ont écrit ſur ce terrible fléau ; en un mot, il n'a rien négligé pour ſe rendre digne des ſuffrages d'une compagnie célebre, toujours occupée de la ſalubrité publique. M. Paris commence par donner une définition exacte de la peſte ; il en indique enſuite les cauſes, ſoit déterminantes, ſoit diſpoſitives, de même que les ſignes, ſoit diagnoſtics, ſoit prognoſtics. Mais comme cette maladie eſt une eſpece de Protée, qui change preſque chaque jour de forme, notre judicieux obſervateur s'applique

à en reconnoître les différentes especes ; il les réduit à la peste *bénigne*, *interne*, *putride*, *nerveuse*, *intermittente*, *sanguine*, *bilieuse*, &c. & finit par proposer les remedes pour guérir la peste en général & en prévenir même les funestes atteintes.

La curation de la peste, ainsi que de toutes les maladies épidémiques malignes, est aussi difficile que la théorie en est obscure. Les anciens médecins étoient dans l'erreur, quand ils prétendoient détruire la matiere morbifique, par les alexi-pharmaques & les sudorifiques, sans avoir égard à l'inflammation. En général, on a observé que la nature, qui tend toujours à se dégager, ramasse en un ou plusieurs foyers, l'humeur pestilentielle, & que ces dépôts se terminent par suppuration, par résolution ou même par induration; mais il seroit très-dangereux, selon notre auteur, d'attendre, pour ouvrir le dépôt, une parfaite maturité, lorsque les signes de la suppuration se manifestent. Il décide formellement que la peste n'est point incurable, & cela doit suffire pour nous tranquilliser. Les écarts dans les curations de cette maladie, & le peu de succès qu'on y obtient communément, ne viennent, ajoute-t-il, que du peu de soin qu'on a pris à en examiner les différences qui, en variant la nature de l'affection pestilentielle, doivent en varier les remedes. On sera bien aise de lire dans l'ouvrage même tous les remedes que l'auteur de ce mémoire indique pour guérir la peste ; ils sont tous conformes à la méthode connue des

ſages praticiens : on ne doit en attendre que de bons effets.

Il en eſt de même des précautions qu'il y a à prendre pour s'en préſerver. » Quoique » la peſte ne ſoit point, dit-il, une maladie » qui puiſſe prendre naiſſance dans nos climats, » on ne ſauroit cependant trop être ſur ſes gar- » des pour éviter les maladies malignes, en » travaillant à deſſécher les endroits maréca- » geux, à entretenir la propreté des rues dans » les grandes villes, & ſur-tout à s'oppoſer » *à la ſépulture des morts dans ces mêmes villes* » *& dans les égliſes* : cette derniere attention » eſt des plus eſſentielles. « *Combien d'épidémies malignes n'éviteroit-on point*, s'écrie-t-il, *ſi on ne mêloit pas les morts avec les vivans?*

Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'une réflexion auſſi vraie, auſſi patriotique, fît aſſez d'impreſſion ſur les eſprits, pour les ramener au premier plan propoſé par MM. les avocats généraux du parlement de Paris, au ſujet de l'enterrement des morts dans les villes. Une grande partie des évêques de France l'a adopté déja avec l'attache du miniſtere public. Les anciens préjugés n'ont point tenu contre les cris des bons citoyens ſincérement zélés pour la conſervation de leurs ſemblables. N'y auroit-il que la ville de Paris, où de pareilles précautions ſont encore d'une plus grande importance, qui s'obſtinât à les rejetter comme inutiles, ſous prétexte de quelques obſervations vagues ſur la vie & ſur la ſanté des habitants qui logent

ſur les charniers des Saints Innocents, & qu'on aſſure vivre auſſi long-tems qu'ailleurs ?

Pourquoi faut-il que des intérêts particuliers, & l'eſprit de ſyſtême, toujours prêts à combattre les opinions les plus conformes à la raiſon & à l'expérience, viennent s'oppoſer aux réformes les plus utiles & les plus néceſſaires ?

On pouvoit préſumer en général, qu'après avoir fait éclater les vœux d'un bon patriote, & ſatisfait aux queſtions de la faculté de médecine, il ne reſtoit à M. Paris qu'à jouir de ſon triomphe. Mais, non content d'avoir rempli ſa tâche, on voit avec ſatisfaction qu'il a toujours continué avec la même ardeur à prendre des éclairciſſemens ſur la peſte dans les différens pays de la Turquie où il a fait quelque ſéjour. C'eſt ce qui réſulte des obſervations curieuſes qu'il a conſignées dans une longue préface diviſée en 11 paragraphes : c'eſt là qu'il a réuni toutes les remarques ſavantes & nouvelles qui pouvoient lui être échappees ; on peut dire qu'il y a épuiſé la matiere, & qu'il a montré une rare érudition en cette partie. Parmi ces obſervations, on ſera frappé de celles qu'on lit au paragraphe IX, & qui ſont rapportées en ces termes :

1°. » Lorſque la petite-vérole regne dans un » canton de Turquie, la peſte n'y fait aucun » ravage : s'il arrive un peſtiféré dans le tems » d'une épidémie variolique, il eſt certain que » la peſte ne s'étend pas au-delà du quartier » où ce peſtiféré ſe loge.

2°. » Si le peſtiféré vient loger dans une

» maiſon où il ſe trouve des enfans attaqués » de la petite-vérole, la peſte finit, & le ve- » nin diſparoît ſans infecter d'autres perſonnes.

3°. » Une perſonne attaquée de petite-vé- » role, ne peut jamais recevoir la peſte.

4°. » Les perſonnes qui ſoignent des enfans » attaqués de la petite-vérole, ne ſont point » attaquées de la peſte.

5°. » Dès que la peſte a ceſſé dans ces » pays, la petite-vérole commence, & fait pour » lors de grands ravages; preſque tous les en- » fans meurent, *s'ils ne ſont pas inoculés.*

6°. » La petite-vérole paroît réguliérement » à Enos de ſept en ſept ans : cette époque » eſt ſûre, & les habitans ne ſont jamais trompés » dans ce calcul, &c.

Il faudroit connoître parfaitement la nature du virus peſtilentiel & du virus variolique, pour donner quelque explication ſatisfaiſante à cet égard. C'eſt aux gens rares & profonds dans la connoiſſance des reſſorts de la nature, de remonter aux premieres cauſes, & de chercher la ſolution d'un phénomene que l'expérience ne nous permet pas de révoquer en doute. Il ſeroit heureux pour l'humanité que ce fait bien conſtaté donnât à un médecin inſtruit, tel que M. P****, l'idée de voyager en Turquie, afin d'y chercher de nouveaux appuis pour étayer ſon ſyſtême contre l'inoculation, ou plutôt pour le réformer.

Hypocrate preſcrivoit à ſes diſciples de voyager pour s'inſtruire : il parcourut la Macedoine, la Thrace, la Theſſalie. Galien fut en Pa-

leſtine, en Crete, en Chypre, & ſéjourna longtems à Alexandrie où fleuriſſoient toutes les ſciences. Proſper Albin parcourut l'Egypte; Tournefort l'Aſie, l'Afrique, l'Europe, &c. &c. &c. M. Paris deſireroit beaucoup que tous les jeunes médecins ſuiviſſent un ſi bon exemple : *il n'eſt rien de plus utile que les voyages pour favoriſer les progrès de l'art de guérir.* Tel eſt le ſujet du diſcours de remerciement que cet auteur a prononcé lorſqu'il a été reçu à l'académie royale de Niſmes, & qu'il a fait imprimer à la ſuite de ſon mémoire couronné. Si l'on ne trouve pas dans ce diſcours toute l'élégance qu'on ſemble exiger dans des ouvrages de ce genre, on y retrouve du moins à chaque ligne les mouvemens d'une ame exaltée pour le bien public, & l'expreſſion d'un cœur ſenſible dévoré du deſir de ſervir ſa patrie.

(*Journal des ſciences & beaux-arts ; avis divers.*)

---

*L'ÉNÉIDE, opéra François, pour être repréſenté quand il ſera en état ; ſuivi d'*Armide *à ſon tailleur, Héroïde.* A Londres, & ſe trouve à Paris, chez J. F. Baſtien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, & chez les marchands de nouveautés, 1778.

CEt ouvrage eſt une plaiſanterie ſur notre opéra moderne. L'auteur s'y eſt amuſé à reſ-

ſerrer en cinq actes toute l'action de l'Enéïde. Cette eſpece d'opéra, moitié ſérieux, moitié burleſque, eſt écrit d'un bout à l'autre, en petits vers négligés, de ſorte que ce n'eſt preſque, comme le dit très-bien l'auteur lui-même, qu'une ariette perpétuelle. Mais il offre, comme on peut bien le penſer, une multiplicité fort variée d'incidens, de coups de théatre, de danſes & de divertiſſemens. Le tout eſt précédé d'un *diſcours ſur l'opéra François*, où, ſur un ton léger & cauſtique, on perſiffle à la fois l'opéra, la muſique moderne & le public. » Malgré tous » les obſtacles, dit l'auteur, qui devroient dé» goûter un homme ſenſé d'entreprendre un » opéra, je me ſuis permis d'en eſquiſſer un, » & j'ai bien voulu y conſacrer une ſemaine » entiere de mon loiſir, en n'y mettant aucun » genre de prétention, & cherchant ſeulement » à le faire comme les autres. J'en ai compoſé » la plus grande partie en me promenant dans » les rues à pied ou en voiture, & ſans dic» tionnaire de rimes.... Je me ſuis imaginé » qu'un public inconſtant, qui ne court qu'a» près l'amuſement, aime les tableaux mou» vans & les événemens rapides. J'ai donc dû » croire qu'ils ſe trouveroient plus ſouvent » dans un poëme épique, qu'ailleurs; c'eſt une » marche que j'ai eſpéré tracer à ceux de nos » orphées qui voudront ſe diſtinguer dans la » carriere lyrique. L'*Iliade*, l'*Odyſſée*, *la Hen» riade* fourniront des ſujets du plus grand ef» fet..... L'on pourroit même, s'il étoit per» mis, choiſir des ſujets reſpectables, tels que

» Jephté, si bien traité par l'abbé Pellegrin, &
» nombre d'autres. Le public, dans des jours
» de recueillement, verroit avec plaisir repré-
» senter *la délivrance des Hébreux*, *le jugement*
» *dernier*, *l'apocalypse*, & d'autres drames im-
» posans qu'on ne voit que sur des images muet-
» tes. Je m'applaudirai de bon cœur, si ce genre
» de composition devient capable de ranimer
» notre opéra débile, énervé, & presque para-
» lytique de la ceinture en haut.

» J'ai été forcé d'employer plus de paroles
» que je n'en voulois; mais elles étoient abso-
» lument nécessaires pour préparer & expli-
» quer les événemens ou les situations : le spec-
» tateur, quoiqu'intelligent, ne peut pas tout
» deviner, & il faut un peu l'aider. Un opéra
» par signes risque d'être obscur.... Quant à
» la forme des vers, j'ai choisi la plus courte :
» moins on emploie de paroles, moins il y
» en a de mauvaises, & moins on fournit de
» matiere à critiquer. Par rapport aux rimes,
» je me suis vu obligé de me servir de celles
» qui sont consacrées à la poésie lyrique : ce
» sont les enfans de la maison auxquels on doit
» des égards. Quinault les a épuisées dès son
» premier opéra, & ses successeurs n'ont fait
» depuis que les retourner, les ressasser, &c.

» J'invite quelque musicien désœuvré & bien
» intentionné, à réchauffer des charmes de son
» art mon drame ambulatoire; il trouvera l'oc-
» casion de faire briller la diversité de ses ta-
» lens en tout genre. Il est difficile de rassem-
» bler plus de morceaux sublimes & disparates,

» En effet, quel autre poëme peut fournir, » ſans contrainte, des jeux ſcéniques de dif» férentes eſpeces, des *fêtes galantes*, une *chaſ-* » *ſe*, un *orage*, une *bergerie*, un *ſommeil*, des » *ſonges* triſtes & gracieux, des *furies*, un *ſa-* » *crifice*, des *conjurations*, un *embrâſement*, une » *tempête*, des *expiations*, un *incendie*, la *pluie*, » la *grêle*, le *tonnerre*, des *ombres*, des *incan-* » *tations*, les *enfers*, les *Euménides*, *Caron*, *Cer-* » *bere*, *Alecton*, une *entrée d'ambaſſadeur*, des » *Bacchantes*, *Vénus & les Grâces*, *les nymphes* » *de la mer*, une *intrigue d'amour*, une *bataille*, » un *duel*, un *triomphe*, un *mariage*, une *apo-* » *théoſe*, des *danſes* & des *ariettes* perpétuel» les ? Voilà aſſurément matiere à diverſifier » ſes tableaux, & à les rendre auſſi frappans » que pittoreſques. J'ai lieu d'eſpérer que l'ému» lation de quelque habile compoſiteur ſera ex» citée, & que ſa propre gloire l'invitera à » revêtir ma muſe d'un habit ſonore & bril» lant ; je lui abandonne ma part des hono» raires ; ſur-tout que ce nouvel Amphion n'é» pargne pas le bruit ; je l'invite à doubler les » *contre-baſſes*, les *timballes*, les *trompettes*, & » les *cors-de-chaſſe*. L'on aſſourdit les ſoldats qu'on » veut mener au combat ; il faut donc inſpirer » un enthouſiaſme harmonique, qui en fouet» tant le ſang, transporte le ſpectateur hors » de lui-même, au point de ne plus rien en» tendre : voilà le comble & la magie de l'art. «

L'idée de cette plaiſanterie eſt heureuſe, mais il s'en faut bien que l'auteur ait ſu en tirer parti; l'exécution a tout gâté ; il ſuffiſoit d'annoncer ſon

projet; des idées de ce genre ſont de bonnes fortunes, ſur leſquelles il ne faut jamais s'appeſantir. Dans le tems de l'eſpece de révolution qu'occaſionna Rameau dans notre muſique, un plaiſant propoſa le ballet des *ſupplices;* les *pendus* étoient le ſujet du premier acte; les *roués* celui du ſecond, les *brûlés* celui du troiſieme. Il traça, en peu de mots, la marche de ce drame bizarre, mais il ſe garda bien de le traiter. *Railler heureuſement, c'eſt créer*, dit la Bruyere; auſſi rien n'eſt plus rare que la bonne plaiſanterie.

L'Héroïde d'*Armide à ſon tailleur*, qui termine la brochure, eſt une ſatyre aſſez vive contre la nouvelle muſique d'Armide. On va voir, dans les vers ſuivans, comme l'auteur définit cette muſique. C'eſt Armide qui parle :

Pendant près de cent ans, j'ai joui de ma gloire.
Vêtue à la Françoiſe, on m'admettoit par-tout;
L'on croyoit voir en moi le modele du goût.
Faut-il donc qu'un habit Italico-Tudeſque,
Vienne rendre aujourd'hui ma figure groteſque,
Et qu'on oſe changer mes ſons affectueux,
En un chaos de chants aigus, laborieux?
Mes ſens ſont révoltés de votre pſalmodie;
Vous chantez, vous criez avec monotonie;
Et ſi l'expreſſion s'en mêle quelquefois,
Vous la déshonorez par l'âcreté des voix.
. . . .
Si les Dindons glouſſans font entr'eux *gloux*, *gloux*, *gloux*.
Le tendre Roſſignol a des accens plus doux, &c.

L'idée de cette *Héroïde* eſt encore heureuſe;

mais on y trouve beaucoup d'expreſſions, des vers, des tirades entieres dictées par le mauvais goût. Le vers ſuivant nous a frappés par la triſte vérité qu'il offre.

Le jeune *Nicolet* chaſſa le vieux Corneille.

(*Mercure de France*; *gazette univerſelle de littérature*; *année littéraire.*)

JOHANN Bernhard Baſedows practiſche philoſophie fur alle ſtande. *Philoſophie pratique pour tous les états, dans laquelle on n'offenſe aucune nation, aucun gouvernement, ni aucune égliſe; par M. BASEDOW. 2de. édit. 2 vol. in-8vo.* A Deſſau, de l'imprimerie de Henri Heybruch, imprimeur de la cour, 1777; & ſe trouve à Leipſick, chez Cruſius.

CEtte philoſophie eſt dédiée à l'impératrice de Ruſſie qu'on qualifie de citoyenne du monde, qui protege l'établiſſement formé à Deſſau pour l'inſtruction de la jeuneſſe, ainſi que toutes les entrepriſes qui ont pour but l'utilité publique, dans les états appartenant aux différentes branches de l'illuſtre maiſon d'Anhalt qui a donné la naiſſance à ſa majeſté.

Le titre annonce aſſez ſa deſtination. Elle eſt offerte à tous les hommes comme un caſuiſte univerſel & un ami fidele, propre à les gui-

der dans tous les momens de la vie. Par tous les hommes, on entend ici ceux qui ſavent au moins lire, & à qui l'éducation, la religion, le commerce avec les autres hommes, la vue de l'état policé au milieu duquel ils vivent, & leurs propres réflexions auront donné quelque idée de ce que c'eſt que le juſte & l'injuſte, la ſageſſe & la folie. L'auteur s'eſt efforcé de plaire, d'être utile à ceux mêmes qui, ayant étudié la philoſophie ordinaire, ne liront ſon livre que pour y rencontrer quelque choſe de nouveau: il deſire qu'il ſoit, pour les académies & les univerſités, un livre élémentaire, dont le texte ſera expliqué & commenté à leurs éleves par les maîtres.

» On agit parmi les hommes comme ſi l'on » ignoroit les moyens de connoître & d'ac» quérir la vertu & le bonheur. La vraie re» ligion eſt ſans doute le meilleur des pédago» gues. Elle donne d'excellentes maximes ſur » ce ſujet. Elle rend les loix civiles reſpecta» bles à tous, & elle avertit les plus puiſ» ſans monarques qu'ils ont auſſi un juge. Mais » il arrive ſouvent que ſes préceptes, pour être » bien entendus, ont beſoin de l'interprétation » des ſavans. Les livres ſaints diſent-ils claire» ment ce que c'eſt qu'uſure; quand il eſt per» mis d'avoir guerre ou procès; comment on » peut découvrir les embûches des méchans » & s'en préſerver; quels ſont les devoirs par» ticuliers des ouvriers, des négocians, des cour» tiſans, des mandataires? Un livre inſtructif » ſur ces matieres ne peut donc manquer d'être » d'un grand uſage. «

» Cette philoſophie, dit encore l'auteur, eſt » un recueil des vérités d'une utilité générale, » accompagnées des preuves & des explications » néceſſaires. Un homme devient content & » heureux quand il ſe conduit ſagement, c'eſt-» à-dire, quand il ſuit pour regle de ſes ac-» tions les vérités qu'il a reconnues & adop-» tées. Les actions & les omiſſions moralement » bonnes ſont celles qui ſont louables par rap-» port au bien commun des hommes. La vertu » conſiſte dans ces ſortes d'actions ou omiſſions, » & le vice dans les contraires. Un jugement » que telle action eſt vicieuſe ou vertueuſe, » s'appelle une regle de mœurs ou de conduite. Delà les loix & les devoirs qu'on définit & qu'on diviſe. L'exiſtence de dieu & l'immortalité de notre ame ſont des vérités ſur leſquelles on inſiſte, parce qu'elles influent principalement ſur la moralité des actions.

» Dans la ſociété on doit préférer le ſalut » de pluſieurs à celui d'un ſeul, à moins que » cet homme unique ne ſoit du genre de ceux » qui rendent ſeuls à la ſociété plus de ſervices » qu'une multitude. Ainſi il faudroit ſacrifier » cent vies, ſi on les avoit pour celle d'un » bon roi. *Mais ſi Néron m'ordonne d'égorger Sé-» neque, je ne lui obéirai pas même au péril de » ma vie, & Lucrece eſt à louer, ſi elle a cru » qu'en ſe tuant elle délivreroit Rome des maux » qu'elle enduroit ſous des rois barbares.* «

Le livre des mœurs de M. Touſſaint eſt entiérement fondu dans celui-ci: il y eſt cité. Nous y trouverons en entier le portrait de Chryſo-

latre au chapitre de l'avare, & ceux de Ctesiphon & d'Hippias au chapitre du plaisir de la société avec des personnes vertueuses. On ne s'attend pas de notre part à un extrait complet d'un ouvrage si étendu & si diversifié. Seulement pour en faire connoître la maniere, nous en traduirons quelques morceaux, & d'abord une partie du chapitre qui traite de l'art de parvenir heureusement à son but.

» On nomme bonheur terrestre l'état d'un » homme qui jouit d'autant de contentemens » que la vertu & les passions réglées en per» mettent en ce monde. Pour y parvenir, il » faut premiérement faire un choix judicieux » des moyens qui conduisent à des fins loua» bles & desirées; secondement, les employer » avec sagesse; troisiemement, se réjouir avec » modération dans les circonstances où cela » est possible; quatriemement, s'appliquer à écar» ter les obstacles qui s'opposent à notre jouis» sance des objets de notre bonheur auxquels » nous pouvons vraisemblablement atteindre. «

» Considérez donc avec soin votre but & » sa nature : car il arrive souvent qu'on se donne » beaucoup de peine à la recherche de choses » dont on ne connoît presque que le nom, & » & qu'on se repent dès qu'elles sont obtenues, » d'y avoir tout sacrifié. Ainsi un roturier n'é» pargne rien pour s'allier par le mariage avec » une famille titrée, sans prévoir qu'il en sera » traité comme un valet & un jouet. Ainsi » un autre veut devenir auteur & en oublie » ses devoirs, sa famille, le sommeil & jusqu'à

» la nourriture, ſans voir qu'il va ſe rendre inu-
» tilement ridicule. La plupart des buts ont plu-
» ſieurs parties auxquelles il s'agit de parvenir
» dans un certain ordre qu'on ne peut renver-
» ſer. Il faut ſe repréſenter, clairement ces par-
» ties & cet ordre de moyens. C'eſt une charge
» qu'on deſire. Le candidat a beſoin de ſcience,
» d'amis & de réputation; ce qui ſuppoſe en-
» core auparavant du travail, de l'agrément,
» & des preuves de capacité. Vous devez par
» conſéquent connoître les moyens de parve-
» nir à votre but, & les mettre en votre poſ-
» ſeſſion. Plus vous en aurez, pourvu qu'ils ne
» ſe gênent pas réciproquement, plus vous au-
» rez d'avantage : car il y en a preſque tou-
» jours quelques-uns d'incertains & d'autres
» qui manquent inopinément. Voulez-vous
» abandonner votre vie déréglée. Il eſt inutile
» de le répéter cent fois. Commencez par re-
» noncer à vos mauvaiſes compagnies. Liſez
» des livres édifians. Aſſiſtez à l'office divin
» & priez Dieu. Ouvrez-vous à un guide ſaint
» & expérimenté. Suivez exactement ſes con-
» ſeils, quelques difficiles qu'ils vous paroiſ-
» ſent, & quand vous n'en verriez pas actuel-
» lement l'utilité. Parlez de la religion & de
» la vertu avec le plus grand reſpect & avec
» mépris du vice & de l'impiété; employez quel-
» ques jours de retraite à réfléchir ſur vous-
» même. Ne vous rebutez pas de ce que vos
» mauvaiſes habitudes l'emportent quelquefois
» ſur vos réſolutions, mais continuez l'uſage
» de ces moyens, & peu-à-peu ils vous fixe-
» ront au but deſiré. «

» Il y a des moyens de réussir qui sont » en nous-mêmes, ce sont nos actions, & d'au- » tres qui sont hors de nous, ce sont les cir- » constances & les occasions qui donnent le » succès aux actions. Entre les occasions il y » en a de naturelles & indépendantes de nous, » & il y en aussi que nous pouvons faire naî- » tre, mais qu'il vaut mieux quelquefois at- » tendre de la providence. Celui qui se pro- » pose de présenter une requête à un monar- » que, doit d'abord la dresser & faire plusieurs » démarches : voilà les actions qui sont en sa » puissance; mais elles ne suffisent pas. Il est » encore nécessaire que le suppliant ne soit » pas écarté par les gens qui entourent le mo- » narque, que le monarque le voye, & qu'il » accepte la requête. Autrement tous les mou- » vemens du suppliant ne lui serviront de rien. » Doit-il attendre les occasions ou hasarder des » tentatives? Ne feroit-il pas bien préalablement » de gagner un ministre accrédité qui le re- » commanderoit au prince & le disposeroit à » accorder la demande? Ainsi tantôt le jardinier » attend la pluie du ciel, tantôt impatient il » n'épargne ni fatigue ni dépense pour arroser » les plantes qu'il veut se rendre profitables. "

» Nous ne pouvons rien sur les occasions » naturelles telles que le tems & les saisons, » la vie ou la mort des hommes dont on attend » des bienfaits : (cela s'entend moralement & » l'auteur a averti qu'il a évité la politique;) » mais nous pouvons influer sur les personnes » en état de nous satisfaire, soit en acquérant

» une amitié & une eſtime générale, ſoit en » perſuadant les gens dont nous avons beſoin, » qu'ils ont eux-mêmes intérêt à nous obliger. » On gagne l'amitié & l'eſtime générale par » la vertu, les marques d'honneur, & les » agrémens extérieurs.

» On s'attache particuliérement une per- » ſonne par les attentions, les bienfaits, les » promeſſes, les aſſiduités agréables, les té- » moignages d'honneur & de reſpect, le zele » pour ſa gloire & ſes intérêts, en excitant » ſa commiſération, en interpoſant ſes amis, » & en la convainquant que ſes bienfaits ſeront » mieux employés envers nous qu'envers tout » autre.

» Ce qui diminue la force de nos moyens, » s'appelle obſtacle. Il y en a de poſſibles, » de vraiſemblables & de certains qui mena- » cent de faire échouer tous nos deſſeins. » C'eſt là le champ du génie. C'eſt à lui à » imaginer des reſſources, à ſubſtituer de nou- » veaux moyens au défaut de ceux qui man- » quent, & à employer tout ce que la pru- » dence, l'expérience, & l'application ſont » capables de ſuggérer.

» La plupart des hommes, au lieu d'aller » droit à leur but eſſentiel, s'amuſent ſur la » route. Après avoir bien commencé, ils le per- » dent de vue, l'oublient & le manquent. Il » eſt à propos de méditer les queſtions » ſuivantes, quand on deſire trouver des moyens » de réuſſir. 1°. Qu'ont fait les autres en » pareils cas? 2°. Les cas ſont-ils auſſi ſem-

» blables qu'ils paroiſſent ? 3°. Y a-t-il lieu de con-
» ſulter des perſonnages judicieux & expéri-
» mentés ? 4°. Quels inſtrumens faut-il em-
» ployer pour ſe rendre maître des perſonnes
» qu'on veut faire ſervir à ſes deſſeins ?
» 5°. Eſt-il avantageux d'eſſayer pluſieurs mé-
» thodes ? 6°. Quelles ſont les perſonnes qui
» pourront & voudront nous aider ? 7°. Ne
» vaut-il pas mieux attendre une occaſion plus
» favorable & temporiſer ?

» Dans les affaires les plus eſſentielles on
» manque ſouvent les momens. Ce proverbe
» eſt très-vrai : les hommes manquent plus
» ſouvent les occaſions que les occaſions ne
» manquent aux hommes. Celui-ci a négligé
» de ſe faire donner à tems une reconnoiſſance.
» Le débiteur meurt & le créancier perd ſa
» ſomme. Celui-là a tout mis en œuvre pour
» faire une fortune de cour, excepté que
» par hauteur il n'a pas aſſez tôt eſſayé d'a-
» doucir un domeſtique en faveur auprès du
» prince. Un autre veut tout ou rien quand
» on lui offre moitié, & voudroit bien
» moitié quand il eſt trop tard & qu'il perd
» tout.

» L'indolence & la précipitation font tout à
» contre tems. Rien n'eſt pourtant plus déciſif
» que de ſavoir profiter des *mollia fandi tem-*
» *pora.* Demandez à votre pere une gratifica-
» tion de mille thalers, au moment qu'il re-
» çoit la fâcheuſe nouvelle d'une perte, vous
» n'en obtiendrez rien : mais abordez-le, lorſ-
» qu'il vient d'apprendre qu'un vaiſſeau qu'il
» croyoit

» croyoit perdre eſt arrivé à bon port, & vous
» aurez tout ce que vous deſirez.

» Il y a des caracteres foibles & timides
» qui ne veulent point employer de moyen
» qui ne ſoit infaillible & certain. Ces gens-là
» demeurent toujours dans l'inaction, parce
» que tout n'étant preſque qu'incertitude en
» ce monde, ils ne rencontrent point les moyens
» qu'ils cherchent. Les chaſſeurs ſont bien plus
» aviſés, ils tirent, & ils manquent pluſieurs
» fois : cela ne les décourage pas. Ils chargent
» encore & ainſi ils rapportent toujours à la
» maiſon quelque piece de gibier. «

» D'autres perdent tout leur tems dans les
» moyens ſans venir au but. Un homme veut
» devenir ſavant, & il paſſe toute ſa vie à
» ramaſſer des livres ſans les lire. Un autre ac-
» quiert continuellement des biens ſans jamais
» en jouir. «

M. Baſedow s'étant devoué depuis long-tems à l'inſtruction de la jeuneſſe, il ſemble mériter une attention & une confiance extraordinaire ſur cet article capital.

» Accoutumez, dit-il, vos enfans à une vie
» innocente, tempérante, laborieuſe, ſociale
» & religieuſe. Si vous n'avez pas le bonheur
» d'avoir été élevé ſelon ce plan ; plus ſage
» que vos pere & mere, rendez vos enfans
» plus ſages auſſi & plus contens que vous ne
» l'êtes..... Les défauts de nos enfans vien-
» nent de nos exemples. Combien peu de meres
» peuvent dire ; mes enfans, obéiſſez-nous com-
» me j'obéis à votre pere.... Il ſeroit à ſou-

» haiter que dans une maison d'éducation on
» occupât pendant quelques heures de la jour-
» née les enfans au-dessus de neuf ans à quel-
» que travail manuel, tel que le jardinage pen-
» dant l'été, & pendant l'hyver à des ouvra-
» ges de menuiserie, de tour, de lime, de mé-
» gisserie, de reliure pour leurs besoins ou leurs
» divertissemens. Ils pourroient ainsi acquérir
» une petite propriété, faire des échanges, avoir
» plus d'argent & se trouver plus à l'aise à pro-
» portion qu'ils travailleroient davantage. C'est
» la louable coutume des Turcs. Le grand-sei-
» gneur même a appris un métier. La conti-
» nuité de l'étude fatigue bien davantage les en-
» fans, c'est pourquoi on est obligé de leur ac-
» corder une infinité de récréations ennuyeu-
» ses par la longueur & l'uniformité, & en pure
» perte pour eux. «

L'étude de la langue latine ne devroit être qu'un accessoire de l'éducation. Quand elle est bien enseignée, un an suffit pour l'apprendre. M. Basedow ne se sert d'abord ni de grammaire ni de dictionnaire, & la fait apprendre par l'usage, comme on a appris sa langue maternelle. En 6 mois on connoît les noms de chaque chose & la maniere de les lier. Pour l'exacte correction on a recours à la grammaire, quand on est en état de la comprendre dans un âge plus avancé. Encore 6 mois de cette étude suffisent. M. Basedow renvoie pour les détails de sa méthode au chap. VI de son *Methodenbuch*, où il traite aussi des autres langues. Ceux qui ont lu les *Essais de Montaigne* qui s'applaudit d'avoir ap-

pris rapidement le latin de cette maniere, en avoueront la poſſibilité.

M. Baſedow rapporte les maximes de vertu conſacrées par toutes les religions, & n'énonce aucun des dogmes propres à la religion chrétienne, pour ne pas empêcher les *Iſraélites*, les *Mahométans* & les *Naturaliſtes* de le lire volontiers. Sans doute qu'il devroit bien plutôt appréhender d'offenſer le monde pieux par une omiſſion auſſi eſſentielle. On ſe tromperoit d'en induire qu'il flatte les peuples au détriment des princes & des gouvernemens; au contraire, il eſt partiſan de l'obéiſſance paſſive dans ſon chapitre des devoirs des ſujets.

Nous ajouterons quelques uns des avis d'un pere à ſon fils, pour bien entretenir une maiſon. Quoiqu'ils n'ayent rien d'extraordinaire, on ne ſauroit trop les répéter aux hommes négligens.

» Tous ceux qui compoſent une famille doi-
» vent travailler la plupart du tems ſous l'inſ-
» pection du chef; l'homme à ce qu'il y a de
» plus pénible tant au dedans qu'au de-
» hors; la femme dans l'intérieur de la mai-
» ſon, à la fournir du néceſſaire avec le moins
» de frais poſſibles, à y entretenir le conten-
» tement & la propreté, à veiller à ce que
» rien ne ſe perde, à réparer ce qui s'uſe, à gué-
» rir ſon mari de tout chagrin inutile; les en-
» fans à aider leurs parens ou du moins à ac-
» quérir les connoiſſances & les qualités qui
» les rendent propres à travailler avec fruit
» dans la ſuite; les domeſtiques chacun dans

» l'emploi qui leur eſt diſtribué, & à tout dans
» le beſoin, & quand ils en ſont requis.

» Une maiſon où il y a pluſieurs domeſtiques
» qui manquent d'occupation, la plupart du tems,
» n'eſt jamais bien ſervie, & eſt une école de
» fainéantiſe & de tout vice.

» Il eſt fort utile d'aſſembler les domeſtiques
» une fois par ſemaine, & de leur lire une
» courte inſtruction ſur leurs devoirs particu-
» liers. Le pere de famille peut y ajouter ce
» qu'il lui plaît, & ſe ſervir de cette occaſion
» pour remédier par un mot, par un regard, à
» pluſieurs fautes.

» Un domeſtique qui néglige ouvertement
» les devoirs de ſa religion, ou qui paroît ne
» croire ni à la récompenſe de la vertu ni au
» châtiment des crimes, doit être chaſſé comme
» une peſte capable de corrompre les autres
» par la contagion de ſon exemple & de ſes
» diſcours.

» Les juremens & l'ivrognerie peuvent ſe
» punir par une amende accompagnée d'une inſ-
» truction.

» Il doit y avoir des heures réglées dont on
» ne s'écarte point ſans raiſon, pour le travail,
» le lever, le coucher, la fermeture des portes,
» l'extinction de la lumiere.

» Le pere de famille doit avoir un inven-
» taire de tout le mobilier de ſa maiſon ſui-
» vant l'ordre des lieux où chaque choſe eſt
» placée, afin de vérifier facilement ſi tout eſt
» en bon état. Cette vérification doit ſe faire
» ſuivant les circonſtances, toutes les ſemai-

» nes, tous les mois ou au moins tous les ans.
» Elle ſert à rendre difficile le pillage & la diſ-
» ſipation. Il ne ſe doit rien perdre ou gâter
» dans une maiſon faute d'attention : autrement
» celui qui a été cauſe du dommage doit le ré-
» parer au moins en partie, en payant une
» amende déterminée par le maître au profit
» des pauvres.

» Il doit y avoir dans une maiſon des poids
» & des meſures, afin que le pere de famille
» puiſſe s'aſſurer qu'il n'eſt point trompé à cet
» égard, ni par les domeſtiques ni par les four-
» niſſeurs du dehors.

» Il feroit avantageux que les voiſins s'en-
» tretinſſent quelquefois enſemble de leurs en-
» fans & de leurs domeſtiques, parce qu'un
» voiſin en ſait quelquefois davantage que le
» maître de la maiſon ſur ce qui l'intéreſſe le
» plus.

» Toute la recette & toute la dépenſe doi-
» vent être écrites, afin que le pere de famille
» puiſſe faire ſes obſervations & les mieux ré-
» gler. Celui-là s'endettera infailliblement, qui
» ſe propoſera de faire quadrer parfaitement ſa
» recette avec ſa dépenſe, & ne réſervera pas
» un cinquieme pour les accidens : car rare-
» ment la recette ſurpaſſe l'attente, & il arrive
» preſque toujours qu'on eſt forcé à des dépen-
» ſes imprévues.

» Quand on achete ſes proviſions argent
» comptant, elles coûtent un dixieme de moins,
» car les marchands ne manquent pas de ſe faire
» payer l'intérêt, le danger, & le long-tems.

» Une bonne mere de famille doit connoître la durée & la bonté des marchandises à son usage, le tems favorable aux achats, & les marchands les plus raisonnables.

» Une maison riche doit être hospitaliere, mais on n'y doit ordinairement présenter que des alimens communs ; le luxe en ce genre cause la ruine des mieux fondées.

» Les visites dérobent le tems des affaires, troublent l'ordre & engendrent des dépenses. Il faut qu'un homme vertueux & laborieux ne reçoive des visites de pure politesse qu'en certains jours de la semaine & en certains momens du jour.

» Des jours de fête ou de gala sont nécessaires pour rassembler la famille autour de son chef, & entretenir l'amour & la considération : l'anniversaire de la naissance, la fête patronale, une convalescence peuvent être célébrées avec l'attention d'y faire participer les domestiques.

» Les habits doivent être honnêtes, propres & ornés suivant l'état. Une somptuosité extraordinaire qui attire les regards & fait parler, est dommageable.

M. Basedow, âgé de 54 ans, n'est pas novice dans l'art de l'éducation, témoin sa méthode pour les peres & les meres, son petit livre à l'usage des parens & des enfans, ses élémens avec des figures, tous ouvrages écrits en Allemand. Dès 1754, il s'est essayé en Danemarck à Soroë, & depuis à Altona. En 1771, il s'est attiré l'attention du prince regnant d'An-

halt-Deſſau qui l'a appellé à Deſſau avec la permiſſion du roi de Danemarck. En 1774, il y a commencé à inſtruire ſes enfans & trois autres ſeulement ſuivant ſa méthode expliquée dans ſon livre d'élémens, & il a donné à ſon école le nom d'inſtitution philantropique. Le bruit de ſes ſuccès lui a attiré des préſens, des protections, & aſſez d'éleves pour qu'il ait été obligé d'en refuſer la moitié.

Le danger de la Satyre, ou la vie de Nicolo-Franco, *poëte Satyrique Italien.* Vol. *in-12.* A Paris, chez les freres Debure, quai des Auguſtins. 1778.

» Quand la vie de Nicolo-Franco, ne ſer-
» viroit qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces
» écrivains ſatyriques, qui pour faire rire pen-
» dant quelques inſtans, s'expoſent à répandre
» long tems des larmes ameres, & ſe dévouent
» à la haîne & au mépris public, je ne re-
» gretterois pas mon travail. «

C'eſt ainſi que s'explique l'auteur dans ſa préface, ſans nous apprendre d'ailleurs ſur quels mémoires il a compoſé la vie de Nicolo, & ſi c'eſt une traduction ou un ouvrage original. Sur ce qu'on vient de lire on s'imagine d'abord que Nicolo étoit un de ces malheureux qui n'ont préciſément que ce qu'il faut d'eſprit pour être méchans, c'eſt-à-dire, le moins

possible, & qui dépourvus de tout mérite; s'efforcent par la satyre de consoler du mérite d'autrui, & leur propre impuissance, & la malignité des hommes. On est bien étonné ensuite, en lisant cette histoire, de voir un homme non-seulement plein de talens, mais encore de vertus; tirant sa famille de l'indigence, s'élevant par son seul mérite, remplissant avec distinction des places utiles & honorables, passant sa vie dans les travaux littéraires, mais souvent exposé à des disgraces qu'on ne peut attribuer qu'à la noblesse & à la franchise d'un caractere honnête, & enfin opprimé indignement par une cabale puissante. On ne voit pas trop ce qu'il y a de commun entre cet homme & les Arétins subalternes dont parle l'auteur dans sa préface, & apparemment il est de la destinée de Nicolo d'éprouver l'injustice après sa mort, comme pendant sa vie.

Il naquit à Bénévent, l'an 1510; son pere, homme de-lettres, mais réduit par l'indigence à la triste condition de maître d'école, prit un soin particulier de lui former le jugement & le goût. Nicolo Franco annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, & tout ensemble un penchant décidé à la satyre. A travers les jeux de son enfance, on voyoit percer un naturel caustique & mordant. Il se plaisoit à humilier l'orgueil de ses camarades, plus riches que lui, & à se venger de leur mépris par une malice raffinée. Son pere, dans la crainte de perdre l'unique ressource de sa vieillesse, fut contraint de l'envoyer à Naples chez un

oncle nommé Franceſchi. Là, Nicolo, enthouſiaſte de Juvenal, étudie, médite à loiſir & ſes beautés ſublimes & ſes ſarcaſmes déchirans, apprend de lui à enfoncer les traits de la ſatyre, & ſe rend enfin le rival de ſon maître. Le premier eſſai qu'il fit de ſon talent pour la médiſance, fut un placard plein d'amertume & de vérité contre le comte de Benetri, qu'il ſoupçonnoit d'avoir contribué à ſon exil de la maiſon paternelle. Ce placard mit ſa vie & ſon honneur en danger. Il eut pourtant le bonheur d'échapper aux recherches du comte irrité. Après avoir eſſuyé de cruelles allarmes & des malheurs domeſtiques, il obtint la place de ſecrétaire d'ambaſſade à Rome, auprès du comte de Villaforte. Son eſprit & ſes vers lui procurent la connoiſſance de Michel Ange, de pluſieurs ſeigneurs & cardinaux très-diſtingués, & la protection du pape Clément VII. Il couloit des jours tranquilles, & s'il eût été plus maître de lui, ſa fortune étoit établie. Malheureuſement il ſe trouve à dîner chez le comte de Marny, parent de Paul III, & homme fort borné & fort ignorant, mais qui comme tant d'autres avoit la prétention de paroître lettré. Voici ce qui ſe paſſa ſuivant l'auteur de la vie de Nicolo.

» En ſortant de table, le comte de Marny » demanda à ſes convives s'ils n'étoient pas » auſſi étonnés que lui des louanges exceſſives » qu'on donnoit à l'Arioſte. Non, monſeigneur, » dit ſur le champ Nicolo; perſonne n'en doit » être ſurpris. On ne peut trop louer & trop

» admirer un auſſi grand poëte.--- Il faut être
» fou, à mon avis, pour vanter un ouvrage
» rempli d'autant de folies que le ſien.--- Per-
» mettez-moi de vous demander, monſeigneur,
» ſi vous l'avez lu? --- Non, j'ai bien autre
» choſe à faire, mais je m'en ſuis fait rendre
» compte par des gens de mérite.--- Monſei-
» gneur, il me ſemble que pour juger des
» poëtes il faut les lire ſoi-même, & ne pas
» s'en faire rendre compte comme s'il étoit
» queſtion d'un mémoire ou d'un placet. Les
» gens de mérite dont vous parlez peuvent
» être très-ſavans d'ailleurs; mais ils n'entendent
» rien en poéſie s'ils n'admirent pas un poëte
» qui, après Virgile, fait le plus d'honneur
» à l'Italie, & qui, dans pluſieurs parties de
» ſon poëme, eſt rival d'Homere. --- Vous avez
» un ton bien déciſif pour un jeune homme.
» A quel propos nous citez-vous Homere qui
» étoit un hiſtorien, tandis que nous parlons
» de Poëtes? Comment, monſeigneur, ſuivant
» vous Homere étoit hiſtorien? --- Oui, ſans
» doute. N'eſt-ce pas lui qui a écrit les guerres
» d'Alexandre? j'en prends à témoin ces meſ-
» ſieurs. Tous lui dirent qu'il ſe trompoit,
» qu'Homere vivoit long-tems avant Alexandre,
» & qu'il étoit le poëte le plus célebre de l'an-
» tiquité. Le comte fut honteux d'une erreur
» auſſi groſſiere, & prit de l'humeur contre
» Nicolo. Quoi qu'il en ſoit, lui dit-il, vous
» n'êtes qu'un fat & un étourdi de décider à
» votre âge ſur de pareilles matieres.--- J'aime-
» rois encore mieux, monſeigneur, être un fat

» & un étourdi qu'un ignorant. --- Comment !
» je crois que vous osez me traiter d'ignorant ?
» Sortez d'ici, & ne vous présentez de votre
» vie à mes yeux. --- Très-volontiers, monsei-
» gneur. «

Qui croiroit après une pareille narration, que l'auteur déclame beaucoup contre Nicolo, & lui reproche de *s'être oublié ?* Si cette aventure, ainsi que tout le reste de la vie de Nicolo, n'est qu'une pure fiction, comme cela pourroit bien être, rien n'est plus mal imaginé, soit que l'auteur ait voulu donner un ridicule aux grands seigneurs, ou une leçon aux subalternes. Il n'y a point de seigneur assez mal élevé pour joindre tant de grossiéreté à tant d'ignorance ; il n'y a point de secrétaire d'ambassade, qui dût souffrir une insulte si gratuite ; & sans être secrétaire d'ambassade, il n'y a pas d'homme bien né qui ne se crût en droit de la repousser. L'auteur paroît avoir écrit comme si nous étions encore sous le gouvernement féodal.

Quoi qu'il en soit, le comte de Marny étoit parent du souverain pontife, & par conséquent très-puissant dans Rome. Il faut donc que le défenseur de l'Arioste abandonne la ville, ses amis & l'espérance d'un établissement avantageux. Il retourne à Bénévent, ensuite à Naples où il se lie avec l'Arétin, & parcourt toute l'Italie. Il s'arrête à Milan. On lui offre une chaire de professeur d'éloquence : il l'accepte. Bientôt les magistrats qui l'avoient placé, sortent de charge, & les magistrats qui leur succédent, incapables de sentir son mérite, faute

d'en avoir eux-mêmes, le traitent comme un valet ſubalterne, gagé pour enſeigner aux enfans l'art d'enluminer des ſornettes académiques. Peu accoutumé à ſouffrir les dédains, Nicolo, ſous le voile des complimens d'uſage, leur adreſſe publiquement une critique adroite de leur incapacité. Au lieu de ſentir l'ironie, les graves marchands, décorés de la pourpre, s'imaginerent d'abord qu'il avoit voulu les endoctriner & les mettre dans l'affligeante néceſſité de remplir dignement leurs fonctions. Quelques-uns de leurs amis leur découvrent l'ingénieuſe méchanceté du rhéteur ; on comprend quelle haîne & quel reſſentiment ils durent en concevoir. Ils forment le projet de le chaſſer. Nicolo évite un affront en leur offrant volontairement ſa démiſſion. Il revient encore à Bénévent, y diſpute une autre chaire d'éloquence, vacante par la mort du célebre Bannieri, triomphe de tous ſes concurrens, & paſſe une année à répandre parmi ſes compatriotes le bon goût, la ſaine littérature, plus encore l'eſprit de généroſité, de bienfaiſance dont il étoit lui-même animé. Il avoit écrit pendant les momens que lui laiſſoit ſon emploi, un ouvrage anonyme en forme de dialogues, où les aſtrologues, les philoſophes, les médecins, & les poëtes étoient maltraités. Cet ouvrage lui attire une querelle particuliere avec l'Arétin. L'Arétin, le fier cenſeur des rois, trouve un adverſaire qui tournoit les épigrammes plus vivement & plus fortement que lui. De rage & de dépit, il quitte Bénévent. Nicolo, flatté de cette victoire, mais ennuyé de ſon

état, va chercher de la gloire & de l'occupation à Rome. Rome alors étoit le centre des plaisirs, des beaux-arts & du libertinage. Les grands affichoient le luxe & la débauche. Le peuple imitoit leurs excès. Nicolo, qui se croyoit appellé par le ciel à couvrir le vice d'ignominie, évoque la muse de Juvenal, & compose six satyres pleines de feu & d'énergie. Il y déploie la liberté de son caractere, immole sans pitié les *Crispinus* de son siecle, attaque les principaux seigneurs, & quoiqu'il ne les nomme pas, les peint d'une maniere si frappante qu'il étoit impossible de les méconnoître La grande vogue de ces poésies perdit leur auteur. Il est découvert; on le traîne au fond d'un cachot : on instruit son procès : la noblesse indignée demande que la témérité du satyrique soit punie par un supplice infâme. Graces à un ami qui séduit le geolier de la prison, Nicolo s'enfuit. De retour à Bénévent, il est rongé d'une mélancolie noire. Le souvenir de ses infortunes, la perspective d'un avenir plus accablant encore le minent lentement. Il apprend qu'on l'avoit pendu en effigie. Une si affreuse nouvelle fut un coup mortel. Il tombe malade & ne résiste pas long-tems au sentiment d'opprobre ineffaçable dont il étoit couvert. Il s'étoit fait lui-même, à ce que prétend son historien, une épitaphe qui fut gravée sur sa tombe. La voici : » Ci gît Nicolo Franco, le plus » intolérant des hommes, qui s'est déchaîné » contre le vice & n'a point pratiqué la ver» tu, qui n'a presque toujours dit que du mal

» des autres, & n'a fait lui-même aucun bien. «

Osons le dire encore, malgré le ſentiment opposé du biographe Italien & du traducteur, malgré l'autorité de Nicolo lui-même, cette épitaphe calomnioit ſa vie & ſon cœur. Il étoit diſcret, compatiſſant, ſenſible & généreux. Les faits le prouvent. Il avoit mérité la confiance entiere de l'ambaſſadeur qui ſe l'étoit attaché. Il rendit les plus grands ſervices à ſa famille. Il ſoulageoit la miſere des parens de ſes diſciples & n'exigeoit rien de qui ne pouvoit rien payer. Ses amis l'adoroient; & quel homme méchant eût jamais de véritables amis? Incapable de ramper, il dédaigna les faveurs de ces grands qui ne voient dans les gens-de-lettres que des parleurs amuſans. On ne lui reprocha point de verſer le poiſon de la calomnie; & ſon crime fut celui d'une ame altiere que tourmente le ſpectacle du vice heureux, qui ne dévore point les injures, & les repouſſe par des vérités dures & hardies. Placez Nicolo dans un autre ſiecle, & dans un autre gouvernement, il ne ſera qu'un écrivain libre & courageux. Les Romains & les Athéniens l'auroient applaudi comme ils applaudiſſoient Ariſtophane & Lucilius; on le loueroit aujourd'hui de s'être armé du fouet de la ſatyre contre les méchans & les ſots. Mais il ne ſentit pas que la différence des tems & des mœurs corrompt aſſez ſouvent le jugement de la poſtérité, & toujours celui de nos contemporains. Chez une nation frivole & abâtardie, au milieu de cette foule de Monſignors, plus entêtés de leurs petites prérogatives, plus

vains de leur molleſſe & de leur inutilité, que les Scipions n'étoient enorgueillis de leurs exploits & de leurs conquêtes, il oſa faire entendre une voix républicaine : ſon génie, plus ſévere que les loix & l'opinion dominante, combattit des abus, flétrit des vices qu'elles avoient reſpectés ou ennoblis. L'ardeur de ſe montrer, & je ne ſais quelle audace naturelle, lui firent illuſion. Telle fut la ſource de ſes malheurs, de ſes fautes, & de ſa déplorable réputation. L'exemple d'Horace & de Juvénal, dont il cherchoit à s'appuyer, ne conclut pas en ſa faveur. Horace & Juvénal étoient nés ſous la tyrannie des empereurs. Mais le deſpotiſme n'avoit point encore étouffé l'image de la liberté. Le peuple même, tout eſclave qu'il étoit, ſe rappelloit les tems où les ſoldats, à la ſuite du char d'un triomphateur, mêloient des couplets ſatyriques aux chants de victoire, & rabaiſſoient au niveau des hommes, le guerrier que tant de gloire ſembloit mettre au rang des dieux. Il ſavoit que les anciens orateurs, les chefs de parti, les tribuns & les ſénateurs ſe prodiguoient mutuellement les invectives & les perſonnalités; en un mot, que la loi commune avoit été de tout dire & de tout entendre. Par-là, il étoit diſpoſé à favoriſer la licence des poëtes. La vengeance qu'en pouvoient tirer les grands eût excité un ſoulevement général. Ils étoient forcés de déguiſer leur rage, & de ne punir qu'en paroiſſant récompenſer. Ainſi Juvénal fut relégué en Egypte, mais revêtu du titre de lieutenant. Horace vé-

eut honoré à la cour d'Auguste, & s'il fit lui-même son apologie, ce fut uniquement pour satisfaire les caracteres doux & amis de la paix. Quelques personnes, dit-il, m'accusent d'outrer la satyre.

> Sunt quibus in satyrâ videar nimis acer & ultra
> Legem tendere opus ?

Est-ce là le ton d'un homme haï ou méprisé ?

Tout est changé dans nos constitutions modernes, & la façon d'agir & la façon de penser. Nous sourions aux plaisanteries du poëte qui, d'une plume légere, peint les ridicules des rimailleurs en vers & en prose. Au contraire, qu'il ose noircir les mœurs des particuliers, même en admirant son talent, nous sommes indignés de l'usage qu'il en fait.

(*Année littéraire, journal de politique & de littérature.*)

DICHIARAZIONE di una Tavola Ospitale, &c. *Explication d'une table hospitaliere, trouvée à Rome sur le Mont Aventin. In-4to.* Rome 1777, de l'imprimerie de Salomoni.

CEtte dissertation est plus recommandable par le mérite particulier des recherches de l'auteur, que par l'importance de son objet. On a trouvé sur le Mont Aventin une lame de bronze longue de deux palmes & quatre pouces, & large

d'une palme & huit pouces, qui porte l'inſcription ſuivante.

IMP. CÆS. M. AUR. SEVERO ALEXANDRO.
COS. EIDIB. APRILIBUS.
CONCILIUM CONVENTUS CLUNIENS.
G. MARIVM PVDENTEM CORNELIA
NVM LEG. LEG. C. V. PATRONUM
SIBI LIBERIS POSTERIS QVE SVIS
COOPTAVIT OB MVLTA ET EGREGIA
EIVS IN SINGVLOS VNIVERSOS
QVE MERITA PER LEGATVM
VAL. MARCELLUM
CLVNIENSEM.

Voilà le ſujet ſur lequel M. l'Abbé Spalletti a déployé la plus grande érudition. Il réſulte de la ſimple lecture de cette inſcription, que ceux de Clunia élurent pour leur patron dans une publique aſſemblée, G. Marius Prudens Cornelianus lieutenant de la légion. C. V. par le moyen ou l'entremiſe de Valerius Marcellus, natif de Clunia délégué à cet effet. M. Spalletti commence par donner des notions générales ſur le droit d'hoſpitalité & celui de patronage auquel le premier donnoit lieu; & enſuite il explique l'inſcription parties par parties. Il s'arrête d'abord à l'époque, fixée au treize d'avril ſous le conſulat de M. Aurelius-Sévere Alexandre, & il montre que ſuivant les meilleures computations ce conſulat tomboit l'an de grace deux cent vingt-deux, la premiere année après la mort d'Héliogabale, qui avoit été

désigné conſul conjointement avec Alexandre, & qui fut tué par ce dernier. Il paſſe de-là à expliquer les mots, *Concilium Conventus*, qui à la premiere vue paroiſſent ſignifier la même choſe; mais il fait voir que par *Conventus*, on entendoit diverſes diviſions d'un pays, chacune deſquelles formoit une eſpece de province & avoit ſon conſeil particulier; & que l'aſſemblée des citoyens de chaque *Conventus*, étoit ce qu'on appelloit *Concilium* : *Concilium Conventus Cluniens*, ſignifie donc l'aſſemblée des états généraux de la province de *Clunia*. Comme la ville de *Clunia* étoit en Eſpagne, il parle à cette occaſion de l'état & du gouvernement de cette contrée au tems dont il s'agit, & des différens *Conventus* dans leſquels elle étoit diviſée depuis qu'elle étoit devenue province Romaine. Enſuite il examine ſi *Clunia* étoit une colonie ou une ville municipale, mais il ne décide rien à ce ſujet, & il ſe contente de faire connoître les monnoies battues dans cette ville, & ſa ſituation, qui étoit à l'occident *d'Oſma*, entre *Corunna* & *Pegnalba* ; il prouve encore qu'elle étoit le chef-lieu d'un *Conventus* d'où dépendoient les peuples de *Ségovie* & de *Siguenza*, & les *Cantabres*, & qui s'étendoit au-delà de *Palença*.

Après avoir ainſi éclairci tout ce qui a rapport à *Clunia*, M. l'abbé Spalletti fait des recherches ſur la famille de G. Marius Pudens Cornelianus, & il en réſulte qu'il étoit de la famille Patricienne *Cornelia*, & qu'il paſſa par adoption dans la famille *Maria* qui étoit Plé-

beienne. L'emploi de lieutenant que cet officier occupoit, conduit notre auteur à de nouvelles recherches ſur l'office & l'autorité des lieutenans militaires, puis ſur la nature & la compoſition des légions, & leurs diverſes dénominations, & enfin ſur la légion *Claudia* qui étoit la ſeptieme & la même déſignée dans l'inſcription par C. V. Il expoſe à ce ſujet une conjecture qu'il appuie de pluſieurs probabilités; ſavoir que cette légion étoit compoſée des deux légions *Claudia* & *Galbiana*; il prouve enſuite par divers monumens anciens, que la légion *Claudia* demeura en Eſpagne, qu'elle y bâtit la ville de Léon, & qu'elle eut le ſurnom de *Victrix*, & qu'ainſi les lettres C. V. de l'inſcription ſignifient *Claudiæ Victricis*. Quelques antiquaires ont lu en place *Clariſſimum virum*; M. Spalletti rejette cette leçon, mais cela ne l'empêche pas de faire diverſes obſervations ſur le titre de *Clariſſimus* que l'adulation introduiſit dans les derniers tems de l'Empire, ainſi que pluſieurs autres-titres inconnus dans les tems de la liberté.

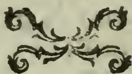
M. Spalletti revient au droit de patronage, & il parle dans un aſſez grand détail des patrons ou protecteurs que les colonies, les villes municipales & les autres ſe choiſiſſoient parmi les perſonnages les plus remarquables de l'empire. Il parle enſuite des perſonnes qu'on déléguoit pour conclure ces ſortes d'engagemens. Enfin il expoſe la maniere dont les patrons contractoient avec leurs cliens, & il prouve que le ſimple conſentement des premiers ne

suffisoit pas, & qu'il falloit une stipulation expresse entre les parties contractantes. C'est par-là qu'il termine sa dissertation, & l'extrait abrégé que nous venons d'en donner, justifie bien ce que nous en avons dit en commençant. Certainement peu importe à la plupart des lecteurs qu'un lieutenant Romain ait été choisi pour patron sous le regne d'Alexandre Severe par une ville obscure d'Espagne. Mais ce qui intéresse les lecteurs jaloux de s'instruire, c'est de connoître en général plusieurs usages anciens dont l'intelligence peut être d'un grand secours dans l'étude de l'histoire; & à cet égard la dissertation de M. Spalletti est vraiment instructive. Il y a ajouté en forme de supplément des observations sur une inscription du même genre qui a été expliquée par M. le docteur Bonaventure Serra. Voici cette inscription.

M. AEMILIO LEPIDO L. ARUNT.
COS.
O K. MAIS O
EX INSULA. BALIARIUM. MAIORE. SENATUS
POPULUS QUE. BOCCHORITANUS. M. ATILIUM
M. F. GAL. VERNVM. PATRONUM. COOPTAVERUNT
M. ATILIUS. M. F. GAL. VERNUS. SENATUM
POPULUM QUE. BOCCHORITANUM. IN FIDEM.
CLIENTELAM QUE SUAM. SUORUMQUE. RECEPIT.
EGERUNT.
Q. CAECILIUS. QUINCTUS.
C. VALERIUS. INCESTA
PRAETORES.

On voit clairement ici la ſtipulation mutuelle du patron & des cliens, & cela vient à l'appui de ce que M. l'abbé Spalletti a dit dans ſa diſſertation de la néceſſité d'une ſtipulation expreſſe pour établir les rapports réciproques de patronage & de clientelle. Notre auteur propoſe pluſieurs objections contre les explications de M. Serra, & ſur-tout relativement à l'uſage des trous dont eſt percée la lame de bronze qui porte cette inſcription. M. Serra a imaginé que ces trous avoient été faits pour attacher cette lame à un mur avec des clous; & en effet qui ne l'auroit pas imaginé ? Cependant M. l'abbé Spalletti prétend qu'il ſe trompe, qu'on ne clouoit point les inſcriptions aux murailles, & il fait une digreſſion fort ſavante ſur la maniere dont on conſervoit ces monumens & le lieu où on les dépoſoit. Nous laiſſerons cette importante queſtion à juger aux érudits qui liront l'ouvrage de M. l'abbé Spalletti.

(*Efemeridi di Roma.*)



ÉLEMENS de physique théorique & expérimentale, pour servir de suite à la description & à l'usage d'un cabinet de physique expérimentale. Quatre volumes in-8vo avec figures ; par M. SIGAUD DE LA FOND, ancien professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'université, de la société royale des sciences de Montpellier ; des académies d'Angers, de Baviere, de Valladolid, de Florence, de St. Pétersbourg, &c. &c. A Paris, chez P. Fr. Gueffier, imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté. 1777. Le premier volume, de 677 pages, sans la préface ; le second de 565 ; le troisieme, de 579 ; & le quatrieme, de 632. Prix, 24 liv. brochés.

M. Sigaud de la Fond publia, en 1767, ses leçons de physique en 2 vol. *in-12.* ; nous annoncâmes dans notre journal de janvier 1776, la description & l'usage d'un cabinet de physique expérimentale ; c'est à lui que nous devons aussi la traduction du grand traité de physique de Muschenbrock, en 3 vol. *in-4to.* C'est après s'être exercé par ces différens ouvrages & par quinze années de cours publics d'expériences, que M. de la Fond nous donne son grand traité de physique, composé de quatre volumes.

Dans le premier l'auteur traite des principes des mixtes, des loix générales de la nature, des propriétés des corps, & du mouvement. En confidérant l'attraction comme une des loix de la nature, l'auteur a cru qu'il feroit poffible d'y ramener tous les phénomenes qui y ont rapport, à une feule & unique loi. Cette idée n'eft pas neuve, dit l'auteur ; elle avoit déja été propofée, & je fuis toujours furpris de ce qu'on ne l'a pas approfondie davantage. J'ai donc cru devoir la faire revivre, & parce qu'elle répond davantage à la fimplicité des opérations de la nature, & parce qu'elle paroît fondée fur nombre d'obfervations que je foumets à l'examen des Phyficiens.

M. de la Fond regarde donc l'attraction comme une des loix de la nature, à laquelle il entreprend de rapporter tous les phénomenes de la cohéfion & autres femblables. L'attraction eft fi bien démontrée dans le ciel, qu'on doit être tenté de l'admettre entre tous les corps terreftres ; mais la figure des corpufcules doit néceffairement varier l'intenfité de cette force, car, eu égard à la diverfité de leurs figures, ces corpufcules fe touchent par un plus grand, ou par un moindre nombre de points. Or, comme la force attractive dépend de l'étendue de ce contact, elle dépend donc également de la forme ou de la figure des parties qui fe touchent ; ce qui fournit la folution ou l'explication des phénomenes qui ont rapport à la dureté, à la molleffe ou à la liquidité des corps. Plus les parties intégrantes des mixtes auront

de densité, plus leurs surfaces seront susceptibles de se toucher par un plus grand nombre de points, & plus les corps qu'elles constitueront seront durs. Cette propriété diminuera à proportion que les points d'attouchement deviendront moins nombreux, & que la densité des parties en contact sera plus foible; & c'est le cas des corps mous. Ils seront fluides ou liquides, si leurs parties intégrantes sont arrondies ou comprises sous des surfaces courbes qui ne peuvent se toucher que par un point, & conséquemment dont l'adhérence ou la force de cohésion, proportionnée à l'étendue de ce contact, ne peut être que très-petite, & telle qu'elle pourra céder facilement à la plus petite force possible. Plus petites, plus arrondies & plus régulieres en même-tems, elles auront plus de surface à raison de leurs masses; leur adhérence sera plus forte, & le fluide qu'elles formeront aura plus de viscosité, sera moins coulant, & exigera une force proportionnellement plus grande lorsqu'il s'agira de séparer ses parties.

Les affinités chymiques s'expliquent aussi par l'attraction. On entend par affinité cette tendance réciproque qu'on remarque entre les parties des substances homogenes ou hétérogenes, & qui les porte à se réunir. Pour mettre plus d'ordre dans l'exposition des phénomenes, l'auteur distingue en général deux especes d'affinité, l'affinité d'aggrégation & l'affinité de composition.

L'affinité d'aggrégation caractérise cette force attractive

attractive qui maîtrise si manifestement les parties similaires d'une même substance. C'est en vertu de cette espece d'affinité que deux gouttes d'eau, deux gouttes d'huile, deux gouttes de mercure tendent à se réunir, & se réunissent lorsqu'elles sont à une proximité suffisante l'une de l'autre. C'est en vertu de la même affinité que les parties d'un métal, séparées & comme isolées les unes des autres par l'activité du feu qui pénetre le métal de toutes parts, & qui le fait tomber en fusion, tendent à se réunir, & se réunissent à proportion que la matiere ignée s'échappe & se dissipe. C'est, de tous les phénomenes appartenans aux affinités, celui qui offre une plus forte cohésion entre les parties d'un même corps.

On entend par affinité de composition, celle qui se décele entre des parties hétérogenes qui se réunissent pour former un mixte : cette derniere espece offre au physicien nombre de phénomenes plus curieux les uns que les autres.

Le mouvement simple & composé, la pesanteur, le traité des forces terminent ce premier volume, après quoi l'on y trouve 130 pages de notes auxquelles l'auteur a renvoyé tous les calculs, les démonstrations compliquées, les applications relatives aux théories chymiques & aux fonctions de l'économie animale.

Le second volume commence par les machines simples, L'auteur n'oublie pas d'y traiter des cordes dont le poids, la roideur & le tors influent beaucoup sur les machines.

L'hydrostatique & l'hydraulique contiennent

un article considérable sur les tuyaux capillaires, dans lequel l'auteur fait usage de la dissertation que M. de la Landé a publié dans le *Journal des savans*, en 1768. Il répond sur-tout à une objection souvent répétée contre l'explication qui se tire de l'attraction. M. Carré & M. Geoffroi observerent en 1705; que, dans un tube d'un tiers de ligne de diametre, où l'eau montoit de dix lignes au-dessus du niveau, l'esprit-de-vin ne montoit que de $3\frac{1}{2}$ lignes. Il y a cependant peu de différence entre les pesanteurs spécifiques de l'eau & de l'esprit-de-vin : elles sont dans le rapport de 10 à $8\frac{2}{3}$ terme moyen; & l'esprit-de-vin étant plus léger, il paroîtroit naturel d'en conclure qu'il devroit s'élever davantage, tandis qu'il ne s'éleve qu'à un tiers ou environ de la hauteur à laquelle l'eau se porte dans le même tube capillaire. Je crois, dit M. de la Lande, que la cause de cette différence vient des parties inflammables ou de la nature des parties du fluide, qui s'applique sur le verre avec plus ou moins de facilité. On sait que l'esprit-de-vin est extrêmement inflammable. Ce phlogistique, ce principe inflammable qui le rend si dilatable, en éleve sans cesse des vapeurs imperceptibles, & forme autour de lui une athmosphere élastique & répulsive qui s'oppose à l'application immédiate des parties solides de l'esprit-de-vin contre le verre.

L'éther, plus inflammable que l'esprit-de-vin, paroît confirmer cette opinion. En effet, dans un tube où l'eau s'élevoit à treize lignes au-dessus

du niveau, l'eſprit-de-vin ne s'élevoit que de cinq lignes, & l'éther de quatre. L'eau elle-même s'éleve moins lorſqu'elle eſt chaude, ou lorſqu'on échauffe le tube avant d'en faire l'expérience; ce qui paroît favoriſer encore l'opinion de M. de la Lande, que la matiere ignée s'oppoſe, à raiſon de ſon abondance, à l'aſcenſion des liqueurs au deſſus du niveau.

On peut encore ajouter ici que les parties ſalines qui entrent dans la compoſition du verre, ont beaucoup plus d'affinité avec l'eau qu'elles n'en ont avec le principe inflammable. Delà l'effet de l'attraction du tube doit être plus conſidérable ſur l'eau que ſur une liqueur inflammable. C'eſt ſans doute encore à raiſon d'un plus grand degré d'affinité, que l'eſprit volatil de ſel ammoniac s'éleve plus haut que de l'eau pure. Peut-être pourroit-on encore faire entrer en conſidération les athmoſpheres électriques, dont M. de Mairan ſe ſervit ſi ingénieuſement pour expliquer ces ſortes de phénomenes; mais ce ne ſont que de ſimples conjectures, &, quelque fondées qu'elles paroiſſent, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter plus long-tems.

Dans le traité de l'eau, on trouve une hiſtoire intéreſſante de tout ce que l'on a fait pour rendre potable l'eau de la mer. La diſtillation a été abandonnée & repriſe pluſieurs fois. Joſeph Appleby, chymiſte de Durham, propoſa d'ajouter à l'eau de mer déja diſtillée, de la pierre à cautere; & le college des médecins de Londres approuva ce procédé. Il fut même

rendu public dans le tems, par les ordres des lords, commiſſaires de l'amirauté; & l'auteur fut récompenſé par le gouvernement.

Cette méthode, & pluſieurs autres, inventées & perfectionnées de nos jours, n'ont pu être adoptées pour la pratique. La grande conſommation de matieres combuſtibles, néceſſaire pour obtenir une médiocre quantité d'eau douce, les a fait rejeter, & l'art d'adoucir l'eau de la mer étoit reſté ſans aucun fruit pour les navigateurs, lorſque M. Poiſſonnier, docteur de Paris, médecin-conſultant du roi & membre de l'académie des ſciences, fit de nouveaux efforts pour y réuſſir. Il falloit imaginer une machine diſtillatoire dont la manœuvre fût ſimple, aiſée, & pût devenir familiere, où l'on pût éviter les inconvéniens de l'agitation du vaiſſeau, & économiſer le bois; & l'épreuve en fut faite avec ſuccès. L'eau de la mer, diſtillée ſeule ou avec intermede, eſt conſtamment la même, pourvu toutefois qu'on ne la diſtille point à ſiccité, lorſqu'on la diſtille ſans intermede. Dans ce cas, le ſel marin à baſe terreuſe qu'elle contient, & qui lui donne en grande partie le goût âcre & amer dont on veut la priver, ſe décompoſe en partie lorſqu'il reçoit immédiatement l'action du feu; il fournit à l'eau qui s'éleve, aſſez d'acide marin pour lui donner un goût âcre, & lui ôter ſa salubrité.

C'eſt pour cette raiſon que M. Poiſſonnier recommande d'ajouter ſix onces d'alkali marin, par chaque baril d'eau de mer qu'on veut diſ-

tiller. Ce ſel décompoſe tout le ſel à baſe terreuſe, & forme en ſa place autant de ſel marin, qui ne ſe décompoſe point par l'action du feu. On peut donc alors diſtiller l'eau de la mer juſqu'à ſiccité, & les dernieres portions qui paſſeront dans cette opération, ne ſeront point différentes de celles qu'on aura obtenues dans le commencement & dans le cours de l'opération.

Dans le troiſieme volume, qui traite de l'air, on trouve la deſcription & l'uſage de pluſieurs nouveaux appareils pour faire commodément les expériences concernant les différentes eſpeces d'air. Quelque moyen qu'on emploie pour décompoſer les mixtes, ils fourniſſent, dans leur décompoſition, une quantité étonnante d'un principe fluide, extrêmement expanſible, auquel on a cru devoir donner des dénominations différentes pour caractériſer ſur-tout les propriétés ſingulieres, les variétés multipliées ſous leſquelles il ſe préſente, à raiſon des ſubſtances dont on le retire, & à raiſon des moyens qu'on emploie pour le dégager. Delà l'air principe, plus particuliérement connu ſur le nom d'air fixe, l'air nitreux, l'air inflammable, l'air déphlogiſtiqué, &c., tous diverſifiés par des propriétés particulieres qu'on pourra démontrer facilement à l'aide des appareils que décrit M. de la Fond; ils ſont faits ſur le modele de ceux que M. le duc de Chaulnes préſenta, il y a quelque tems, à l'académie, & qui furent univerſellement admirés des connoiſſeurs. Il n'y a fait que quelques changemens qui lui ont paru néceſſaires

F 3

pour les rendre d'un ſervice plus commode. Il démontre que cet air fixe a la plus grande affinité avec l'eau ; que celle-ci en abſorbe en aſſez peu de tems une quantité égale à ſon volume. L'eau ſaturée d'air fixe devient manifeſtement acidule. Pour caliber de l'eau acidulée, on ſe ſert d'une ſoucoupe de cryſtal, ou d'un petit caraffon de cryſtal qui ſe ferme avec un bouchon de même matiere. On y introduit une pincée de limaille d'acier, & on le remplit d'eau acidulée ; en moins d'une heure, cette eau eſt tellement chargée du fer qu'elle a diſſous, qu'elle eſt manifeſtement ferrugineuſe au goût, & que, miſe dans un verre, elle prend une couleur violette tirant ſur le noir, lorſqu'on y verſe quelques gouttes de diſſolution de noix de galle. En s'uniſſant à l'eau, ſouvent l'air fixe précipite les ſubſtances étrangeres qui s'y trouvent combinées. C'eſt ce qu'on remarque particuliérement lorſqu'on introduit de l'air fixe dans de l'eau de chaux.

Quelque acidule que ſoit l'eau ſaturée d'air fixe, elle ne change point en rouge, & elle n'altere aucunement les couleurs bleues & violettes des végétaux. On le démontre facilement, en étendant de la teinture de tourneſol dans une quantité donnée d'eau diſtillée, ſaturée d'air fixe ; tandis que la même doſe de teinture, étendue dans la même quantité d'eau diſtillée, dans une pinte de laquelle on auroit introduit deux ou trois gouttes d'acide vitriolique, prendroit une couleur rouge très-ſenſible. L'expérience réuſſit de la même maniere avec le ſyrop de violet-

tes; ce qui fournit matiere à une queſtion importante à réſoudre, ſur la qualité de l'acide que l'air fixe paroît contenir.

Parmi les propriétés ſingulieres de ce fluide, M. de la Fond diſtingue encore ſa peſanteur ſpécifique, ſa vertu méphitique, & cette qualité admirable qui le fait regarder comme un excellent anti-ſeptique.

L'air déphlogiſtiqué ne paroît être autre choſe que de l'air athmoſphérique extrêmement pur & dégagé de toute ſubſtance propre à l'altérer; auſſi eſt-il plus favorable à la reſpiration que toute autre eſpece d'air. On peut s'en convaincre facilement, en faiſant paſſer des animaux dans une maſſe d'air de cette eſpece renfermée dans un vaiſſeau. Ils y vivent plus long-tems que dans une ſemblable maſſe d'air athmoſphérique, pareillement renfermée ſous le même vaiſſeau. L'air déphlogiſtiqué eſt plus propre à l'entretien de la flamme. Une bougie allumée, plongée dans cet air, y brûle plus facilement; ſa lumiere s'étend, ſe développe & s'allonge d'une façon particuliere.

Une doſe d'air déphlogiſtiqué, combiné avec une double doſe d'air inflammable dans une bouteille de chopine, entiérement remplie d'eau & exactement bouchée, fait une détonnation très-forte lorſqu'on débouche cette bouteille devant une lumiere.

Le traité de l'électricité, qui fait partie du quatrieme volume de M. de la Fond, renferme une explication très-détaillée de la théorie du célebre docteur Franklin, & la ſolution des

difficultés que M. l'abbé Nollet lui avoit faites. Il prouve que le pouvoir de donner le choc que fait éprouver une bouteille électrisée, réside dans la surface intérieure de cette bouteille, & le menu plomb dont elle est remplie ne fait que la fonction de conducteur, uniquement destiné à transporter l'électricité à la surface intérieure de la bouteille, & à la ramener de cette surface à la main qui touche le crochet.

La surface intérieure de la bouteille contient une quantité surabondante de matiere électrique ; celle-ci fait effort pour se distribuer à la surface opposée, & cet effort doit être d'autant plus violent, que cette derniere surface contient moins que sa quantité naturelle d'électricité. La personne qui touche en même-tems à ces deux surfaces, fait donc l'office d'un conducteur à travers lequel la matiere électrique passe avec une rapidité incroyable, & c'est à raison de la rapidité avec laquelle elle passe, & de la quantité qui se répartit de la surface intérieure à l'extérieure, qu'elle ébranle plus ou moins le genre nerveux, & qu'elle fait éprouver une commotion plus ou moins violente.

Si on veut voir circuler cette matiere d'une surface à l'autre, on fera l'expérience suivante : Supposons que deux personnes se proposent de recevoir la commotion, que l'une des deux prenne dans sa main la bouteille destinée à cette expérience, & qu'au lieu de tenir l'autre personne par la main, elle tienne une chaîne que la seconde personne tiendra par son extrêmité ; cette

chaîne étant bien tendue entr'elles deux, que la ſeconde excite l'étincelle en touchant au crochet de la bouteille; ſi l'expérience ſe fait dans l'obſcurité, elles verront la chaîne brillante d'étincelles que la matiere électrique produira en la parcourant, & en arrivant de la ſurface intérieure de la bouteille à la ſurface extérieure.

Veut-on maintenant s'aſſurer, par une expérience inconteſtable, que l'électricité qu'on retire, en pareille circonſtance, de la ſurface intérieure de la bouteille, paſſe & ſe diſtribue entiérement à la ſurface extérieure? L'expérience ſuivante eſt convaincante: Electriſez une bouteille ſelon la méthode ordinaire, & lorſque vous la croirez ſuffiſamment chargée d'électricité pour produire une commotion ſenſible, prenez cette bouteille à la main, montez ſur un ſupport de verre qui iſole parfaitement; en cet état, tirez l'étincelle du crochet pour recevoir la commotion; quelque forte qu'elle ſoit, il ne reſtera en vous aucun ſigne d'électricité. Vous en jugerez facilement ſi, au moment où vous venez de l'éprouver, vous préſentez le doigt à une perſonne non-iſolée, vous ne lui donnerez aucune étincelle. Quelque abondante que ſoit l'électricité qui traverſe votre corps dans cette expérience, elle ne s'y accumule aucunement, quoique vous ſoyez bien iſolé: elle le traverſe comme elle feroit un conducteur, & elle ſe porte entiérement par cette route à la ſurface extérieure de la bouteille, pour rétablir l'équilibre rompu par la

surabondance de matiere électrique qui étoit accumulée sur la surface interieure.

L'analogie de l'électricité & du tonnerre est traitée fort au long dans ce volume. On y remarque sur-tout l'expérience nouvelle de M. de la Fond, sur les pointes de métal : Présentez à quelle distance d'un conducteur qu'on électrise, une pointe de métal très aiguë, elle soutirera l'électricité de ce conducteur, au point qu'on ne pourra en tirer que de très-foibles étincelles. Approchez d'avantage cette pointe, l'intensité de ces étincelles diminuera encore, & vous les verrez totalement disparoître lorsque la pointe sera placée à une moindre distance; de sorte qu'elle s'emparera de l'électricité qui continuera à aborder au conducteur, & qu'elle le dépouillera entiérement de sa vertu électrique. C'est une observation qu'on doit regarder comme l'aveu sincere de l'erreur où M. de la Fond étoit à ce sujet, lorsqu'il publia son traité de l'électricité en 1771. Des expériences, faites cependant avec soin, mais non avec toute la précision qu'il devoit y mettre, lui firent croire qu'une pointe n'étoit que très-insuffisante pour s'emparer de l'électricité d'un conducteur d'une certaine étendue. Ce conducteur, fait de fer blanc & hérissé d'aspérités, s'épuisoit, pour ainsi dire, de lui même, & n'avoit point une athmosphere assez étendue pour qu'une pointe, à la distance d'un pied où il la tenoit, fût suffisamment plongée dans son athnosphere électrique, & pût conséquemment produire tout l'effet dont elle étoit capa-

ble. Il ſe trompa donc alors dans le jugement qu'il porta ſur l'efficacité des pointes ; & je dois, dit-il, cette rétractation à l'amour de la vérité qui m'a toujours dirigé dans mes recherches. Une pointe non-iſolée, & ſuffiſamment plongée dans l'athmoſphere d'un conducteur chargé d'électricité, le dépouille totalement de ſa vertu électrique. Si cette pointe n'eſt pas ſuffiſante pour recevoir toute la charge d'électricité que le conducteur peut lui fournir, & qu'elle doit reporter dans le réſervoir commun avec lequel on la ſuppoſe communiquer, la pointe en ſera plus ou moins endommagée, & une partie de cette pointe ſera fondue & détruite par la ſurabondance de matiere électrique ; mais nonobſtant cette deſtruction, toute la charge de l'électricité abandonnera les conducteurs & ſe portera dans le réſervoir commun.

Dans le traité de l'aimant, on trouve des obſervations remarquables ſur la vertu antiſpaſmodique de cette pierre. M. Cornier, qui tient un rang diſtingué parmi les médecins de la faculté, a aſſuré avoir employé l'aimant, avec le plus grand ſuccès, dans un cas où les remedes les mieux indiqués ne produiſoient aucun effet. Il y a auſſi des obſervations faites par un docteur recommandable par l'étendue de ſes connoiſſances. M. Deſcemet rapporte qu'ayant voulu éprouver la vertu magnetique dans quantité de maladies de ce genre, & que s'étant ſervi d'aimans artificiels, faits en forme de fer à cheval, il a obſervé que, dans les

rhumatiſmes, ſi la douleur eſt à la tête, l'aimant appliqué ſur le crâne la fait ceſſer; ſi elle eſt ſur les dents, l'aimant étant placé ſur les tempes, les cornes en bas, la douleur diſparoît.

Ce que nous venons de dire ſuffira pour faire ſentir l'étendue & l'importance des matieres qui compoſent ce cours de phyſique, que l'on doit regarder, ſans contredit, comme le meilleur que nous ayons ſur la phyſique expérimentale. M. de la Fond s'attache par-tout à faire connoître non-ſeulement ce qui eſt curieux, mais plus encore ce qui eſt utile. Il conduit depuis les premieres idées juſqu'aux dernieres expériences qu'on a faites dans toutes les parties du monde, où une noble émulation, ſoutenue par les plus heureux ſuccès, a repandu le goût général de la phyſique. Avec ces élémens & les deux volumes que nous avons annoncés en 1776, de la deſcription & uſage d'un cabinet de phyſique expérimentale, on a tout ce qu'on peut ſouhaiter pour connoître & pour exécuter ſoi-même, ce qu'il y a de plus important dans l'étude de la nature.

L'ouvrage eſt dédié à S. A. S. l'électeur Palatin. Ce prince éclairé & protecteur des arts, ſe plait à ſe délaſſer des ſoins du gouvernement, en faiſant exécuter ſous ſes yeux les plus belles expériences de phyſique, avec des inſtrumens de la conſtruction de M. Sigaud de la Fond. Les talens & les lumieres de ce célebre profeſſeur doivent lui mériter de plus en plus l'approbation du public, & piquer la curioſité, pour

ſuivre les cours de phyſique qu'il fait chaque année dans la capitale.

(*Journal des ſavans ; année littéraire; affiches & annonces* de Paris ; *journal* de Paris ; *avis divers.*)

TASCHENBUCH für die Schaubühne, auf das Iahr 1778. *Livre de poche pour le théatre, à l'uſage de l'année 1778.* A Gotha, 1778, pet. *in-8vo.*

CE journal ou plutôt cet almanach de théatre parut, il y a quatre ans, à Gotha pour la premiere fois ; & ſon ingénieux auteur, M. Richard, le rend d'année en année plus intéreſſant, par des anecdotes piquantes & nouvelles, par une foule de traits intéreſſans, inattendus, & par le récit des faits qui ſe ſont paſſés, ſoit pendant les repréſentations, ſoit dans le ſein des troupes comiques. D'ailleurs, ce petit volume eſt orné de ſix eſtampes en taille-douce, chacune repréſentant l'un des principaux acteurs ou actrices ſur le théatre, & dans le rôle qui a été le plus applaudi.

A la ſuite d'un petit avertiſſement, on lit les diſcours d'ouverture ou de clôture du théatre prononcés dans le cours de l'année écoulée ; quelques pieces de poéſie faites, ſuivant l'uſage, inpromptu, en l'honneur de quelques actrices ; des diſſertations fort amuſantes ; quel-

ques mémoires ſur les théatres des nations étrangeres; les deſſins de quelques ballets, un morceau curieux ſur les mimes & les pantomimes des anciens; la queſtion ſur le moment où *Oroſmane* doit ſe trouver le plus malheureux, avec la réponſe de M. de la Harpe; une hiſtoire abrégée de la poéſie dramatique de l'année précédente, des anecdotes & des notices biographiques; un examen du drame muſical avec ſon chant; les poéſies d'un Coſmopolite ſur le monopole des ſpectacles; la liſte des pieces de théatre qui ont réuſſi & de celles en plus grand nombre qui ſont tombées pendant l'année 1777; le catalogue de quelques auteurs du théatre Allemand vivans, l'énumération de quelques troupes de comédiens Allemands, les unes établies & les autres errantes, &c.

Dans cette multiplicité d'objets, tous remplis d'agrément & traités avec goût, nous n'en choiſirons qu'un, & nous nous arrêterons quelques inſtans à l'article biographique de Garrick. Il n'eſt guere perſonne en Europe qui n'ait entendu parler de ce célebre Roſcius de nos jours. David Garrick eſt François d'origine, le nom de ſa famille eſt Garrigue: lors de la révocation de l'édit de Nantes, ſon grand-pere, des environs de Montauban dans le haut Languedoc, ſe réfugia en Angleterre: quoique riche, il ſacrifia tout ce qu'il poſſédoit, à la tranquillité de ſa conſcience; il prit avec lui ſa femme & ſon fils très-jeune encore, & qui depuis porta les armes & fut élevé au grade de major. Le grand-pere de notre acteur alla s'é-

tabir à Herreford, & ce fut là que naquit David Garrick, fils du major, en 1727. Ses parens le destinoient au service; mais la mort de son pere fit évanouir ce projet; ils se proposerent de lui faire embrasser un genre de vie plus avantageux : conformément à ces vues Garrick étudia en droit, prit des leçons de mathématiques du célebre Colson, & se distingua au point, qu'en 1736, il fut aggrégé comme étudiant, à la société de Lincolnshire.

M. Garrick se rendit à Londres en même-tems qu'y vint aussi le célebre docteur Samuel Johnson; en sorte que ces deux génies qui devoient partager l'admiration publique, parurent à la même époque sur l'horzion, embrasés l'un & l'autre du desir de la gloire, dont ils se couvrirent tous deux au delà de leurs espérances. Affublé d'une robe de palais, Garrick alloit assiduement au temple, & par complaisance pour ses parens, il suivoit avec dégoût une profession qui l'excédoit d'ennui : les bornes du barreau étoient pour un génie tel que le sien, trop resserrées, & il desiroit ardemment d'entrer dans une carriere où il pût moissonner plus de gloire. Aussi dès 1741, six mois avant le terme auquel il devoit obtenir le certificat qui l'eût mis au nombre des gens de loi, il quitta brusquement le jargon de Cocke & de Littleton, pour le langage plus sublime de Sakespear & de Congreve. Garrick débuta sur le théatre de Goodmansfiels, dirigé par Gifbrwn, & joua le rôle de Richard III : son coup d'essai fit la plus vive sensation sur les specta-

teurs, qui conçurent de lui les plus brillantes espérances; il ne tarda point à les justifier, & dès l'an 1747, le gouvernement lui confia la direction du théatre de Drurylane. Chaque année, & pour ainsi dire, chaque jour ajoutoit à sa réputation; il étoit l'idôle du public, & malgré les éloges qu'on ne cessoit de lui prodiguer, il faisoit sans cesse de nouveaux efforts pour porter son art au plus haut point de perfection.

Il est très difficile, il est même impossible de caractériser le jeu de Garrick, de décrire les ressources de son art, & l'étonnante variété qu'il mettoit dans les rôles les plus opposés. Il avoit eu des compétiteurs, mais qui n'excelloient que dans un genre, tels que Burhage dans le tragique, du tems de Shakespear; Betterton & Barth sous le regne de Charles I; Wilkes, qui jouoit dans le tragique & dans le comique; mais qui ne mérita d'être accueilli que dans ce dernier genre; Ceber, excellent dans les rôles de chevalier & d'amoureux. Garrick jouoit avec une égale supériorité tous les rôles; & dans tous les genres, il paroissoit toujours également sublime.

Outre ses talens extraordinaires pour la déclamation, Garrick fut poëte aussi; on a de lui une très-grande quantité de prologues, d'épilogues, même quelques petites pieces de théatre; mais il faut avouer qu'il y a dans tout cela beaucoup de médiocrité, & que si ces pieces eurent du succès, ce fut parce qu'il y jouoit, & par les faits auxquels elles faisoient

allusion ; ensorte que le souvenir de ces faits n'existant plus, ces pieces paroîtront d'une impénétrable obscurité, mauvaises, même ridicules.

M. Garrick voulut s'élever encore en poésie, dans le genre lyrique ; il composa une ode sur le Jubilé de Shakespéar ; mais on peut dire qu'en cette occasion il se trompa bien plus cruellement encore que ne le fit Boileau dans sa très mauvaise ode sur la prise de Namur. Aussi Garrick n'eut-il pas plutôt fait paroître son ode, qu'une foule de poëtes s'acharnerent à le persécuter. Toutefois, quelque foible que soit cette ode, il est cependant vrai que si Garrick fut le meilleur des acteurs de son siecle, il ne fut pas le dernier des poëtes; car ceux-ci abondent à Londres, tout au moins autant qu'à Paris, &c.

Voici quelques-unes des anecdotes qu'on lit dans ce petit almanach. Un Juif de Berlin étoit fort assidu au spectacle, quoiqu'il passât pour un homme très-borné. Qu'est-ce qui peut vous attirer dans ce lieu, lui demandoit un jour un spectateur, qui le voyoit constamment à la même place? M., lui répondit l'Israélite, chacun a son goût ; le mien est de deviner, & c'est ce qui m'attire : quand je vois quelqu'un des héros de la piece se tuer ou être mis à mort, je dis ; pleurons, c'est une tragédie : quand au contraire l'action se termine par un mariage, je vois distinctement que c'est une comédie.

Mad. Kurt, directrice d'une troupe, à Augsbourg, y avoit ouvert un théatre qui étoit fort

goûté, dans les premiers tems; il survint dans ce même quartier un incendie violent, qui ne fut éteint qu'à force de secours de la part des citoyens : ils se donnerent tant de soins, que la salle du spectacle ne fit aucune perte. Pénétrée de reconnoissance, Mad. Kurt annonça, quelques jours après, la meilleure de ses pieces, eut une prodigieuse affluence, & envoya tout le produit de la recette à ceux d'entre les incendiés qui avoient le plus souffert.

Un excellent acteur eut le malheur de demeurer court au milieu d'une scene tragique fort intéressante. Après avoir répété deux ou trois fois les mots, *j'étois alors à Rome*, ne recevant aucun secours de sa mémoire, ni du souffleur qui le secondoit mal, il prit l'air imposant & s'adressant à haute voix au souffleur; » Qu'est-ce donc, Schuft, dit-il, que je faisois » à Rome ? Réponds, quand ton roi t'interroge ? «

A une représentation de *Venise sauvée*, un spectateur, vers les dernieres scenes, s'écria : » mais quand viendra donc cette Venise qui se » sauve ?

Le chef d'une mauvaise troupe représentoit *Caton mourant*, sa mémoire étoit fort ingrate; il resta court : un jeune acteur qui étoit en scene avec Caton, s'imaginant que la tragédie finissoit, & que c'étoit le moment de la mort du héros, déclama d'un ton pénetré, *Dieux! il se meurt.* Un autre acteur qui devoit jouer dans la petite piece, & qui étoit déja en habit d'arlequin, s'élançant furieux de derriere la

coulisse sur le théatre : *Eh non, de par tous les diables*, s'écria-t-il, *Caton a tort ; il doit vivre encore, & ne doit mourir que dans dix scenes.*

(*Gazette universelle de littérature.*)

Histoire de Lady Julie Harley ; *par madame* Griffith ; *traduite de l'Anglois.* A Paris, chez la veuve Duchesne, rue St. Jacques ; & à Amsterdam, chez D. J. Changuyon ; 2 vol. petit in-12. 1778.

Ce roman est dans la forme épistolaire. L'intrigue principale n'y occupe que peu de place : la partie essentielle de l'histoire de Lady Julie Harley, qui en est l'héroïne, n'y est même racontée que par incident. Lady Julie a été forcée, par un pere injuste, d'épouser un homme qu'elle détestoit, & de renoncer à un amant aimé. Henri Evelyn, qui est cet amant infortuné, s'introduit par une porte de derriere dans le château du jardin de sa maîtresse, qu'il a la triste consolation de voir pour la derniere fois. Au sortir du jardin, il est rencontré & attaqué par le mari de Julie, homme jaloux & emporté, contre lequel il est obligé de se défendre, & qu'il tue d'un coup de pistolet. Il meurt lui-même quelques jours après, d'une fievre allumée par le remords que lui cause le chagrin qu'il croit qu'un tel événement doit répandre sur les jours de son amante.

Lady Harley, veuve depuis deux ans, se trouve à la campagne chez Lady Desmond, son amie, sœur de son amant défunt. Charles Evelyn, frere de Henri l'y voit, & s'enflamme aussi-tôt pour elle; mais Julie garde une tendresse trop fidelle aux mânes de son cher Henri, pour pouvoir être sensible à l'amour d'un autre. Afin de ne pas nourrir, par sa présence, une passion qui feroit le malheur d'un homme estimable, & dont toute la famille lui est chere, elle prend le parti de la fuir, & va se cacher dans une de ses terres. Evelyn la cherche quelque tems sans succès, la trouve enfin, & a avec elle une entrevue qui lui fait perdre toute espérance. Lady Julie passe bientôt après en France, & s'y fait religieuse.

Cet amour, aussi court qu'infructueux, de Charles Evelyn pour Julie, est la seule partie des incidens que nous venons de rapporter, qui entre dans l'action de ce roman. On sent qu'il ne peut résulter un intérêt bien vif, ni de l'inutile passion du personnage principal pour une femme qu'il connoissoit à peine, & qu'il perd presque aussi-tôt de vue, ni de l'amour romanesque de cette femme pour un amant mort depuis quelques années, & qu'elle n'a jamais possédé. Ce caractere chimérique de Lady Julie n'est pas tracé avec des couleurs assez fortes pour produire beaucoup d'impression. Quant à Charles Evelyn, quoiqu'en dise l'auteur du roman, il supporte assez philosophiquement la perte de Julie, & s'occupe les trois quarts du tems de toute autre chose.

Le reſte de l'ouvrage eſt rempli par des intrigues épiſodiques, & par beaucoup de ces détails attachans qui abondent dans tous les romans Anglois, & qui font que les plus médiocres même ne ſe liſent pas ſans plaiſir. On y voit une Miſſ Lucie Evelyn, ſœur de Charles, caractere enjoué, mille & unieme copie de celui de la célebre Miſſ Howe, dans le roman de Clarice. Lady Deſmond, autre ſœur d'Evelyn dont nous avons déja parlé, & dont le mari, ſir James Deſmond, eſt livré à la funeſte paſſion du jeu, & ſe laiſſe ruiner à pluſieurs repriſes par des joueurs eſcrocs. Charles Evelyn, dont le caractere eſt celui d'un homme honnête & bienfaiſant, & qui eſt fort riche, ſignale la bonté de ſon cœur par les ſecours qu'il prodigue à ſon beau-frere & à ſa ſœur dans le dérangement de leurs affaires.

On trouve encore dans ce roman l'épiſode du capitaine William, libertin ſcélérat, qui a abuſé par un faux mariage une jeune perſonne nommée Nancy Weſton, & qui meurt enſuite repentant; celui de Miſſ Harley, belle ſœur de Lady Julie, fille ſurannée, laide & riche, qui eſt trompée, volée, abandonnée par un aventurier Irlandois qu'elle a épouſé, & qui s'eſt fait paſſer pour un homme de qualité; enfin celui de Miſſ Morton, qui devient enſuite madame Dupont, coquette mépriſable, qui fait tout le mal qu'elle peut, trompe & abandonne ſon mari pour former une intrigue avec ſir Deſmond, abandonne ce dernier lorſque ſes

créanciers le font arrêter, & finit par se livrer au libertinage.

(*Mercure de France.*)

SELECT letters, &c. *Lettres choisies de la derniere duchesse* DE SOMMERSET, *de lady* LUXBOROUGH, *Miss* DOLMAN, *M.* WHISTLER, *M. R.* DODSLEY, *M.* WILLIAM SHENSTONE *écuyer, & autres, &c. publiées pour la premiere fois sur les manuscrits originaux par M.* HULL. *2 vol. in-8vo.* Londres, 1778, chez Dodsley.

L'Editeur de cette collection est M. Hull, acteur du théatre de Covent-Garden & auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. A-t-il rendu un grand service au public en publiant ces deux volumes? C'est ce que nous ne prendrons pas sur nous de décider. Ces lettres sont plus ou moins intéressantes suivant le degré d'importance ou d'intérêt des matieres qu'on y traite; mais un ouvrage peut exciter en quelques endroits une sorte d'attention & de plaisir, & être avec cela fort médiocre; ce n'est pas le tout de dire de bonnes choses, il faut qu'elles soient dites d'une maniere qui ajoute un nouveau prix à la vérité, il faut un certain tour piquant dans les idées & de la vie dans le style. D'après ce principe incontestable, on jugera aisément

du mérite de ce recueil. Les lettres de la duchesse de Sommerset sont annoncées comme les meilleures; elles sont tirées d'un manuscrit copié sur les originaux par M. Shenstone, à qui plusieurs sont adressées, & qui les caractérise ainsi. *Lettres où l'on remarque une parfaite droiture de cœur, une grande délicatesse de sentiment, & une aisance, une élégance de style vraiment classiques.* En voici une du 12 novembre 1753, adressée à Lady Luxborough, & datée de *Pierci Lodge*, résidence de la duchesse: » Je » commençois à désespérer, ma chere dame, » d'avoir l'honneur, & (ce qui m'est encore » plus sensible,) le plaisir de recevoir de vos » nouvelles. Je suis si sujette à tomber en faute, » que je craignois que quelque expression in» discrette dans ma derniere lettre, ne vous eût » choquée, & cependant mon cœur me rend » témoignage que j'étois bien loin d'avoir cette » intention.

» J'ai été extrêmement mal tout l'été, & » je me suis crue en grand danger pendant » quelques semaines; mais, graces à la béné» diction que Dieu a répandue sur les ordon» nances du docteur Shaw, je suis maintenant » beaucoup mieux, quoique très-maigre & fort » affoiblie. Je suis obligée de me faire porter, » faute de forces pour me soutenir & pour » marcher; mais j'ai de grandes graces à rendre » à Dieu pour le soulagement qu'il m'a pro» curé. Au point où nous en sommes, notre » ambition doit se borner à l'absence des pei» nes, car pour le plaisir, il n'y en a plus à

» eſpérer dans ce monde...... Nous ſommes par-
» venues à un âge où nous voyons la terre
» manquer ſous nos pieds, & puiſque nous ap-
» prochons du terme de notre voyage, n'eſt-
» il pas plus naturel de porter notre vue au-
» delà, que de retourner la tête, & de nous
» rappeller toutes les difficultés & les dangers
» de notre route? Ce ſeroit, ce me ſemble,
» imiter la femme de Lot. (dont l'hiſtoire ne
» nous a pas été conſervée comme un exem-
» ple à imiter,) que de jetter les yeux der-
» riere nous ſur cette miſérable ſcene de la
» vie, dont nous ſommes ſi près de nous échap-
» per. J'ai paſſé les trois dernieres ſemaines
» très-agréablement. J'ai eu chez moi durant
» la premiere, l'évêque d'Oxford & M. Tal-
» bot, qui ont eu la bonté de me laiſſer Miſs
» Talbot, dont je crois que vous avez en-
» tendu vanter les qualités perſonnelles. Elle
» mérite tous les éloges qu'on fait de ſon eſprit
» & de ſes connoiſſances: mais elle a d'autres
» charmes auxquels vous donneriez ſans doute
» ainſi que moi la préférence, un caractere
» doux & égal, un cœur pieux ſans affecta-
» tion; & l'ame la plus compatiſſante & la plus
» humaine que j'aie jamais connue. Elle ne
» cenſure perſonne, elle ne mépriſe perſonne,
» & tandis que ſa propre vie eſt un modele
» de vertu, elle ne déclame point avec aigreur
» contre le vice. Nous paſſons une bonne par-
» tie du tems dans nos chambres, excepté les
» matinées; mais notre tems eſt très bien par-
» tagé. Dès que neuf heures ſonnent, nous nous
» rencontrons

» rencontrons dans la chapelle; quand les prie-
» res ſont finies nous allons déjeûner, & en-
» ſuite nous travaillons, tandis que M. Cowſ-
» lad ou mon chapelain nous font tout haut
» quelque lecture; à onze heures nous ſortons,
» ſi le tems eſt paſſable, & nous prenons l'air
» pendant deux heures au moins, ſuivant l'or-
» donnance de M. Shaw. Du moment que nous
» ſommes deſcendues de carroſſe, nous ne nous
» voyons plus juſqu'à trois heures que l'on ſert
» le dîner. A cinq heures, le thé eſt fini, &
» nous nous retirons juſqu'à huit; à huit heures
» nous allons aux prieres; & nous nous raſſem-
» blons enſuite dans la petite bibliotheque, &
» nous travaillons, comme le matin, tandis
» que les hommes liſent; on ſert le ſouper un
» quart avant dix heures, & nous nous retirons
» dans nos chambres un quart avant onze. «

La ducheſſe revient ſouvent à cette Miſſ Talbot, & elle en fait encore l'éloge dans une lettre écrite à M. Shenſtone, un mois après celle qu'on vient de voir.

» Je vous ai la plus grande obligation de
» l'offre agréable que vous me faites de m'en-
» voyer les ouvrages qui échappent de tems
» en tems à votre plume; mais vous ajouterez
» beaucoup à ma reconnoiſſance, ſi vous me
» permettez de les montrer à une amie qui eſt
» pleine d'eſprit, & dont c'eſt le moindre mé-
» rite, car la bonté de ſon caractere, la can-
» deur & l'intégrité de ſon cœur jointes à la
» plus ſincere piété, lui donnent des droits à
» l'eſtime de tous ceux qui ont le bonheur de

» la connoître, & qui aiment la vertu. Vous » pouvez avoir entendu parler d'elle, car dans » sa premiere jeunesse, elle a fait paroître » quelques petits écrits qui furent trouvés très-» bons pour son âge. Elle est petite fille du » vieil évêque Talbot, & niece du lord chan-» celier de ce nom. Elle a passé derniérement » six semaines avec moi.

La morale domine dans toutes les lettres de la duchesse de Sommerset, & on y trouve un fonds de mélancolie qui ne déplaît pas aux gens sérieux. On voit une femme qui après avoir joui de tous les plaisirs du monde, a fini par s'en dégoûter, & dans sa retraite religieuse ne se rappelle les dissipations de sa jeunesse, que comme des accès d'ivresse & de folie dont elle est enfin délivrée.

» Il est vrai, dit-elle, dans une autre lettre » à Lady Luxborough, il est vrai, ma chere » Lady, que tout est bien changé, depuis le » tems où aucune promenade n'étoit assez lon-» gue, ni aucun exercice assez violent pour nous » incommoder, comme nous nous l'imaginions » follement. Cependant après un bal ou une » mascarade, ne revenions-nous pas chez nous » bien contentes de pouvoir nous délivrer de » notre parure & de nos riches habits, afin » de prendre du repos ? Telle est, à ce qu'il » me semble, notre situation naturelle lorsque » nous approchons du déclin de nos ans ; nous » nous déshabillons par degrés, & nous nous » préparons pour un sommeil qui nous rafraî-» chira beaucoup mieux que la nuit passée le

» plus tranquillement. Nous ne sentirons plus
» rien des fatigues que nos corps ou nos es-
» prits auront essuyées ; mais toutes nos lar-
» mes seront taries, nos cris seront appaisés,
» nos peines & nos souffrances seront calmées....
» Je vous confesse ingénuement, madame, que
» j'éprouve plus de bonheur dans la retraite
» où je vis maintenant, que je n'en ai jamais
» éprouvé au milieu de la splendeur & des
» flatteries du monde. Il y a toujours du vuide
» dans ces plaisirs-là ; ils ne peuvent pas satis-
» faire une ame raisonnable ; & je me souviens
» que dans la plus grande dissipation de ma
» jeunesse, j'ai toujours envisagé avec une sorte
» de satisfaction une retraite décente pour le tems
» de ma vie où ce projet deviendroit prati-
» cable.

M. Shenstone, mort il y a quelques années, auteur de poésies pastorales très-estimées, est celui qui a fourni le plus de lettres à ce recueil après la duchesse de Sommerset ; on remarque dans les siennes le même fond de tristesse & de morale que dans celles de son amie ; mais les sujets en sont en général plus variés. Nous citerons le passage suivant d'une lettre à une jeune personne qui aimoit beaucoup les voyages.

» Mes amis m'ont sollicité plusieurs fois dans
» ma vie de visiter les pays étrangers. Der-
» niérement encore j'ai reçu une invitation de
» ce genre ; mais il est trop tard à présent ;
» du moins, je le crois. D'ailleurs pour-
» quoi aller chercher si loin des objets de

» curiosité, quand on n'a vu qu'une très-pe» tite partie de celles qu'offre son propre pays?
» Plusieurs cantons de l'Angleterre, de la prin» cipauté de Galles, & de l'Ecosse, méritent,
» je pense, également notre admiration, &
» en les visitant nous ne courons point le ris» que des vents & des vagues, ce qui n'est
» pas, à mon avis, une petite considération.
» La plus grande partie de nos voyageurs, sor» tent de chez eux beaucoup trop jeunes, avant
» d'avoir l'esprit assez formé pour faire des ob» servations justes sur ce qu'ils voyent & ce
» qu'ils entendent.

» Un de mes amis m'a raconté un jour une
» anecdote, qui vient très-bien à mon sujet.
» Un jeune homme très-bien né & héritier d'une
» fortune considérable, voulut grossir le nom» bre de ces voyageurs inconsidérés. Dans le
» cours de ses aventures, il se trouva à Na» ples en compagnie de quelques étrangers qui
» avoient beaucoup voyagé & bien profité de
» leurs voyages. Ils s'entretenoient de ce qu'ils
» avoient vu en Angleterre; & ne s'accordant
» pas tout-à-fait sur l'architecture du château
» de Windsor, ils s'en rapporterent naturelle» ment au jeune Anglois pour décider leur con» testation. Il fut obligé d'avouer en hésitant
» & avec beaucoup de confusion, qu'il n'avoit
» jamais vu ce bâtiment : la compagnie étoit
» trop honnête pour lui témoigner sa surprise
» autrement que par un léger sourire; mais la
» réflexion vint tourmenter ce pauvre jeune
» homme, & le résultat de cette aventure fut

» qu'il repartit au bout de deux jours pour » l'Angleterre, bien résolu de connoître son » propre pays, avant d'aller observer les autres » contrées. "

En général cette correspondance est d'un ton fort sérieux, & n'amusera probablement pas toute sorte de lecteurs ; il n'y a de gaieté & de plaisanteries que dans quelques lettres d'une femme qui n'est désignée que par la lettre initiale de son nom, Miss F. Des qualités différentes feront lire aussi avec plaisir des lettres de Miss N. sur Paris, sur la Suisse, sur l'Italie, & sur-tout sur le Carnaval de Venise. Ces lettres sont instructives & décelent dans la personne qui les a écrites, une ame très-sensible & un esprit d'observation peu commun.

On trouve encore dans ce recueil divers morceaux de poésies, & entre autres un poëme en deux chants intitulé *le Diamant*, par le même M. Shenstone. Dans une lettre d'une dame à l'éditeur, ce poëme est mis au-dessus de la *boucle de cheveux*, pour la délicatesse ; mais ce jugement n'a point été adopté par les journalistes Anglois, qui tout en rendant justice à l'ouvrage de M. Shenstone, sont bien loin de le comparer au chef-d'œuvre de Pope.

(*Monthly Review.*)



DISSERTATION qui a remporté le prix, au jugement de l'académie des ſciences, belles-lettres & arts de Beſançon, en l'année 1777, ſur ce ſujet : Quels ſont les caracteres & les cauſes d'une maladie qui commence d'attaquer pluſieurs vignobles de Franche-Comté, & les moyens de la prévenir & de la guérir ? *par le P. PRUDENT DE FAUCOGNEY, religieux Capucin à Beſançon, imprimée par ordre de M. DE LACORÉE, intendant du comté de Bourgogne.* A Beſançon, chez Cl. Joſ. Daclin, imprimeur, *in-8vo.* 1778.

LE fléau auquel l'académie s'eſt propoſée de remédier, a déſolé la Haute-Autriche, la Moravie, une partie de la Hongrie & de l'Allemagne, où il eſt connu ſous le nom de *Glaber ;* il étend depuis vingt ans ſes ravages ſur certains vignobles de l'Alſace & de la Franche-Comté. Depuis vingt ans on s'apperçoit que dans ces vignobles, les ceps languiſſent, ne donnent plus de fruits, ou n'en produiſent que d'amers & d'imparfaits ; que les ceps qui remplacent ceux qu'on arrache, tombent bientôt dans la même langueur. Parmi les ſavans dont le prix propoſé par l'académie, a excité l'émulation, le P. Prudent eſt celui qui a le mieux rempli ſes vues. On lui doit cette juſtice, qu'au-

expériences multipliées, aux recherches pénibles, aux découvertes utiles dont ſa diſſertation eſt remplie, il joint des raiſonnemens ſolides, beaucoup de clarté, de méthode & de préciſion, & un ſtyle plus élégant qu'on ne devoit l'attendre d'un ouvrage de ce genre, & d'un écrivain de ſon état, qui n'a pas vécu dans la capitale. Quelques fautes contre l'exactitude grammaticale, quelques expreſſions ſingulieres, ne doivent pas être remarquées dans une diſſertation ſavante, dont le fond eſt ſi intéreſſant.

Le P. Prudent s'eſt aſſujetti à la diviſion que lui offroit le ſujet même. Il expoſe d'abord les *caracteres de cette maladie*, & ces caracteres lui indiquent naturellement *les cauſes du dépériſſement de la vigne ;* enſuite il paſſe aux *moyens de l'arrêter & de le prévenir :* moyens faciles, ſimples & peu diſpendieux, dont il s'eſt aſſuré par l'expérience de pluſieurs années.

Cette diſſertation eſt remplie de trop de détails, pour nous flatter de les embraſſer tous dans une ſimple analyſe. Nous nous bornerons aux choſes les plus utiles, en nous ſervant de l'expreſſion même de l'auteur, afin de rendre en même tems cet extrait utile aux lecteurs qui peuvent être à portée d'en retirer quelques fruits, & de faire connoître la méthode & la maniere d'écrire du P. Prudent. Voici les caracteres qu'il a obſervés dans les ceps attaqués de cette maladie.

Si on examine, dit-il, le cep à l'extérieur, on voit qu'il pouſſe plus tard que ceux qui n'en

ſont point atteints. La liqueur aqueuſe qui en diſtille au printemps, eſt en moindre quantité; elle ſe trouve un peu colorée, blanchâtre : la pellicule qui enveloppe le bois, paroît pâle vers les ſommités, & noircit quelquefois inſenſiblement d'un côté, depuis le collet juſqu'au deſſus. La pétiole ſe reſſerre; les bourgeons ſont moins nourris, ſe développent lentement, ſe terminent en pointe, & donnent peu de feuilles; les nœuds durciſſent, & laiſſent moins de jeu à la circulation de la ſeve. La partie intérieure de la feuille perd ſes petites aſpérités, &c. Le reſeau de la fibre longitudinale qui forme la trame de la pampre, conſerve à peine ſa direction ordinaire; les feuilles minces, déliées, racourcies, friſées, préſentent un jaune ſale, livide, & ſouvent tranché de rouge; les flêches ne s'élevent que lentement, & forment dès leur naiſſance une ſpirale allongée : le raiſin paroît enfin, triſte avorton qui fait rougir ſon cultivateur; les grains en ſont très rares, petits, noirs d'un côté, & ſouvent d'une couleur purpurine de l'autre; amers au goût, plus ronds que ſphéroïdes, & ne venant jamais à une parfaite maturité.

Dans l'intérieur, le cep offre à trois ou quatre pouces du tronc, une tâche noirâtre, qui s'étend juſqu'à la moële, la pénetre, & en détruit le tiſſu cellulaire. Cette noirceur, qui annonce un vice radical, ſe propage juſqu'aux racines, qu'on trouve bientôt pourries. La moële, ainſi altérée, ne fait plus d'inſertions entre les fibres ligneuſes des vaiſſeaux lymphatiques:

l'aſſemblage des véſicules n'eſt plus granulé ; il s'applatit : les ventricules des corps ſpongieux ne ſont pas encore déſunis ; mais ils ſont flaſques, lâches, & commencent à blanchir : ſes vaiſſeaux tubulaires ſe deſſechent à la longue, & perdent enfin l'uſage de leurs fonctions. La ſeve n'a plus cette tranſparence, cette limpidité, cette abondance qui la diſtinguent de tous les autres végétaux : c'eſt une matiere impure, qui ne découle qu'avec peine ; une eſpece de ſanie, qui annonce une diſſolution, & qui ne paroît plus circuler que pour répandre la corruption & la mort. Les trachées n'ont preſque plus de jeu ; les parties ligneuſes ſe durciſſent & s'obliterent. Le ſejour de ces liqueurs ſtagnantes augmente la carie, forme des ulceres nouveaux, & corrompt bientôt toute la maſſe cellulaire : le chevelu qui tient à la racine, ſe trouve preſque toujours pourri. En ſuivant avec attention ces fibrilles, on voit que cette altération s'étend à trois ou quatre pouces, & l'on reconnoît dans preſque tous les ceps qui commencent à être infectés, que quelques-unes de ces fibrilles ont déja perdu au moins deux tiers de leur longueur naturelle. Enfin les cellules, les filtres, le tiſſu même des parties les plus ſolides, ſe relâchent toujours inſenſiblement, s'alterent, ſe déſuniſſent à la longue, & ſe réſolvent enfin entiérement.

Tels ſont les caracteres de la maladie, tracés par l'auteur, leſquels une fois connus, & dont il s'eſt aſſuré par une longue ſuite d'obſervations & d'expériences, ont dû le faire re-

monter aux caufes : il a vu que ces fymptômes ne pouvoient être occafionnés ni par les grands froids & les fortes gelées, qui arrêtent la feve, la détournent de fes routes, qu'ils obliterent, la contraignent à fe deffecher, & les ceps à périr, fans aucun figne extérieur de pourriture; ni par la vétufté du cep, puifque le plus jeune fuccombe à la maladie, comme le plus vieux. Voici donc la caufe de ce dépériffement.

La végétation, dit l'auteur, ne fe fait qu'à la faveur de la chaleur, de l'humidité, & du concours de l'air diverfement combinés avec la terre : lorfqu'une de ces caufes prédomine d'une maniere fenfible fur les autres, celles-ci n'ont plus leur énergie, & la production devient nulle ou prefque nulle. Or, par tous les phénomenes que nous avons expofés, & qui accompagnent le dépériffement de nos vignes, il eft évident que c'eft une humidité trop abondante qui caufe ce dépériffement; que c'eft une eau, comme ftagnante, qui ramollit le chevelu des racines, qui diminue les forces de fuccion dans les tuyaux capillaires du cep, qui altere infenfiblement la fubftance muqueufe, & détruit par là toutes les combinaifons qui pourroient donner un réfultat avantageux.

Il fe préfentoit une objection toute naturelle : pourquoi cet humide fi funefte, ne s'eft-il fait reffentir que depuis vingt ans? L'auteur répond que l'altération d'une terre ne fe faifant que par la déperdition des principes fructificateurs, & par l'affoibliffement des fels qui con-

courent à la végétation, il n'eſt pas étonnant que cette altération ſoit lente & comme inſenſible., parce que les ſels ſe renouvellant de tems à autre, par mille circonſtances particulieres, la ſubſtance muqueuſe peut encore ſe réparer, & entretenir le végétal; mais l'humide devenant toujours plus abondant que la nature du cep & de la terre ne le comporte, cette terre trop lavée s'épuiſe enfin par degrés, & après un certain tems; & ſes productions s'en trouvent altérées. L'auteur croit pouvoir aſſurer que le Languedoc, la Provence, l'Italie & les pays chauds, où l'action du ſoleil ardent pénetre facilement l'intérieur des terres, n'éprouveront point les mêmes altérations, ou du moins ne les éprouveront que légérement.

Les précautions qu'on doit prendre pour arrêter ce fléau, font le ſujet de la ſeconde partie; c'eſt la plus eſſentielle au cultivateur. Le réſultat de ces précautions ſera le même que ce qui s'eſt paſſé chez les Autrichiens. Dès qu'ils eurent arraché leurs vignes, remué profondément leurs terres, laiſſé leurs terreins en jacheres, ou enſemencés de quelques légumineux, dès ce moment la terre y prit une nouvelle vigueur; elle perdit ſon humidité, ſa viſcoſité, elle amaſſa de nouveaux ſels, elle ſe trouva en état de les développer : on replanta les mêmes eſpeces de vignes qu'on avoit arrachées, & dans les mêmes terreins; & jamais ces plants n'ont été ſi forts, ſi vigoureux, ni d'un ſi grand rapport, qu'ils le ſont aujourd'hui.

Ce n'eſt pas que le P. Prudent veuille que

la Franche-Comté arrache ſes vignes : mais après avoir examiné les différentes eſpeces de terres, & les différentes eſpeces de raiſins qui conviennent à chacune, il enſeigne les moyens de prévenir & de guérir la maladie, ou le dépériſſement, en rendant à la terre viciée ſa légéreté, ſa gramination, ſes ſels, ſa mucoſité, ſa fécondité ; ces moyens ſont faciles. Pour reſtituer cette terre dans ſon premier état, il faut la diviſer, & l'atténuer par des ſubſtances animales & phlogiſtiquées. Ces principes atténuateurs & fructificateurs, la nature nous les préſente de toutes parts. Un fumier choiſi, mêlangé, préparé ; la ſuie des cheminées, la cendre neuve, celle qui a ſervi aux leſſives, la ſciure de bois, le tan, le marc des graines de lin, de colſa, de chenevis, de navette, les ſubſtances animales, le ſable même, ou la vaſe des rivieres deſſéchées, les ſubſtances granulées ou pulvériſées, qu'on trouve dans les démolitions des vieux bâtimens, le gyps & la chaux ; tels ſont les différents remedes qu'il propoſe aux terreins actuels de la Franche-Comté : il s'eſt aſſuré de leur efficacité par les expériences les plus exactes, que nous nous voyons, à regret, forcés de ſupprimer, pour ne pas donner trop d'étendue à cet extrait, mais que l'auteur a faites lui-même à l'aide du microſcope, du thermometre, & de tous les agents qui pouvoient le conduire à la vérité. Ces expériences ſe trouvent toutes d'accord avec les principes les plus inconteſtables de la phyſique & de la chymie.

Nous nous contenterons de citer un fait ſin-

gulier, qui prouve que ſouvent nous devons au haſard les découvertes les plus utiles. Le premier, dit l'auteur, qui, dans notre province, éprouva l'effet de la chaux ſur les terres froides & humides, n'eſperoit guere les avantages qu'il en retira. Il faiſoit toutes les années pluſieurs fours à chaux qu'il vendoit à un prix très modique. En 1763, ce particulier n'ayant pas trouvé à s'en défaire, il la répandit de dépit dans ſes champs. Il en retira de ſi grands avantages, que depuis ce tems, il n'a pas ſongé à la vendre; il étendit cette découverte à d'autres objets, & il ne tarda pas à s'appercevoir de ſon utilité particuliere dans les vignes, ſurtout dans celles qui ſont ſituées dans des terres fortes, froides & humides.

(*Journal des ſciences & des beaux-arts; gazette univerſelle de littérature.*)

DIE wolfe in der heerde : *les loups dans la bergerie, comédie en cinq actes; par M.* STEPHANIE. A Francfort & à Léipſick, 1777.

CEtte piece eſt conſacrée à l'éloge d'un ſeigneur bienfaiſant qui met ſa félicité à faire celle de ſes vaſſaux. On y voit de plus la peinture trop fidele du libertinage groſſier & impérieux du militaire Allemand, miſe en oppoſition avec la ſimplicité, la candeur & l'honnêteté des payſans. La ſcene ſe paſſe ſucceſſivement au

château du ſeigneur & dans un cabaret de village.

Le comte de Mardenbruck eſt dans l'uſage de donner tous les ans pluſieurs fêtes à ſes vaſſaux, & c'eſt ordinairement ces jour d'allégreſſe que ces derniers choiſiſſent pour marier leurs enfans, après avoir obtenu ſon agrément. Ils ſont raſſemblés dans une ſalle du château où le ſeigneur vient les trouver. Ils lui expriment les ſentimens dont les pénetrent ſes bontés, avec cette franchiſe qui caractériſe les bonnes gens de village. Il n'y a pas moins de trois mariages à célébrer ce jour-là. Thérefe, gouvernante du château, aime Borſtberg, ſecrétaire du comte; Suſette aime Thomas, fils d'un vieux ſoldat retiré du ſervice, nommé Neumann, qui figure auſſi dans la piece; mais Thomas qui eſt au ſervice voudroit ne pas ſe marier, malgré l'envie qu'il en a, ſans avoir auparavant ſon congé, & le comte de Mardenbruck lui promet de le lui faire obtenir; enfin Marguerite, fille du cabaretier du lieu, eſt recherchée par un payſan nommé Michel, qui n'eſt pas de l'endroit, & qui, ſelon les loix du pays, ne peut emmener Marguerite ſans payer une ſomme conſidérable au ſeigneur. Il s'offre à remplir cette condition; le comte l'en diſpenſe. Il y a parmi eux un certain Nicolas, frere de Suſette, à qui on demande s'il ne veut pas ſe marier auſſi. Il répond qu'il ne croit point aſſez a la ſincérité des filles, & qu'il n'eſt pas aſſez ſot pour ſe laiſſer prendre aux filets de ces enchantereſſes.

La joie paroît devoir être complette; mais elle est troublée tout-à-coup par deux officiers qui se trouvent depuis quelque tems dans le village, & qui sont de vrais *loups* dans une *bergerie*, l'un s'appelle Morbrand, & l'autre Flamstein. Le dernier est neveu du comte. Ces deux militaires qui sont représentés ici comme deux libertins les plus débauchés & les plus effrontés, veulent être de la fête. Ils en content aux trois filles fiancées à la barbe même de leurs futurs, qui, choqués de leurs procédés hardis, & plus encore de la facilité avec laquelle leurs maîtresses écoutent ces insolens, veulent se retirer & renoncer à leurs mariages. Cependant leurs amantes ne sont point coupables. Thérese n'a prêté l'oreille aux fleurettes de Morbrand, que par une sorte d'honnêteté & de politesse qu'elle a cru devoir à un capitaine, & par trop de crédulité. Susette n'a écouté les propos de Flamstein, que pour épargner des désagrémens à Thomas de la part de cet officier dans la compagnie duquel il sert; & si Marguerite a fait semblant de répondre aux agaceries de l'un & de l'autre, ç'a été de peur d'être insultée par eux; car ils ne ménagent rien.

Les trois amoureux se contentent de ces raisons; mais pour éviter de nouveaux outrages de la part des officiers, il est résolu qu'on ne fera pas les nôces au château, d'autant plus que le comte, dont la présence auroit pu y maintenir le bon ordre, a déclaré qu'il ne seroit point de la fête cette fois-ci, ayant un

ſeigneur à aller voir. Les habitans lui ont déja fait de grandes plaintes ſur la conduite ſcandaleuſe & les excès des deux capitaines, Thomas, ſur-tout, dont la maîtreſſe eſt la plus jolie, & celle à qui Flamſtein livre les plus tendres aſſauts. Il n'oſe s'en venger ſur cet officier qui eſt ſon capitaine, & de plus neveu du comte de Mardenbruck. Son déſeſpoir eſt extrême. Il veut repartir pour ſon régiment. Le comte s'y oppoſe, aſſure les autres qu'il n'arrivera aucun trouble à la fête, & qu'ils peuvent commencer le bal quand ils voudront. Ils ſe raſſemblent dans un cabaret. Toute la nôce s'y rend; & tandis que les peres, les meres, les parens des fiancés s'amuſent à boire à la ſanté de leur bon ſeigneur & à faire l'éloge de ſes vertus, les jeunes gens vont danſer dans une grange.

Arrive un inconnu dans la ſalle d'aſſemblée, ayant un emplâtre ſur l'œil; il ſe met à table avec les autres, parce que tout le monde y eſt admis pourvu qu'il s'y comporte bien. Cet étranger ſe dit ſourd & avoir ſervi trente ans; j'ai perdu, dit il, un œil en combattant contre les François, & l'ouïe dans la guerre contre les Turcs. Neumann, vieux militaire, pere de Thomas, entre en converſation avec lui. Il a perdu une jambe au ſervice de l'empereur, & regrette qu'on l'ait laiſſé ſans récompenſe. Pour moi, dit l'étranger, je ſerois fort fâché qu'on m'eût payé mon œil & l'ouïe que j'ai perdus; je n'aurois point de mérite à avoir ſervi ma patrie. Cette nobleſſe de ſentimens en inſpire à Neumann, qui lui répond: morbleu! Mon-

ſieur, vous avez raiſon ; j'ai tort de me plaindre : quand on m'offriroit à cette heure un million de ma jambe, je n'en prendrois pas une obole. Fi.... c'eſt vilain de vendre ſes jambes.

L'inconnu reſte dans la ſalle ſous prétexte qu'il y attend quelqu'un. Il y voit bientôt arriver en déſordre les femmes, les filles & les garçons qui danſoient dans la grange. Les deux capitaines les y ont été joindre, & y ont recommencé leurs inſultes envers les femmes & les filles de la nôce. Ils les pourſuivent juſques dans la ſalle. Les payſans s'oppoſent à leur violence, & leur parlent ferme, mais avec des égards par reſpect pour le neveu de leur bon ſeigneur. Flamſtein ordonne à Thomas de ſe retirer. Il veut obéir. Ses camarades l'en empêchent. L'officier arrache à l'inconnu ſon bâton pour en frapper Thomas, que ſa ſoumiſſion envers ſon capitaine empêche de ſe défendre. La mere de Suzette craignant que la patience n'échappe à ſon gendre futur, & qu'il n'arrive quelque éclat fâcheux, l'engage à aller ſe coucher. J'irai, lui dit-elle, dans ta chambre avec ma fille Suzette ; elle s'aſſeyera ſur ton lit, & nous te ferons compagnie pour te dédommager du bal. Cet arrangement n'accommode pas le capitaine, qui finit par vouloir faire arrêter Thomas ſous prétexte qu'il lui a déſobéi. Les payſans l'emmenent pour le souſtraire à la mauvaiſe humeur de Flamſtein, & tous les gens de la nôce ſe diſperſent. Il ne reſte plus dans la ſalle que les deux officiers & l'inconnu retiré dans un coin, auquel ils ne

font point d'attention. Ils concertent entre eux les moyens de livrer Thomas à la garnifon ; & de le faire condamner à mort comme coupable de rébellion envers fon capitaine.

Le cinquieme acte s'ouvre dans les appartemens du comte de Mardenbruck. Il écoute les plaintes des payfans contre Mordbrand & Flamftein, qui à leur tour viennent repréfenter Thomas comme un miférable qui a manqué à la *fubordination*. Le comte leur fait voir le congé abfolu de ce foldat, expédié depuis deux jours, au moyen duquel ils n'ont plus aucune autorité fur lui. Joie des payfans & de Thomas à cette nouvelle; ce dernier tombe aux pieds de fon feigneur, qui le releve & lui affure la main de Suzette. Le comte unit de même Borftberg à Thérefe, & Michel à Marguerite. Chacun fe retire en le comblant d'éloges. Refté feul avec les deux officiers, le comte leur reproche vivement leurs excès, & leur apprend qu'il en a été le témoin; qu'en vain ils chercheroient à fe juftifier; qu'il étoit lui-même cet inconnu qui avoit un emplâtre fur l'œil. Il annonce à fon neveu qu'il lui retranche tous fes bienfaits, jufqu'à ce qu'une meilleure conduite lui ait regagné fon amitié. » La premiere » chofe que j'exige de toi, c'eft de ne plus » fréquenter cet infâme féducteur, (en mon- » trant Mordbrand) qui déshonore l'habit qu'il » porte & le caractere dont il eft revêtu. « Flamftein demande pardon à fon oncle ; mais on voit que ce n'eft que pour conferver fes bienfaits, & non parce qu'il fe ré-

pent de ſes déſordres. » Il n'y a qu'un inſtant, » continue le comte, que tu étois inſenſible » aux prieres d'un innocent que tu voulois cruel- » lement immoler à une vengeance injuſte; l'é- » quité veut que je ſois ſourd à ta voix. Il » ne te reſte qu'un moyen de recouvrer ma » bienveillance, c'eſt de devenir auſſi honnête » que tu étois méchant & injuſte; mais c'eſt » un changement qui demande des années de » repentir. Fuis, ſur-tout, la compagnie de ce » ſcélérat, de la conduite duquel j'informe ſon » général. « Vous allez me perdre & me rendre malheureux, lui dit Mordbrand? — Vous avez gâté le cœur de mon neveu, & je vous devrois des ménagemens! Non, ajoute le comte; c'eſt ſervir la ſociété que de démaſquer des monſtres tels que vous. Le comte leur tourne le dos & rentre dans ſon cabinet. Mordbrand pétrifié, dit, après un moment de réflexion: » voilà ce qu'on gagne à ſe charger par » bonté de conduire des pupiles. « Et la piece finit.

Le portrait des deux officiers inſpire l'indignation & le mépris, & paroît bien propre à faire rougir les originaux. M. Stephanie a ſaiſi en eux des caracteres qui exiſtent réellement dans la ſociété, où l'on ne voit que trop souvent de jeunes militaire ſans mœurs, ſans principes, joindre la violence & l'injuſtice au libertinage le plus brutal. Mordbrand & Flamſtein ne nous paroiſſent pas aſſez punis, eu égard à la haine qu'inſpirent contre eux les outrages qu'ils font à l'innocence & à la vertu.

(*Bibliotheque du Nord.*)

RAGIONAMENTO Fiſico-Anatomico, &c. *Diſſertation phyſico-anatomique, dans laquelle on démontre que les rayons ſonores n'entrent point par la trompe d'Euſtache, & où l'on fait voir auſſi comment la faculté de l'ouïe s'accroit par le moyen de cette trompe, chez les perſonnes attaquées de ſurdité ; par M.* LOUIS CONVENTATI, *gentilhomme de Macera, in-8vo.* Veniſe, 1777, chez Gaſpar Storti.

C'Eſt un fait très-connu que les ſourds pour mieux entendre, tiennent conſtamment & ſans s'en appercevoir leur bouche ouverte du côté de la perſonne qui leur parle. Les anatomiſtes n'ont pas eu beaucoup de peine à voir que pour expliquer ce fait, il falloit avoir recours à ce canal connu vulgairement ſous le nom de *trompe d'Euſtache*, qui partant de l'intérieur du tympan, & paſſant derriere les amygdales, vient ſe rendre dans la bouche au-deſſus du palais. Mais comment la faculté de l'ouïe s'accroît-elle par le moyen de cette trompe, & par quel mécaniſme rend-elle l'impreſſion des ſons plus forte? Voilà le ſujet de la queſtion. On a dit juſqu'à préſent & on a cru aſſez généralement, que ceux qui ont l'ouïe dure, trouvent un grand avantage à ouvrir la bouche, parce que les rayons ſonores qui entrent dans la *trompe d'Euſtache* renforcent ſur l'air contenu dans la cavité

du tympan l'impreſſion de l'air qui vient frapper l'extérieur de l'oreille. M. Conventati rejette cette opinion vulgaire & en montre la fauſſeté par des raiſons ingénieuſes & très-plauſibles. Il ne croit pas que la force de l'air qui entre dans la *trompe d'Euſtache* puiſſe en aucune maniere accroître l'impreſſion faite ſur l'extérieur de l'oreille; parce que les directions de ces deux forces étant diamétralement contraires, elles doivent, ſuivant les premieres loix de la mécanique, ou ſe détruire mutuellement, bien loin de ſe renforcer, ou ſi elles ſont inégales agir de ſorte que la plus conſidérable s'affoibliſſe en raiſon de la réſiſtance de la plus foible. En outre ſi cette trompe ſervoit à ce qu'on croit communément, ſon uſage ne feroit ni continu ni indiſpenſable; car dans le fait nous pouvons très-bien entendre, & il arrive ſouvent que nous entendons avec le nez bouché & les levres fermées, & dans ce cas on ne peut pas dire qu'aucune portion ſenſible de rayons ſonores entre dans cette trompe. D'un autre côté les obſervations de tous les médecins & de tous les anatomiſtes nous aſſurent que s'il ſe fait une obſtruction dans la *trompe d'Euſtache*, l'ouïe ſe perd dans le même moment. Cette trompe doit donc être deſtinée à toute autre choſe qu'à ſervir de conduit à quelques rayons ſonores; puiſque ſi cela étoit, une obſtruction dans cette partie ne devroit avoir d'autre effet que d'affoiblir un peu l'ouïe, & dans ce cas on pourroit toujours entendre, comme on entend quand on a le nez bouché & les

levres fermées. Il faut donc chercher à la *trompe d'Euſtache* un uſage continu & permanent qui ne puiſſe être ſuſpendu un ſeul moment, & ſans lequel la ſenſation de l'ouïe ne puiſſe pas avoir lieu. C'eſt ce que fait notre auteur dans la ſuite de ſa diſſertation. Il obſerve avec juſteſſe que la ſenſation de l'ouïe eſt néceſſairement proportionnée à la grandeur & à la facilité des vibrations excitées dans la membrane du tympan, & que cette membrane ne pourroit pas oſciller librement, ſi l'air renfermé dans la cavité du tympan ne cédoit à la preſſion en s'échappant par quelque endroit; il déduit delà par une conſéquence naturelle, que la *trompe d'Euſtache* eſt deſtinée à recevoir l'air qui ſe retire de la caiſſe du tympan lorſque la membrane l'en chaſſe en s'y repliant, & à le reconduire enſuite dans la même cavité du tympan dès que le mouvement de la membrane ſe ralentit. Voilà pourquoi l'homme qui a l'ouïe dure ouvre la bouche pour mieux entendre; parce que l'ouverture de la bouche facilitant l'ouverture de la trompe, l'air de la cavité du tympan cede plus facilement aux vibrations de la membrane. Et voilà auſſi pourquoi une obſtruction dans la trompe, fait perdre abſolument l'ouïe, parce que l'air renfermé dans le tympan ne pouvant plus s'échapper, s'échauffe, ſe raréfie, pouſſe la membrane en déhors, & par ce moyen interrompt toute communication entre les vibrations de l'air extérieur & le nerf auditif. Une obſervation très-commune vient à l'appui de cette opinion, & concourt

en même tems à détruire l'ancienne idée que la ſenſation de l'ouïe s'accroît par l'introduction des rayons ſonores dans la *trompe d'Euſtache.* Lorſque nous inſpirons l'air avec beaucoup de force, comme dans le bâillement & dans l'éternuement, nous n'entendons pas ou nous n'entendons qu'imparfaitement, parce que l'air qui entre par la bouche ou par le nez fait réſiſtance à l'air intérieur ; & cependant ſi l'air ſonore en entrant dans la trompe accroiſſoit la ſenſation de l'ouïe, nous devrions alors entendre mieux que de coutume. Telles ſont les principales raiſons que M. Conventati apporte dans cette diſſertation contre l'ancienne opinion & en faveur de la ſienne ; elles nous paroiſſent juſtes & concluantes, & nous croyons que cet ouvrage mérite l'attention des ſavans. M. Conventati promet de traiter dans la ſuite d'autres queſtions relatives à ce ſujet.

(*Efemeridi di Roma.*)



Méthode pour exercer l'oreille à la mesure dans l'art de la danse; par M. Bacquoi-Guédon, ci-devant danseur du théatre François. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Valade, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la rue des Mathurins. Brochure in-8vo. de 56 pages, sans la seconde partie, contenant des airs de différens mouvemens pour exercer l'oreille à la mesure, dans le menuet & la contre-danse. Prix 1 liv. 16 s. 1778.

Toutes les nations aiment la danse; elle a fait les délices des peuples qui nous inspirent le plus de vénération, les Grecs & les Romains; elle fait encore, parmi nous, partie de la belle éducation; & s'il faut en juger par l'importance qu'on y met aujourd'hui plus que jamais, par l'espece d'enthousiasme avec lequel on l'exhalte dans certains ouvrages, il ne faut pas se déseʃpérer de voir les petits Socrates de nos jours s'y livrer peut-être avec autant d'ardeur que ce grand philosophe, vers les dernieres années de sa vie.

Mais seroit-il vrai que la nature eût refusé à quelques individus les talens nécessaires pour réussir dans cet art agréable? On l'avoit cru jusqu'à présent : on regardoit la *fausseté de l'oreille* comme un obstacle insurmontable; & il étoit,

étoit, en quelque ſorte, paſſé en proverbe, *qu'il n'eſt pas plus poſſible de donner de l'oreille pour la danſe à ceux qui en manquent, que de rendre juſte une voix naturellement fauſſe.*

Il eſt certain que ſi l'organe de la voix ou de l'oreille eſt réellement défectueux, l'art ne peut jamais ſuppléer à cette erreur de la nature. Mais peu de perſonnes ſont condamnées en naiſſant, ou par des accidents malheureux, à des privations auſſi fâcheuſes. Dans le plus grand nombre, cette *fauſſeté* dont on ſe plaint, n'eſt qu'apparente. M. Rameau l'a fait ſentir dans ſon *Traité de l'harmonie*, par rapport à la voix. M. Bacquoi-Guédon eſt du même avis, par rapport à l'oreille. Il prétend qu'elle ne paroît fauſſe que parce qu'elle n'a point été aſſez exercée; & que comme dans la danſe il ne s'agit que de l'habituer & de la rompre ſur la meſure, on peut la lui rendre ſenſible par une maniere particuliere de la faire battre. C'eſt-là préciſément ce qu'il ſe propoſe de démontrer dans ſa méthode.

Il conſidere d'abord le *menuet*, appellé ainſi du mot Latin *minuere*, qui ſignifie diminuer, ralentir, parce que dans cette eſpece de danſe, les pas ſont moins précipités, les mouvemens du corps moins vifs & plus ralentis. Il obſerve en paſſant que M. Pécour l'a beaucoup perfectionné par les changemens qu'il y a faits. La figure du menuet étoit une S; il y a ſubſtitué un Z, ce qui lui donne infiniment plus de grace & de régularité. L'auteur vient enſuite aux moyens de former l'oreille de l'écolier à

la meſure du menuet : ces moyens qu'il a inventés, ſont au nombre de douze, & il en indique tout autant pour les contredanſes.

Cette partie de ſon ouvrage, qui eſt la plus intéreſſante & la plus utile, n'eſt point ſuſceptible d'analyſe. Elle doit être lue & méditée attentivement, ſur tout par les maîtres de danſe. Il eſt à préſumer qu'ils rendront juſtice aux talens & aux lumieres de M. Bacquoi-Guédon, qui, paſſionné pour ſon art, l'a cultivé avec ſuccès dès ſon enfance, & qui a été formé par un des plus grands maîtres qu'il y ait eu en France, le célebre M. Matignon, danſeur de l'opéra. D'ailleurs il a pour lui l'expérience : c'eſt la meilleure raiſon qu'il ſoit poſſible d'apporter, & qui doit être ſans replique.

Si les principes qu'il établit paroiſſent au premier coup-d'œil trop compliqués ou trop embarraſſans, il répond qu'il faut faire attention; » que dans la pratique, les difficultés s'évanouiſſent d'elles-mêmes, lorſqu'on établit de » juſtes gradations pour le développement des » idées. C'eſt ainſi, ajoute-t-il, qu'en exerçant » mes écoliers, je ne les amene que par degrés, & preſque inſenſiblement, du ſimple » au compoſé. J'emploie telle leçon, par exemple, à tel ou tel moyen ; je varie de tems » en tems les airs, pour éviter le dégoût & » l'ennui ; enfin je fais contracter à mon écolier l'habitude de marquer la meſure avec » fermeté & aſſurance, en le forçant, pour » ainſi dire, de ſe redreſſer lui-même dans ſes

» différens mouvements, que j'affecte de traver-
» ser en lui coupant la mesure. «

Les personnes de goût, & qui aiment encore à trouver dans la danse des graces nobles, modestes & décentes, applaudiront aux réflexions de M. Bacquoi-Guédon sur le menuet & sur la contredanse. » Le menuet, dit-
» il, l'emporte sur toutes les danses; on peut
» le comparer à celles que les Lacédémoniens
» appelloient danses de l'innocence, ou à celles
» que les Romains nommoient danses de l'hy-
» men. Les unes & les autres n'exprimoient
» que des passions honnêtes; elles ne respi-
» roient que la douceur & la décence. Notre
» menuet a le même avantage; il y joint celui
» de rendre l'amour modéré & embelli par une
» aimable dignité. Rien n'est plus propre, je
» l'ose dire, à donner aux jeunes gens cette
» assurance qui sied si bien, quand elle n'ap-
» proche point de la licence, & cette conte-
» nance qui séduit, enchante & dispose à l'estime.
» Par quelle fatalité une pareille danse est-elle
» négligée? Un philosophe en trouveroit peut-
» être la cause dans les mœurs actuelles qui
» influent principalement sur les plaisirs. «

Ce n'est pas que les contredanses doivent être rejettées : on convient qu'elles inspirent la gaieté, qu'elles communiquent la joie & une espece d'égalité; qu'elles peuvent être d'une grande ressource dans une société nombreuse; & qu'elles peuvent même augmenter la force du corps. » Je voudrois seulement, dit M. Bac-
» quoi-Guédon, qu'on ne permît aux jeunes

» gens de s'y livrer, que lorſqu'un long exer-
» cice du menuet a développé toutes les graces
» dont ils peuvent être pourvus. Peut-être ſe-
» roit-il auſſi à deſirer que l'envie d'imiter les
» étrangers ne nous portât pas uniquement vers
» les contredanſes Allemandes & Angloiſes,
» qui ne ſont compoſées que de ſautillemens
» & de trépignemens propres à faire prendre
» au corps de mauvaiſes habitudes; qu'on y
» conſervât les révérences & les bienſéances;
» qu'on n'y fît point entrer, du moins pour
» la jeuneſſe dont on veut former le cœur,
» des ſituations d'une lubricité outrée, qu'on
» ne ſouffriroit point dans tout autre tems;
» qu'on rappellât l'uſage des contredanſes Fran-
» çoiſes, dont les expreſſions ſont moins fortes,
» & les mouvemens mieux réglés; & enfin
» qu'on n'oubliât pas entiérement nos anciennes
» danſes figurées qui étoient pleines d'agrémens,
» telles que la *Mariée*, la *Forlaneze*, l'*aimable*
» *Vainqueur*, l'*Allemande Françoiſe*, le *Menuet*
» *de la Reine*, le *Menuet Dauphin*, &c. «

En penſant & en s'exprimant de la ſorte, on a pour ſoi la raiſon & la vérité; on eſt dans les bons principes, & on doit être aſſuré d'avoir l'approbation des connoiſſeurs & des perſonnes zélées pour la conſervation des mœurs publiques.

On trouve dans cette brochure quelques bonnes obſervations ſur le menuet; telle eſt celle que nous allons tranſcrire, & qui mérite une attention particuliere de la part des amateurs.

On ſait que la compoſition muſicale du me-

nuet doit être de 4, 8, 12, 16 mesures, &c. c'est-à-dire, de quatre, ou d'un multiple de quatre. Les meilleurs compositeurs ont toujours observé cette regle. Nous avons cependant des menuets dont la totalité des mesures n'est pas un multiple de quatre; ceux par exemple qui ont 18, 22, 26, 30, 34 & 38 mesures. M. Bacquoi-Guédon demande s'il ne seroit pas avantageux de retrancher de la danse ces menuets qui se trouvent vicieux; » & je me fonde, » ajoute-t-il, sur ce qu'il est impossible, en les » suivant, que chaque phrase musicale soit mar- » quée par le danseur. Pour établir cet accord » qui me paroît desirable, il seroit bon que » les violons commençassent l'air du menuet » dans le moment que les danseurs seroient en » place; qu'après avoir laissé passer les quatre » premieres mesures musicales, le danseur ôtât » son chapeau, en employant quatre autres » mesures; que ce même nombre de mesures » fût observé pour la révérence; qu'il en fût » de même pour glisser le pied, se faire face » & baisser le bras; que la deuxieme révérence » enfin se fît en quatre mesures. Alors com- » menceroient l'espece de tour que fait la da- » me, l'espece de demi-tour que fait l'homme » en la conduisant par la main, ce qui emploie » huit mesures; & les deux pas de côté qui se » font ensuite à droite, & qui occupent quatre » mesures : au moyen de quoi les danseurs se- » roient toujours alternativement à la fin de » chaque phrase ou chaque repos, à l'une des » extrêmités, ou dans l'un des angles du Z,

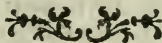
» dont le menuet fait la figure. Cette précision
» dans la situation, est on ne peut pas plus sa-
» tisfaisante pour le danseur, & pour l'hom-
» me de goût qui est spectateur : elle peut con-
» tribuer aussi à rappeller l'attention de l'un des
» danseurs, s'il lui arrivoit de perdre ou d'anti-
» ciper quelques mesures. Les menuets faits sui-
» vant ces regles, & qui s'accorderoient avec
» cette pratique, concilieroient la danse avec
» la musique, & *phraseroient* dans l'une comme
» dans l'autre. Il est vrai, & c'est la seule ob-
» jection qui se présente à moi, qu'en ne fai-
» sant que trois pas suivant l'usage, pour don-
» ner la main gauche, y compris le pas grave,
» & revenir à sa place, la phrase ou le re-
» pos ne seroit pas terminé ; c'est, à ce qu'il me
» paroît, le seul instant où la danse ne suivroit
» pas la musique. Afin d'y remédier, je pro-
» poserois d'ajouter dans cet endroit l'équiva-
» lent d'un pas de menuet, par une pirouette
» d'un quart de tour à gauche du pied droit,
» & par un coupé du pied gauche en avant,
» ce qui feroit le parallele du balancé en usage
» lorsque l'on finit de donner la main droite.
» Si je ne me trompe point, avec cette pe-
» tite précaution, & quelques autres que le
» goût & la politesse peuvent indiquer, com-
» me de rétablir l'usage des gants & du cha-
» peau sur la tête, &c. la danse du menuet
» seroit noble & parfaite. «

On trouve à la suite de la méthode proposée par l'auteur, une *seconde partie contenant des airs de différens mouvemens, pour exercer l'oreille*

à la mesure, &c. Ces airs, au nombre de douze, sont analogues aux différentes manieres de battre la mesure; & propres à faciliter & à regler le mouvement de la main. On peut dire, que l'ouvrage de M. Bacquoi-Guédon, est en même tems utile aux maîtres & aux éleves.

Au reste, l'auteur ne se borne pas seulement à la théorie de la danse. » Il est parvenu à faire » disparoître totalement, dans les personnes qui » n'ont pas encore pris leur croissance, cer- » tains vices de conformation qui les empê- » chent de danser ou de marcher droit: il » n'emploie pas les secours de la chirurgie, & » ne sort pas des bornes de son art. Il a ima- » giné une marche particuliere qu'il fait suivre » à ses éleves, & qui insensiblement les ramene » à celle de la nature. M. Bacquoi Guédon est » aussi parvenu, par le moyen de certains si- » gnes, à faire danser les sourds & les muets, » & à leur faire battre la mesure; ce qu'il est » en état de prouver par l'exemple de plusieurs » muets de M. Pereyre, interprete & pension- » naire du roi, dont on lui a confié l'ensei- » gnement. «

(*Mercure de France*; *affiches & annonces* de Paris; *journal des sciences & beaux-arts*.)



QUESTION royale & politique, avec sa décision; où il est montré en quelle extrêmité, principalement en tems de paix, le sujet est obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne propre; par JEAN DU VERGER DE HAURANNE, abbé de St. Cyran. A Paris, chez Lamy. 1778. 1 liv. 16 s. relié.

CETTE dissertation de l'abbé de St. Cyran, qui se rendit fameux au commencement du 17e. siecle, en défendant l'hiérarchie sacrée contre les jésuites, sous le nom de *Petrus Aurelius*, ne reparoît point aujourd'hui par une nouvelle réimpression. C'est ou l'édition originale, ou l'édition contrefaite dont parle l'abbé Ladvocat dans son *dictionnaire historique*, & dont il se sera conservé assez d'exemplaires tombés entre les mains du sieur Lamy, pour que ce libraire les ait mis en vente cette année, à l'aide d'un titre nouveau, & sans avertir de cette petite ruse typographique, qui, à la vérité, ne nuit à personne.

Lorsque cet ouvrage parut en 1609, avec un privilege de la même année, il fit grand bruit; les ennemis de l'auteur en tirerent des inductions & des conséquences capables de faire douter de ses principes religieux, & qu'il étoit bien loin d'adopter; sa simplicité, si connue en tout, le défendit vis-à-vis les gens impartiaux;

mais il a pu se faire que les fausses interprétations de ses ennemis l'aient engagé à retirer cette production, quoique munie du sceau de l'état, & que, par-là, cette brochure qui n'étoit que de 56 feuillets, soit restée en magasin chez le libraire Toussainct du Bray, d'où elle aura passé dans celui du Sr. Lamy. (*)

L'ouvrage, par lui-même, est peu fait pour le tems auquel on l'attribue. Tous les défauts de la langue Françoise au commencement du 17e. siecle s'y trouvent. Né avec le talent de la parole pour le ministere évangélique, l'abbé de St. Cyran n'étoit ni correct, ni élégant,

---

(*) Les rédacteurs du *journal des beaux-arts* s'expriment de la maniere suivante sur l'édition que nous annonçons.

» La destinée de ce livre a été singuliere : quand » l'auteur le publia au commencement du siecle der» nier, il fit la plus grande sensation. Les exemplaires » devinrent très-rares, & les Bibliomanes y attachoient » un si grand prix, qu'ils ne balançoient pas de payer » quatre ou cinq louis d'or, chacun des exemplaires, » qu'on avoit le bonheur de trouver. Il y a une dou» zaine d'années qu'un libraire s'avisa de faire réimpri» mer secrétement cet ouvrage, persuadé qu'il pourroit » profiter avec avantage de l'engouement extrême des » amateurs. Malheureusement le mystere fut trahi; » quand on sût que les exemplaires étoient communs, » on n'en voulut plus; & pour s'en défaire, on est » obligé de les donner aujourd'hui pour 24 sols, *ce » qui est encore trop cher.* » Tous les journalistes n'ont pas prononcé aussi lestement sur cet ouvrage célebre, comme on le verra à la fin de cet extrait.

& on lui a refusé assez généralement le talent d'écrire, quoiqu'il y ait dans la *question royale* des pensées fortement conçues, & quelquefois assez bien énoncées; mais ce qui est capable de faire plus de tort à cette dissertation, c'est le ton égoïste de notre âge, qui a détruit cette sensibilité d'où naissent toutes les vertus héroïques, & qui a jetté presque du ridicule sur le patriotisme, qui est la base de la dissertation de l'abbé de St. Cyran.

Malgré l'obscurité répandue dans cet ouvrage, & qu'augmentent encore la pesanteur & l'incorrection du style, nous allons tâcher d'en développer les principes, qui font honneur à l'auteur par leur objet, & qui ne peuvent faire soupçonner en lui qu'un dévouement bien parfait pour l'ordre public, & pour le plus grand bien de la société.

Ceux qui assurent, dit-il, qu'il ne peut jamais arriver que l'homme soit obligé de se tuer soi même, fondent leur opinion sur ce que cette action contrevient toujours à l'inclination de la nature & aux ordonnances de la raison; en sorte que l'auteur croira avoir répondu à ces preuves, s'il ôte, en quelque façon, la difformité qu'ils attachent inséparablement à cette action. Pour procéder avec méthode, *il met en avant trois sortes d'actions mauvaises d'une malice naturelle*, & qui répugne à la raison. De la premiere sorte sont le mensonge, la pédérastie, la haine de Dieu, &c. De la seconde, sont celles qui sont toujours mauvaises hors les cas d'extrême nécessité; de ce genre sont le

larcin, le mariage avec ſa ſœur, &c. La troiſieme ſorte eſt de celles qui ſont mauvaiſes, ſi on les conſidere abſtractivement de toutes relations, & ſans les confronter avec les circonſtances qui leur donnent du luſtre, & leur impriment l'honnêteté de la vertu morale, tels que tuer un homme, ſe laiſſer tuer, ſe laiſſer mourir, & pluſieurs autres.

» On ne peut pas doubter, pourſuit-il, » que Dieu n'ait ſur la créature raiſonnable » le pouvoir de lui commander de ſe perdre, » & de s'anéantir ſoy-meſme, &c. Maiſtre de » la vie & de la mort des hommes, ſi nous » ſommes ſes ouurages, comme vaiſſeaux freſles » paiſtris de la main du potier, il n'eſt pas » douteux qu'il ne puiſſe armer la main de » l'homme contre l'homme meſme, & comme » elle eſt aſſez ſouvent l'inſtrument de l'ini» quité humaine, la faire l'inſtrument de la juſ» tice divine, ou pour autre fin cognuë à luy, » & à nous incognuë? Y a il (*) de la dif» férence entre nous & le reſte des créatures, » quant à la ſoubmiſſion & à la dépendance du » créateur? Pour avoir éſté faits d'or, & elles » d'un moindre métal, en ſommes-nous moins » à l'ouvrier? .... « Plus bas, il dit : » Quand » il ne nous auroit donné la main que pour

(*) Il paroît ici qu'on n'avoit point encore l'uſage d'admettre, pour la douceur de la prononciation la lettre t en pareil cas; cependant, à la page 55, on en trouve l'uſage; *Que ſi cela eſt, doubtera-t-il*, &c.

» nous en faire vser contre nous-memes, &
» que ce fust pour déclarer sa puissance, com-
» me il fit d'autres fois en la ruine de Pha-
» raon, ce seroit trop d'honneur pour nous
» d'estre employés à vn tel vsage. «

Il suit de-là, selon l'abbé de St. Cyran, que se tuer soi-même n'est pas une action du premier genre, qui ait sa malice si enracinée que nulle bonne intention ne la puisse jamais arracher..... Il y a d'autres actions, ajoute-t-il, crues mauvaises universellement, qui n'ont pas cependant la difformité des actions du premier ordre, telles que la polygamie : » car,
» dit-il, je crois que Dieu la pourroit aussi
» bien tolérer, si la nécessité des grandes &
» inéuitables occasions le requéroit, comme il
» a toléré & approuué au commencement du
» monde la pluralité des femmes, &c. «

Par surabondance de preuves que l'action de se tuer peut perdre de sa difformité premiere, qui la met au rang des mauvaises actions, il observe que, dans son commandement de n'être point homicide, Dieu n'a mis aucune modification, quoique, malgré cette défense, & sans y contrevenir, il arrive des circonstances qui donnent droit à l'homme de tuer son prochain; donc il peut en arriver d'autres qui puissent lui permettre le suïcide, sans enfreindre le même commandement.

Il considere ensuite que l'homme n'a pas moins d'inclination, ni d'obligation à conserver la vie de son prochain que la sienne propre....., que les loix qui défendent d'attenter à

ſa vie, ſont également enfreintes par l'homicide du prochain, *& vice verſâ.*

» N'arrivera t-il jamais, dit-il, que ſe tuer
» ſoy-meſme ſoit accompagné de circonſtances
» qui le rendent licite, & action d'honneur &
» de vertu ? Puiſque la loi, qui eſt la princi-
» pale regle, & comme le frein des actions,
» ſemble avoir relaſché de ſa rigueur à nous diſ-
» penſer du meurtre du prochain en quelques
» circonſtances, qui a-t-il qui la puiſſe empeſ-
» cher de nous diſpenſer du meurtre de nous-
» meſme, en d'autres circonſtances ou égalles,
» ou plus grandes ?... Toutes choſes ſont pu-
» res & nettes à ceux qui le ſont (dit-il plus
» bas) ; & pour mettre en avant quelque par-
» ticuliere fin qui puiſſe juſtifier cette action
» & la rendre vertueuſe, il peut arriver (pour-
» ſuit-il) que l'homme y ſera obligé pour le bien
» du prince & de la choſe publique, pour di-
» uertir, par ſa mort, les maux qu'il préuoit
» deuoir fondre ſur elle, s'il continue de vi-
» ure.... à quoy il ne doubte pas que la rai-
» ſon ne puiſſe porter l'homme, ſi la vie du
» prince eſtoit ſi néceſſaire en un royaume,
» comme vn chacun de nous le ſent, parmy
» la tranquillité publique de noſtre eſtat, qui
» n'a point d'aſtre plus fauorable pour s'y main-
» tenir que la vie de l'inuincible monarque qui
» le gouuerne. «

Quand l'année 1609, dans laquelle parut cette *queſtion royale*, n'indiqueroit pas aſſez que la France reſpiroit alors ſous l'empire de l'immortel Henri IV, nos lecteurs, ſans doute,

auroient fait à ce roi chéri l'application de ce que vient de dire l'abbé de St. Cyran. Par quelle fatalité un monſtre ſi éloigné des principes de cet auteur, oſa-t-il porter, l'année ſuivante, une main parricide ſur le plus adoré des rois ? Ce crime épouvantable eût-il été commis, ſi tous ceux dont la miſſion eſt de guider & d'éclairer les hommes, avoient alors été remplis des maximes de notre auteur ?

Il paſſe aux preuves de l'obligation où il croit que ſe trouve un citoyen de s'immoler pour le ſalut du prince & de tout un peuple, lorſque ce ſalut dépend du ſacrifice qu'il peut faire de ſa vie. » Dieu, dit-il, n'euſt pas ſitoſt donné » à l'homme l'auantage de la raiſon par-deſſus » le reſte des animaux, qu'il en réſulta l'incli- » nation à la ſociété. D'après cette vérité, l'hom- » me eſt nay ſujet à trois ſortes de gouuerne- » ment.... Il eſt obligé, dès ſa naiſſance, en- » vers ſoy, envers ſa famille, & envers le » roy ou choſe publique. L'éthique le gouuerne » en ſoi-meſme, l'œconomique en ſa famille, » la politique en la choſe publique.... La pre- » miere le rend homme de bien, la ſeconde » bon pere de famille, la troiſieme bon citoyen » & bon ſubiet, &c. «

Dans le ſecond rapport, l'homme ceſſe d'être un tout; » il commence d'eſtre une partie; il » eſt obligé au bien d'autruy; il ſe trouue par- » tagé entre ſa femme & ſes enfans, qui ſont » une partie de ſon exiſtence... C'eſt l'obliga- » tion du vray pere de famille qui fiſt inter- » rompre, ſans impiété, le ſacrifice, pour monſ-

» trer la piété enuers ſes enfans, à les dépé-
» trer des embraſſemens contagieux de deux
» ſerpens qui les enueloppoient à la veuë du
» malheureux Laocoon, qui ne pouuoit con-
» tinuer de profeſſer ſa piété envers les dieux,
» ſans teſmoigner une impiété enuers ſes enfans...
» Dans le 3e. rapport, ſi l'homme conſidéré
» comme citoyen, après avoir refuſé d'eſtre
» régi de Dieu, a demandé, de ſon propre
» mouuement, d'avoir un roy, s'il s'y eſt aſ-
» ſujetti, comme au chef de ſon corps politi-
» que; s'il arriue que, dans quelque occaſion,
» il juge tant auantageuſement de la vie de
» ſon prince, qu'il la tienne pour le ſeul lien
» du repos public, & qu'il voye clairement que
» le malheur ſoit tout preſt de le ravir au bien
» commun pour le ruiner, ſi lui-meſme ne ſe
» ruine pour le ravir au malheur meſme, &
» pour faire tout enſemble une offrande de ſa
» mort à l'état, ne ſera-il pas coupable d'auoir
» manqué à toutes ces belles & grandes rela-
» tions de ſon deuoir, & à toutes les obliga-
» tions qui réſultent de l'excellence de ſon
» tout ?... Tant s'en faut que la prérogative
» de la raiſon en diſpenſe l'homme, qu'au con-
» traire elle le fait entrer plus avant en cette
» obligation : car c'eſt elle qui rend l'eſchange
» de la vie à la mort avantageux...; mais il
» n'y a rien qui donne moins d'apparence à
» cette grande obligation, que le peu de ré-
» flexion que la raiſon fait ſur ſoi-meſme, qui
» connoiſt beaucoup mieux les devoirs des au-
» tres que les ſiens propres, qui ſe laiſſe aller

» facilement à la rigueur d'un commandement, » quand il s'agit d'y engager les autres, là où, » quand elle examine ſon deuoir, elle montre » plus de ſubtilité à ſe diſpenſer des loix, que » d'intégrité à ſe les impoſer.

» L'homme de bien, dit-il encore, qui ſe » renferme en ſoi-meſme pour débrouiller la » raiſon des ténebres qui l'enueloppent, y re- » marque tant de commandemens, que tout » le cours de ſa vie eſt une harmonie d'actions » nombreuſes, qui ſont ſi différentes de celles » des autres hommes, qu'il eſt jugé étranger » parmi ceux de ſon pays meſme; & quoiqu'en » la multitude des loix naturelles auxquelles il » s'eſtime obligé, & dont il s'acquitte entiére- » ment, on puiſſe dire avec raiſon qu'il n'a » point de loi, ſi eſt-il jugé par le reſte des » hommes, plein de ſeruitudes en ſa liberté, » plein de deſraiſon en ſa raiſon, meurtrier de » ſa vie, parce qu'il la mépriſe pour ne mé- » priſer pas le commandement de la raiſon, » fol & inſenſé en la profeſſion qu'il fait d'une » perpétuelle ſageſſe «. L'auteur, pour ne rien dire qui ne ſoit ici du reſſort de la raiſon naturelle, décrit la mort de Socrate, qui, pouvant s'expatrier, aima mieux commencer de faire le chemin de la mort, en faiſant celui de la priſon, que de manquer de ſoumiſſion aux loix de ſon pays : » ſecrette & profonde phi- » loſophie de la raiſon parfaicte (dit l'auteur), » qui ne peut eſtre compriſe que par une meſme » perfection de raiſon. Ce ſont (dit-il ailleurs) » les merueilles que Dieu fait voir en la rai-

» fon, qui eft fon image, à ceux qui fe ren-
» dent capables, par la purification de leurs
» fens, d'en voir l'exemplaire quelque jour,
» & qui, bien qu'éloignés de leur origine du-
» rant le cours & le pélérinage de ce monde,
» approchent néanmoins le plus prez de leur
» pays....; & qu'euft fait ce perfonnage (So-
» crate), s'il euft vécu en une monarchie auffi
» policée que la noftre? N'euft-il pas cru que
» fon obligation enuers le monarque & fon pays
» euft monté d'autant de degrés que la monar-
» chie furpaffe le gouuernement populaire, que
» noftre monarchie, fondée fur de meilleures
» loix, furpaffe les autres monarchies, & que
» le monarque fous lequel nous viuons, fur-
» paffe en toutes qualités le refte des princes
» qui gouuernent le monde «?

L'auteur dit cependant, vers la fin de fa dif-
fertation, » qu'il n'affeure pas fi généralement
» que le fubiet foit fi obligé à s'immoler pour
» le falut du prince, qu'il n'y puiffe manquer
» fans forfaire à fon deuoir, pour ce que la
» cognoiffance qu'il faut préalablement auoir
» d'une fi haute obligation, eft fi cachée dans
» la raifon & dans fon principe, que l'ignorance
» ne fauroit eftre coupable en plufieurs, qui
» n'ont pas la raifon affez forte pour démefler
» toute forte de nœuds, &c.... Mais (ajoute-
» t-il plus loin) que la raifon perfectionnée
» réuniffe au cœur d'un vray citoyen toutes
» les circonftances qui aggravent le mal, &
» la ruine dont eft menacé un royaume par la
» mort d'un roy qui le foutient, les bienfaits

» qu'il en pourroit auoir reçus, la foy qu'i
» luy auroit jurée de vivre & de mourir auec
» lui, le peu de profit qu'il porte à ſon pays,
» s'il ne lui profite de la ſorte, les malédic-
» tions qu'il aura d'auoir mépriſé les bénédic-
» tions qu'il euſt reçues, le peu de différence
» qu'il y a d'aller à la mort, ou de la laiſſer
» venir à ſoy, &c., & ce citoyen concevra
» qu'il y a des occaſions auxquelles il ne ſau-
» roit ſe montrer homme de bien, s'il ne ſe
» montre bon citoyen; & s'il ne veut jamais
» faillir aux ordonnances de la parfaicte raiſon,
» ni ſe détraquer de ſon devoir, s'il recognoiſt
» tant ſoit peu à quelle fin il a eſté crée, que
» c'eſt plutoſt pour autruy que pour lui-meſme;
» que c'eſt plutoſt pour eſtre homme de fa-
» mille que pour eſtre homme ſolitaire, plutoſt
» pour eſtre homme de ville & de communauté
» que de famille...., il ſe ſentira plus étroitement
» obligé aux loix de la république qu'à ſes pro-
» pres loix, au bien commun qu'à ſon bien
» particulier, à la vie du prince, quand l'état
» en a beſoin pour ſe maintenir, qu'à ſa pro-
» pre vie, quand l'état n'en a beſoin que pour
» la perdre, &c. «

Telles ſont, diſent les auteurs du *Journal encyclopédique*, les idées principales de cet ouvrage, qui feront ſourire nos égoïſtes, mais que ſentiront avec moins de mépris, ceux qui ſe rappelleront que rien de grand, de magnanime, & d'héroïque ne s'eſt fait parmi les hommes, que par ces mêmes idées qu'a développées avec quelque embarras, mais avec de la méthode &

de la ſenſibilité, l'eſtimable abbé de St. Cyran. Heureuſe la patrie où de pareils ſentimens ſe montreroient quelquefois ! Heureux le ſiecle où l'annonce de ces vérités ne rendroit pas ſon auteur ridicule au moins ! Peut-être le bon abbé de St. Cyran a-t-il un peu exagéré ſon ſyſtême; mais les principes de ce ſyſtême ſont dans le cœur de ceux qui ont une famille & une patrie, & qui ne mettent pas en doute ſi ces mots ſacrés exiſtent encore parmi nous & dans notre langue. Notre auteur n'a fait qu'étendre les nombreuſes maximes que nous rencontrons chez tous les moraliſtes & chez les poëtes qui n'ont pas fait de leur art un concert de bagatelles ſonores.

(*Journal encyclopédique ; journal des ſciences & beaux-arts.*)

Le Service récompenſé, comédie en un acte, mêlée d'arriettes ; par M. FARDEAU. A Paris, chez la veuve Ducheſne, libraire, rue St. Jacques, 1778.

CEtte comédie ne doit pas être regardée comme le début d'un jeune poëte qui entre en tremblant dans la carriere du théatre : M. Fardeau avoit déja publié quelques autres pieces avant le *Service récompenſé.* Il faut convenir que ces premiers eſſais n'ont pas été reçus favorablement, & que de malins journaliſtes ſe ſont

égayés ſur le *Triomphe de l'amitié*, & le *Mariage à la mode*, drames du même auteur, qui ne s'eſt point découragé pour cela, & qui répond aux critiques en ſe faiſant imprimer de nouveau. On peut dire que jamais réponſe ne fut plus mal-adroite : auſſi M. Fardeau s'eſt-il vu encore expoſé aux ſarcaſmes des juges de la littérature : pour cette fois ils ont redoublé d'ardeur, & ſi notre poëte ne ſe rend pas à leur déciſion, peut-être finira-t-on par admirer ſon courage, ſi l'on ne peut goûter ſes productions.

Pour faire connoître le *Service récompenſé*, nous donnons la préférence à l'extrait qui en a paru dans le *journal des théatres*, ſous le nom d'une belle dame qui ſigne MIRABELLE...... Les médecins qui comptent pour quelque choſe la répugnance qu'ont leurs malades pour les potions déſagréables, ont toujours l'attention d'y mettre un correctif qui en diminue l'amertume.

LETTRE aux rédacteurs du journal des théatres.

» Je n'ai rien de plus preſſé, Meſſieurs, que de vous faire part d'un ouvrage qui vient de me tomber ſous la main ; il eſt digne de votre attention, & je ne doute point que la nation ne faſſe élever une ſtatue au pere d'un enfant auſſi rare, quand elle connoîtra ſon mérite. Voyez l'injuſtice du ſort ! Meſſieurs les comédiens ſe plaignent de ce qu'on manque de bonnes comédies, & le *Service récompenſé*, piece d'un genre incomparable, voyage de boutique

en boutique, parce que l'auteur, M. Fardeau, pliant ſous le poids de la modeſtie, n'oſe pas ſans doute ſe préſenter au tribunal de ces meſſieurs ; mais M. Fardeau doit être ſûr qu'on *le jouera* dans tout Paris, ſi vous avez la complaiſance d'inſérer, dans une de vos feuilles, un précis des beautés de ſa piece, dont j'ai tâché d'extraire le ſuc. «

» Je ne vous parlerai pas de l'intrigue ; l'auteur n'aime pas la bagatelle, & n'a pas voulu s'attacher à une miſere de cette nature, qui fatigue le ſpectateur, & le tient continuellement dans une état d'agitation qui ne finit qu'à la fin de la piece : il s'eſt élevé courageuſement au-deſſus de toutes les entraves. Les grands génies franchiſſent tout. Nul perſonnage n'eſt annoncé, cela ôteroit des ſurpriſes qui font un effet merveilleux. Chaque acteur arrive ſur la ſcene comme dans la tête de l'auteur, ſans que l'on ſe doute pourquoi : cela produit des incidens auxquels on ne s'attend point du tout. La maniere eſt vraiment très-neuve. «

» L'auteur, en homme très-adroit, qui tourne tout à ſon avantage, a voulu prévenir ſes lecteurs en faveur de ſes perſonnages, par les noms qu'il leur a donnés. Celui de *Champfleuri*, par exemple, dont il décore une marquiſe qui arrive comme une bombe, eſt un des plus jolis noms poſſibles ; pour moi je vous dirai que j'en raffole. *Cham fleuri* : comme cela eſt frais ! comme l'imagination ſourit aux idées que nous préſente un champ émaillé de mille fleurs ! Eſt-ce que vous ne trouvez pas comme moi, que

cela annonce bien une femme? Charmant, M. Fardeau, charmant! Et la dame de compagnie, quelle nobleſſe dans le choix de ſon nom! madame *Cathos.* Et ce n'eſt point une confidente, une ſoubrette. Non, meſſieurs, c'eſt une dame de compagnie; je vous prie de ne pas vous y tromper, vous choqueriez M. Fardeau : ce nom-là vient ſûrement du Grec. «

» Je ne doute point que vous n'ayez déja une grande idée de cette comédie ; mais ſachez que tout cela n'eſt rien en comparaiſon des détails. Vous verrez, dans la premiere ſcene, une petite *Colette* ingénue, qui a la fureur de *connoître*, elle ne peut ſouffrir les gens qu'elle n'a ni *vus* ni *connus.* Quelle prudence dans une jeune perſonne! elle veut être ſûre de ſon fait, afin de n'être pas attrapée : il y dans ce premier monologue une naïveté bien touchante. «

» La ſeconde ſcene eſt ſans contredit de la même force que la premiere; c'eſt un petit morçeau précieux : voici comme *Colin* s'exprime, vous allez voir comme il eſt tendre.

Avec l'ardeur dont mon ame eſt atteinte,
Pour tes attraits je brûle nuit & jour,
Si dans mon cœur ton image eſt empreinte,
Tes deux beaux yeux y font regner l'amour.

Avec l'ardeur, comme c'eſt brûlant? Comme cet *avec* eſt poétique. Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il ne faudroit pas être borgne pour jouer le rôle de *Colette*, car elle n'auroit qu'un bel œil, & l'auteur veut qu'elle en ait deux. «

» *Colette* se défend de croire *Colin*, parce que les amans sont trompeurs : cette pensée est fort nouvelle. «

» Oui, ma chere *Colette*, dit *Colin*, tu n'as » besoin, pour être sûre de mes sentimens, » que du témoignage le plus constant que te » donnent les sentimens de mon cœur. «

» La belle prose! comment elle est coulante! vous voyez que M. Fardeau y brille autant que dans ses vers. «

Colette, qui ne perd pas la tête, répond toujours ingénuement :

» Ce ne sera point par des sermens que tu » m'assureras de tes bons sentimens pour moi. "

» Quelle prudence dans cette jeune fille! Elle veut des choses & non des mots : voyez-vous comme ce caractere se soutient merveilleusement? Après cela vient un duo dont voici les trois derniers vers, que je ne veux pas vous voler, ils m'ont paru d'une grande beauté. "

Qu'il est agréable!
Quand, pour s'enflammer
On sait bien aimer.

» *Colin*, pour marquer sa confiance, finit la scene en lui disant : "

» Je te recommande cette affaire, elle est » en bonnes mains. "

Quel honneur cela fait à *Colette*!

Vous trouverez, dans la troisieme, une plaisanterie très-fine. *Lucas*, pere de *Colette*, arrive & lui demande ce que faisoit là *Colin* : *Colette* répond, » *rien mon pere*.

» *Il paroiſſoit être là ſans conſéquence.* « *Sans conſéquence!* comme c'eſt fin. » *Et il s'amuſoit à glaner.* « *Lucas*, frappé du mot *glaner*, répond » *prends garde qu'il ne te glane.* « Que de ſel dans cette gaîté! comme ce mot renferme un grand ſens! c'eſt un rien, & c'eſt plein d'eſprit. "

» *Lucas*, dans cette même ſcene, chante les paroles ſuivantes, dont vous ſerez ſûrement très-content.

Pour mettre une fille en ménage
Attendre, c'eſt un avantage,
Le parti m'en paroît fort bon,
J'en pourrois dire la raiſon;
Quand on manque d'expérience
Il faut craindre la décadence,
Et l'on a ſouvent le loiſir
De très-ſouvent ſe repentir.

» Comment trouvez-vous ces huit vers? que dites-vous ſur-tout du troiſieme? n'eſt il pas infiniment bon? & l'emploi du mot *décadence*! ne croit-on pas voir un empire prêt à s'enſevelir ſous ſes ruines! Quel grand homme que ce M. Fardeau! *O Fardeau*! "

» Je paſſe à la huitieme ſcene, dont le tableau eſt extrêmement neuf; on entend d'abord un bruit de cors, cela prépare l'étonnement; enſuite arrive la marquiſe, pourſuivie par un ſanglier que *Lucas* détourne d'un coup de fourche; la marquiſe de *Champ-Fleuri*, qu'on voit prête à devenir la proie d'un brutal habitant des bois! (la ſeule idée en fait frémir!) vous concevez que cet événement doit produire un très grand

très-grand effet. Ce ſanglier, nouvel acteur qui certainement *n'a paru ſur aucun théatre*, doit étonner prodigieuſement; on ne s'attend point à ce début-là, vous ne pouvez diſconvenir que ceci ne ſoit un trait de génie de la plus grande nouveauté. Madame la marquiſe, d'après cela, voit un dieu dans M. *Lucas*, & l'auteur, dont le ſtyle eſt noble, lui fait dire dans ce moment-là les plus belles choſes du monde, elle en chante une bonne partie, je ne vous les rapporterai point; il faudroit dire la ſcene entiere, la moindre phraſe eſt un chef-d'œuvre. "

» Madame *Cathos* ſe trouvant ſeule, dans la ſcene qui vient après, ſe félicite de ſa liaiſon avec la charmante marquiſe : voici les termes dont elle ſe ſert.

» Je me trouve attachée à la marquiſe par » les liens de la ſociété & de l'amitié la plus » intime. Je reçois d'elle tous les jours des » bienfaits *que jamais*, par l'effet de l'ingrati- » tude, la dureté des caracteres & la cor- » ruption des mœurs, l'on n'auroit lieu d'at- » tendre des parens les plus proches. «

» Quels ſentimens de reconnoiſſance! quelle maniere de les exprimer! Je vous ai cité cette phraſe parce que le ſtyle m'a enchanté. "

» Madame *Cathos* eſt interrompue par un certain M. *Fortin*, qui lui propoſe de l'épouſer. Comme on ne ſait ni d'où il vient, ni à quel propos il arrive, cela étonne le ſpectateur; mais cela fait très-grand plaiſir à ceux qui aiment les étonnemens. Madame *Cathos* le refuſe : cette ſcene eſt vraiment traitée avec

un talent ſingulier. Pendant ce tems-là, la marquiſe envoie cinquante louis à *Lucas* qui s'en réjouit avec ſa femme. A peine les a-t-il reçus qu'arrive M. *Pédagogue ;* vous jugez que c'eſt le magiſter, envoyé par M. *Fortin*; à qui *Lucas* doit vingt-cinq louis, & demande pour ledit *Fortin*, ou *Colette*, ou les vingt-cinq louis. Vous voyez que cet épouſeur eſt l'amoureux des onze mille vierges; mais il eſt riche, le pere *Lucas* eſt bien tenté de l'accepter, grand chagrin pour nos deux amans; enfin, Monſieur, qu'arrive-t-il? Un dénouement miraculeux, digne du célebre Fardeau : M. *Fortin* ſe ſacrifie. Notre auteur en fait un héros, il laiſſe *Colette* à *Colin*, lui fait préſent des vingt-cinq louis, quel trait de généroſité! & épouſe madame *Cathos*.«

» Je ne finirois pas, Monſieur, ſi je voulois cueillir toutes les fleurs que l'éloquent M. Fardeau a ſemées dans cette jolie piece; elle eſt riche dans tous les genres. J'ai trouvé dans les vers ſuivans des idées ſi philoſophiques, énoncées avec tant de force, que je vous prie de les remarquer; c'eſt M. *Fortin* qui les chante.

> De la vie la plus douce image
> Ne nous préſente qu'agrément,
> Pourvu que par quelque talent
> Au ciel nous puiſſions rendre hommage:
> Celui qui ſe trouve iſolé
> Souvent eſt à charge à lui-même,
> Au travail l'homme eſt appellé,
> Il y goûte un plaiſir extrême.

» Je viens d'extraire les ſuivans d'une ſcène

de la marquiſe; je trouve qu'ils expriment à merveille l'héroïſme de ce *Lucas*, frappant le ſanglier d'un coup de fourche; j'entends moins les quatre derniers; mais ſûrement ils ſont très-beaux. «

Que cette rencontre eſt heureuſe
Qui me ſauve d'un grand malheur,
Eſt-il ame plus vertueuſe ?
Exiſte-t-il un ſi bon cœur ?
Non-ſeulement c'eſt la naiſſance
Qui nous donne le ſentiment,
Du ciel, par ſa douce influence,
Nous tenons ce riche préſent.

» En voici quatre que j'ai pris dans une ariette de *Colette*, je doute que dans Anacréon vous puiſſiez trouver rien de pareil. «

Lorſqu'une flamme pure
Nous vient du ſentiment,
Nous devons être ſûre
Qu'elle en eſt l'ornement.

» Convenez avec moi, Monſieur, qu'il ſuffit de ces trois morceaux pour embellir trois écrans neufs que je me ſuis fait faire cette année, & donner à M. Fardeau une réputation peu commune. «

» Je viens de recueillir encore, le tout pour ſa plus grande gloire & encourager ſes talens, quelques petits vers détachés, extraits de différentes ariettes, qui feront des deviſes merveilleuſes, pour les bombons du jour de l'an. Je penſe qu'avant la quinzaine, il n'y aura pas une orange, pas une poire, pas une pomme

en ſucre *qui n'accouche d'un petit* Fardeau. Quel bien pour la littérature, je les ſoumets à votre examen. «

Une action ſi gracieuſe
Vaut récompenſe généreuſe.

Quand un feu promptement s'allume
Alors plus vîte il ſe conſume.

La récompenſe des ſervices
Eſt le comble de ſes délices.

Qui n'a pas de bien
Ne fait jamais rien.

Une bonne affaire
Ne doit pas déplaire.

» L'Imprimeur a oublié, ſur l'exemplaire qui m'a été envoyé, de comprendre le *ſanglier* dans la liſte des perſonnages; c'eſt une faute impardonnable, qui prouve qu'il n'a pas ſenti l'importance de cet acteur, dont l'emploi eſt extrêmement neuf. «

» Je viens d'apprendre dans l'inſtant que ce même M. Fardeau eſt procureur de ſon métier. Quel honneur pour tous ſes confreres! Je ne doute point que ſes deviſes, du moment qu'elles ſeront connues, ne lui attirent la pratique de toute la rue des Lombards. Pour moi, depuis que j'ai lu ſa piece, je brûle d'avoir un procès : qu'il m'en arrive un demain, & je conſtitue M. Fardeau. «

» Je ſuis ſincérement, Meſſieurs,

Votre très humble ſervante,
MIRABELLE. «

PLAN d'une pépiniere de Pédagogues & de Gouverneurs, établie à Halle, 1777. A Berlin, chez Decker. *In-8vo.* de 24 pages, avec une table des leçons.

LE baron de Zedlitz, curateur de l'université de Halle, est l'auteur de ce plan. Sa charge lui a donné sujet de s'appliquer avec un zele infatigable à augmenter les progrès dans les sciences & leur influence sur le bonheur de l'état. L'école de théologie a reçu de lui une nouvelle forme au moyen de laquelle elle devient un séminaire d'habiles instituteurs. Ses vues avoient été annoncées dans son bel ouvrage sur le patriotisme, où il partage les habitans d'un état en trois classes : les paysans & artisans, les bourgeois civilisés, & les gens de condition, qui exigent une éducation différente. Dans un mémoire qu'il a lu, l'été dernier, à l'académie de Berlin, il a exposé l'état des écoles & les moyens de les rendre plus utiles. Entr'autres abus il a rendu sensible celui de prendre peu de soin de former un bon citoyen, abus où l'on a été conduit par une préférence aveugle pour l'état de savant. Afin d'y remédier, il y a un nouveau réglement pour Halle, qui nomme le docteur Semler, & après lui le professeur Schutz, directeurs des écoliers qui, après avoir achevé leur cours

académique, voudront se consacrer à l'éducation publique ou particuliere de la jeunesse. Il s'éleve deux questions. 1°. Quelle est la meilleure maniere d'apprendre aux pédagogues à instruire la jeunesse? 2°. Quelles sont les connoissances purement nécessaires & d'une utilité générale?

Quant à la premiere question, il est sûr que la théorie ne suffit pas sans la pratique : l'une & l'autre étant indispensables, les directeurs sont chargés de donner des leçons sur la différence de l'éducation & de l'enseignement, sur les nouvelles méthodes d'instruction, sur l'art de gagner l'attention, de développer les esprits & de les incliner vers l'utile, sur la distinction de la science & du bon sens, sur la formation du goût, sur les récompenses & les peines, sur la liaison & la parenté des sciences entr'elles, leur influence à l'égard des mœurs & du caractere d'une nation, sur l'utilité de la religion pour le public & chaque particulier, sur la différence de la théologie & de la religion; sur la vertu en général, sur la tolérance, sur les genres d'états de la société civile, l'amour de la patrie & la maniere de l'exciter, sur les bornes de l'éducation des écoles & ce qui manque pour la compléter, sur la préférence que mérite l'éducation publique, sur la méthode de Socrate, & la conduite des maîtres vis-à-vis des jeunes gens & de leurs parens. Quant à la pratique, c'est-à-dire, l'application des regles qu'ils auront reçues des directeurs, il sera donné à élever aux jeunes maîtres 12 pensionnaires di-

visés en plusieurs classes. Les jeunes maîtres dans le cours de leurs leçons, consulteront chaque jour les directeurs, & en recevront l'ordre de l'instruction, &c.

Les connoissances dont l'acquisition a été jugée généralement nécessaire dans un college ou maison d'éducation, ce sont le François, le Latin, le Grec, la Religion, la Morale, la Physique du corps humain, l'Histoire-Naturelle, la Géographie, l'Histoire, la Logique, les Mathématiques, le Dessin & la Musique. Le plan des leçons pour chaque classe dont l'une doit être une préparation aux suivantes, est tracé avec une sagesse qui satisfera les personnes que l'éducation intéresse. Quoique le plan ait été publié en François, nous ne le connoissons encore que d'après l'annonce Allemande de Halle. Il paroît avoir beaucoup de ressemblance avec celui que M. de la Chalotais a présenté il y a 12 à 13 ans, & fait enregistrer au parlement de Bretagne.

M. Schutz vient de répandre un programme, par lequel il invite les parens à envoyer leurs enfans éprouver la nouvelle méthode d'instruction. La pension du séminaire royal est de 200 rthlr. par an, y compris les habits uniformes & tout. On sait qu'il s'occupe d'une nouvelle édition portative des tragiques Grecs, d'après celle de Stanley. Eschyles est sous la presse. Voici encore un livre dont nous avons appris l'existence en François par les journaux Allemands.

MÊLANGES.

COPIE D'UNE LETTRE

*Ecrite de Madrid, à madame la Marquiſe de ***.*

JE ſerois très-embarraſſé de vous donner une idée bien préciſe des femmes du pays que j'habite. On les connoît auſſi peu en Ftance, que tous les autres objets qui concernent l'Eſpagne. Si l'on me demandoit donc la définition d'une beauté Eſpagnole, je ne répondrois qu'en établiſſant une regle qui ſouffriroit beaucoup d'exceptions. Je vous formerois un être reſſemblant à la Vénus d'Apelle, puiſqu'il me faudroit raſſembler, pour le peindre, des traits épars dans pluſieurs individus. Je vous dirois, madame, par exemple, qu'avec des yeux comme les vôtres, on pourroit fournir un de ces traits à mon modele. Je pourrois bien encore vous prendre votre taille; mais j'en laiſſerois ce qu'elle a peut-être de plus agréable. Mon Eſpagnole auroit donc une taille d'autant plus ſvelte, qu'elle manqueroit de ce charmant embonpoint, qui ajoute aux graces, quand il eſt a ce degré, & dans cette proportion juſte, qu'il eſt ſi rare de rencontrer. Elle auroit une

démarche & des attitudes plus abandonnées, peut-être, que ne le comporte l'extrême décence. Un bouche un peu grande, mais bien ornée, un teint d'une blancheur fade, un nez allongé, sortiroient de dessous ces mantilles de mousseline, dont sont affublées toutes les têtes Espagnoles. Rien ne sert mieux, à la fois, la pudeur feinte, & la coquetterie, que ce petit meuble, dont l'adroit maniment est une partie de l'éducation. Sous cette espece de voile, des appas fanés paroissent encore dans leur fraîcheur. On a soin de s'en servir, pour faire ressortir le côté favorable, pour laisser échapper des regards furtifs & intelligens, sans être apperçue que par l'intéressé, pour dérober aux curieux son embarras ou son dépit, pour lorgner une rivale, ou pour désespérer des soupirans. Bref, le jeu de la mantille est aussi varié ici, que celui de l'éventail en France. C'est la parure de toutes les bourgeoises qui ne sont pas habillées à la françoise : mais toutes les dames, sans exception, en font usage dès qu'elles sortent à pied. Le sexe n'est pas aussi facile ici, que le débitent & les Romans & les voyageurs. Je n'ai pourtant encore ni à m'en louer, ni à m'en plaindre. Il paroît, au reste, que le climat rend ici la vertu des femmes plus méritoire qu'ailleurs. On y trouve encore des amans, des guitares & des balcons : mais ces amoureux transis qui chantent leur martyre à la belle étoile, ne se trouvent plus que dans les anciens Romans, & dans nos imaginations modernes. Celle des femmes Es-

pagnoles eſt aſſez vive, pour ſe prêter à la complication d'une intrigue : mais d'autres cauſes, apparemment plus fortes, leur font, dit-on, précipiter le dénouement. Au reſte, madame, je ne vous parle de tout cela que ſur des oui-dire. Je n'ai point encore acquis le droit de faire les honneurs de la vertu Caſtillane. Mes occupations, & les regrets de ce que j'ai perdu ; voilà de quoi garantir la mienne. Les femmes ſe réuniſſent ici fort rarement, mais ne s'en aiment pas davantage. Il eſt des pays où elles ſe déteſtent, parce qu'elles ſe voient plus fréquemment : c'eſt que ſouvent des cauſes très-oppoſées, produiſent le même effet. Chaque femme tâche de réunir le plus d'hommes qu'elle peut dans ſa *tertouilla* ou coterie : elle y regne excluſivement. Quand vous voyez ici pluſieurs dames enſemble, vous pouvez parier, à-coup-ſûr, qu'elles ſont proches parentes. Elles ont toutes cela de commun, qu'elles ne mettent point de rouge : j'ai été pendant ſix ſemaines à m'y faire. Il me ſembloit toujours les voir avant leur toilette. La princeſſe des Aſturies, elle-même, qui met dans ſa parure la même recherche qu'une Françoiſe élégante, ſe ſoumet à cette privation. L'uſage paroît à cet égard contrarier la nature dans les deux royaumes. Les minois François, ordinairement vifs, parlans & colorés, pourroient ſe paſſer de rouge, tandis qu'il iroit à merveille ſous de grands yeux noirs, & ſur un teint d'une blancheur preſqu'inſipide. Mais on feroit une longue liſte des bizarreries de l'uſage. L'abſence du rouge, qui eſt en France

l'enseigne d'une ame dévote, ne prouve donc rien ici. Il faut reconnoître la dévotion à d'autres marques. La privation du spectacle ne prouve pas davantage : car on s'y trouve ici à côté du curé qui se pique le plus de régularité ; & cependant, les petites pieces Espagnoles sont peut-être plus propres qu'aucune des nôtres à scandaliser les ames timorées. On y est quelquefois d'une *crudité* dans les expressions, d'une liberté dans les mouvemens, qui n'annoncent pas un théatre épuré, ni des spectateurs délicats. L'Espagne a pourtant gagné de ce côté-là depuis quelques années. Les pieces, à la vérité, sont toujours, comme du tems de Boileau, un tissu d'extravagances, un amas d'expressions boursoufflées, d'images gigantesques, à travers lesquelles percent quelques étincelles de génie. Ici, vous voyez S. Jacques monté sur un cheval blanc, & planant dans l'athmosphere, tandis que les Chrétiens se battent avec les Maures. Là, c'est le diable déguisé en moine, qui s'introduit dans un couvent, qui *houspille* les religieux, & qui fait des contorsions horribles, quand on lui parle de la sainte Vierge. Dans une autre piece, c'est une mere qui, au second acte, voit dans un plat la tête encore saignante de son enfant, se trouve mal, jette les hauts cris, & puis reparoît avec la plus grande sérénité dans les trois autres actes. Mais, du moins, des décorations assez éblouissantes & fort multipliées occupent les sens, sans laisser à l'esprit le tems de se révolter. Le costume des acteurs n'a rien de ridicule. Je n'en dirai pas

autant de leur déclamation. Les écoliers que formoient les jésuites en ce genre, étoient des petits Lekain, en comparaison des héros du théatre Espagnol. La gaucherie, la monotonie, les contre-sens, tout est choquant chez eux. Voyez mon inconséquence, Madame; je sens tous ces défauts, & je me plais beaucoup au spectacle. Il est vrai qu'on n'a guere le tems de s'y ennuyer. Au bout de chaque acte d'une grande piece, on en joue une petite fort bouffonne, qui est elle-même suivie d'une *tonadille*, c'est-à-dire, d'une ariette Espagnole. Après cette diversion un peu longue, il faut reprendre le fil égaré du grand drame. Le héros, qui, sous son manteau Espagnol, venoit de laisser appercevoir ses bottines de guerrier, reprend le reste de son armure, & se remet au courant de ses exploits, pour les interrompre de nouveau une demi-heure après. Vous voyez d'après cela, Madame, comme l'intérêt est bien soutenu! Un usage assez singulier des comédiens Espagnols, c'est qu'à la fin de chaque piece ils prennent tour-à-tour la parole, pour demander pardon au Public des fautes qu'ils peuvent avoir faites. Il y a même des ariettes qui sont terminées par ces excuses en musique. On ne peut pas avoir grande idée de talens qui se dégradent ainsi, & descendent à de pareils actes de dépendance. Ici, nos acteurs s'y soumettent, quoiqu'encore revêtus des augustes marques de leur souveraineté. On diroit qu'ils abdiquent entre les mains du public. Il y a dans cette ville deux spectacles, qui se piquent de se sur-

passer. Ce motif d'émulation seroit, je crois, plus puissant à Paris. Les François devroient dire aux Espagnols : prenez notre rouge, & donnez-nous votre double théatre. C'est par de pareils échanges peut-être que bien des peuples approcheroient de la perfection dont la nature leur avoit donné le desir, trop souvent contrarié par l'usage ou l'habitude. Bonne ou mauvaise, cette réflexion est digne de finir l'épître d'un *demi-politique*. N'allez pas dire, Madame : Que ne venoit-elle plutôt, si c'étoit là sa destination ! Je ne demandois pas mieux que de vous distraire quelques momens. Si j'ai manqué mon but, ce n'est pas faute de bonne volonté; &, auprès d'une ame comme la vôtre, l'intention n'est pas un foible motif pour trouver grace. Mais je finis presque comme ces comédiens dont je viens de vous parler. Je devrois plutôt emprunter quelques-unes des expressions exagérées qu'ils prodiguent, sans raison, dans leurs rôles; elles ne feroient pas outrées, si je les employois à peindre le respect & l'attachement avec lesquels je suis, &c.

(*Journal des dames.*)

SUITE DES PENSÉES DIVERSES.

COmment, avec un esprit si orné, un goût si fin & une si grande habitude de tout ce qu'on appelle jolies choses, Cléanthe a-t-il pu conserver cette physionomie platte & niaise, qui fait de-

mander à tous ceux dont il n'eſt pas connu : *Qui eſt cet imbécille ?*

Une nation, & en général un corps quelconque, tient encore à ſes préjugés, long-tems après que chacun des individus qui le compoſent y a renoncé. Voilà pourquoi la philoſophie, qui s'introduit déja ſi difficilement dans l'eſprit des particuliers, influe encore avec plus de lenteur ſur les opinions publiques.

Polyſonte, ce juge integre, s'eſt tellement convaincu des ſuites affreuſes que peut avoir la partialité dans le poſte qu'il occupe, ainſi que de la facilité de s'y livrer par des motifs d'amitié, de parenté ou de recommandation ; qu'il ſuffit de lui tenir par quelqu'un de ces endroits, pour être ſûr, quelque bonne cauſe que d'ailleurs on ait, de ſe le voir contraire. De ſorte qu'à force de délicateſſe, Polyſonte ſe rend tous les jours coupable de preſque autant d'injuſtices qu'un autre en commet par corruption. Etrange inconſiſtance de l'eſprit humain ! Il n'y a pas juſqu'à la défiance où nous ſommes de nous-mêmes, dont nous ne devions nous défier.

Quand aime-t-on le moins ? Près de rompre, au moment de la rupture, ou après avoir rompu ?

Quand le malheur eſt parvenu à un certain point, nous commençons à en devenir en quelque ſorte jaloux, & nous trouvons mauvais

que quelqu'un prétende être plus malheureux que nous.

Que de gens ont vécu inutiles & ſont morts dans l'obſcurité, à qui il n'a manqué, pour être de grands hommes, que cette parole de la bouche du monarque : *ſoyez de grands hommes ?* C'étoit une vérité cachée ſous une flatterie, que ce vers d'Ovide à Auguſte :

Ingenium vultu ſtatque caditque tuo.
Faſt. I. lib. I.

On voit ſouvent des ſots parler des choſes qu'ils ignorent, avec une aſſurance qui déconcerte ceux même qui en ſont parfaitement inſtruits, & les fait preſque douter de ce dont ils ſe croyoient le plus certains.

Les royaumes appartiennent *de droit* à ceux qui peuvent les conquérir à la pointe de l'épée, diſoit un prince qu'on a ſurnommé *le Bon.* (Brantôme, *vie de Montluc.*)

Nous ne demandons pas mieux que d'avoir bon marché du mérite d'autrui. Ainſi lorſqu'un homme, par ſa timidité ou par ſa négligence à faire valoir ſes avantages, ſe met lui-même au-deſſous de ſon prix, il doit être bien ſûr que nous le prendrons au mot.

Je vous écris, Liſidor, & j'oublie de vous donner le titre que l'uſage & la flatterie ont conſacré pour vous & vos ſemblables Vous vous appercevez de la faute, & la relevez. Vraiment, Liſidor, vous m'y faites ſonger. Je vous avois

trop accordé ; je vous dois bien l'honneur de vous appeller *Excellence ;* mais je ne vous dois point celui de vous croire aſſez grand pour négliger ces niaiſeries.

Quel eſt l'homme qui, à ſa maniere, ne ſe ſoit pas plus d'une fois donné le plaiſir d'être tyran ?

L'amour, prétendu philoſophique, de la ſolitude, n'eſt qu'un orgueil déguiſé. On ne ſe paroît jamais ſi grand à ſoi-même que quand on eſt ſeul. Demandez aux poëtes ?

Eraſte & Béliſe s'entretiennent depuis une heure, avec toutes les apparences du détachement & de l'indifférence. Le froid, le chaud, les nouvelles & les autres lieux communs leur fourniſſent tout ce qu'ils ſe diſent ; en un mot, ils n'oublient rien pour ſe faire réciproquement croire qu'ils ne penſent point l'un à l'autre, & en ſont cependant uniquement occupés. Durant toute la converſation, Eraſte a penſé à la beauté de Béliſe, & Béliſe à ce qu'Eraſte en penſoit.

Ces penſées n'auront de mérite qu'autant que le lecteur y reconnoîtra les ſiennes ; & le plus grand éloge qu'il puiſſe en faire, c'eſt de dire que je les lui ai dérobées.

Claudien n'eſt qu'un poëte médiocre ; on y rencontre cependant quelques vers très-beaux. Chacun connoît la ſuperbe tirade ſur la proſpérité des méchans. Voici encore du même auteur un diſtique qui préſente l'image la plus vive :

Et Luxus populator opum, cui ſemper adhærens
Infelix humili greſſu comitatur Egeſtas,
Lib. I. in Ruf.

On admire & l'on exalte les vertus extrêmes, parce que leur grandeur même eſt un prétexte pour ſe diſpenſer tacitement de les imiter. On ne dit rien des vertus ordinaires ; ce ſeroit trop riſquer : il n'y auroit plus d'excuſe.

Qui ſe ſépare de Dieu, s'iſole de toute la nature.

Le philoſophe & le ſot ſe rencontrent plus ſouvent qu'on ne penſe. Il ne leur manque que de ſe reconnoître.

Par M. P***.
(*Mercure de France.*)

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE:

Article extrait du journal de Politique & de Littérature.

PEndant que les champions de la baſſe littérature multiplient les ſatyres & les ſcandales pour attirer un moment l'attention, des hommes d'un talent ſupérieur ſe conſacrent à l'utilité publique, à la défenſe des citoyens, & l'éloquence ſe rend également reſpectable dans ſon double miniſtere, celui de préſenter l'innocence aux juges, & la vérité aux rois. M.

l'abbé Maury, vicaire-général de Lambez, & abbé commendataire de la Frénade, déja connu par ses succès dans le genre oratoire, prêchant la cene devant le roi le jeudi-saint dernier, parla sur l'aumône, & sur-tout sur celle qui convient aux princes & aux grands, important sujet dans lequel la charité évangélique peut donner de grandes leçons à tous les gouvernemens. Il recommanda spécialement aux soins paternels de notre jeune monarque, ces établissemens de charité que les pauvres ne voient qu'avec effroi, & tous les bons citoyens qu'avec douleur. Son sermon a eu à la cour le succès le plus complet. Sa péroraison sur-tout a été regardée comme un chef-d'œuvre. On s'est empressé d'en tirer des copies, & nous allons la transcrire ici.

SIRE,

» L'amour de votre majesté pour le bien public, invite les ministres de la religion, à vous » présenter cet affligeant tableau des calamités » qui assiegent les asyles de l'indigence; mais la » charité d'un souverain doit répondre à l'étendue » de son autorité. La grande aumône des rois, » ou plutôt le tribut que Dieu leur impose en» vers les malheureux, c'est la justice, & c'est » le législateur en vous, que nous appellons ici » au secours des pauvres. Nous ne saurions dis» simuler à votre majesté, que plusieurs établis» semens consacrés parmi nous à l'humanité, » portent encore le caractere des siecles barba» res qui les ont vus naître; mais un seul de » vos regards, peut établir l'ordre dans cette

» partie ſi importante de l'adminiſtration publi-
» que. On vous dira peut-être que dans toutes
» les grandes inſtitutions, les grands abus ſont
» inévitables ; car c'eſt ainſi qu'en exagérant les
» difficultés d'opérer le bien, on décourage les
» meilleurs rois. Ah! ne déſeſpérez jamais, ni
» des hommes, ni de vous-même. Non, Sire
» il n'eſt pas impoſſible de permettre à l'homme
» captif, de reſpirer du moins un air ſalubre
» dans les priſons. Il n'eſt pas impoſſible d'ou-
» vrir un aſyle aux malheureux dans les hôpi-
» taux, ſans les y accumuler dans des lits de
» douleur. Il n'eſt pas impoſſible d'aſſurer la
» ſubſiſtance & la conſervation de ces pauvres
» enfans, que le ciel a mis ſous la protection
» ſpéciale du pere du peuple. Il n'eſt pas im-
» poſſible enfin, de faire ceſſer les ravages de
» la mendicité, ſans y ſubſtituer les horreurs
» du plus effrayant eſclavage ; & ſi vous mettez
» la main à ces œuvres de miſéricorde, vous
» éprouverez qu'avec un cœur ſenſible, un eſprit
» juſte, un caractere ferme, la bienfaiſance d'un
» roi devient toute-puiſſante. Hélas ! Sire, vous
» êtes à cet âge heureux où dans une belle ame,
» la volonté du bien eſt une paſſion active &
» brûlante. C'eſt dans la jeuneſſe des rois, que
» doivent s'opérer les révolutions utiles. Dans
» le cours d'un long regne, la ſenſibilité d'un
» monarque s'émouſſe, ſon activité s'affoiblit,
» ſon ame ſe fatigue & ſe rebute. Une triſte
» expérience lui apprend à moins eſtimer les
» hommes ; il ſe voit ſeul & ſans ſecours pour
» opérer le bien qu'il voudroit faire. Cet aban-
» don l'accable, & en ceſſant de croire à la ver-
» tu, il perd le courage de la bonté. Il parvient
» enfin à cet âge où les infirmités, l'approche
» de la mort, le ſoin & l'amour de ſoi-même,

» rompent tous ſes autres liens ; ſéparé de ſon
» peuple, il entre dans la ſolitude de la caducité, s'endort d'un ſommeil léthargique, & la nation elle-même privée alors du reſſort de l'eſpérance, ſemble vieillir avec ſon ſouverain.
» La France a paru ſe ranimer, Sire, à l'aurore de votre regne ; elle a déja repris ſon rang & ſa dignité dans l'Europe, & nous avons vu le crédit renaître avec l'eſpoir de l'économie, l'honneur national s'appuyer ſur la vigueur de vos conſeils, & nos ports ſolitaires depuis ſi long-tems, couverts de flottes impoſantes.
» Cet amour du bien ne ſe ralentira pas ſans doute, & les pauvres ne ſeront pas oubliés dans cette régénération univerſelle, qui doit être l'objet de vos ſoins paternels. Vous les avez viſités, Sire, vous les avez ſoulagés dans une ſaiſon rigoureuſe ; mais votre vigilance royale ne ſe bornera point aux miſeres qui environnent ce palais. Votre auguſte pere vous recommande du haut du ciel les établiſſemens publics. Penſez quelquefois, Sire, à ce qu'il auroit fait ſur le trône où vous êtes aſſis : c'eſt-là ce que vous devez faire ; & ſi vous exécutez ſes projets vertueux durant le cours de votre vie, vous partagerez ſa couronne pendant l'éternité. Ainſi ſoit-il. »

C'eſt ſans doute un beau miniſtere que celui dans lequel le droit ſi rare de parler une heure de ſuite au ſouverain, n'eſt exercé que pour lui faire entendre ces vérités courageuſes & patriotiques, tandis qu'auprès de lui les eſclaves de la faveur n'emploient qu'à l'intrigue & à la flatterie ces inſtans rapides, ſi précieux à l'ambition, & qu'ils ont tant de peine à ſaiſir.

Réflexions sur la comédie de caractere en général.

IL eſt peu d'arts ſur leſquels on ait tant écrit que ſur celui de la comédie, & peut-être n'y en a-t-il aucun dont on ait, de notre tems, moins conſervé les vrais principes. L'impuiſſance d'imiter les modeles, ſoit de la part des auteurs, ſoit de celle des acteurs, a produit la confuſion & l'oubli de toutes les regles.

Rien n'eſt ſi commun dans la ſociété, où l'on juge de tout fort vîte, que d'entendre dire, d'après quelque trait fugitif, ou quelque nuance paſſagere d'un caractere quelconque : *Voilà qui ſeroit excellent au théatre.* Si l'on en croit ces juges ſuprêmes qui, de l'autorité néceſſaire pour décider, n'ont que le ton à-peu-près, tout eſt matiere à ſcene ; & c'eſt communément d'après ces idées trompeuſes que les jeunes gens préſentent ſur nos théatres ce qui nous y paroît ou trop petit, ou trop forcé, & ſur-tout trop éloigné d'une nature ordinaire, dont on ne peut s'écarter qu'en ceſſant d'être utile, puiſque l'ouvrage ne reſſemble plus à rien.

Pour nous renfermer dans l'objet de ces réflexions, il faut obſerver que Moliere, Regnard, & quelques autres qu'il eſt permis de nommer après eux, ont joui de l'heureux avantage d'entrer dans la carriere dramatique, & d'y

ſaiſir les caracteres les plus ſaillans, les plus prononcés & les plus actifs.

Parmi ceux qu'ils nous ont laiſſés, il en eſt qui demandent la plus grande attention pour les garantir des reſſemblances qu'ils ſont toujours prêts d'avoir avec les caracteres déja développés par des mains habiles. Tel ſeroit, par exemple, celui du *Méfiant*, qu'on n'a point encore mis ſur la ſcene. Si le perſonnage ſoupçonneux eſt amant, ſa méfiance va ſe confondre avec la jalouſie. L'offrira-t-on du côté de l'intérêt, il va tomber dans l'avarice, ſur laquelle Moliere a laiſſé ſi peu de choſe à dire. Ces écueils cependant, ne nous paroiſſent pas inévitables; mais, qu'on y réfléchiſſe, il n'y a qu'un pilote exercé autant qu'habile, qui puiſſe mettre, en pareil cas, ſa nacelle hors de danger.

Il eſt des caracteres qu'on pourroit appeller *négatifs*, relativement à l'action théatrale. Leur eſſence eſt de ne point agir; les mettre en mouvement, c'eſt les dénaturer. Le *Philantrope* ne pouvoit s'étendre au-delà d'un acte. Le *Pareſſeux*, le *Négligent* ne pouvoient faire que des comédies froides, & c'eſt ce qui eſt arrivé. La ſeule maniere de montrer de pareils caracteres, c'eſt de les laiſſer appercevoir, comme en paſſant, dans une intrigue intéreſſante & vive par elle-même; mais alors c'eſt à une imagination agiſſante & gaie à créer cette intrigue. Nous ne pouvons nous empêcher de le dire, l'imagination, ſans doute, eſt une choſe rare, puiſque nous voyons tant d'ouvrages dramatiques dont

les fables jettées dans les moules anciens & connus, paroiſſent devoir ſi peu à cette faculté brillante & précieuſe de l'eſprit.

Lorſque nous invoquons ici l'imagination, ce n'eſt point cette débauche, ce délire des conceptions, cet amas d'invraiſemblances & de folies qu'ont admis plus d'une fois les théatres Eſpagnol, Italien & Anglois, & dont nos contes de fées ſont remplis; c'eſt cette chaleur créatrice de l'eſprit, qui enfante, qui lie les ſituations dans leſquelles le caractere doit offrir ſes ridicules les plus piquans, qui, fidelle à la nature, & ſans abandonner les convenances de l'art, fait un tout agiſſant & vraiſemblable de ces ſituations qu'elle s'eſt choiſies.

Quelqu'un l'a obſervé : la Bruyere, en peignant un hypocrite qu'il avoit grande envie de faire préférer à celui de Moliere, a prouvé le peu de connoiſſance qu'il avoit du théatre. Son *Onuphre* ne fait aucune démarche, aucune action qui puiſſe faire tomber ſon maſque; il ne ſe permet rien de ce qui le compromettroit; il eſt trop adroit, dit-il, pour faire ou pour dire tout ce que le *Tartuffe* ſe permet de dire ou de faire.... Dès-lors, *Onuphre* n'eſt plus un ſujet théatral; un caractere toujours caché, toujours intérieur, eſt ce qu'il y a de plus oppoſé à l'eſprit de la ſcene : il eſt d'ailleurs, dans la ſociété vingt *Tartuffes* contre un *Onuphre.*

Il y a d'autres caracteres ſi eſſentiellement & ſi triſtement nuiſibles à la ſociété, qu'ils excluent la plaiſanterie, & étouffent le rire même de l'eſprit; c'eſt l'indignation qu'ils excitent;

ils dénatureroient l'art du théatre comique, s'ils s'y présentoient. Tout homme qui blesse plus que les bienséances du monde, qui se fait un jeu des loix les plus sacrées, qui ne connoît ni moralité, ni pudeur, ni le droit d'autrui, est soumis à d'autres juges que nos censeurs dramatiques, il faut leur abandonner leurs coupables. Tout excès qui déshonore, qui avilit même le personnage, n'est plus du domaine du vrai poëte comique; le romancier dramatique peut s'en emparer, chercher à attendrir sur le sort des victimes du monstre qu'il peint, sauf à lui à ne savoir comment dénouer son drame bourgeois, attendu qu'il n'y a que l'ordonnance criminelle qui puisse prononcer sur telle espece de coupables, & que la perte de quelques avantages ne suffit pas pour la punition du dépositaire infidele, du lâche ravisseur, du juge inique, & de beaucoup d'autres.

La vraie comédie ne doit voir dans les passions humaines que ce qu'elles ont de ridicule; les suivre jusqu'aux excès où elles peuvent se porter, c'est perdre de vue l'art de Moliere : *Orosmane* & *Sgnanarelle* sont deux jaloux; mais le dernier convient seul au poëte comique, dont la leçon ingénieuse & adroite doit corriger ses spectateurs en les amusant. Il leur fera, au plus, entrevoir quelquefois les extrêmités où ils peuvent être conduits par ces mêmes passions; mais s'il s'appesantit, il n'est plus qu'un dialogiste moral; s'il met sous nos yeux ces personnages révoltans dont on détourne les regards dans la société, le drame triste a pris la place
de

de la comédie, & l'auteur ne sera plus compté parmi les successeurs de nos maîtres dans l'art comique.

Le célebre Regnard, auquel nous devons l'excellente comédie du *Joueur*, étoit lui même entraîné souvent par cette passion; il n'ignoroit aucune des infâmies où elle peut conduire; mais fidele aux principes de son art, il n'avilit point son principal caractere, qui cesseroit de pouvoir servir d'exemple à la société honnête, si la passion le dégradoit à un certain point. *Tout-à-bas*, qui ne paroît un moment dans la piece que pour indiquer le danger où s'expose un joueur en vivant avec des gens sans principes, sans mœurs & sans probité; ce *Tout-à-bas* n'est pas une seule fois en scene avec Valere, dans le personnage duquel les joueurs que veut corriger Regnard, ne voudroient plus se reconnoître s'il ne s'indignoit point, comme son pere, de la leçon que vient lui offrir ce maître de friponnerie. Tel est l'art de la comédie dans ses vrais principes; en voulant s'en écarter, on n'est ni plaisant, ni utile, on disserte, on moralise, on ennuie, & voilà le sort de la plupart des prétendues comédies qu'on nous donne aujourd'hui.

Dans l'étude que fait un auteur de tel ou tel caractere, il doit, s'il veut le présenter au théatre, s'arrêter au point où ce caractere cesse d'être ridicule, & en abandonner les excès possibles, mais qui rendroient son personnage insoutenable. Où Moliere n'auroit-il pas pu porter l'affreuse misanthropie si ce législateur du théatre n'en avoit pas voulu respecter les loix, en

modélant ſon caractere ſur celui de Cimon? Tout excès révolte, & n'a pas beſoin de la cenſure dramatique; on n'offenſe point impunément les grandes loix de la ſociété; on n'en trouble pas l'ordre & l'harmonie ſans qu'elle s'y oppoſe. Laiſſons, à ces égards eſſentiels, prononcer ſes chefs & ſes magiſtrats; les ſeules incommodités qui ſoient confiées à l'écrivain comique, c'eſt le ridicule, c'eſt l'oubli des bienſéances; il méconnoît ſa véritable miſſion dès qu'il entreprend au-delà.

On ne manque jamais d'oppoſer à cette regle le caractere de *l'Impoſteur*, qu'a traité Moliere; mais de combien de comique ce génie étonnant ne l'a t-il pas enveloppé pour l'approprier à la ſienne? Aucune loi, d'ailleurs, n'eſt portée contre l'hypocriſie, qui ſe met ſi aiſément à l'abri de toute crainte, à la faveur des intérêts du ciel, dont elle a l'art de ſe faire un *manteau révéré.* Si l'on ajoute encore que, par le dénouement trop légérement critiqué de ce chef-d'œuvre, le crime de Tartuffe y reçoit, par l'indignation du ſouverain, & par la peine de la priſon où il eſt entraîné, le juſte châtiment de ſa lâche impoſture, on verra que cet exemple ne défend perſonne, & que, laiſſant ſubſiſter la regle en ſon entier, il eſt la preuve qu'on ne peut offrir aux ſpectateurs un perſonnage odieux & vil, qu'en le ſéparant de la ſociété qu'il outrage, & en le puniſſant d'une maniere proportionnée aux circonſtances & à la gravité de ſes vices; ce qu'il ſeroit impoſſible de faire ſans appeller dans les dénouemens

de nos pieces la force coactive de nos loix criminelles, & nous laissons à penser ce que deviendroit alors cet art inventé pour rendre les hommes meilleurs en les amusant.

(*Journal encyclopédique.*)

LE PORTRAIT DE DERCILLY.

VOus connoissez Dercilly ? — Oui, c'est mon ami. — Qu'en pensez-vous ? — Beaucoup de bien ; c'est un homme charmant, de bonne société, fort accueilli des femmes, enfin c'est un galant & honnête homme. — Tous ses amis, ses simples connoissances même, m'en parlent ainsi que vous. Je suis tenté de vous croire, je vous croirois même avec plaisir ; mais Dercilly n'a que cinq cens louis de rente, & Dercilly a une maison montée, des gens, un équipage des plus brillans. — Cela empêche-t-il d'être un homme charmant, un honnête homme ? — Non assurément ; mais Dercilly, dit-on, joue pour soutenir sa maison ; elle est tous les jours le rendez-vous d'une infinité de jeunes gens de qui le sort journalier du jeu fait toute l'existence. Dercilly est de toutes leurs parties ; il n'est pas heureux & perd souvent. — J'en conviens, mais c'est un beau joueur ; vous auriez de la peine à démêler dans ses mouvemens ou sur son visage s'il perd, ou s'il gagne. Souvent quand il perd, il est gai, plaisant, il rit même le premier de l'opiniâtreté de sa mau-

vaiſe fortune. Gagne-t-il, il eſt modeſte, il plaint les joueurs que le ſort maltraite, il leur offre de l'argent; il fait plus, il les preſſe d'en accepter. Il n'eſt pas poſſible de mettre plus de nobleſſe dans ſes procédés. — Je l'avoue; mais il doit à tous ſes gens, leur emprunte même dans des momens de criſe, il eſt ſouvent aux expédiens; le ſellier lui a porté, ce matin, un mémoire conſidérable ſur lequel il n'a reçu depuis deux ans qu'un très-léger à-compte; dix tailleurs ont renoncé à l'habiller, pluſieurs le pourſuivent; il eſt vrai qu'il a toujours eu la prudence de refuſer d'arrêter leurs mémoires. Dercilly reçoit vingt billets doux tous les matins; mais il n'eſt pas de jours qu'il ne reçoive autant d'aſſignations. Ce diamant magnifique qui brille à ſon doigt, il le doit encore à une veuve qui, après la mort de ſon mari, le lui a vendu pour en placer l'argent afin de ſoutenir ſa fille au couvent. — Je ſais tout cela, mais Dercilly a une tante immenſément riche, il en eſt l'unique héritier; à la mort de cette bonne dame, toutes les dettes de Dercilly ſe trouveront payées. — Si cette tante vit encore long-tems! Elle a ſoixante-ſept ans. — Mais ſi elle ſe remarie? — A cet âge! elle n'en fera rien, à coup ſûr. — Non, car elle eſt mariée d'avant-hier, elle a épouſé un jeune homme à qui elle a donné tout ſon bien, & Dercilly ſe trouve aujourd'hui accablé de dettes qu'il ne pourra jamais acquitter. Dercilly eſt-il un honnête-homme?

(*Journal* de Paris.)

Lettre adressée à M. de la Harpe, *sur le jour de la célébration de la Pâques de l'année* 1778.

Vous voudrez bien permettre, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous faire part de la remarque que je viens de faire au sujet de la fête de pâques, qui, dans tous les calendriers de cette année, est placée le 19 avril, tandis qu'elle devroit être, ce me semble, le 12 dudit mois. Je me souviens que dans le tems que j'étois au college, à l'instruction que l'on nous faisoit sur la fête de Pâques, l'on nous enseignoit que c'étoit une fête mobile qui se trouvoit tantôt dans un mois, tantôt dans l'autre, & que pour que toute la chrétienté puisse célébrer cette fête le même jour, il avoit été arrêté que tous les ans elle se solemniseroit le premier dimanche d'après le 14 de la lune de mars, ou communément dit le premier dimanche de la pleine lune de mars. Et cette année, M. elle se trouve le second dimanche de la pleine lune, comme vous pouvez le vérifier.

Voici ce que je viens de trouver, à ce sujet, dans la vie de Saint-Irenée, martyr, né en Grece vers l'an 120, & évêque de Lyon.

» Il y avoit long-tems que les fideles étoient
» partagés au sujet de la fête de pâques, les
» uns croyoient qu'il falloit la célébrer le 14
» de la lune après l'équinoxe, ou quelque jour

» de la semaine qu'il arrivât : & c'étoit la pra-
» tique de l'Asie-mineure : d'autres soutenoient
» que l'on ne devoit solemniser la résurrec-
» tion de Jesus-Christ que le dimanche. La dif-
» férente pratique que l'on suivoit sur cela dura
» fort long-tems sans troubler la paix de l'église.
» Mais le pape Victor qui succéda à Saint Eleu-
» there, voulut réduire toute l'église à l'unifor-
» mité sur ce point : on rassembla des conciles
» en différentes provinces, & Saint-Irénée en
» tint un aussi dans les Gaules. Par-tout il fut
» arrêté que l'on devoit célébrer la pâques le
» dimanche d'après le quatorzieme de la lune,
» suivant l'usage de Rome, & non le quator-
» zieme même, suivant l'usage des Asiatiques. «

Comme il a toujours été d'usage, & même réglé, comme vous voyez, de célébrer la pâques le premier dimanche de la pleine lune de mars, & que cette année elle est reculée de huit jours, oserois-je vous prier de faire décider ce cas qui n'est nullement ordinaire; & je crois, moi, Monsieur, que si il n'y a pas d'autres raisons que le défaut de calcul des astronomes, pour remettre les choses dans leur état naturel, le carême cette année ne devoit avoir que cinq semaines, & pour-lors conformément aux anciens usages nous célébrerions la pâques le premier dimanche d'après le 14 de la lune, & pâques se trouveroit le 12 avril au lieu du 19 qu'il est placé dans le calendrier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le baron de LARCHIER, lieutenant des maréchaux de France, & officier au régiment de Bourgogne, cavalerie.

Nota. Dans l'hiſtoire des conciles, par M. Hermand, chapitre V., il eſt dit que dans le concile de Nicée le premier réglement que l'on fit fut de fixer le jour que l'on devoit célébrer la fête de pâques, & on ordonna que toutes les égliſes feroient la ſolemnité de la réſurrection non plus le 14 de la lune, mais le dimanche qui ſuivroit la pleine lune après l'équinoxe du printems.

RÉPONSE à la lettre précédente.

PRINCIPES.

1°. L'Equinoxe du printems, ſelon le calendrier eccléſiaſtique, a été établi par le concile de Nicée au 21 mars, indépendamment de l'équinoxe aſtronomique.

2°. L'épacte courante de l'année dans le calendrier déſigne le jour de la nouvelle lune eccléſiaſtique, ainſi le quatorzieme jour après la nouvelle lune eſt le jour de la pleine lune eccléſiaſtique.

3°. La Pâque doit être célébrée, non pas le 14 de la lune de mars eccléſiaſtique, s'il arrive un dimanche, mais toujours le dimanche qui ſuit immédiatement le 14 de la lune eccléſiaſtique de mars dans l'ordre des épactes établi dans le calendrier par Grégoire XIII.

Regle pour trouver le jour de Pâques.

1°. On cherche dans le calendrier à quel jour

du mois répond l'épacte de l'année dont il s'agit, ce qui est la même chose que le jour de la nouvelle lune ecclésiastique, entre le 8 mars inclusivement, & le 5 avril aussi inclusivement.

2°. Ayant trouvé le jour auquel répond l'épacte de l'année, on compte 14 jours, en y comprenant celui auquel est assigné l'épacte de l'année, en avançant dans l'ordre des jours & des mois, pour lors le jour auquel tombe le 14 est celui de la pleine lune ecclésiastique.

3°. Enfin, sans avoir égard à ce que ce jour, trouvé pour être celui de la pleine lune paschale, soit un dimanche ou non, on descend dans l'ordre des jours, & le premier jour auquel répond la lettre dominicale courante de l'année doit être le jour de Pâques.

EXEMPLE.

En l'année 1778, *l'épacte est* 1, *la lettre dominicale est* D.

1°. On cherche l'épacte 1 dans le calendrier, entre le 8 mars & le 5 avril inclusivement, on la trouve à côté du 30 mars. Ainsi voilà le jour de la nouvelle lune ecclésiastique le 30 mars.

2°. On compte 14 jours depuis le 30 mars, en y comprenant ledit 30 mars, on trouve que le quatorzieme jour, ou le jour de la pleine lune paschale ecclésiastique tombe au 12 avril, lequel est un dimanche; mais selon le troisieme

principe on ne doit jamais célébrer la Pâque le jour de la pleine lune paſchale.

3°. On cherche dans le calendrier le jour le plus prochain auquel répond la lettre dominicale *D* courante pour l'année 1778, on la trouve à côté du 19 avril, par conſéquent on a dû célébrer le jour de Pâques en 1778 le 19 avril.

DESPAGNE, *Minime.*

(*Journal de politique & de littérature.*)



POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRE

SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

QUAND je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Ce grain de sable informe, aride & sombre,
Où l'homme & l'ours habitent confondus;
Humilié de la foiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande : est-ce là le domaine
Où la nature a confiné son roi?
  Et, si l'enceinte où se borne ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des cieux,
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;
Loin des soleils qu'observe Cassini,
Si l'éternel a, de ses mains fécondes,
Laissé tomber des millions de mondes,
Les a semés dans l'espace infini;
Dans cet abîme immense, inaccessible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terrestre? Et nous, tes habitans,
Que sommes-nous dans l'espace & le tems?
  Et cependant voyez l'homme en sa sphere;
Voyez, ami, cet être ingénieux,
De la nature, émule industrieux,

L'étudier au moment qu'elle opere;
Suivre son cours, épier son dessein,
Et, de ses loix dévoilant le mystere,
Chercher les arts renfermés dans son sein.
Si l'homme est grand, c'est par ce don si rare
De suppléer à la nature avare;
C'est quand le feu, ce fléau menaçant,
Sous son empire, esclave obéissant,
Vient, dans ses mains, amollir & dissoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des présens des cieux,
Le plus funeste ou le plus précieux.
Si l'homme est grand, c'est quand lui-même en butte
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par son adresse, il évite sa chûte;
Qu'en un palais il transforme sa hutte,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés
A se suspendre en voûte façonnés.
C'est quand il ose élever sur les ondes
Un pont flottant qui joindra les deux mondes;
Lorsqu'il commande à l'humide élément
Sous ses vaisseaux de fléchir mollement;
Qu'il tient les vents enchaînés dans la toile;
Et, si le ciel s'obscurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laisse le soin de diriger la voile.
Est-ce à l'instinct, secondé du hasard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art?
Non, c'est à toi, compagne du génie,
Raison céleste, immortelle Uranie.
Mais l'infidele, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta secrette ennemie;
Et, dans tes droits souvent mal affermie,
A ta rivale on le voit obéir.
Fille des sens, aimable enchanteresse,
Vive & féconde imagination,

Quels ſont tes jeux & ta ſéduction ?
Tu captivois les ſages de la Grece ;
Tu les trompois ces crédules amans ;
Pour la nature, ils prenoient tes fantômes :
Pour ſon hiſtoire, ils donnoient tes romans.
L'un, dans ton ſein puiſoit ſes élémens :
L'autre, à ton gré, combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers ;
Par une ſecte, une ſecte eſt chaſſée,
Par une erreur, une erreur effacée ;
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers,
Et du Portique, en paſſant au Licée,
C'eſt un autre ordre, un nouvel univers.
Et ! toutefois quel reſpect fanatique
Pour ces erreurs n'ont pas eu nos ayeux ?
Malheur à qui leur déſilloit les yeux !
Malheur à qui touchoit l'idole antique !
Si Copernic oſe briſer les cieux,
De Ptolomée, il brave le tonnerre ;
Si Galilée oſe apprendre à la terre
Qu'elle ſe meut, c'eſt un ſéditieux,
A qui par-tout on doit livrer la guerre.
C'eſt-là qu'on voit ce qu'il en a coûté,
Pour nous tirer de cette longue enfance ;
Comme un fléau, le vrai fut redouté,
Et contre lui, l'homme étoit en défenſe.
Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la phyſique il jette un œil ſévere.
C'eſt un abyme où, d'écueil en écueil,
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil.
A la lueur trompeuſe & paſſagere
Des feux volans répandus dans la nuit ;
Il voit errer l'opinion légere,
Qu'un ſouffle éleve & qu'un ſouffle déttruit.
» Où ſommes-nous, dit-il ? quelle démence
» Nous fait voguer ſur cette mer immenſe

» Sans gouvernail & dans l'obſcurité ?
» Ployons la voile où finit la clarté.
» C'eſt bien aſſez qu'une vaine imprudence
» Ait égaré l'univers deux mille ans ;
» Sachons douter. La tardive évidence
» Veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance,
» Et la raiſon doit marcher à pas lents «.
Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'égara de nouveau :
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avoit tracé la ligne.
Deſcarte enfin, infracteur de ſes loix,
Livré lui-même à l'attrait du génie,
Se fait un monde & diſpoſe à ſon choix
De la matiere à ſon gré définie.
Son plan, ſublime en ſa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes,
De ce grand tout ſaiſir l'extrêmité,
Tel eſt ce plan qu'il avoit médité,
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes.
Newton, plus ſage en ſa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Dans ſa retraite, aſyle du ſilence,
En meſurant les cieux, il les balance.
Tout eſt ſoumis à la commune loi :
Tout, dans le monde, attire tout à ſoi.
Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaiſſe,
La même cauſe & l'éleve & l'abaiſſe.
Qu'une comete aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos ayeux allarmés,
Tremblans de même, au retour d'une éclipſe :
L'homme aujourd'hui la voit ſans s'effrayer,
Hâter ſa courſe, & tracer ſon ellipſe,
Dont le ſoleil eſt le brûlant foyer.
Pourſuis, mortel : ſur la nature entiere,

Il t'eſt permis d'étendre tes regards;
De calculer ſa marche & ſes écarts;
D'analyſer un rayon de lumiere :
Mais garde-toi de ſonder les ſecrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiſcrets;
De demander à la cauſe premiere
Quel fut ſon plan, ni quels ſont ſes décrets.
Je crains ſur-tout un ſavant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obſcure nuit,
En m'annonçant la clarté qui me fuit.
Rêveurs fameux, dans l'eſſence des choſes,
Avec quel ſens croyez-vous pénétrer?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets : mais les cauſes
Qui peut les voir? qui peut les démontrer?
Le mouvement, la durée & l'eſpace
Sont un chaos ténébreux & profond,
Où mon eſprit s'abîme & ſe confond.
De la matiere on touche la ſurface :
Mais qui jamais en a ſondé le fond?
Je vis, je ſens, un Dieu m'a donné l'être;
Je ne ſais quoi, que j'appelle des corps,
Ebranle en moi je ne ſais quels reſſorts :
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connoître
De ſoi, du monde, au-dedans, au-dehors;
Des vérités voilà quel eſt le nombre.
Sages altiers, en avez-vous appris
Une de plus? vous nous en donnez l'ombre.
L'illuſion regne dans vos écrits :
Embelliſſez du moins cette chimere;
Souvent Platon eſt menteur comme Homere :
Mais il en a le vivant coloris.
Sombre Paſcal, tu n'as peint que toi-même,
En nous faiſant la peinture d'autrui.
Plus ingénu, Montaigne, ſans ſyſtême,
Nous a peint tous, en nous parlant de lui.

J'aime un censeur qui fait un badinage
De ses leçons : c'est l'adresse du sage.
L'homme est farouche : il faut l'apprivoiser ;
Il est enfant : il le faut amuser.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, sans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidele, injurieux critique,
S'il me noircit, je le brise à l'instant.
Censeurs amers, votre sombre sagesse
N'est point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, sans doute, avec plus de largesse,
M'a pu doter ; quelquefois je lui dis :
» Qui t'empêchoit de me donner des aîles,
» Comme à l'oiseau qui plane aux champs de
» l'air ?
» Né pour jouir des clartés immortelles,
» Etois-je fait pour ramper comme un ver ?
» Mixte bisarre & du singe & de l'ange,
» D'un feu divin par ton souffle animé,
» Les yeux au ciel & les pieds dans la fange ;
» Par un corps vil devois-je être opprimé ?
» De biens, de maux, à quoi bon ce mélange ?
» Ah ! plus heureux, t'aurois-je moins aimé ?
Puis tout-à-coup : » suis-je si misérable ?
» Dis-je à moi-même, il faut me consoler.
» Un sort plus doux eût été préférable :
» Mais, tel qu'il est, me doit-il accabler ?
» Ramper, voler, sont au fond même chose.
» Qu'importe, hélas ! où l'atôme repose ?
» L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
» Subtil, épais, clair, obscur, sec, humide,
» N'est bien ou mal que par le sentiment
» Qu'on en reçoit : où la douleur réside,
» Là, tout est mal : où le plaisir préside,
» Là, tout est bien. Le bœuf & la fourmi,
» L'homme & la brute ont le même ennemi :
» C'est la douleur ; elle est un mal sans doute ;

» A la nature, il vient je ne ſais d'où :
» Mais c'eſt le ſeul enfin qu'elle redoute.
» Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte;
» Diſoit un ſage, & ce ſage étoit fou. "
A cela près, tout eſt bien dans le monde.
Pour nos beſoins, la nature eſt féconde.
Qui n'a qu'un ſens ne connoît qu'un plaiſir,
Mais il ſuffit à qui n'a qu'un deſir.
La taupe, heureuſe en fuyant la lumiere,
Dans les ſentiers qu'a creuſé ſon muſeau,
Se dit tout bas : » que je plains cet oiſeau
» Dont le ſoleil éblouit la paupiere !
» Il fuit la flêche, il ſe prend au réſeau : "
Je ſuis, comme elle, aveugle en mon eſpece.
Je le ſais bien : mais faut-il pour cela
Me déſoler, m'injurier ſans ceſſe ?
Me ſuis-je fait ? me ſuis-je placé-là ?
-- L'homme eſt ſuperbe, il ſe flatte, il s'oublie !
— Qu'importe encor ?... cette utile folie
L'éleve ſeule au deſſus du néant.
-- Il eſt un nain : il ſe croit un géant.
-- Laiſſez-le faire : il trouvera bien vîte
De ſa grandeur l'affligeante limite ;
C'eſt un malheur d'être foible & léger :
Mais un plus grand, c'eſt de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de ſeigle,
Croit entaſſer Oſſa ſur Pelion,
Pour la punir de la rebellion,
Du haut des cieux, verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter ? Pour lui, quel ennemi !
Il rit de l'homme ; il rit de la fourmi.
Non, dans l'excès d'un zele attrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux :
Ce grand moteur que vous nommez jaloux,
Ainſi que vous, ne ſent pas la colere ;
Et je ſerai reçu, ſans vous déplaire,
Entre ſes bras, tout auſſi-bien que vous.

De mon bonheur, consolez-vous d'avance :
Pour son plaisir, un Dieu m'a fait : eh bien !
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre prévoyance,
Il me damnât : mais il n'en sera rien.
Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix, & cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes ?
Contre lui même, inspirez de l'effroi,
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur & sans foi,
A ce brigand qui regne pour détruire,
Et dont la force est la suprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchans,
Contre nous seuls, aurions-nous de la haine ?
Ferions-nous pis, si nous étions méchans ?
Pourquoi troubler, par vos plaintes ameres,
De nos plaisirs les lueurs passageres ?
Ils sont si courts & si peu dangereux !
On les compare à des ombres légeres :
Soit ! mon sommeil est embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergeres,
Sont de faux biens : mais ils flattent nos vœux.
Ah ! laissez-nous ces douceurs mensongeres :
Avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux ?

EPIGRAMME.

AH ! treve amour, treve quelques momens !
Et ſouffre au moins que ma muſe reſpire ;
Trop j'ai vanté les plaiſirs des amans :
Chantons Damis, le ſoutien de l'empire.
Qu'il eſt prudent, même alors qu'il ſe bat !
Pour ſes chevaux, quels ſoins ! comme il les traite ! ...
L'un eſt boiteux, & le mene au combat :
L'autre eſt rapide, & ſert pour la retraite.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

ÉPITRE A JULIE.

LA fille d'Auguſte, dit-on,
Célebre autrefois ſous ton nom,
Brûla pour le galant Ovide ;
Et celui-ci, trop peu ſecret,
Suivant ſa vanité pour guide,
Banni par lettre de cachet,
Au fond des déſerts de Scythie,
Alla finir ſa triſte vie,
Pour n'avoir pas été diſcret.
Moi, dans l'ardeur qui me domine,
Près de ta friponne de mine,
Je n'ai point ce riſque à courir ;
Nous pouvons tous deux nous chérir,
Et ſans craindre qu'on le remarque,
Donner à nos feux libre cours :
Empereur, prince, ni monarque,

N'ont rien à voir dans nos amours.
Auſſi veux-tu que je t'adreſſe
Quelque fleurette dans mes vers :
Mais je n'ai point, je le confeſſe,
Cet orgueil d'afficher mes fers.
C'eſt toujours par délicateſſe
Que j'ai peu chanté ma maîtreſſe ;
Et c'eſt offenſer, ſelon moi,
Celle à qui l'on donna ſa foi,
Que de divulguer ſa tendreſſe :
Le myrthe eſt ennemi du vent ;
Arbre d'amour & du myſtere,
Il cherche préférablement
Les abris d'un clos ſolitaire,
Et mourroit bientôt en plein champ.
On doit féliciter Catule,
Properce, Gallus & Tibulle,
De n'avoir chanté que leurs feux ;
Leur indiſcrétion charmante,
Nous a valu ces vers heureux,
Qui, ſemés de tendres aveux,
Ainſi qu'une ſource abondante,
Du fond de leur cœur amoureux ;
Couloient ſous leur plume élégante.
J'aime bien mieux en vérité,
Même cette publicité,
Qu'ils donnoient jadis à leurs flammes ;
En ornant du nom de leurs dames,
Leurs hymnes, chauds de volupté,
Que cette réſerve traîtreſſe
Des vains rimeurs de notre tems ;
Dont les hommages tranſparens
Laiſſent deviner leur Lucrece ;
Qui de ſang froid parlent d'ivreſſe,
De feux & de tranſports brûlans :
Auteurs & galans par manie,
Encore enfans par le génie,

Mais amans déja vétérans.
Tous ces Narcisses demi-chauves,
Qui n'ont vécu qu'en des alcôves,
Si l'on en croit à leurs écrits,
Et dont les frivoles esprits
Font si souvent gémir les presses
En l'honneur de leurs billets doux,
Feroient mieux pour eux & pour nous
De n'ennuyer que leurs maîtresses.

Par M. LE MIERRE.

ÉPIGRAMME.

LES Arabes ! les Juifs, ouf ! ouf, je n'en puis plus !
Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte ?
Pour enterrer ma femme, exiger vingt écus !
J'aimerois presqu'autant qu'elle ne fût pas morte.

Par M. L. PONS.

LE PRINTEMS.

QUELS parfums ! quels accords ! quelle vive lumiere
Dissipe l'infidele essain
Des songes trompeurs du matin,
Qui voltigeoient sur ma paupiere !
Une céleste joie a pénétré mon cœur.
S'exhalant par degrés, une fraiche vapeur
Dans l'air au loin vient se répandre ;
J'entends les accens du bonheur....
Printems, heureux printems, c'est toi qui va descendre.

De myrthe & de roses paré,
De ta jeune cour entouré,
Tu vas paroître, & tu vas rendre
Aux bois rians leurs doux concerts,
A nos prés leurs couleurs nouvelles,
Aux zéphirs leurs brillantes aîles,
Les jours sereins à l'univers.

De rompre le bouton qui la tient prisonniere,
Chaque fleur semble se hâter :
Chacune veut se disputer
L'honneur de fleurir la premiere,
Pour t'envoyer son pur encens,
Et, la premiere, offrir son hommage au printems.
Les zéphirs, dans leurs jeux folâtres,
Ont devant toi chassé les aquilons;
Ces Dieux légers ont pour théatres
Les côteaux, les champs, les vallons.
Ils s'égarent sur nos rivages,
Se dispersent dans les forêts,
Et sous la voûte des feuillages,
Deviennent confidens des amoureux secrets.

L'un d'eux à plaisir se rappelle
L'asyle, où, vers le soir, son regard indiscret
Surprit dans le fond d'un bosquet,
Une beauté tendre & rebelle,
Qui, sous la verdure nouvelle,
Et se croyant seule, écoutoit
L'air qu'un berger chantoit pour elle.
L'autre, avec un souris malin,
Contemple ce lit de fougere,
Où, dans son vol plus libertin,
Soulevant la gaze légere,
Il fit rougir une bergere
Par l'audace de son larcin.

Et de ton regne & de tes fêtes,

Printems, j'attendois le retour :
L'enfant aîlé, le Dieu d'Amour,
Te doit l'honneur de ses conquêtes.
Il te laisse régner pour régner à son tour ;
Et parcourant des yeux les tranquilles bocages,
Te presse d'épaissir leurs fortunés ombrages,
Qui serviront sa gloire avant la fin du jour.

Par M. le marquis DE PEZAI.

LE MORT PARLANT,

CONTE,

Tiré des Facéties du Pogge.

JADIS à Rome étoit un bon garçon,
Nommé Simplice, animal si crédule,
Qu'on le voyoit donner, sans nul soupçon,
Dans un panneau, tant fut-il ridicule.
Pour s'amuser, certains drôles un jour
Firent complot de lui jouer un tour
D'espece neuve, & trop cruel sans doute.
L'un de ces gars, aposté sur sa route,
Vint l'aborder, d'un air tout stupéfait :
„ Eh ! mon ami, comment te voilà fait !
„ S'écria-t-il : par quelle maladie,
„ Ta face est-elle à ce point enlaidie ? "
„ Malade, moi ! parbleu je ne sens rien :
„ Vous plaisantez, je me porte fort bien. ".
Un autre arrive, & redoublant la dose,
Lui fait, du moins, croire à demi la chose.
Mais un troisieme enfin complettement
Le persuade. " Etes vous homme sage,
„ De vous montrer avec un tel visage,

„ Hors du logis, lui dit-il gravement?
„ Ah ! ſi j'étois en même circonſtance,
„ Des médecins attendant l'aſſiſtance,
„ Entre mes draps, je me tiendrois bien coi. "
„ Oui, dit Simplice.... ah ! Meſſieurs, je vous
croi ;
„ Vous m'éclairez ſur le mal qui m'oppreſſe :
„ Je ſuis au vrai d'une extrême foibleſſe ;
„ Veuillez m'aider à retourner chez moi. "
Très-volontiers, on lui rend cet office ;
On déshabille, on couche le jocriſſe ;
Un faux docteur vient en robe, en rabat ;
Se préſenter auprès de ſon grabat ;
Tâte ſon pouls, en ſecouant l'oreille ;
Dit que jamais fievre ne fut pareille,
Que le malade, à ce qu'il peut juger,
N'échappera d'un ſi preſſant danger.
Les aſſiſtans confirment ce préſage ;
A les ouïr, le mal croît par dégrés :
Déja ſes yeux ſont couverts d'un nuage ;
Déja ſes traits ſont tous défigurés.
Remarquez-vous cette horrible grimace ?
Ses pieds ſont froids ; ſa langue s'embarraſſe ;
Il n'en peut plus. Ah ! le voilà paſſé.
Requieſcat à jamais *in pace.*
Déclaré mort, il ne dit le contraire.
Seul contre tous prétendre avoir raiſon,
Même en tel cas, lui ſembloit téméraire.
A ſon deſtin, on vit ce franc oiſon
Se réſigner : on le vit, ſans murmure,
Prendre d'un mort & l'air & la poſture ;
Et ſe garder ſi bien d'ouvrir les yeux,
Qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.
Incontinent, dans le creux d'une biere,
On étendit le corps du pauvre humain ;
Et tôt après, on ſe mit en chemin,
Pour le conduire au prochain cimetiere.

Mais obſervez que dans Rome, pour lors,
C'étoit déja, comme aujourd'hui, l'uſage
Qu'à découvert on tranſportât les morts,
Et qu'en entier ſe montrât leur viſage.
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,
S'enquiert tout haut quel homme on va nicher
Si leſtement dans ſa maiſon derniere.
C'eſt, lui dit-on, Simplice. Ah! reprend-il,
Il eſt donc vrai que cet eſprit ſubtil
Eſt pour toujours privé de la lumiere!
Dieu ſoit loué, de délivrer ces lieux
Du plus grand ſot qu'on ait vu ſous les cieux!
A ce propos choquant & malhonnête,
Le trépaſſé leve ſoudain la tête.
„ O l'inſolent, qui vient me quereller
„ Après ma mort, dit-il, tout en furie!
„ Va, ſi Simplice étoit encore en vie,
„ Tu trouverois, coquin, à qui parler."

Par M. HARDUIN.

LETTRE écrite à M. DE SAINT-MARC par M. DE VOLTAIRE, le lendemain du couronnement de ſon buſte ſur le théatre de la comédie. (*)

MONSIEUR,

J'AI appris que c'eſt vous qui daignâtes hier vous amuſer à me donner l'immortalité dans les plus jolis vers du monde. Ils ont appaiſé les ſouffrances que la ſuite de ma maladie me fait encore

(*) *Voyez* le journal dernier, pag. 296--297.

éprouver

éprouver. Si je ne ſuis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un ſi bel uſage, je vous ſupplie du moins d'agréer ma vive reconnoiſſance, & le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

VERS

ENVOYÉS, quelques jours après, à M. DE ST. MARC par M. DE VOLTAIRE.

VOus daignez couronner aux jeux de Melpomene,
D'un vieillard affoibli les efforts impuiſſans.
Ces lauriers, dont vos mains couvroient mes cheveux blancs,
Etoient nés dans votre domaine.
On ſait que de ſon bien tout mortel eſt jaloux.
Chacun garde pour ſoi ce que le ciel lui donne.
Le parnaſſe n'a vu que vous
Qui ſût partager ſa couronne.

VERS de M. DE VOLTAIRE à Madame HEBERT, qui lui avoit envoyé deux remedes, l'un contre l'hémorrhagie, l'autre contre une fluxion ſur les yeux.

JE perdois tout mon ſang, vous l'avez conſervé.
Mes yeux étoient éteints, & je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois ſauvé,
Grace ne vous ſoit point rendue.
Vous en faites autant pour la foule inconnue

De cent mortels infortunés.
Vos ſoins ſont votre récompenſe.
Doit-on de la reconnoiſſance
Pour les plaiſirs que vous prenez ?

Vers de M. de Voltaire, à M. le Prince de Ligne, au ſujet du faux bruit de ſa mort annoncée dans la gazette de Bruxelles.

Prince dont le charmant eſprit
Avec tant de graces m'attire,
Si j'étois mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du ſombre empire ?
Car je ſais très-bien qu'il ſuffit
De quelques ſons de votre lyre.
C'eſt ainſi qu'Orphée en uſoit
Dans l'antiquité révérée ;
Et c'eſt une choſe avérée,
Que plus d'un mort reſſuſcitoit.
Croyez que dans votre gazette,
Lorſqu'on parloit de mon trépas,
Ce n'étoit pas choſe indiſcrette ;
Ces Meſſieurs ne ſe trompoient pas :
En effet, qu'eſt-ce que la vie ?
C'eſt un jour ; tel eſt ſon deſtin :
Qu'importe qu'elle ſoit finie
Vers le ſoir ou vers le matin ?

ACADÉMIES.

SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

Eloge de feu Mgr. LE DAUPHIN, *proposé par une société particuliere.*

UNe société qui s'intéresse aux progrès de l'éloquence, & qui desire vivement de voir régner la religion & les mœurs, propose l'éloge de monseigneur le DAUPHIN, pere de LOUIS XVI, notre auguste monarque ; & un prix de 1200 liv. au discours qui aura le mieux rempli ses vues à cet égard. Un sujet aussi grand doit exciter le zele de tous les citoyens, & ranimer le vrai talent par-tout où il existe.

Cette société desire que monseigneur le Dauphin soit présenté dans cet éloge comme un prince dont la religion a consacré toutes les vertus, & dont la premiere a été de se dérober à l'admiration de son siecle. Tout ce qui pourroit porter l'empreinte des opinions nou-

velles, ſera abſolument banni de ce diſcours. Les qualités rares de monſeigneur le dauphin, ſes grandes vertus miſes dans tout leur jour, voilà la ſeule tâche que l'on impoſe.

On exhorte les jeunes auteurs qui voudront concourir, à s'y préparer par la lecture des grands modeles, que le dernier ſiecle a fournis à la véritable éloquence.

Les diſcours ſeront adreſſés, francs de port, avant le premier mars 1779, *à M. Jorry, imprimeur-libraire, rue de la Huchette.*

Le prix ſera délivré dans les premiers jours de mai 1779.

Les diſcours ſeront d'une heure & demie de lecture au plus; ils ſeront écrits d'une maniere très-liſible : le nom de l'auteur avec ſon adreſſe ſera cacheté, & l'on ne rompra le cachet que dans le cas où le diſcours ſera couronné.

Les 1200 livres ſont dépoſées entre les mains de M. Morin, notaire, rue & vis-à-vis de St. Paul, à Paris.

(*Journal* de Paris.)

I I.

ACADÉMIE royale des belles-lettres, ſciences & arts de Bordeaux.

L'académie avoit deux prix à diſtribuer : un (ſimple) pour lequel elle avoit demandé qu'on établît ſur des preuves ſolides, *comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains; & quels furent ſous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ſes habitans.*

Et un (double) qu'elle avoit deſtiné à cette queſtion, *s'il ne ſeroit pas poſſible de procurer à la ville de Bordeaux une plus grande abondance de bonnes eaux, & quels ſeroient les moyens de les y conduire & de les y diſtribuer, les plus ſolides, les moins ſujets à inconvéniens, & en même-tems les moins diſpendieux.*

N'ayant reçu aucune piece ſur le premier de ces deux ſujets, elle le repropoſe pour l'année 1780.

Quant au ſecond, n'ayant trouvé dans ce qu'elle a reçu, qu'une ſimple indication de quelques ſources qui pourroient procurer à Bordeaux les ſecours que cette compagnie a eus pour objet, & des lieux où ces ſecours pourroient être diſtribués, avec quelques états ſuperficiels des frais qu'il en coûteroit; ſans analyſe des eaux qui en conſtate la bonne qualité, ſans diſcuſſion du meilleur choix à faire pour les tuyaux de leur conduite, ſans détails d'opérations qui en établiſſent les pentes & contrepentes : & ne trouvant ainſi ſes vues & les conditions de ſon programme, que très-imparfaitement remplies, elle a auſſi jugé à propos de redonner ce même ſujet, & elle le repropoſe pour 1779, en invitant ceux qui voudront s'en occuper, à ne pas tant négliger, en le traitant, les points principaux de la queſtion.

Cette compagnie aura donc deux prix doubles à diſtribuer en 1779; celui qu'elle réſerve ici, pour cette année, & celui qu'elle deſtina, l'année derniere, pour la même époque, à l'auteur qui indiquera le mieux *quelles ſont*

les principales causes qui font que les cheminées fument, & quels seroient les moyens d'obvier & de remédier, par principes, à *cet inconvénient.*

A l'égard de ce sujet, elle espere qu'on aura suffisamment compris que son intention n'a pas été de se contenter qu'on lui indiquât des moyens *d'empêcher les cheminées de fumer*, qui ne seroient que l'effet du tâtonnement ou du hasard, & qu'elle n'admettra que ceux qui seront déduits des vrais principes de la physique, combinés & réunis avec ceux de l'architecture, dans la construction des cheminées.

Pour l'année prochaine, elle rappelle qu'elle aura aussi deux prix à donner : un, double, destiné à cette question : *indiquer les propriétés médicinales du regne animal, celles sur-tout des viperes, des écrevisses, des tortues, des cloportes, & du blanc de baleine ; en donner l'analyse chymique, & l'appuyer d'observations faites avec soin dans les maladies.*

Et un, extraordinaire ; pour sujet duquel elle a demandé que l'on *indiquât les différentes especes de plantes qui nuisent le plus aux prairies ; & quels seroient les moyens les plus efficaces, les mieux constatés par l'expérience, & les moins coûteux, pour les détruire radicalement ; particuliérement celle que les Botanistes désignent par le nom d'*Equisetum palustre, brevioribus setis, *connue en France sous le nom de* Prêle, *ou* Queue de cheval, *& en terme vulgaire dans la Guienne, sous celui de* Rouganet.

Les prix *simples* que cette compagnie distribue, fondés par M. le duc de la Force, sont

une médaille d'or, de la valeur de trois cens livres : les *doubles* ſont compoſés d'une pareille médaille, & d'une ſomme de trois cens livres en argent.

Elle prévient les auteurs qui voudront concourir pour ces prix, que, paſſé le premier avril des années pour leſquelles ils ſont aſſignés, elle ne recevra point leurs ouvrages. Elle les avertit auſſi qu'elle rejette les pieces qui ſont écrites en d'autres langues qu'en François ou en Latin ; & qu'elle n'admet point non plus au concours, celles qui ſe trouvent ſignées par leurs auteurs. Elle les prie d'avoir l'attention de ne point ſe faire connoître. Ils mettront ſeulement une ſentence au bas de leurs ouvrages, & y joindront un billet cacheté, ſur lequel la même ſentence ſera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités & leurs adreſſes.

Les paquets ſeront affranchis de port, & adreſſés à M. de Lamontagne, *conſeiller au parlement, & ſecrétaire-perpétuel de l'académie.*

Cette compagnie devoit diſtribuer, au commencement de la préſente année, un prix extraordinaire de 1200 livres, qu'un généreux citoyen de Bordeaux avoit conſigné entre ſes mains pour le mémoire où l'on indiqueroit *les meilleurs moyens de préſerver les negres qu'on tranſporte de l'Afrique dans les colonies, des maladies fréquentes, & ſi ſouvent funeſtes, qu'ils éprouvent dans ce trajet.* Comme elle n'a été ſatisfaite d'aucun des ouvrages qu'on lui a préſentés ſur ce ſujet, le citoyen dont nous avons parlé a deſiré que la même ſomme de 1200 liv. ſer-

vît de prix pour quelque autre queſtion. Cette compagnie demande, en conſéquence, *le moyen de prévenir, dans l'uſage ordinaire d'allaiter les enfans trouvés, les dangers qui en réſultent, ſoit pour ces enfans, ſoit pour leurs nourrices, & par une ſuite néceſſaire, pour la population en général, ou bien que l'on indique la méthode la meilleure, & en même tems la plus économique, de ſuppléer au lait de femme pour la nourriture de ces enfans.* Frappé de l'importance de cette queſtion, M. Dupré de Saint-Maur, intendant de Bordeaux, a fait remettre à l'académie la ſomme de 800 liv., pour être ajoutée aux 50 louis qui devoient originairement former le prix, enſorte que ce dernier ſera de 2000 liv.; la même ſociété l'adjugera le 25 août 1781; elle avertit que parmi les divers moyens qu'on pourra lui propoſer, elle accueillera uniquement ceux qui ſeront fondés ſur des expériences authentiques. Les mémoires, écrits en françois ou en latin, doivent être envoyés, dans le courant du mois de Janvier 1781, *à M. Dupré de Saint-Maur, intendant de Bordeaux*, ou bien adreſſés, francs de port, *à M. de Lamontagne, conſeiller au parlement, & ſecrétaire perpétuel de l'académie de la même ville.*

(*Mercure de France; Journal Encyclopédique.*)

III.

ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

Extraits des mémoires lus dans une séance publique de l'Académie.

N°. I. Mémoire sur les causes de la haine personnelle qu'on a cru remarquer entre Louis-le-Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, par M. Gaillard.

Les guerres entre Louis-le-Gros, roi de France, & Henri premier, roi d'Angleterre, comparées aux précédentes, ont paru plus animées, plus opiniâtres; on a cru qu'elles avoient eu pour principe une animosité personnelle, qui n'avoit pas éclaté de même entre leurs prédécesseurs.

Quelques auteurs modernes ont attribué cette haine personnelle des deux princes, à une querelle qu'ils avoient eue dans leur enfance à Conflans-sur-Oyse, en jouant aux échecs; querelle qu'ils représentent comme si vive, & dans laquelle les deux jeunes princes s'étoient outragés si cruellement, qu'elle avoit donné lieu à la derniere guerre qui s'étoit élevée entre Philippe I, pere de Louis, & Guillaume le Conquérant, pere de Henri.

M. Gaillard fait voir que l'histoire de cette prétendue querelle de Louis & de Henri aux échecs,

est sans aucun fondement : 1°. elle n'est rapportée que par quelques écrivains modernes sans autorité. Aucun auteur contemporain, &, pendant cinq siecles, aucun historien n'en a parlé; on n'en trouve point de traces avant le seizieme siecle : elle a été abandonnée & rejetée par tous les écrivains qui ont eu la moindre critique; elle n'est qu'une répétition d'une autre fable tirée du vieux roman des quatre fils Aimon, où l'on voit au second chapitre une pareille querelle entre Berthelot, neveu de Charlemagne, & Regnaut, l'aîné des quatre fils du duc Aimon; querelle qui fait renaître la guerre entre Aimon & Charlemagne, autrefois ennemis.

2°. Cette histoire se détruit encore par son invraisemblance, & par l'impossibilité de la concilier avec des époques connues & certaines. Louis auroit été trop enfant, & il y avoit une trop grande disproportion d'âge entre les deux princes.

3°. Une derniere preuve que cette querelle est une fable, se tire de divers événemens arrivés entre l'époque de cette prétendue querelle, & celle du commencement des guerres entre Louis-le-Gros & Henri I. Ce fut en Angleterre que Louis alla chercher un asyle contre les persécutions de Bertrade, sa marâtre, & c'étoit Henri qui régnoit alors en Angleterre : il paroît donc, ou que la querelle prétendue n'avoit pas eu lieu, ou que Louis n'en avoit conservé de sa part aucun ressentiment, & n'en craignoit aucun de la part de Henri. Celui-ci

répondit à la confiance & à l'eſtime qu'on lui témoignoit; il fut l'appui de Louis contre Bertrade; il l'avertit de l'acharnement avec lequel cette femme le pourſuivoit juſqu'en Angleterre, & juſques dans ſa cour. Ainſi les torts que Henri I pouvoit avoir eus dans la querelle de Conflans, en la ſuppoſant réelle, avoient été bien expiés par ſa conduite envers Louis, pendant le ſéjour de ce prince en Angleterre, & dans le cours de ſes démêlés avec Bertrade. Henri s'étoit montré alors le défenſeur & bienfaiteur de Louis, qui, de ſon côté, avoir paru très-reconnoiſſant des ſervices qu'il avoit reçus de ce prince. Il paroit donc impoſſible d'attribuer au reſſentiment de la prétendue querelle de Conflans, les guerres qui s'éleverent dans la ſuite entre ces deux princes, & la haine dont ils parurent animés.

C'eſt dans les ſeuls intérêts politiques qu'il faut chercher la ſource de ces guerres, & de la haine qui en fut la ſuite. Depuis la conquête que Guillaume le Bâtard avoit faite de l'Angleterre, il n'avoit preſque pas ceſſé d'être en guerre avec Philippe I, parce que la jonction de l'Angleterre avec les provinces qu'il poſſédoit en France, le rendoit un vaſſal trop indocile & trop puiſſant. Lorſque dans les partages de ſes fils, l'Angleterre ſe trouvoit ſéparée des provinces Françoiſes, la guerre ceſſoit; elle ſe rallumoit auſſi-tôt que la réunion ſe faiſoit, ou qu'elle étoit ſeulement tentée. Cependant, Henri ayant vaincu & fait priſonnier Robert, ſon frere, à la bataille de Tinchebray, en 1106,

parvint à réunir les provinces Françoises avec l'Angleterre. La France auroit dû s'oppofer à ces fuccès de Henri ; mais dans ces dernieres années du regne de Philippe, la France étoit trop agitée de troubles intérieurs ; la molleffe de Philippe, la méfintelligence de Bertrade & de Louis, les révoltes continuelles de vaffaux trop puiffans, la réduifirent à être fimple fpectatrice des conquêtes de Henri & de l'oppreffion de Robert.

Louis-le-Gros, au commencement de fon regne, tourna d'abord fes armes contre cette foule de rebelles & d'ennemis domeftiques, qui renverfoient à la fois le trône & la liberté publique. Pour avoir le loifir de les réduire, il fe vit forcé d'obferver la neutralité la plus exacte fur les affaires de la Normandie, & d'entretenir la paix avec l'Angleterre. Il ne s'empreffa point d'entrer en guerre avec Henri I, comme il l'eût fait, s'il eût été guidé par cette haine aveugle, & par cet efprit de vengeance qu'on lui a fuppofés. Sa conduite, au contraire, fut très-fyftématique & très-mefurée ; la France étoit turbulente & agitée, il commença par la foumettre, & par réduire les rebelles.

Libre enfuite de fes premiers foins, moins refferré dans fon domaine, moins gêné dans fes mouvemens, plus maître de fes fujets, il fongea enfin à borner cette puiffance Angloife, dont il avoit été contraint de fouffrir l'agrandiffement & les ufurpations. Ce fut alors que commencerent ces guerres, qui ont paru plus animées que les précédentes, parce que Louis

& Henri étoient des rivaux dignes l'un de l'autre, dont les talens égaloient l'activité, qui, dans toutes les expéditions, paroissoient à la tête de leurs armées, & s'exposoient en soldats; & qui, joignant la politique aux armes, faisoient entrer les puissances étrangeres dans leur querelle, ce qu'on n'avoit guere vu jusqu'alors.

Tant que les rois d'Angleterre seroient vassaux de la France, c'est-à-dire, tant qu'ils posséderoient des provinces dans ce royaume, la guerre étoit inévitable entre les deux puissances. Voilà la grande cause qui, depuis Philippe I jusqu'à Henri II, roi de France, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à la reine Marie d'Angleterre, a rendu ces deux puissances rivales & ennemies. Tant que Henri I parut trop redoutable, la guerre, ou ne cessa point, ou ne fut que suspendue pour peu de tems. Mais dans la suite la famille de Henri, submergée à la vue du port de Barfleur, l'incertitude que la perte de son fils unique apportoit dans la succession au trône d'Angleterre, l'espérance assez plausible que le successeur, quel qu'il fût, trouveroit beaucoup de difficultés à réunir les provinces Françoises à l'Angleterre, firent cesser absolument les hostilités, & procurerent une paix solide entre Louis & Henri; preuve certaine que la véritable cause des guerres entre ces deux princes, doit être cherchée dans les intérêts politiques des deux rois & des deux nations, non dans la prétendue querelle de Conflans, fable visiblement copiée du roman des quatre fils Aimon, pour faire naître quatre sie-

cles de guerre entre deux grandes puiſſances rivales, d'une cauſe auſſi petite & auſſi frivole qu'une querelle au jeu entre deux enfans.

On a quelquefois reproché aux hiſtoriens d'avoir trop donné aux cauſes politiques, & de n'avoir pas aſſez reconnu l'influence des petites cauſes ſur les plus grands événemens ; ne pourroit-on pas auſſi juſtement faire à quelques-uns d'entre-eux le reproche contraire ? Cette idée des grands événemens produits par de petites cauſes, ne les a-t-elle pas trop éblouis ? N'a-t-elle pas eu pour eux l'attrait d'un paradoxe ? Souvent, en évaluant bien l'influence des petites cauſes ſur les grands événemens, on verroit qu'elles n'ont été que l'occaſion qui a fait éclater des diſpoſitions formées depuis long-tems par des cauſes plus générales & plus puiſſantes, & parmi ces cauſes, il n'en eſt point de plus active ni de plus efficace que les intérêts politiques.

N°. II. Mémoire ſur la philoſophie de Marc-Aurele, par M. de Rochefort.

Dans ce mémoire *ſur la philoſophie de Marc-Aurele*, M. de Rochefort pourſuit l'objet dont il s'eſt occupé dans pluſieurs mémoires précédens, où il a examiné : *quels étoient les ſentimens des anciens touchant le bonheur.* La ſecte des ſtoïciens étant celle qui a laiſſé ſur cette matiere le ſyſtême le plus élevé, & en même-tems le plus méthodique, il étoit important de voir ce que Marc-Aurele, l'honneur de cette illuſtre

secte, pouvoit nous apprendre sur cet objet si important. M. de Rochefort s'est attaché à faire voir combien le systême du bonheur chez ce philosophe empereur tenoit en quelque sorte au systême du monde; & comment l'homme, qui regarde la nature des êtres comme un vaste tout dont il fait partie, trouve dans cette contemplation raisonnée une source de courage, de bienveillance & de résignation. Avec ces vertus, l'homme ne sauroit manquer d'être heureux. La résignation le prépare à tout, le courage lui fait supporter tout, & la bienveillance lui fait aimer tous les êtres qui, comme lui, font partie de cette vaste république qu'on nomme le monde. M. de Rochefort ne s'est pas borné à ces observations, qu'il faut voir développées dans son mémoire; il s'est attaché à montrer, comme il l'avoit déja fait dans les mémoires précédens, les variations que le stoïcisme a éprouvées, & comment Marc-Aurele, éloigné de toutes les fausses subtilités des stoïciens qui l'avoient précédé, sut ramener la philosophie à des principes plus simples & plus conformes à ceux de Socrate. Ce philosophe, qui fut le pere de la philosophie, n'eut, pendant long-tems, que des enfans dégénérés. » Si la » pureté du stoïcisme, comme dit M. de Ro» chefort, se maintint quelque tems à Rome, » cet avantage étoit dû à la sagesse des Sci» pions, des deux Catons, & de tous ces vieux » Romains, qui, plus occupés d'agir pour la » république que de disserter pour la philoso» phie, jugeoient de la beauté de leur secte,

» par la grandeur de leur ame, plus que par » les démonſtrations qui leur avoient été tranſ» miſes. Mais ce qui étoit arrivé en Grece, » arriva de même à Rome. Bientôt le ſtoïciſme » altéré, demandoit & des circonſtances heu» reuſes, & une ame ſinguliérement élevée, » pour reparoître dans ſa ſimplicité premiere. « C'étoit à Marc-Aurele qu'un tel prodige devoit appartenir. M. de Rochefort fait, avec raiſon, un grand éloge des principes de cet illuſtre philoſophe, & de l'utilité qu'on en pourroit retirer. » Si jamais, dit-il, les légiſlateurs tour» nent leur attention du côté de la morale; ſi » les inſtituteurs peuvent un jour changer la » routine de leurs études, & faire de la mo» rale l'objet fondamental de leurs leçons; s'ils » veulent s'occuper de principes qui puiſſent » donner à leurs diſciples de la magnanimité, » de la bienveillance & de la réſignation, ils » n'auront point de plus parfaits élémens à ſui» vre que ceux de Marc-Aurele. Heureux le » moment où cet ouvrage deviendra un livre » claſſique pour le peuple, pour les riches & » pour les enfans des rois! «

Si le regne de Marc-Aurele fut l'époque la plus brillante du Stoïciſme, ce fut auſſi le dernier terme de ſa gloire. C'eſt l'obſervation qui termine le mémoire de M. de Rochefort. » La » ſecte ſtoïque ceſſa bientôt d'exiſter, ou plu» tôt elle ſe confondit toute entiere dans le » chriſtianiſme, devant qui toutes les ſectes » des philoſophes diſparurent, comme on dit » que les oracles ſe turent devant le meſſie. «

N°. *III. Mémoire ſur la Légion, par M.* le Beau.

La ſévérité des punitions militaires, fut, ſelon Végece, une des cauſes qui donnerent aux Romains la ſupériorité ſur les autres nations. Ils ſurent mettre en uſage, pour le maintien de la diſcipline, les deux plus puiſſans reſſorts des actions humaines, l'eſpérance & la crainte. La valeur étoit aſſurée de la récompenſe, la lâcheté ne pouvoit échapper à la punition. M. le Beau, qui s'eſt propoſé de développer tout ce qui concerne la légion romaine dans une ſuite de mémoires, a lu dans l'aſſemblée un abrégé de ſon vingt-ſixieme mémoire, où il traite des délits & des peines militaires. Loin que la profeſſion des armes mît à couvert des peines impoſées par les loix, les crimes même qui rampent dans les ténebres & qui échappent à l'œil des magiſtrats, n'étoient pas épargnés dans les armées. Une faute contre la diſcipline, ſi elle ne méritoit pas la mort, étoit punie par le retranchement de la paie, par une augmentation de travaux, par la honte de deſcendre à un ſervice inférieur, par l'ignominie, quelquefois même par la perte de la liberté, punition plus ſenſible à des ames romaines, que la perte de la vie. Les généraux furent ingénieux à imaginer des peines qui vengeoient la diſcipline, ſans leur faire perdre de braves gens pour y avoir manqué une fois. Une brigade de ſix cens chevaux, diſtinguée juſqu'alors par ſon courage, ayant pris la fuite à la bataille de

Strasbourg, Julien les fit promener dans le camp en habits de femmes. Cette honte fit renaître leur valeur ; ils montrerent dans un combat qui ſuivit peu-à-près, qu'ils étoient des hommes. Tous les crimes qui alloient à la deſtruction de la diſcipline, étoient punis de mort. La déſobéiſſance, la mutinerie, la déſertion, quitter ſon rang, perdre ſon poſte, abandonner la ſentinelle ou ſon général, vendre ſes armes, les jeter pour fuir dans une bataille, étoient autant de crimes dignes de mort. Lorſque des corps entiers étoient coupables, on les décimoit ; le ſupplice étoit d'avoir la tête tranchée, ou de périr ſous le bâton. La potence étoit réſervée aux eſclaves : tels étoient les ſupplices conformes aux loix & aux uſages. L'inhumanité de quelques empereurs en inventa d'horribles. Mais ces recherches de cruauté n'étoient que les effets du caractere perſonnel de ces princes, plus oppoſé encore aux mœurs romaines, que les crimes qu'ils puniſſoient.

N°. IV. Mémoire ſur les édits des Ediles, par M. Bouchaud.

Cette diſſertation eſt la ſuite des différentes recherches que cet académicien a faites ſur les édits des magiſtrats Romains, & qui lui ont fourni la matiere de quatre mémoires qu'il a lus à l'académie. Dans celle-ci, l'auteur, après avoir parlé des édiles en général, paſſe aux édiles curules, conſidere quelles étoient leurs fonctions ordinaires & extraordinaires, & finit

par prouver que les édiles ont eu droit de publier des édits; mais la partie où il differte fur cet objet n'a pas été lue à la féance publique. Nous ne fuivrons pas l'auteur dans les diverfes preuves qu'il apporte pour faire voir qu'il y avoit des édiles chez plufieurs peuples de la Grece, fous les titres d'*Agoranomes* & d'*Aftynomes*. Les premiers avoient l'infpection fur les chofes qu'on mettoit en vente dans la place publique, & les feconds étoient chargés de faire entretenir la propreté dans la ville. M. Bouchaud penfe que les édiles Romains tirent leur origine des *Agoranomes* & des *Aftynomes* d'Athenes; ils avoient en effet les mêmes fonctions.

Il faut diftinguer chez les Romains deux fortes d'édiles, les *Plébëiens* & les *Curules*. Les premiers font de l'an de Rome 260, & les feconds de l'an 387. Les édiles Plébëiens n'avoient point entrée dans le fénat, ne portoient point la robe *prétexte*, & n'avoient point la *chaire curule*. 1°. Ils avoient foin de l'extérieur de la ville, & étoient chargés de veiller fur les édifices publics. 2°. Ils fervoient en quelque maniere de coadjuteurs aux tribuns du peuple, & jugeoient les caufes que ceux-ci & les autres magiftrats Romains leur renvoyoient. Ils conferverent toujours cette fonction; mais ils perdirent la premiere, qui fut attribuée dans la fuite aux édiles curules. Ceux-ci furent d'abord tirés de famille patricienne, mais les Plébëiens y furent admis dès la feconde année de la création de ces nouveaux magiftrats. Les deux édiles cu-

rules que Jules-César ajouta aux anciens l'an de Rome 709 ; devoient toujours être patriciens. Ils étoient chargés de l'inſpection ſur les bleds, & des diſtributions qu'on en faiſoit au peuple. On les nommoit, à cauſe de cela, *Céréales.*

L'édilité curule étoit le premier degré pour monter à la préture & aux plus hautes dignités de la république. Les édiles portoient la robe prétexte, avoient la chaire curule, le droit d'images, & celui d'opiner dans le ſénat; mais ils n'avoient ni faiſceaux ni licteurs. Les fonctions ordinaires de ces magiſtrats étoient; 1°. l'intendance des jeux ſolemnels; 2°. l'inſpection des édifices publics; 3°. la police de toute la ville.

Les édiles ſe faiſoient un devoir de faire célébrer les jeux ſolemnels avec la plus grande magnificence poſſible. Pluſieurs d'entre-eux ſe ſont même ruinés en ces occaſions. Le but de ces magnificences étoit d'obtenir plus facilement les ſuffrages du peuple pour le conſulat.

Les différentes fonctions de la police dans la ville, conſiſtoient à examiner toutes les denrées qu'on expoſoit en vente, à y mettre le prix, à rejeter celles qui étoient de mauvaiſe qualité, à vérifier les poids & les meſures, à punir par des amendes les uſures illicites; en un mot, ils avoient l'inſpection ſur toutes eſpeces de vente, & veilloient pour que l'acheteur ne fût point trompé. La propreté des rues étoit encore de leur département. Suétone rap-

porte que Caligula ayant trouvé un grand amas de boue dans une rue, ordonna à ſes gardes de remplir de boue le pan de la robe de Veſpaſien qui étoit alors édile, & qui fut depuis empereur.

Leur police s'étendoit encore ſur les bains publics, les cabarets, les lieux de débauche, ſur la conduite des femmes, &c. Entre les différentes preuves que M. Bouchaud rapporte ſur ce dernier article, nous citerons celle-ci. "
» Clodia, fille d'Appius Clodius, ſurnommé
» l'Aveugle, & ſœur de P. Clodius, dont la
» flotte avoit été entiérement défaite par les
» Carthaginois, près de Lilybée, ſortant un
» jour d'un ſpectacle, & ſe trouvant incommo-
» dée par la foule, s'écria : *Quel bonheur que*
» *Clodius, mon frere, ait été battu dans le com-*
» *bat naval où tant de citoyens ont péri! Que*
» *ſerois-je devenue s'ils avoient encore groſſi la*
» *foule? Certainement j'aurois été écraſée. Dieux*
» *immortels, rendez la vie à ce frere; qu'il con-*
» *duiſe une ſeconde flotte en Sicile, & qu'il plonge*
» *au fond des abyſmes cette populace brutale qui*
» *m'a preſqu'étouffée!* Les édiles citerent à leur
» tribunal cette indigne citoyenne, & une
» amende de 2500 livres d'airain brut, fut la
» juſte punition d'un diſcours plein d'inſolence
» & d'inhumanité. "

Les fonctions extraordinaires des édiles, étoient de prendre garde qu'il ne s'établît point à Rome de culte étranger; d'empêcher qu'aucun livre dangereux ne parût dans le public; de chaſſer les aſtrologues & les devins; de faire

acquiſition de bleds dans les tems de diſette ; de veiller aux incendies, &c.

Tels étoient, en général, les fonctions ordinaires & extraordinaires des édiles curules, dont l'auteur donne les détails dans ſon mémoire, mais que les bornes de ce journal ne nous ont pas permis de ſuivre.

(*Mercure de France.*)

IV.

Société des arts, à Geneve.

La ſociété s'étant aſſemblée pour adjuger & diſtribuer les prix propoſés dans ſon programme du premier juillet 1776, (*) le comité des arts l'informa qu'il n'avoit reçu aucun mémoire ſur la queſtion concernant *un plan de leçons & de démonſtrations élémentaires de méchanique appliquées à l'horlogerie*; elle décida de retirer cette queſtion du concours & de charger le comité des arts de s'en occuper.

La ſociété, après avoir oui le rapport du même comité ſur les trois mémoires qui ont concouru pour le prix propoſé ſur la *meilleure trempe de l'acier*, le décerna, à l'unanimité des ſuffrages, au mémoire qui a pour deviſe Pſ. XV. verſ. 6. Son auteur eſt M. Jean-Jacques Perret, maître coutelier de Paris, & correſpondant de l'académie des ſcience & belles-lettres de Beziers.

(*) Journal de *novembre* 1776, page 266.

Le comité d'économie informa la ſociété qu'il avoit reçu pluſieurs mémoires *ſur la cauſe de l'infériorité des récoltes en grains dans ce pays, & ſur le moyen d'augmenter le nombre des charrues & des terres arables, & de mettre en plus grande valeur les communes;* qu'un ſeul de ces mémoires avoit traité la premiere partie de cette queſtion d'une maniere ſatisfaiſante, & que pour cette raiſon il n'avoit pu donner que la moitié du prix à ſon auteur, qui eſt M. Jean-Louis Dupuis, châtelain de Meyrein, dans le pays de Gex.

Le même comité rapporta enſuite qu'il avoit reçu divers mémoires intéreſſans ſur l'établiſſement d'une maiſon de force dans Genêve; mais qu'il n'avoit pu adjuger le prix à aucun d'eux, parce qu'ils ne traitoient pas cette queſtion dans les vues particulieres qui avoient engagé la ſociété à la propoſer; qu'en conſéquence il avoit cru convenable de s'occuper lui-même de cette matiere.

Les deux médailles d'or ayant été délivrées, M. le préſident diſtribua encore quatre médailles d'argent au nom de la ſociété, conformément à ce qu'elle avoit annoncé à la fin de ſon précédent programme.

La premiere fut donné à M. Tingry, démonſtrateur en chymie de la ſociété, pour l'invention d'un fourneau propre à préſerver les doreurs en petites pieces des vapeurs mercurielles.

La ſeconde à M. François Arlaud, maître horloger, qui avoit préſenté un inſtrument de

ſon invention, pour déterminer exactement l'engrenage de la roue de champ avec la roue de rencontre.

La troiſieme à M. St. Ours, qui a fourni le deſſin & le modele en relief pour le coin des médailles de la ſociété.

La quatrieme fut adjugée à M. Antoine Empetaz, âgé de 20 ans, qui ſauva une jeune fille tombée dans le Rhône, en s'y jettant ſur le champ après elle.

La ſociété propoſe pour l'année 1779 les queſtions ſuivantes SUR LES ARTS.

1°. La ſociété avoit propoſé en 1776, une queſtion ſur la maniere de perfectionner le laiton, & de remplacer celui qui eſt connu ſous le nom de *cuivre jaune de chaudiere.* Elle n'a reçu qu'un ſeul mémoire ſur ce ſujet, & elle a eu le regret de ne pouvoir pas le couronner. La ſociété propoſe de nouveau cette importante queſtion aux recherchet des artiſtes.

2°. On demande les moyens les plus expéditifs & les moins diſpendieux pour adoucir l'or allié ſur le rouge, au titre de 18 karats & au-deſſus; en ſuppoſant que l'or employé dans les atteliers ſe trouvât aigre par un mélange d'étain, de plomb, de zinc, ou d'autres corps étrangers, il faudroit indiquer des ſignes auxquels on pût reconnoître quelle eſt celle de ces matieres qui altere la ductilité de l'or ? & quels ſont les différéns corps qu'il faudroit appliquer à l'or en fuſion pour détruire ou abſorber

abſorber ces différens principes qui le rendent aigre ?

3°. On propoſe un prix de 24 louis, ou une médaille d'argent avec le ſurplus en eſpeces, au choix de l'auteur ou de l'artiſte, qui produira le meilleur mémoire ou le meilleur inſtrument tendant à la perfection de quelqu'un des arts qui s'exercent dans Geneve, comme l'horlogerie, la bijouterie, la teinture, l'architecture pratique, la tannerie, les arts relatifs au deſſin, &c.

*Queſtions ſur l'*ÉCONOMIE.

1°. Quelle eſt la meilleure méthode d'établir & d'entretenir les prés naturels & artificiels, relativement aux diverſes plantes qui les compoſent ; & quels ſont les moyens de détruire les plantes, les inſectes & les autres animaux qui leur ſont nuiſibles ? Le prix ſera une médaille d'or de ſeize louis, ou une médaille d'argent de même grandeur, avec le ſurplus en eſpeces, au choix de l'auteur. L'*acceſſit* ſera une médaille d'argent.

2°. Quelles ſont les cauſes qui font fumer les cheminées, & quelle ſeroit la meilleure méthode d'en conſtruire qui ne fuſſent pas ſujettes à cet inconvénient, & qui en même-tems fuſſent propres à économiſer le bois, ſans diminuer le dégré de chaleur ? Le prix ſera une médaille d'or de ſeize louis ; ou une médaille d'argent avec le ſurplus en eſpeces, au choix de l'auteur ; il ſera auſſi décerné par le

comité d'économie, & l'*acceffit* fera une médaille d'argent.

Le même comité ayant appris que M. Jelieu avoit publié en 1772 un ouvrage contenant de nouvelles vues fur les moyens de conferver & de multiplier les abeilles, il invite les perfonnes qui auront fuivi les directions de cet ouvrage, à communiquer par écrit au comité le réfultat de leurs expériences; on trouvera le comité difpofé à témoigner fa reconnoiffance à ceux qui voudront contribuer, par ce moyen, à perfectionner cet objet d'économie.

Les mémoires & réponfes aux queftions fur les arts, feront adreffés francs de port à M. de Sauffure, profeffeur de philofophie, préfident du comité des arts; & les réponfes aux queftions fur l'économie, feront adreffées de même à M. Calandrini, ancien auditeur de la juftice, préfident du comité de l'économie.

Le terme fatal pour la réception des mémoires fera le premier novembre 1778.

Les prix feront délivrés dans l'affemblée générale de la fociété, le 25 avril 1779, aux auteurs ou à leurs fondés de procuration.

(*Journal* de Paris.)

V.

SOCIÉTÉ *royale* de Gottingen.

Dans l'affemblée de la fociété royale de Got-

tingen du 14 mars, M. le profeſſeur Murray a communiqué la deſcription de pluſieurs plantes nouvelles, ou qui n'avoient point été obſervées avec aſſez d'exactitude. Il n'a pas négligé cette occaſion de déplorer la perte que les ſciences ont faite, en trois mois de tems, par la mort des premiers Botaniſtes de notre âge, Mrs. de Juſſieu, de Haller & de Linné. Ils ſont d'autant plus à regretter qu'on a découvert depuis peu des plantes qui n'ont point encore de place dans les nouvelles claſſes. Parmi les auteurs des découvertes, on nomme Mrs. Forſtaohl, Aublet, Sonnerat, Pallas avec les autres Naturaliſtes Ruſſes, Solander, Forſter, Sparman, Thunberg, & enfin, Mrs. Gouan & Jacquin, ces derniers à cauſe de leurs ouvrages récens dans leſquels ils font réellement connoître, ou annoncent de nouvelles plantes.

» Il regne aujourd'hui dans la Botanique une » anarchie nuiſible à ſes progrès & capable de » la replonger dans la confuſion. Cette anar- » chie durera juſqu'à ce qu'il s'éleve un homme » qui n'ait pas ſeulement puiſé ſes connoiſſances » dans les livres & acquis une réputation paſ- » ſagere, mais juſqu'à ce qu'il renaiſſe un nou- » veau Linné, qui, animé comme lui par la » protection & les récompenſes, continue & » acheve l'ouvrage qu'il a commencé & pour- » ſuivi pendant un demi-ſiecle. «

Les trois premieres plantes communiquées par M. Murrai, ont été miſes par feu M. de Juſſieu, au rang des ſauges. 1°. La belle ſauge écarlate, *ſalvia coccinea* : M. Murrai la décrit

ainſi, *ſalvia foliis cordato-oblongis obtuſè ſerratis, calycibus tripartitis, labio corollæ inferiori ampliſſimo*, la ſauge à feuilles oblongues en forme de cœur, obtuſément dentelées, ayant les calices diviſés en trois parties, & la levre inférieure de la corolle très grande. C'eſt l'unique connue qui ait des fleurs cramoiſies de la groſſeur de celles de la tête de dragon de Sibérie. Elle eſt vivace, vient des pays chauds, ſupporte dans l'hiver la plus grande chaleur des ſerres, & ſe multiplie de boûture. 2°. La ſauge du Nil, *ſalvia Nilotica* : il la décrit, *ſalvia foliis ſinuatis angulatis crenato-dentatis, calycum dentibus ſpinoſis, angulis & margine faucis ciliatis*, la ſauge à feuilles ſinueuſes, anguleuſes, dentelées en forme de crénaux, ayant les dents des calices épineuſes, les angles & le bord de l'ouverture ciliés.

3°. La ſauge de Nubie, *ſalvia Nubia*, eſt décrite : *ſalvia foliis lanceolato-ovatis duplicato-crenatis, tubo corollæ incurvato*, la ſauge à feuilles ovales-creuſes, doublement crenélées, ayant le tubercule de la corolle courbé. Ces deux ſont annuelles & viennent fort bien en pleine terre, où on les tranſplante après qu'elles ſont venues ſur couche.

M. Murrai a encore communiqué une nouvelle *ſideritis* annuelle, ſous le nom de *ſideritis elegans*, qui tient le milieu entre la montagnarde & la romaine de Linné ; ayant les fleurs reſſemblantes à la premiere, la tige & la racine approchantes de la ſeconde. Il la décrit : *ſideritis herbacea, ebracteata, villoſa, caule diffuſo,*

calycum laciniis ſub æqualibus, ſpinuloſis; ſideritis, herbacée, éfeuillée, velue, étendant ſa tige, & ayant les panneaux des calices preſque égaux & un peu piquans.

Un petit plantain nommé par M. de Juſſieu *plantago exigua*, & par M. Murrai, *plantago caule ramoſo herbaceo foliis ſubulatis integerrimis capitulis folioſis;* plantain à tige branchue herbacée, ayant les feuilles entieres comme des alenes & les têtes feuillues. On ne doit pas le confondre avec le plantain des Indes de Linné, quoiqu'il en approche beaucoup, & qu'il ſoit auſſi Indien d'origine. Ses feuilles en forme d'alenes & les ſommités des fleurs courbées en dehors, conſtituent ſa principale différence. M. Murrai prétend ici que le plantain Indien de Linné, ſeroit mieux décrit ſi l'on en déſignoit les feuilles par *linearia integra.*

La *Sophora alba* de Linné, méritoit auſſi un examen particulier, les deſcriptions précédentes étant toutes imparfaites ou erronées. La figure qu'en a donnée Martin, a évidemment été deſſinée d'après une plante fannée qu'il aura obtenue de Linné. Dans le dictionnaire du jardinage de Miller, elle eſt placée mal-à-propos au nombre des *Crotalaria.* Il eſt cependant le ſeul qui lui donne des fleurs bleues, telles qu'elle les a réellement parmi les plantes de M. Murrai. C'eſt dommage auſſi que M. Linné n'ait pas connu plus exactement la *Sophora Auſtralis.*

Le 19 mars, la même ſociété tint une aſſemblée ſolemnelle extraordinaire, en préſence du

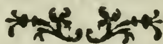
prince Charles de Heſſe, qui a daigné, en paſſant par Gottingen, ſe ſouvenir du ſéjour qu'il y a fait autrefois avec un applaudiſſement général, & aſſiſter à la lecture d'un diſcours Latin de M. le lieutenant-colonel de Grothauſs, ci-devant notre ſavant concitoyen, & à préſent correſpondant de notre ſociété royale des ſciences, lequel diſcours eſt déja imprimé chez Dietrick, ſous le titre : *Oratio de re militari*, diſcours ſur l'art militaire.

» Que nos ſoldats modernes, avec la multiplicité de leurs exercices, ſoient beaucoup » au deſſous des Romains pour la force du » corps, les travaux & l'adreſſe, c'eſt, dit » M. Grothauſs, une vérité reconnue de qui» conque a lu les vraies hiſtoires & comparé » l'état de foibleſſe de nos troupes, ſur-tout au » commencement d'une guerre, avec l'ancienne » vigueur. On s'apperçoit à l'œil du défaut de » conformation & d'endurciſſement de nos corps, » & il eſt à ſouhaiter qu'à l'exemple des an» ciens, & ſuivant les inſtructions de Végece, » on rétabliſſe les exercices négligés de la courſe » & de la nage. Un corps qui y ſeroit habi» tué, auroit une ſupériorité décidée. Il s'eſt » introduit des uſages auſſi nuiſibles à la ſanté » qu'à la facilité des marches & des évolutions, » comme celui de mener un havreſac, un porte» manteau & d'autres embarras. Deux chemiſes » bleues doivent ſuffire à un ſoldat. Tous doi» vent en changer en même-tems, afin qu'elles » ſoient lavées auſſi en même-tems & chargées » ſur un cheval par compagnie, qui portera

» auſſi une proviſion de bas & de ſouliers de » différentes grandeurs, pour qu'il en ſoit donné » aux ſoldats, quand ils en auront beſoin. L'exem- » ple des officiers peut tout en ceci.

» Il y a deux manieres communes d'inſpirer » la bravoure aux ſoldats ou de les obliger à » ſe conduire en braves. L'une conſiſte à les » perſuader que le danger n'eſt pas ſi grand » qu'il le paroît, l'autre à tourner leurs penſées » vers un objet différent du danger ; c'eſt celle- » là que M. de Grothauſs adopte en rejettant » la premiere. En effet, la vue des honneurs, » des récompenſes, des arcs-de-triomphe, des » monumens conſacrés aux victoires & aux » guerriers, eſt capable de diſtraire de tout » autre objet. L'habillement des ſoldats doit être » commode & frapper les yeux, c'eſt pour- » quoi le caſque mérite d'être conſervé. «

Ce diſcours qu'on peut apprécier, puiſqu'on l'a imprimé, offre un parfait modele d'éloquence mâle & guerriere. La Latinité en eſt pure & démontre que les chef-d'œuvres des écrivains de Rome ſont familiers à l'orateur.



SPECTACLES.

PARIS.

OPÉRA.

On a remarqué que les ouvrages de M. le chevalier Gluck n'admettoient point d'indifférens; les amateurs de sa musique ne peuvent l'entendre sans enthousiasme, & les personnes sur qui elle manque son effet deviennent ses détracteurs. Les partisans de ce savant compositeur ont porté leur admiration pour son génie jusqu'à proposer une souscription pour lui ériger une statue. La souscription a été remplie, le buste a été fait par M. Houdon, célebre Sculpteur, & il a été exposé au sallon de l'année 1777.

Le roi a ordonné que ce buste fût posé dans le grand foyer de l'opéra, où étoient déja placés ceux de Quinault, Lulli & Rameau. Les ordres de sa majesté ont été exécutés le 14 mars dernier, & celui de M. le chevalier Gluck a été posé à côté de celui de Rameau.

(*Journal de* Paris.)

COMÉDIE FRANÇOISE.

M. Caffieri, l'un de nos plus habiles Sculpteurs, & l'auteur des bustes de Corneille & de Piron, que l'on voit dans le foyer de la comédie, étoit propriétaire d'un buste de M. de Voltaire, ouvrage du célebre Lemoine, fait en 1744. Au mois de mars dernier, il écrivit à la comédie pour le lui offrir, & elle l'accepta avec reconnoissance ; mais en même-tems, elle délibéra qu'en exposant à l'admiration publique le portrait de M. de Voltaire, de son vivant, c'étoit une exception à l'usage qu'elle s'étoit promis de suivre constamment, & que le grand âge & les sublimes talens de M. de Voltaire avoient pu seuls autoriser.

En conséquence, ce buste fut placé dans le foyer de la comédie, à côté de celui du grand-Corneille.

Le 4 avril, les Comédiens ont fermé leur théatre par la septieme représentation d'*Irene*. M. de Voltaire y a assisté, mais en loge grillée.

Après la tragédie, le sieur Molé, s'étant chargé cette année de faire le compliment, a prononcé le discours d'usage, qui a été fort applaudi.

Discours fait & prononcé par M. MOLÉ.

MESSIEURS,

» L'usage de vous adresser un discours à la » clôture du théatre, fut sans doute établi par

» le ſentiment de la plus reſpectueuſe recon-
» noiſſance ; il n'eſt aucune de nos repréſenta-
» tions où, après un travail difficile & réfléchi,
» ſi nous avons atteint l'unique but de nos
» études, le bonheur de vous plaire, nous n'en
» recevions la récompenſe la plus flatteuſe. Ce-
» lui qui, à la fin d'une année, oſa le premier
» venir vous entretenir de vos bontés pour lui,
» pour ſes camarades, & vous en rendre gra-
» ces au nom de tous, nous a tracé une route
» que nous aurions ouverte à nos ſucceſſeurs,
» & l'inſtant de plus que vous voulez bien
» donner à recevoir l'hommage que nous vous
» en devons, eſt encore une faveur qui nous
» rend plus préſente la bonté qui vous carac-
» tériſe.

» Pour moins abuſer de vos momens, Meſ-
» ſieurs, on a enſuite cherché à rendre ces
» témoignages reſpectueux de notre ſenſibilité
» plus intéreſſans pour vous, en y joignant
» quelques réflexions ſur les ouvrages nouveaux
» donnés dans le courant de l'année. Vous en-
» tretenir du réſultat de vos jugemens ſur les
» nouveautés, c'étoit pour ainſi dire, pénétrer
» indiſcrettement dans le ſecret de vos opinions
» particulieres ; il eſt ſi rare qu'un ouvrage
» dramatique réuniſſe tous les ſuffrages, que
» même en répétant le cri le plus général, c'étoit
» ouvrir le champ à des récriminations fâ-
» cheuſes ; &, de plus, dans l'énumération des
» pieces nouvelles jouées d'une clôture à l'autre,
» nommer, ou paſſer ſous ſilence celles qui
» n'avoient point eu le bonheur d'être adop-

» tées, c'étoit réveiller dans leur auteur le
» ſouvenir d'un inſtant pénible, & nuire aux pro-
» grès d'un art dans lequel les chûtes même
» doivent être un objet d'inſtruction & non
» de découragement.

» Nous ne courons point cette année le ha-
» ſard de voir ſe partager les opinions ſur les
» trois événemens que je vais vous rappel-
» ler. Mais lorſque j'ai à vous entretenir du
» grand Corneille & du grand homme qui vous
» raſſemble aujourd'hui, lorſqu'en vous articu-
» lant ces noms fameux, je retrace à votre mé-
» moire les tableaux ſublimes qu'ils ont confiés
» à nos talens, je me ſens intimidé : à qui en
» vais je parler ? A vous, Meſſieurs, qui nous
» inſtruiſez à en rendre les expreſſions plus
» vraies & les couleurs plus vives ; vous, en
» qui le célebre le Kain en a ſi profondément
» imprimé les caracteres ; vous, Meſſieurs,
» qui, à tous les titres, regrettez en lui ce
» moteur entraînant de vos tranſports ſi ſou-
» vent & ſi rapidement exprimés. Il n'eſt plus,
» Meſſieurs, rien n'en reſte ; & ce tragédien
» profond, terrible & véhément, dont la cen-
» dre fume encore, eſt dès-à-préſent pour tout
» ſpectateur nouveau, perdu dans l'idée vague
» du talent que vous-mêmes, Meſſieurs, vous
» vous faites de Roſcius & de Baron. Dans tous
» les genres, autres que celui du théatre, les
» découvertes heureuſes d'un homme de génie
» ſont autant de pas vers la plus grande per-
» fection de l'art qu'il enrichit, & la toile, le
» marbre, ou tel autre dépoſitaire de ſes pro-

» ductions, lui répond du moins pour l'avenir
» de l'espece de gloire que le public apprécia-
» teur dispense toujours avec justice & pro-
» portion, aux hommes nés pour s'attirer quel-
» ques distinctions parmi leurs semblables. Ici,
» Messieurs, tout n'est qu'un éclair. Les pré-
» parations sont longues, & si les premieres
» masses d'un rôle ont été bien posées, si l'ac-
» teur chargé de lui donner la vie théatrale,
» a bien saisi l'esprit créateur qui l'a placé dans
» son ensemble, si sa disposition du moment
» est heureuse, le succès est rapide, mais n'as-
» sure point pour le lendemain les beautés de
» la veille; l'heure nous commande, & tout
» autre artiste la choisit; les instans de sa foi-
» blesse sont cachés dans l'ombre du mystere,
» & le public n'est dans aucun art comme dans
» celui du théatre, le confident des impuis-
» sances momentanées qui peuvent produire
» le ridicule à la place du sublime auquel on
» doit aspirer. Cet éclair de succès qui jetta
» sur nous un jour favorable, disparoît à cha-
» que représentation, & ce n'est qu'en renou-
» vellant nos efforts pour en rétablir la lumiere,
» que nous pouvons perpétuer vos suffrages.
» Que ceux qui se seront voués à ce talent
» ingrat & hasardeux se hâtent de les mériter,
» qu'ils en jouissent, & profitent des momens:
» le Kain joue Vendôme, le Kain meurt, tout
» s'anéantit avec lui, & ses longs travaux,
» ses réflexions, ses talens, sont autant ravis
» à vos plaisirs & perdus pour sa mémoire,
» que dérobés à l'instruction des jeunes éleves,

» assez malheureux pour se laisser éblouir par
» l'éclat apparent d'un art, dégradé chez cette
» nation seule où le théatre est tout à la fois
» l'école du génie, du goût, de l'honneur &
» de la vertu. Qu'ils soient au moins justifiés
» par le succès, & connoissent à quels titres
» cet acteur inimitable, dont long-tems on ré-
» pétera le nom, a mérité sa célébrité : je ne
» compterai point au nombre de ses qualités
» acquises cette heureuse proportion dans tous
» ses mouvemens qui, au sein même du dé-
» sordre des passions les plus effrénées, offroit
» en lui l'extérieur le plus imposant & l'ensem-
» ble le plus correct à l'œil du connoisseur dé-
» licat, qui non content de la force de l'ex-
» pression, exige encore la richesse & la ré-
» gularité des formes. Qu'ils sachent par quels
» moyens plus difficiles le Kain est devenu su-
» blime dans l'art pénible d'exprimer les pas-
» sions tragiques : c'est par l'accomplissement
» de ce devoir indispensable, qui seul atteste
» le vrai talent, de ce devoir que vous pres-
» crivez sans cesse, Messieurs, auquel seul vous
» accordez un vrai mérite, & qu'il possédoit
» au suprême degré, LA PEINTURE DES CA-
» RACTERES, si essentielle, d'ailleurs, au succès
» théatral de l'auteur qui les a tracés. Il vous
» est encore présent, Messieurs : avec quelle
» fidélité il peignoit l'amour sauvage du Tartare
» Gengis-Kan, étonné de sa propre foiblesse;
» par-tout, son expression se ressentoit de cette
» âpreté caractéristique répandue sur tout ce
» personnage. Combien de fois vous avez vu

» le Kain opposant, d'une représentation à l'au-
» tre, au ton prophétique & fastueux de l'im-
» posteur Mahomet, la franchise noble & pas-
» sionnée de l'impétueux Vendôme; & les em-
» portemens de la jalousie terrible d'Orosma-
» ne, au ton févere & profondement pénétré
» de Manlius trahi par l'amitié. C'est ainsi;
» Messieurs, & par bien d'autres exemples,
» que le Kain a mérité ce qui seul reste d'un
» talent théatral : un nom & des regrets; c'est
» cette application suivie à distinguer chaque
» rôle par son caractere, à en conserver la nuan-
» ce depuis le premier mot jusqu'au dernier,
» quelle qu'en devienne la situation, c'est le
» soin attentif de tout soumettre à ce premier
» devoir, & de donner aux différens person-
» nages, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi,
» leur véritable physionomie, qui lui a mérité
» la gloire de devenir supérieur à lui même
» & de vous le paroître. Heureux qui comme
» lui, aura reçu de la nature avec une ame
» ardente, cette mâle organisation, cette har-
» monie intime entre la profondeur de sa sen-
» sibilité & son énergie physique, qui par un
» accord aussi avantageux que rare, l'ont fait
» nommer à juste titre l'acteur tragique de nos
» jours. Mais il me reste à fixer votre pen-
» sée sur d'autres objets; permettez, Messieurs,
» que je la détourne un instant de cette perte
» irréparable, & que j'ose *vous entretenir de vous*
» *à vous-même* : souffrez que je rappelle au pu-
» blic assemblé combien il a le droit de s'énor-
» gueillir du juste sentiment qui l'enflâme au

» ſeul ſouvenir d'un grand homme : avec quelle
» affluence Paris eſt accouru à une repréſen-
» tation donnée au ſang du grand Corneille,
» de ce créateur du théatre François, qui du
» néant dont il l'a tiré, l'éleva du vol de ſon
» ſeul génie, au plus haut degré de gloire ; en
» fit l'objet de l'étonnement & de l'admiration
» de toute l'Europe, & rendit tellement iné-
» branlables les premiers fondemens qu'il en
» jetta, qu'ils ne fléchiſſent point ſous le poids
» de la gloire des hommes immortels qui ont
» après lui, rendu ce monument un des plus
» célebres de ceux dont la France s'honore. Ce
» concours de monde à la repréſentation de
» *Cinna*, cet hommage rendu à la mémoire de
» Corneille, ces exemples de l'enthouſiaſme
» François, ſont les aiguillons de l'homme de
» génie, jaloux de s'attirer la même attention,
» d'un public né admirateur du vrai beau, &
» digne enfin de prononcer pour l'avenir l'im-
» mortalité dont il eſt dépoſitaire.

» C'eſt ce que vous faites aujourd'hui, Meſ-
» ſieurs, du vivant même du digne ſucceſſeur
» de Corneille & de Racine ; du vivant de
» cet homme univerſel que ſes concitoyens ré-
» clamoient, qu'ils ont retrouvé avec un tranſ-
» port digne d'eux & de lui, & qui, après avoir
» accumulé ſuccès ſur ſuccès, lauriers ſur lau-
» riers, après avoir vu depuis long-tems ſes pro-
» pres ouvrages ſe diſputer entr'eux la palme
» que l'univers lui-même, dans ſon incertitude,
» décerne à leur auteur ; après avoir raſſem-
» blé le public il y a ſoixante ans, pour une

» nouveauté théatrale, digne alors de ses maî-
» tres, vient soixante années après, vous ras-
» sembler pour une nouveauté encore digne
» de lui. Que vous dirai-je, Messieurs? Après
» la gloire d'avoir été couronné par vous, quel
» plus digne hommage lui rendre que de vous
» inviter à réunir dans vos pensées, s'il vous
» l'étoit possible dans un instant, toutes les
» productions de ce génie sublime & inépuisa-
» ble depuis *Œdipe* jusqu'à *Irene*. Quelle ima-
» ge, Messieurs! quel autre champ aussi vaste
» & aussi fertile en objets dignes de votre ad-
» miration? quelle suite de tableaux ajoutés aux
» merveilles du siecle qui l'a vu naître! Il sem-
» ble qu'elle embrasse plus encore que l'esprit
» humain ne peut comprendre. Mais laissons
» à la postérité tranquille le soin de prononcer
» son éloge; il respire, on l'a retrouvé: l'ins-
» tant de la jouissance est-il celui de la paisi-
» ble admiration? Il respire, on l'a retrouvé ce
» grand-homme, ce vieillard vénérable, l'hon-
» neur & l'orgueil de la nature. Semble t-elle
» attester son plus sublime effort par le soin
» qu'elle prend de le conserver? Ah, qu'il vive!
» que les lauriers dont le public l'a couvert lui
» servent d'égide contre les attaques du tems,
» & que revenu au sein de ses concitoyens heu-
» reux d'exister avec lui, Paris s'énorgueillisse
» aux yeux de l'avenir jaloux, du pouvoir d'em-
» bellir le couchant de sa vie: c'est le droit
» d'un public juste, sensible & digne d'honorer
» le génie; vous en usez, Messieurs. Laissez,
» de grace, au milieu des acclamations de joie

» que ſon retour vous inſpire, laiſſez percer » nos voix, & que notre reconnoiſſance pro» portionnée aux dons accumulés de ſon génie, » vous paroiſſent un ſentiment légitime, en con» templant les titres immortels qu'il nous a don» nés au bonheur de vous plaire. «

(*Journal de* Paris.)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a remis à ce théatre *la Fauſſe-peur*, opéra-comique joué il y a quelques années. Le fonds eſt tiré d'une aventure connue. Une femme trahie par ſon amant, l'invita à déjeûner, & lui fit croire pendant quelques inſtans que, déſeſpérée de ſon infidélité, elle avoit pris le parti de s'empoiſonner, & de le faire périr avec elle, & que le chocolat qu'ils venoient de prendre étoit du poiſon. Elle joua ſi bien ſon rôle, & toutes les circonſtances étoient ſi bien arrangées, que l'infidele eut le tems d'avoir très-grande peur. C'eſt cette eſpece de plaiſanterie fort exemplaire, dont on a fait une petite comédie dialoguée avec aſſez de naturel & de gaieté; mais l'auteur a ſubſtitué un fat à un infidele, & ajouté de nouvelles circonſtances.

Le *chevalier*, homme vain & préſomptueux, a rendu des ſoins à la *comteſſe*. Il eſt prêt à la quitter pour *Orphiſe*, & cette rivale eſt ſon amie. Des lettres ſacrifiées à la jalouſie d'*Orphiſe*, tombent entre les mains de la *comteſſe*, qui ſe promet de punir l'indiſcrétion & la lé-

géreté de ſon amant ; elle eſt à la campagne, entourée de ſes adorateurs : *le marquis*, homme à ſentiment ; *Raille*, plaiſant de profeſſion. On attend le *chevalier*. *Raille* eſt chargé de la vengeance, il s'y prête avec d'autant plus d'empreſſement qu'il croit ſervir ſes prétentions, en éloignant le *chevalier*. Celui-ci paroît ; un laquais, confident du projet, le conduit myſtérieuſement dans un boſquet iſolé. Le *chevalier* regarde ces précautions timides comme les préliminaires d'une *grande aventure*. La *comteſſe* arrive au rendez-vous.

Elle ſe plaint au *chevalier* de l'indifférence qu'il lui témoigne : celui-ci s'excuſe avec fatuité; renouvelle des proteſtations à la *comteſſe*, ſe précipite à ſes genoux : on apporte des glaces : les deux amans en prennent. La *comteſſe* tire un porte-feuille, & préſente au *chevalier* des lettres qu'il reconnoît. » Ce ſont celles de » la comteſſe ; *il les* aura *perdues* ; il eſt *un* » *étourdi*. "

LA COMTESSE.

Ajoutez vain & faux.

LE CHEVALIER.

Madame ne flatte pas ſes amis.

Le ton de la ſcene commence à changer. La *comteſſe*, qui paroiſſoit ſe contraindre, joue les fureurs de l'amour outragé. La trahiſon du *chevalier* l'a miſe au déſeſpoir. Elle s'eſt empoiſonnée ; le fat perſiffle d'abord ſon héroïſme

amoureux ; un mot le déconcerte ; il apprend qu'il a partagé la doſe du poiſon ; ſon courage l'abandonne ; il court ; il ſe déſole ; il appelle ; il ſent un feu qui le dévore. *Raille*, qui paroît en médecin, pouſſe à bout ſa fougueuſe impatience, par des raiſonnement empeſés. Enfin, la *comteſſe* arrive avec ſa compagnie. Toutes les dames, un mouchoir à la main, entonnent un chant lugubre autour du *chevalier* expirant. Il s'apperçoit qu'on le joue, demande grace, & prend ſon parti. *Raille* eſt joué lui-même, & s'en conſole, le *marquis* eſt préféré, & la *comteſſe* lui donne ſon cœur & ſa main. Ce petit ouvrage annonce des diſpoſitions, le ſujet en eſt plaiſant ; mais on auroit deſiré que l'auteur l'eût moins étendu. Les premieres ſcenes languiſſent & ne tiennent point aſſez au reſte de la piece ; mais du point où l'intérêt commence, l'action s'échauffe & marche avec rapidité. La diction en eſt gaie, comique, & du ton de la meilleure compagnie.

La muſique eſt de M. Darcis, jeune éleve de M. Gretry ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on y retrouve la maniere de ſon maître. Le *Quinque* qui commence la premiere ſcene, eſt fort agréable, on en pourroit dire autant de deux ou trois airs répandus dans le corps de l'ouvrage ; mais en général le ſtyle en eſt haché & découſu, & la maniere en eſt triſte. La partie des accompagnemens eſt ſur-tout froide, lâche & négligée. C'eſt à la médiocrité de la muſique qu'on doit attribuer le peu d'effet qu'à produit ce petit drame, qui finit par un couplet que le public a fait répéter à l'acteur :

Sans talens espérer vous plaire,
C'est vous croire bien indulgent :
Le théatre est une carriere,
Où l'on ne marche qu'en tremblant.
Messieurs, daignez rassurer vîte
Le craintif & timide auteur,
Pour qu'en ce jour chacun soit quitte
Pour une fausse peur.

Cette piece auroit sans doute été plus goûtée comme comédie que comme piece à arriettes. Elle gagne beaucoup à la lecture. L'épitre dédicatoire à la mere de l'auteur est écrite du style le plus agréable, & se fait remarquer sur-tout par le ton de sensibilité, & par le respect vraiment filial qui la caractérisent.

(*Journal de politique & de littérature ; journal* de Paris ; *mercure de France* ; *journal des théatres.*

Le jeudi 19 mars, on a donné, sur le même théatre la *Rage d'Amour*, parodie de l'opéra de *Roland*, en un acte, en vers & en vaudevilles, qui n'a pas réussi.

L'opéra de *Roland* est parodié dans cette piece d'une maniere plus basse que divertissante. De *Roland*, on a fait *Rouland*, grenadier recruteur ; de *Médor*, *Lindor*, coëffeur de femmes, & *Angélique* est mademoiselle *Lolotte*, opératrice habillée en amazone. Elle guérit la blessure de *Lindor* comme dans l'opéra. *Rouland* lui apporte en présent des jarretieres magnifiques ; cela ne l'empêche pas de s'enfuir avec son coëffeur, & elle donne les jarretieres au premier

qu'elle rencontre. *Rouland* revient : ils ſe mettent à danſer devant lui & racontent en ſe moquant le tour que *Lolotte* a joué à ſon prétendu. *Rouland* ſe reconnoît dans cette hiſtoire, les chaſſe & s'abandonne à ſa fureur. Il eſt dans un cabaret, il renverſe la table & caſſe les plats & les aſſiettes. Mais le régiment vient à paſſer, il a honte de ſa foibleſſe & ſe remet dans ſon rang.

Ce qu'il y a de moins mauvais dans cette parodie eſt l'ariette ſuivante que chante *Lindor* pour répondre à *Lolotte* qui l'aime & qui lui demande ce qu'il eſt.

Air : *du Barbier de Sèville.*

Je ſuis Lindor, jadis coëffeur de femmes,
D'un bel-eſprit j'avois même le ton;
A la toilette apprenant ma leçon,
J'allois le ſoir juger les nouveaux drames.

J'ai dans Paris fait plus d'une conquête
Par les ſecours de mon art ſéducteur;
Une beauté m'avoit donné ſon cœur,
Pour prix du ſoin que j'avois de ſa tête.

Un accident a fait finir mon regne;
Elle me quitte en perdant ſes cheveux;
Et déſormais vous adreſſant mes vœux,
Le tendre amour vous conſacre mon peigne.

Dans la même ſcene *Lindor* héſite à ſe ſéparer de ſa chere *Lolotte*, & cette tendre amante lui dit avec un geſte d'eſcamotage :

Partez,... partez, muſcade,

Nous ne croyons pas que ce soit-là de la bonne plaisanterie.

Il y a néanmoins dans cette parodie des chants très-agréables, & une danse chinoise qui ont fait plaisir ; mais cela ne suffit pas pour empêcher la chûte d'un piece que des journalistes ont dit qu'on pourroit appeller un enfant né de *la rage d'écrire*. L'auteur est M. Dorvigny.

(*Journal de* Paris ; *journal des spectacles ; mercure de France ; affiches & annonces* de Paris.)

Le parterre ne reçut pas avec beaucoup de politesse le compliment que lui firent les comédiens pour la clôture de leur théatre. C'étoit une petite piece intitulée les *adieux de Thalie*. Ces sortes d'ouvrages ne devant durer qu'un jour, ne sont pas ordinairement le dernier effort de l'esprit humain. Il semble qu'ils ne devroient être regardés que du côté de l'apropos, que comme un badinage, fruit des loisirs de quelque homme d'esprit qui, n'en devant tirer ni gloire ni profit, a peut-être à ce titre quelque droit à l'indulgence du public ; mais ces petites pieces viennent à la suite d'un long spectacle ; le parterre est déja fatigué ; il prend aisément de l'humeur ; un mot lui déplaît-il, il ne veut plus rien entendre, & désapprouve tout indistinctement. Voilà à peu de chose près, l'histoire de la représentation des *adieux de Thalie*. Nous en citerons un épisode qui a été fort applaudi, & qu'on lira avec plaisir.

Les Comédiens ſont aſſemblés pour complimenter les ſpectateurs : arrive un muſicien qui veut faire entendre un opéra tout entier.

J'apporte un opéra qu'on doit trouver ſublime,
Car il vient de fort loin.... Des cris, des paſſions,
De l'amour, de l'effroi, des décorations,
Et le tout couronné d'un ballet pantomime.

UN ACTEUR.

Un opéra ſur ce théatre-ci!

LE MUSICIEN.

Ce genre je le ſais, n'eſt point du tout le vôtre;
Mais enfin, je ne l'offre ici
Que pour faire juger de mes talens dans l'autre.
Ce n'eſt que par degrés qu'on peut arriver-là.
Malheur à qui trop tôt prend ſon eſſor lyrique.
Moi, pour atteindre à l'opéra comique,
J'ai voulu m'eſſayer par un grand opéra.

Cette tournure épigrammatique eſt piquante; & l'on ſent l'alluſion : elle eſt gaie, ſans méchanceté.

Le muſicien expoſe le ſujet de ſon *grand-petit* opéra, en 3 actes, & qui n'a que ſix vers.

Un jeune prince Américain
Eſt amoureux d'une jeune princeſſe.
Cet amant qui périt au milieu de la piece,
Par le ſecours d'un Dieu reſſuſcite à la fin.
Le ſujet eſt tout neuf!

Il va vers la couliſſe & fait ſigne à ſa troupe d'entrer.

Peuples : entrez, qu'on s'avance,

Aux chanteurs.

Vous, tâchez de prendre le ton.

Aux danſeurs.

Vous, le jarrêt tendu, partez bien en cadence;
Enfin, ſuivez tous mon bâton.

Il tire ſon bâton de commandement; l'ouverture de l'opéra commence. Le tout ne dure pas douze minutes. Il eſt bon d'obſerver que le *muſicien*, repréſenté par le ſieur Thomaſſin, jouoit ſeul les rôles de ſon *grand-petit* opéra, & qu'il n'a pas manqué d'y mettre toute la charge dont on le connoît capable, & dont chaque rôle étoit ſuſceptible.

ACTE PREMIER.

La princeſſe.

Cher prince, on nous unit.

Le prince.

J'en ſuis ravi princeſſe.
Peuple, chantez, danſez, montrez votre allégreſſe.

Chœur.

Chantons, danſons, montrons notre allégreſſe.

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIEME.

La princeſſe.

Amour!

Bruit de guerre qui effraie la *princeſſe*; elle va s'évanouir dans la couliſſe. Le *prince* revient pourſuivi

poursuivi par les ennemis. Combat ; le *prince* est tué. La *princesse* arrive :

Cher prince !

Le prince.

Hélas !

La princesse.

Quoi !

Le prince.

J'expire !

La princesse.

O malheur !
Peuple, chantez, dansez, montrez votre douleur.

Chœur.

Chantons, dansons, montrons notre douleur.

Une marche finit le second acte.

ACTE TROISIEME.

Il commence par un compliment que le musicien adresse à l'orchestre. Faisant un bouclier avec son chapeau, & prenant une canne pour lui servir de lance, il monte sur un fauteuil & chante :

Pallas te rend le jour.

Vîte il descend & revient auprès du fauteuil où devroit être la *princesse*.

Ah! quel moment!

Le prince.

Où suis-je ?
Peuple, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

Chœur.

Chantons, dansons, célébrons ce prodige.

Fin du troisieme acte.

AUX SPECTATEURS.

Vous êtes enchantés ! je le lis dans vos yeux,
Et n'en suis point surpris ; mais, Mesdames, de grace,
L'éloge, quoique dû, me gêne & m'embarrasse.....
Attendez que je sois éloigné de ces lieux.

Cette plaisanterie, qui porte sur toutes les parties du grand opéra, a beaucoup réjoui les personnes qui cherchent encore la gaieté à nos spectacles : mais il falloit un acteur comme le sieur Thomassin pour la faire valoir.

On avoit joué *les trois Fermiers*, & l'on sait combien le public y goûte les talens du sieur Laruette ; les auteurs avoient imaginé de le ramener sur la scene dans l'habit de son rôle. On s'étonne de le voir.

MATHURIN.

Eh ! pouvois-je en ce jour, vivre & ne pas venir ?
Plus je nous voyons prêt de finir not' carriere,
Et plus j'craignons de perdre un instant de plaisir.

BLAISE.

Et vos enfans, morgué.

MATHURIN.

Mes chers enfans ! j'les quitte.

J'ons ſu qu'ici l'on fête un bienfaiteur ;
J'ons voulu ly rendre not'viſite,
On craignoit mon peu de vigueur.....

PIERRE, *ſon fils.*

J'ons couru même à ſa pourſuite ;
Mais il ne conſultoit qu'ſon cœur.
Jamais il n'a marché ſi vîte.

BLAISE.

Avaiz-vous-là, papa, queuqu'petite chanſon ;
Je voulons de ce jour adoucir la triſteſſe.

MATHURIN.

Eh! pourquoi pas, morgué, j'aimons fort le flonflon ;
Je chantions autrefois, & l'vin & ma maîtreſſe.
Je n'faiſons plus l'amour, je buvons peu de vin.
L'amitié, l'amitié, v'là ma ſeule jouiſſance.
N'la remettons pas au lendemain.
Dans not'famille, amis, jamais un *Mathurin*
N'a manqué d'avoir un refrain
Pour chanter la reconnaiſſance.

PIERRE.

Oh! c'eſt bien vrai : drès notre enfance
Not' pere diſait, n'ſoyois jamais ingrats,
Ç'à n'étions fait qu'pour des cœurs bas :
Ayaiz bian ça dans vot'ſouvenance.
Meſſieurs, quand j' ſuis en vot' préſence,
En varité, çà ne me cout'pas.

MATHURIN.

Commençons, mes amis, j'ons ſur vous l'droit d'aineſſe.
J'ly f'rons l' premier not' compliment.
[*Aux Actrices.*]
Vous avaiz pour vous vot' jeuneſſe,

Vos graces & vot' enjoument;
Mais vous verraiz qu'il reste encor à la vieillesse
Un peu de voix, & beaucoup d'sentiment.

Il y avoit ensuite des couplets sur les airs des *Trois Fermiers;* un bout de scene qui avoit paru à la répétition plein d'ame & de traits heureux, & un vaudeville général avec des couplets saillans : mais le parterre ne voulant plus rien entendre, même les choses honnêtes qui lui étoient adressées, exhalant son humeur, tantôt contre les auteurs, tantôt contre les acteurs, prenant tout à mal, & faisant un tapage horrible, les Comédiens, ont sauté au dernier chœur sur l'air de la *marche des Samnites*, & ont terminé leurs *adieux.*

Le tort des auteurs de ce compliment, a été de l'avoir fait annoncer comme piece, car on a oublié que cette piece n'étoit qu'un compliment. On a voulu trouver une intrigue, & on n'a pas pris garde aux scenes.

(*Journal* de Paris; *journal des Théatres.*)

ALLEMAGNE.

On a représenté récemment sur plusieurs théatres *Rosamonde*, opéra Allemand, en trois actes de M. Wieland, qui est imprimé, & se trouve à Weimar, chez Hofmann. C'est le pendant d'*Alceste* du même auteur. Henri, roi d'Angleterre, étant devenu amoureux de Rosamonde, lui bâtit un labyrinthe. La femme d'Henri furieuse de jalousie, vint à bout d'entrer dans le

labyrinthe & traita Rosamonde cruellement. Tel est le récit de l'histoire. Le poëte a imaginé les circonstances.

Ier. act. Le chevalier Belmont apprend à la reine l'usage du labyrinthe, qui sert à cacher une nymphe, nommée Rosamonde. La reine outragée, jure de se venger du roi & de la belle.

II. act. La reine ordonne à Belmont de l'introduire dans le labyrinthe. Belmont défie le chevalier qui en a la garde. Tandis qu'ils combattent, la reine entre. A son aspect, toutes les femmes tentent en vain de prendre la fuite avec Rosamonde, qui, se trouvant arrêtée, demande grace à la reine. La reine est inflexible & ne lui laisse à choisir qu'entre le fer & le poison. Rosamonde boit la coupe, en attestant son innocence & la pureté de ses amours.

III. act. Le roi arrive, tandis que le chœur qui pleure, l'instruit du sort de Rosamonde. Il est prêt de se livrer aux derniers excès du désespoir, quand Belmont paroît & l'assure, qu'au lieu de poison il a donné à son amante un breuvage somnifere. Le roi vole à son secours. Elle se réveille dans ses bras pour lui demander la permission de se retirer dans un cloître. Il la persuade d'être plutôt reine, & la présente à ses officiers en sa qualité. La reine survient comme une furie, tue sa rivale & la toile tombe.

La grande réputation de M. Wieland, n'a pas garanti cette piece d'une censure rigoureuse. La *gazette littéraire* de Halle trouve qu'aucun

caractere n'y intéresse. La reine est une furie; le roi un homme froidement infidele, Belmont un double traître. Il n'y a de bon que Rosamonde, encore sa vertu qu'elle prône, paroît assez peu vraisemblable : mais rien ne choque tant la vraisemblance, que d'entendre chanter les deux cavaliers en se battant. On doit éviter un concert aussi contraire à la nature jusques dans les opéra.



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

Sur l'art de nager.

L'Art de nager devroit entrer dans le cours de l'éducation ; il y a mille circonſtances dans la vie où il ſeroit avantageux de l'avoir appris de bonne heure ; mais toutes les parties de la gymnaſtique ſont négligées ; on s'attache à former l'eſprit qu'on ne forme guere, & on ne ſonge pas au phyſique ; on l'abandonne à la nature, & on ne s'occupe pas aſſez de la ſeconder. Pluſieurs écrivains s'en ſont plaints. Ces plaintes ſe répéteront ſans doute long tems avant qu'on ſonge à les faire ceſſer. Juſques-là il eſt prudent de les renouveller, de leur donner toute la publicité dont elles ſont ſuſceptibles ; & c'eſt le motif qui nous engage à donner ici un article ſur l'art de nager. Ce ſera le célebre docteur Franklin qui nous le fournira. C'eſt ainſi qu'il écrivoit, il y a quelques années, à un de

ſes amis en lui recommandant cet art utile, & en lui donnant en même-tems des leçons.

» Je ne puis penſer avec vous, mon cher » Monſieur, qu'il eſt trop tard pour que vous » puiſſiez apprendre à nager. La riviere qui coule » au bas de votre jardin, vous fournit l'occa- » ſion la plus commode pour vous exercer; » & comme votre nouvel emploi vous force » à être fréquemment ſur l'eau que vous crai- » gnez, je penſe que vous ne devez rien né- » gliger pour vous accoutumer à cet élément, » & pour vous eſſayer à nager. Rien n'eſt plus » propre à diſſiper la crainte que l'eau inſpire, » que la certitude de pouvoir regagner l'autre » rivage à la nage, s'il arrive quelque accident, » ou de ſe ſoutenir ſur l'eau ſans enfoncer pen- » dant quelque tems, durant lequel on a du » moins l'eſpérance de recevoir du ſecours.

» Je ne ſais pas combien le liége ou les » veſſies remplies de vent peuvent être utiles » dans l'étude de cet art; je n'en ai pas vu » faire beaucoup d'uſage. Il ſe peut qu'ils ne » ſoient pas inutiles pour ſoutenir le corps pen- » dant qu'il s'exerce à remuer les bras & les » jambes en les rapprochant & en les étendant, » mouvement néceſſaire pour avancer dans l'eau. » Mais vous ne ſerez jamais nageur, juſqu'à » ce que vous ſoyez perſuadé que l'eau peut » vous ſoutenir; il vous importe donc de vous » en convaincre d'abord; c'eſt le point par » lequel vous devez commencer; tout le reſte » eſt de peu d'importance & offre peu de dif- » ficultés. J'ai connu pluſieurs perſonnes qui

» avec très-peu de pratique ont appris insensiblement, & par la nature même, la maniere
» de se mouvoir dans l'eau.

» Le moyen de vous rassurer contre l'eau, » en vous convainquant qu'elle peut vous soutenir, est celui-ci. Choisissez un endroit de » la riviere, où le fond allant en pente, fait » que l'eau devient graduellement plus pro» fonde; descendez-y tranquillement jusqu'à ce » que vous en ayez jusqu'à la poitrine; alors » tournez le dos au courant, & la face contre » le bord que vous venez de quitter. Jettez » dans l'eau, entre vous & le rivage, un œuf; » il ira sur le champ au fond, où la limpidité » de l'eau vous permettra de le voir. Il doit » être dans un endroit assez bas pour que vous » ne puissiez y atteindre sans plonger. Pour vous » encourager à nager, réfléchissez que vous ap» prochez du rivage, qu'à mesure que vous y » avancez le fond s'éleve, qu'en vous jettant » dans l'eau il vous suffit de plier les genoux » pour vous trouver à une moindre profon» deur que celle où sont vos pieds, & que » votre tête, dès que vous le voudrez, sera » hors de l'eau. Jettez-vous ensuite hardiment, » travaillez des pieds & des mains pour saisir » l'œuf; vous trouverez dans cet essai que l'eau » vous porte même malgré vous, & qu'il ne » vous est pas aisé de saisir l'œuf, à moins que » vous n'employiez une force & une action qui » vous poussent au fond de l'eau qui vous » soutient; vous sentirez qu'il n'est pas aussi aisé » que vous l'imaginez, & que vous le crai-

» gniez d'aller au fond ; vous reconnoîtrez vous-» même que l'eau a le pouvoir de vous sou-» tenir ; vous apprendrez à vous confier en ce » pouvoir. Vos efforts pour atteindre l'œuf vous » enseigneront la maniere d'agir & de mouvoir » vos pieds & vos mains dans l'eau pour nager, » pour conserver votre tête élevée au dessus » & pour avancer.

» Je vous exhorte d'essayer cette méthode, » quoique je pense vous avoir déja convaincu » que votre corps est plus léger que l'eau, & » que vous pouvez y flotter en conservant vo-» tre bouche libre pour la respiration, si vous » vous mettez dans la posture convenable, & » que vous bannissiez la crainte; cet essai vous » aidera à la surmonter entiérement ; car le fait » & l'expérience sont au dessus de tous les rai-» sonnemens.

» Je vous répéterai sommairement ce que je » vous ai dit dans notre dernier entretien; vous » pourrez le relire avec réflexion, l'imprimer » dans votre mémoire, & en tirer quelqu'avan-» tage pour la pratique.

» 1°. Quoique les jambes, les bras & la tête » d'un corps humain soient des parties solides, » spécifiquement un peu plus pesantes que l'eau » douce, le tronc cependant est beaucoup plus » léger que l'eau, & le total pris ensemble, » n'est pas assez pesant pour aller entiérement » sur l'eau; il y aura toujours quelque partie » qui restera au dessus, jusqu'à ce que les ca-» vités soient remplies d'eau ; ce qui arrivera » lorsqu'on essayera de respirer, quand on aura » la bouche & le nez dans l'eau.

» 2°. Les bras & les jambes sont spécifiquement plus légers que l'eau salée qui les soutiendra; de sorte qu'un corps humain n'enfoncera point dans l'eau salée, parce que les cavités à la longue se rempliront d'eau; mais par la pesanteur de la tête.

» 3°. Une personne qui se jette sur le dos dans l'eau salée, & étendra ses bras, restera couché ainsi sans que sa tête s'enfonce assez pour lui ôter la liberté de respirer, & le plus léger mouvement de ses mains, l'empêchera de se retourner, si le mouvement de l'eau tend à lui faire changer de position.

» 4°. Dans l'eau douce, l'homme qui se mettra sur le dos ne restera sur la surface qu'en agitant ses mains pour nager; s'il cesse le mouvement, les parties inférieures de son corps se submergeront insensiblement jusqu'à ce que le corps soit debout, & il restera dans cette position comme suspendu, ayant la tête au dessus de l'eau.

» 5°. Si dans cette position il conserve sa tête droite au-dessus de ses épaules, comme quand nous marchons sur la terre, le poids de la tête poussera le reste du corps, l'immersion sera graduelle jusqu'au-dessus de la bouche & des narines, peut-être un peu près des yeux : ainsi l'homme ne peut rester long tems suspendu dans l'eau dans cette position.

» 6°. Le corps étant suspendu, comme nous l'avons dit, si la tête au lieu d'être droite est renversée en arriere, de maniere que la

» face regarde le ciel, & que le derriere de
» la tête ſoit dans l'eau, l'homme reſtera long-
» tems dans cette poſition, ayant la face li-
» bre & reſpirant facilement; à chaque inſpira-
» tion la partie plongée de ſa tête s'élevera d'une
» ligne hors de l'eau, & s'y enfoncera à cha-
» que expiration.

» 7°. Une perſonne qui ne ſauroit point na-
» ger, & qui tomberoit par accident dans l'eau,
» ſi elle avoit aſſez de préſence d'eſprit pour
» éviter de tourner & de plonger, laiſſeroit
» prendre à ſon corps cette poſition naturel-
» le, & y pourroit reſter long-tems ſans crain-
» dre de ſe noyer, peut-être juſqu'à ce qu'il lui
» vînt du ſecours, car quant à ſes habits, le
» poids additionnel qu'ils ont reçu pendant qu'ils
» ſont mouillés, eſt peu conſidérable tant qu'ils
» ſont dans l'eau, parce qu'elle les ſoutient;
» ils ne ſont réellement peſans que quand on
» les tire de l'eau, parce qu'ils emportent avec
» eux celle dont ils ſont imprégnés.

» Après ce que je viens de dire, il eſt inu-
» tile que j'obſerve à vous ni à perſonne, que
» pour avoir cette préſence d'eſprit dans les
» occaſions, il faut ſavoir nager; il faut donc
» apprendre cet art, & je deſirerois qu'on l'en-
» ſeignât à tous les jeunes gens. Cette connoiſ-
» ſance dans mille occaſions les rendroit plus
» hardis, parce qu'ils ſeroient ſûrs d'eux-mê-
» mes, dans bien d'autres ils ſeroient plus fer-
» mes, parce qu'ils n'auroient pas les craintes
» pénibles qui affectent tant d'hommes; je ne
» parle pas de l'agrément que leur procureroit

» un exercice ſalutaire. Les militaires, ſelon
» moi, ne devroient point être étrangers à la
» natation; elle leur ſeroit fréquemment utile,
» ſoit lorſqu'il s'agiroit de ſurprendre un en-
» nemi, ou de ſe ſauver d'une ſurpriſe. Si j'a-
» vois à préſent des enfans à élever; je préfé-
» rerois, toutes choſes égales d'ailleurs, les
» écoles où ils auroient occaſion d'apprendre
» un art auſſi utile, qui, une fois ſu, ne s'ou-
» blie jamais.

» Je ſuis, &c. *B. FRANKLIN.* «

(*Journal Anglois.*)

II.

AURORE boréale, du 26 mars dernier.

M. Cotte, curé de Montmorenci, correſpondant de l'académie royale des ſciences, écrit, que le 26 mars, à 7 heures & demie du ſoir, il a obſervé une très-belle aurore boréale, qui s'étendoit depuis l'occident vrai juſqu'à l'occident d'été; la partie du ciel, depuis le nord juſqu'à l'orient d'été, paroiſſoit teinte d'un très-beau rouge, & s'élevoit juſqu'aux étoiles *B.* & *V.* de la petite ourſe. Le reſte formoit un ſegment à l'horizon, dont le ſommet occupoit 15 ou 20 degrés dans le ciel. Le bas de ce ſegment étoit enfoncé & opaque; une aurore lumineuſe le terminoit, & il s'en élevoit de tems en tems des jets & des rayons de lumiere, qui touchoient au zénith. A 9 heures 45 minutes, la couleur rouge avoit diſparu, & l'éclat du

phénomene avoit diminué; il eſt reſté dans cet état une bonne partie de la nuit. L'aiguille aimantée, qui éprouve une variation diurne & périodique, avoit eu les deux jours précédens, une déclinaiſon contraire à celle que M. Cotte obſerve ordinairement. Le 26 pendant la durée du phénomene, elle reſta conſtamment à 19 d. 15 m., quoiqu'à cette heure ſa déclinaiſon ſoit pour l'ordinaire de 19 d. 15 ou 20 m. Le barometre avoit monté de 6 lignes depuis 24 heures; l'air avoit été froid pendant toute la journée, & il étoit tombé de la neige le matin, & des grélons le ſoir; le thermometre marquoit 1 d. & demi de dilatation, & le lendemain matin, il étoit deſcendu à 1 d. & quart de condenſation.

(*Journal de politique & de littérature.*)

I I I.

OBSERVATION ſur l'éclipſe de ſoleil qui aura lieu le 24 du préſent mois de juin.

Les éclipſes totales du ſoleil ſont auſſi curieuſes que rares : on a calculé qu'il n'y en auroit pas à Paris, d'ici à 120 ans; celle du 24 du préſent mois pouvant s'obſerver dans ſon obſcurité totale, à la côte occidentale d'Afrique, aux iſles Açores, & à l'Amérique Angloiſe, M. d'Agelet, profeſſeur de mathématiques à l'école-royale militaire, connu par ſon voyage aux Terres Auſtrales, & par divers mémoires d'aſtronomie, a cru devoir la calculer rigoureuſe-

ment & en détail; il en a rapporté toutes les circonſtances ſur une mappemonde qui ſervira aux aſtronomes & aux navigateurs qui ſeront à portée d'en faire l'obſervation. On eſpere qu'il y aura quelque vaiſſeau de roi dont la miſſion ſera compatible avec cette obſervation, qui, ſi elle eſt bien faite, pourra décider une queſtion intéreſſante pour l'aſtronomie; ſavoir l'influence des rayons aux approches de la terre.

I V.

OBSERVATION ſur une Tortue; par M. AMOUREUX, fils, docteur en médecine, & membre de la ſociété royale des ſciences de Montpellier.

Le trois juin 1777, des pêcheurs, ſortis du port de *Cette* pour la pêche du thon, entraînerent dans leurs filets une tortue immenſe, & la porterent le lendemain à Montpellier, pour l'expoſer à la curioſité publique. Je crois devoir rapporter cet animal, à la figure & à la deſcription données par Rondelet, Liv. XVI, Ch. IV, dans ſon hiſtoire des poiſſons, & il le nomme *Teſtudo coriacea ſive mercurie.* Après avoir exactement comparé la deſcription & l'animal, il s'eſt trouvé que la tortue de Rondelet, reſſembloit à celle nouvellement pêchée, dans l'enſemble, & qu'elle en différoit par les détails. Celle-ci avoit, en outre, les plus grands rapports avec celle pêchée, le 4 août 1729, à 13 lieues de Nantes, dans l'embouchure de la Loire. M. de la Font, ingénieur, en envoya la deſ-

cription à M. de Mairan, de l'académie des ſciences, & elle fut imprimée la même année, dans les volumes de cette ſavante compagnie. La tortue priſe à *Cette*, paroît être la même que celle priſe près de Nantes, & différer de celle de Rondelet. Un des examinateurs a objecté que la figure donnée par Rondelet, étoit fautive; mais en accordant ce point, il faudra donc accorder également que la deſcription donnée par Rondelet, eſt inexacte & erronnée, puiſqu'elle s'accorde en tout point avec la figure; ou bien que Rondelet, & ſon deſſinateur, n'avoient ſous les yeux que la couverture de la tortue, qu'ils ont repréſentée, & qu'ils ont ajouté les pattes d'après leur imagination où d'après celles qu'ils ont vu dans les tortues terreſtres. Il eſt de fait que la tortue, priſe à *Cette*, n'avoit que quatre nageoires membraneuſes, à la place des pattes *imbriquées*, & unguiculées, dont Rondelet nous a donné la figure; cependant, il aſſure avoir vu deux tortues de cette eſpece. Soit donc que Rondelet ait tort ou raiſon, ſoit que l'eſpece dont il parle ſoit différente ou la même que celle de *Cette*, voici la deſcription de cette derniere, d'après un examen des parties extérieures, & ſuffiſante pour caractériſer définitivement cette eſpece.

Cette tortue reſſemble aſſez bien à un luth, ou à une mandoline renverſée, elle eſt arrondie par ſon dos, terminée en pointe vers la queue, preſque tronquée en devant, & applatie pardeſſous. Sa couverture eſt un cuir noir,

marqué par 7 crêtes ou arrêtes longitudinales, qui forment par leur intervalle neuf bandes; cette couverture, en forme d'impériale de voiture, avoit cinq pieds & demi de longueur & la totalité de l'animal, mesuré du museau à l'extrêmité de la queue, étoit de 7 pieds 5 pouces. La hauteur & l'épaisseur de la tortue, prise dans sa plus grande convexité, étoit de 21 pouces. Les pêcheurs ont évalué son poids, entre 15 à 16 quintaux.

La tortue décrite par Rondelet, differe encore de celle de *Cette*, par la tête & par les nageoires. La tête de celle ci ressemble assez à celle des tortues communes; elle se termine par un museau osseux, un peu pointu. On en avoit écarté les mâchoires au moyen d'un morceau de bois, qui leur donnoit 8 à 9 pouces d'ouverture; cette gueule béante permit d'observer une grande dent triangulaire, à l'extrêmité de la mâchoire inférieure. Comme il n'étoit pas possible d'observer la mâchoire supérieure, on doit rapporter ici la remarque faite à *Cette*, par M. Borig, médecin de cette ville, qui y apperçut 4 autres grandes dents triangulaires, formées par un os poreux, & couvertes d'épiderme.

Outre ces dents, les *fauces* étoient garnies d'especes de callosités ou de mammelons coniques, & comme cartilagineux. On m'a fait un crime de les avoir appellées *dents*, parce quelles ne débordoient pas les mâchoires, & qu'elles n'avoient pas d'alvéoles, comme si la nature n'avoit qu'un type à suivre dans la création des

êtres. Rondelet ne dit rien de ces dents calleuſes, qui cependant méritoient ſon attention.

La tortue de *Cette* avoit de grands yeux, au-deſſous deſquels étoient deux trous, ſervant de narines. La tête étoit proéminente, le col fort gros & large. Depuis le défaut du cuir, au-deſſus du col, juſqu'à l'extrémité du muſeau, on comptoit 17 pouces & demi. Beaucoup de parties charnues ſortoient en avant de deſſous la couverture. Ce ſont, ſans doute, de grands muſcles qui font mouvoir les nageoires antérieures, & qui donnent la plus grande force à cette maſſe animale. Chacune des nageoires antérieures étoit longue de trois pieds trois pouces, & large de 13 pouces, dans ſa plus grande étendue. Elles avoient en tout neuf pieds d'envergure; d'où il réſulte que lorſque cet animal nage, il préſente plus de ſurface en largeur qu'en longueur.

Les nageoires poſtérieures étoient beaucoup moins volumineuſes & moins charnues à leur origine, elles n'avoient que dix pouces de longueur, & étoient larges en proportion; enfin, leur envergure de cinq pieds un pouce; mais en tout différentes de celles de Rondelet. Cet auteur fait mention des ongles qui arment les aîles & les pieds de la tortue, & ſa figure les montre telles. De plus, elle repréſente ces quatre extrêmités recouvertes de grandes écailles imbriquées, & dans la nôtre, il n'y a que quatre nageoires, unies, couvertes ſimplement d'une peau noire, rugeuſe, ſans écailles, ſans divi-

ſions & ſans ongles ni crochets. En un mot, cet animal nous a paru abſolument auſſi peu propre à l'attaque qu'à la défenſe; ce qui porte à penſer qu'il ne livre pas de grands combats, & qu'il ne vit pas de rapines. La peau de deſſous les nageoires eſt parſemée de différentes taches griſes & rouſſeâtres.

Comme il n'étoit pas facile de retourner cette lourde maſſe, on n'a pu voir le deſſous de la tortue, pour examiner quelle étoit la forme & l'étendue du plaſtron, ou l'écaille de deſſous. Il a été encore moins poſſible de connoître la ſtructure intérieure de ce vaſte édifice. Le haut prix que le poſſeſſeur demandoit de cet animal, a dégoûté pluſieurs amateurs qui vouloient l'acheter, pour en faire l'anatomie. C'eût peut-être été une occaſion pour décider le différend qui s'éleva au commencement de ce ſiecle entre MM. Mery & Duverney, au ſujet du cœur des tortues de terre & de mer. Cette tortue fut enlevée de Montpellier deux jours après, & reportée à *Cette*, à cauſe de l'infection qu'elle répandoit, & pour la vuider en mer. M. Borig, qui étoit alors ſur les lieux, ne put tenir à cette opération, tant la puanteur étoit horrible. Voici ſeulement ce qu'il nous a appris à l'égard de l'extérieur.

Cet animal, vu pardeſſous, reſſemble à un crapaud, & l'on n'y voit par conſéquent la forme d'aucun plaſtron bien marqué. Le deſſous eſt ſouple, pliant, & ſe confond avec les côtés & les nageoires; cependant, ſi on l'exa-

mine avec attention, on apperçoit ſix bandes longitudinales, cartilagineuſes, écartées les unes des autres, excepté celles du milieu qui ſont plus rapprochées. Ces bandes ſont liées les unes aux autres par des ligamens forts & entrecroiſés. Elles ſont encore ſoutenues antérieurement par un os pointu au-deſſous du col, large & ſaillant; c'eſt le ſeul endroit où le plaſtron ſoit ſenſible. Cette partie tient lieu de ſternum, & va d'une nageoire à l'autre. Poſtérieurement, ces mêmes bandes, ſont renforcées par un cartilage tranſverſal qui, vu d'une nageoire à l'autre, eſt encore terminé en pointe vers la queue. Outre ces pieces tranſverſales, il y a encore aux bandes les plus externes, quatre pieces d'os aſſez ſemblables à de petits *lepas*, poſés longitudinalement deux à deux, ſavoir, deux après les nageoires antérieures, & deux avant les poſtérieures. Les bandes moyennes ont encore deux autres *lepas* oſſeux, placés dans la même direction, mais plus poſtérieurement & ſous le ventre.

On a empaillé groſſiérement cette tortue pour la montrer à la foire de Baucaire (le 22 juillet) comme un objet de curioſité; & malgré les ſpéculations qu'on avoit faites ſur cet animal, le ſeul produit qu'on en ait retiré, c'eſt l'huile; il en a découlé beaucoup des pieces oſſeuſes qui forment le toît; elles étoient ſpongieuſes & remplies d'une huile dont la conſiſtance reſſembloit à celle du beurre. Si les nomenclateurs d'hiſtoire-naturelle jugent cette eſpece nouvelle, on leur laiſſe le plaiſir de lui

assigner un nom, & de faire en sa faveur une phrase latine. S'ils ne la croyent pas différente de celle de Rondelet, ils auront au moins une description qui la leur fera mieux connoître.

(*Journal de physique.*)

V.

OBSERVATIONS sur l'électricité du chocolat.

Un fabricant avoit observé que, sur la surface du chocolat nouvellement fait, il s'élevoit une petite lumiere. Elle étoit très-sensible vers le soir & dans le tems de gelée. Ce chocolat avoit la propriété d'attirer les corps légers, tels que les petits grains de poussiere, les brins de fil, paille, &c. Il en instruisit un Physicien de ses amis. Celui-ci s'assura de la vérité du fait, & vit que la force électrique du chocolat étoit assez sensible. Il le soumit à l'expérience de Leyde, & les étincelles furent très marquées & sensibles à la main. Lorsque le chocolat est en poudre séche, il n'a plus de vertu électrique. On la lui rend en le pétrissant avec l'huile d'olive.

V I.

LETTRE adressée aux rédacteurs de ce journal, contenant des observations sur l'histoire-naturelle & économique des abeilles.

MESSIEURS,

Vous avez rapporté dans votre journal de

décembre. 1777, pag. 298 & ſuiv. la lettre de M. le docteur Simmons, des *Obſervations* ſur le même ſujet par l'auteur des *Affiches de Bourgogne*, & la *Lettre* d'un anonyme de Mâcon du 27 ſeptembre de la même année 1777; le tout concernant les abeilles.

Permettez-moi de vous faire parvenir ma façon de penſer ſur ces objets; non par eſprit de critique mais uniquement pour m'inſtruire & inſtruire en même tems ceux qui s'occupent de la culture des abeilles, culture auſſi agréable qu'elle eſt intéreſſante & utile.

» Parmi les découvertes curieuſes, que le » prieur des dominicains Anglois à Louvain » fait tous les jours (dit le docteur Simmons,) » en voici une, d'après laquelle on peut croire » qu'il ſeroit poſſible de recueillir par-tout du » miel auſſi pur que celui qu'on fait venir de » Narbonne, d'Eſpagne & de Minorque.

Pour recueillir de bon miel il faut néceſſairement nettoyer les rayons, ne laiſſant uniquement que ceux qui ſont remplis de bon miel. Il faut ſéparer tout ce qui paroît contenir la couvée qui le fait aigrir & moiſir, le mettre dans de groſſes étamines qu'on ſuſpend près d'un feu capable de faire couler le miel, ſans que la cire puiſſe ſe fondre, le mettre après cela dans un vaſe pour l'y conſerver, ou dans un pannier bien propre poſé vis-à-vis du feu ſur deux bâtons, au-deſſus d'un bac ou d'un vaſe; le retourner de tems-en tems, ſans écraſer dans un bac les rayons avec la cire, & les paſſer enfin avec force par un linge. Le miel le plus frais

eſt le meilleur pour quelque uſage que ſe puiſſe être, & les abeilles nous l'indiquent elles-mêmes. J'ai ſouvent poſé ſous leurs ruches du vieux miel pour les en nourrir & les fortifier; j'ai toujours vu qu'elles le laiſſoient en partie & même en total, au lieu qu'en leur préſentant du miel frais elles l'emportoient ſur le champ ſans en laiſſer la moindre parcelle. Ainſi lorſqu'à l'arriere-ſaiſon on s'apperçoit que les ruches ſont légeres, il eſt ſage d'y préſenter les rayons nouvellement détachés.

» Il arrive ſouvent (continue le docteur Simmons) que les abeilles vont ramaſſer ſur le » houblon, que l'on cultive en quantité dans » les Pays-Bas Autrichiens, une eſpece de manne » qui ſe trouve ordinairement ſur cette plante » après une petite pluie. Le religieux qui veille » ſans ceſſe à ſes ruches, ne manque pas de l'y » trouver, & ſur le champ, il coupe la partie du rayon où les abeilles l'ont dépoſée.

Il eſt très-vrai qu'en été de menues pluies que les gens de la campagne nomment manne dans nos provinces, tombent ſur les plantes d'houblon ainſi que ſur les arbres & les autres plantes, ou elles forment, au moyen de la ſeve & de l'ardeur du ſoleil une ſorte de liqueur ou de ſuc que les abeilles ſe hâtent de recueillir, & qui forme un très-mauvais miel. Les bêtes même qui broutent l'herbe immédiatement après ces pluies en contractent différentes maladies. Si leur conducteur n'a ſoin de la faire fouler & battre pour ainſi dire par le troupeau avant de l'y laiſſer paître, il eſt très-dangereux que

les bêtes n'en ayent le poumon & le foye endommagés, & qu'elles ne tombent même en pourriture. Ce sont aussi ces pluies qui occasionnent au grain une sorte de rouille, de maniere que s'il ne survient une bonne pluie pour les laver, la moisson devient très-chétive & de mauvaise qualité.

J'ai observé qu'après ces *mannes* les ruches augmentent considérablement en poids & cela en peu de tems; mais si pendant quelques jours les rayons du soleil les échauffent, elles redeviennent autant & même plus légeres qu'auparavant.

Pour m'éclairer sur ces changemens, j'ai soulevé mes ruches; j'ai vu que tous leurs parois internes étoient enduits d'une liqueur rousseatre, ainsi que les rayons & la partie du tablier où les ruches posoient, & que cette liqueur étant desséchée on avoit peine à les détacher d'une croute glutineuse qui les tenoit comme collées sur le tablier.

On peut à mon avis inférer de-là que les *mannes* ne sont pas aussi pernicieuses en été qu'elles le sont vers la fin d'août & en septembre, parce qu'alors des chaleurs ne sont plus aussi vives, que les nuits sont plus longues & plus froides, & que par-là, elles peuvent se conserver dans les rayons.

Au reste, c'est de ce mauvais miel, dont les abeilles se nourrissent durant l'hiver, que provient la dysenterie qui les attaque de maniere à ne pouvoir sauver, pour ainsi dire, aucune ruche, même dans les ruchers les plus fournis;

ce

ce qui eſt arrivé l'année derniere dans beaucoup de cantons; mais dont je n'ai eſſuyé aucune perte non plus que ceux qui ont employé le ſirop ſuivant, que je leur avois préparé, & qui a été préſenté au bas des ruches. Voici la compoſition de ce ſirop.

Verſez dans un caſſerole bien propre une bouteille de vin de Bourgogne ou de Champagne rouge, vieux; ajoutez-y une bonne demi-livre de ſucre, bien raffiné, & trois quarterons du meilleur miel : faites le cuire doucement & à petit feu ſur du charbon l'eſpace de deux à trois heures, en le remuant de tems-en-tems; verſez-le enſuite par un entonnoir dans des bouteilles : & mettez-en dans des aſſiettes de faïance ou de terre verniſſée pour les préſenter à chaque ruche, en obſervant de faire ſurnager dans ces aſſiettes, des brins de paille : ajoutez encore en proportion du bon miel à ce ſirop, & mêlez le total pour les ruches les plus foibles & les plus légeres, & continuez juſqu'à ce qu'elles n'en aient plus beſoin, c'eſt-à-dire, juſques vers le printems.

L'uſage de ce ſirop m'a toujours paru très-propre à préſerver les abeilles de la dyſenterie, à les rendre plus robuſtes, & par conſéquent à en tirer plus promptement des eſſaims.

On ſauroit au reſte beaucoup de gré au R. prieur des Dominicains, s'il vouloit bien nous apprendre dans quels rayons les abeilles dépoſent le mauvais miel dont on a parlé, & nous inſtruire en même-tems de la maniere dont il s'y prend pour les couper; puiſqu'il s'agit de

la conſervation d'inſectes ſi utiles à l'homme.

» Le premier, (ajoute encore le docteur » Simmons,) qui a un grand nombre de ru- » ches dans ſon jardin, aſſure qu'il obtient trois » fois plus de miel par la méthode qui lui eſt » particuliere, que par celle qu'on ſuit ordi- » nairement : elle le rend maître de faire tra- » vailler ſes abeilles quand il lui plaît, dans » toutes les ſaiſons de l'année. «

Quel ſecret plus important que celui de ſe procurer trois fois plus de miel qu'on n'en recueille en ſuivant la méthode ordinaire ! il faut que M. le prieur ait approfondi juſques dans ſes derniers replis cette branche d'économie ruſtique, puiſqu'il eſt parvenu à faire travailler ſes abeilles quand il lui plaît, dans toutes les ſaiſons de l'année ; tandis que notre impéritie nous borne à les faire agir ſix mois tout au plus, & cela faute de tems propre & de moyens ſuffiſans.

Il eſt donc tout ſimple de croire qu'il ſupplée à ce défaut par d'autres matieres que par les fleurs, & qu'apparemment il place en hiver ſes ruches dans quelque vaſte ſalle où il entretient une chaleur propre à attirer les abeilles hors de leurs ruches, & à les engager à y rentrer.

Que d'obligations le monde entier n'auroit-il pas au ſavant prieur, s'il daignoit rendre publique une méthode inconnue juſqu'ici, & dont l'utilité eſt ſi clairement démontrée ! Au lieu de nous faire appercevoir de loin un but que notre inſuffiſance n'atteindra jamais ſans ſon aide.

» Je n'étois pas ſans quelques inquiétudes, » (c'eſt toujours M. le docteur qui parle.) Je » n'étois pas ſans quelques inquiétudes, en me » voyant au milieu d'un ſi grand nombre de » ruches; mais le prieur m'aſſura que je n'avois » rien à craindre, pourvu que j'euſſe grand ſoin » de tenir la bouche fermée & de reſpirer par » le nez, parlant très-doucement. C'eſt en cela, » me dit il, que conſiſte tout le ſecret que » j'emploie pour approcher de mes abeilles » impunément, pour remuer & tranſporter leurs » ruches ſans beaucoup de ménagement, & » même pour détacher quelques portions de » rayons, lorſqu'elles ſont à l'ouvrage. «

J'avoue ici mon ignorance & ma poltronnerie, j'ai toujours cru qu'il falloit beaucoup de ménagement quand on approchoit des ruches, excepté cependant, lorſqu'après le coucher du ſoleil, on approchoit des eſſaims pour les placer au rucher, ou ailleurs. Mais détacher quelques portions de rayons, lorſque les abeilles ſont en plein travail, c'eſt, à ce qu'il me paroît, être privilégié; & malgré l'aſſertion de M. le prieur, qui, ſans doute a ce privilege, je ne le conſeillerois pas à l'homme le plus hardi & le plus adroit, à moins que ce ne fût avant le lever du ſoleil ou après ſon coucher, quand même il ne reſpireroit que par le nez, & quand au lieu de parler doucement il ne parleroit point du tout. Je ne conſeillerois de plus cette opération qu'au commencement de mars ou vers la fin de l'automne, & je voudrois pour plus de ſûreté qu'on engourdît les abeilles ou par

la fumée de vieux linge brûlé ou par celle du tabac.

L'auteur des *affiches de Bourgogne*, rapporte le cas d'un cheval & d'un Charpentier. Ce qui m'eſt arrivé à l'âge de neuf à dix ans, eſt à-peu-près de même nature. Immédiatement après Pâques j'étois à une campagne : je trompai un jour la vigilance de mon précepteur, & je ſortis ſeul avec un jeune homme à-peu-près de même âge que moi. Je vis dans une prairie un rucher de trois à quatre ruches, je m'en approchai, je ne ſavois ce que c'étoit, & je me mis à frapper d'une petite baguette les abeilles qui en ſortoient ou qui y rentroient ; quelques-unes m'aſſaillirent ſur le champ à la tête, & les autres m'entourerent de toute part : je cours de toutes mes forces, j'apperçois une maiſon, mes cris en font ſortir deux femmes qui viennent à mon aide, tâchent de me débarraſſer, & me couvrent la tête d'un linge. Mon compagnon qui avoit inſulté plus vivement que moi les abeilles, arrive cependant ſain & ſauf ſans en avoir été attaqué, tandis que j'avois pour ainſi dire, la tête tout en feu. On me la lava, on me la baſſina avec de l'eau froide à pluſieurs repriſes, & j'en fus quitte enfin pour reſter trois à quatre jours au lit avec un peu de fievre, & le viſage entamé par des eſpeces d'égratignures.

Je me ſuis ſouvent demandé à moi-même depuis cet événement, pourquoi de pluſieurs perſonnes qui ſe trouvent enſemble, les abeilles en attaquent une de préférence aux autres ! Je n'ai pu trouver que dans le haſard le motif

qui les détermine. Une abeille vole d'abord à la tête de la perſonne, vers laquelle le haſard dirige ſon vol, elle s'embarraſſe, elle s'entortille dans ſes cheveux, elle ſe trouve priſe dans une eſpece de filets, elle fait des efforts pour s'en débarraſſer, elle s'irrite & ſonnant une ſorte de tocſin, elle appelle ſes compagnes qui arrivent en foule, ou pour la dégager, ou pour la venger : c'eſt du moins ce qui m'a paru le plus vraiſemblable.

Je paſſe à la lettre de l'anonyme de Mâcon. Il y eſt dit que les abeilles ne ſouffrent point de perſonnes maladives; l'expérience m'a démontré la vérité de cette obſervation, & j'ai en effet, ſouvent remarqué, que ceux qui avoient l'haleine forte ou mauvaiſe, en étoient pourſuivies & piquées, quoiqu'elles n'approchaſſent pas les ruches de bien près.

» Il eſt auſſi très-vrai, (dit le même anonyme,) que, lorſque le bled noir eſt en fleur, » il n'eſt pas facile d'aborder impunément ces » inſectes pour les contempler & opérer ſur » eux. «

C'eſt ce qui arrive de même, lorſque la veſce eſt fleurie; il faut ſans doute que les abeilles y trouvent une matiere qui les irrite; & c'eſt pour cela qu'il eſt bon de conſtruire des ruchers à double toît, afin qu'on puiſſe ſe couler derriere les ruches & ſe placer de maniere à pouvoir les obſerver à l'aiſe & ſans riſque. Il réſulte un autre bien de la conſtruction de ces ruchers; elle peut ſervir à détruire les teignes, auxquelles il ſeroit eſſentiel d'empêcher l'entrée des ruches.

Ces teignes font une efpece de papillon qui donnent leurs œufs comme les autres. Leur inftinct leur fait chercher les endroits les plus favorables à leur ponte ; & elles dépofent leurs œufs en choififfant celui qui pourra fournir la nourriture à l'infecte naiffant, lorfqu'ils feront éclos. Elles les placent donc ordinairement fur le haut des ruches, autour des parois internes & même fur le *tablier*, & ils y font comme ceux des autres papillons, fous une efpece de toile ou de membrane. Ces œufs éclos deviennent chenilles, qui fe nourriffent aux dépens des abeilles, que l'on voit en avril, lorfqu'elles nettoient leurs ruches, pouffer & ammener dehors des chenilles de deux efpeces ; l'une d'un gris verdâtre à tête rouffe, & de la groffeur d'un ver de noifette, mais un peu plus longue ; l'autre d'un rouge brun, excédant un peu en longueur la premiere, une fois plus mince & à tête roux-brun.

Ce font ces vers, ou chenilles qui défolent les rayons des abeilles, & non les teignes, qui, à ce que je crois, n'entrent dans les ruches que vers le tems qu'elles ont envie ou qu'elles font preffées de dépofer leurs œufs.

Ces chenilles devenues à leur tour papillons ou teignes, fortent des ruches pour voltiger & prendre leur effor jufqu'au tems de leur ponte ; elles s'affemblent d'ordinaire autour des ruches en voltigeant continuellement depuis le commencement de mai, jufqu'à la moitié ou la fin d'août ; & cela un peu après le lever du foleil & immédiatement avant qu'il fe couche. J'ai

obſervé qu'elles entrent facilement dans les ruches avec les abeilles ; ſur-tout dans celles qui ne ſont point remplies ; mais qu'elles n'ont pas la même aiſance à l'égard de celles qui ſont fournies juſqu'au *tablier*, parce que les abeilles s'y oppoſent & les chaſſent même.

Au moyen d'un rucher à double toît, on pourra quand on voudra, ſe gliſſer derriere les ruches & écraſer ces inſectes nuiſibles, qui, de tems-en-tems ſe repoſent ſur le tablier ou ſur la ruche même, ce qui peut ſe faire avec le doigt dans les tems ci-deſſus déſignés.

Les abeilles nous font don de leur travail ; ce don nous eſt également agréable & utile, & nous les étouffons pour les en récompenſer ; n'eſt-ce pas ingratitude de notre part ? Je ſupplie donc les cultivateurs éclairés, de nous indiquer, s'il eſt poſſible, une méthode ſûre de recueillir ſans les faire périr une partie de leur proviſion.

J'ai, mais toujours infructueuſement, employé différens moyens pour y parvenir. J'ai d'abord ſuivi la méthode qu'indique la *vieille maiſon ruſtique de Liger*, de renverſer une ruche pleine, de placer par-deſſus une ruche vuide, de les ſerrer au défaut avec une ſerviette, de frapper ſur celle qui eſt pleine pour faire monter les abeilles dans celle du deſſus, & de faire cette opération vers la fin de juin. Elle réuſſit en effet, mais qu'en arrive-t-il ? il reſte une ruche dont les abeilles peuvent à peine chercher leur proviſion pour l'hiver, & qui languit faute de population, car, tant les jeunes

abeilles que les œufs déposés sont absolument perdus, ce qui détruit l'espoir de voir renaître & remplacer les abeilles perdues ou mortes. Il semble au reste qu'il seroit moins cruel & plus utile d'attendre pour les suffoquer l'arriere saison, parce qu'alors les ruches sont si affoiblies, qu'elles sont hors d'état de pouvoir donner des essaims avant deux ou trois ans révolus, & qu'ainsi on leur auroit plus rendu qu'on ne leur auroit trouvé.

Tailler les rayons pleins, c'est déranger l'économie des ruches, perdre la couvée qui s'y trouve, & faire que les abeilles ne donnent que peu ou point d'essaims, ce qui occasionne un dommage très-notable, car régulierement, chaque ruche en donne deux par an, & quelquefois d'avantage. J'en ai eu fort souvent deux, provenant des premiers de l'année : ils produisent ainsi, quand on peut les recueillir au commencement de mai, & quand on en prend soin.

La méthode des *hausses* ne paroît pas plus heureuse. En ôtant la hausse du dessus, quelqu'adroitement qu'on s'y prenne, on endommage une partie des abeilles par le miel qui découle sur elles quand on a scié les rayons ; leurs compagnes veulent les nettoyer, elles se cassent les aîles, & on les voit ramper sur terre & périr.

J'ai encore suivi à différentes reprises la méthode indiquée par une brochure, qui conseille de renverser la ruche pleine sur une planche arrondie, & de poser par-dessus une autre planche avec un trou de quelques lignes, pour y

aſſeoir une ſeconde ruche vuide, afin que les abeilles montent d'elles-mêmes. Je les y ai laiſſées l'eſpace de tems déſigné & même davantage, pour que les œufs puſſent éclore, & pour que les jeunes abeilles puſſent monter comme les vieilles : j'ai conſtamment trouvé qu'elles tenoient les deux ruches & n'y formoient qu'un ménage, quoiqu'elles euſſent donné des eſſaims.

J'ai de même éprouvé la méthode propoſée par la ſociété d'agriculture de Bretagne, d'avoir une ruche vuide tout unie, dont le deſſus fût applati de maniere à y poſer une ruche ordidaire, afin que les abeilles puſſent aſſembler leur magaſin dans celle du haut, & en deſcendre pour faire leur travail dans celle du bas, au moyen d'un trou de quelques lignes dans le milieu, qui ſervît à la communication & qu'on bouchât, au moyen d'une ardoiſe ou d'une pierre plate, lorſqu'on s'apperceveroit au poids que la ruche du bas peut avoir ſa conſiſtance, & que celle du haut ſeroit fort peſante. On bouche de même l'entrée de celle du haut, quand on remarque que celle du bas eſt habitée.

L'avant dernier printems, je poſai deux ruches pleines ordinaires, ſur deux ruches vuides, telles qu'on vient de les décrire; l'une pouvoit peſer au printems 30 liv. Celle de deſſous ſe trouva bâtie juſqu'à moitié, & fut à l'arriere ſaiſon du poids de 35 liv. Je l'ai remiſe le printems dernier, comme l'année précédente, ſans toucher aux rayons, qui n'en ont pas été plus

avancés ; mais la ruche du haut pesoit 45 liv. Je ne m'étonne cependant pas qu'elle n'ait point continué ses rayons, ce printems & l'été qui lui a succédé, ayant été si défavorables, que des quinzaines entieres, se sont écoulées sans que les abeilles pussent aller recueillir le suc des fleurs. L'autre ruche n'a rien fait dans celle qui étoit posée dessous. Il est à observer qu'elles ont donné chaque année deux essaims, avant celles qui n'étoient point doubles, contre l'opinion générale qu'elles n'en donneroient aucun.

Si cette méthode me réussit, je me ferai un devoir & un plaisir de communiquer mes succès au public, en y joignant les observations & les remarques que je pourrai avoir faites.

Je vous prie, en attendant, Messieurs, d'insérer ma lettre dans l'un de vos journaux. J'ose d'ailleurs, me flatter que les observateurs curieux des abeilles, voudront bien de leur côté nous donner les remarques qu'ils peuvent avoir faites, ou qu'ils feront sur cet utile objet.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens de considération qui vous sont dus

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

J. G. J. D.

A Liege, le 18 avril 1778.

MÉDECINE.

CHIRURGIE.

I.

Mémoire sur une cataracte *artificielle qu'on peut produire sur les yeux des cadavres, & des animaux vivans; par M. Troja, docteur en médecine, & chirurgien assistant dans l'hôpital de Saint-Jacques, à Naples.*

Les maladies artificielles excitées sur les animaux peuvent conduire à la guérison de celles qui sont déja formées dans l'homme. On peut essayer sur les premiers, tous les moyens curatifs les plus dangereux : on peut les disséquer suivant le besoin, & en examiner les causes primitives & les effets inconnus. Il est vrai qu'on rencontre quelquefois des différences essentielles entre les hommes & les brutes ; mais si on n'apprenoit que ces seules variétés, nous en serions assez instruits.

On sait que le crystallin détaché du globe de l'œil, s'endurcit & devient opaque dans tous les acides (*). Ce n'est pas de cette opacité,

(*) M. Petit, *académ. des sciences.* Année 1731.

dont je veux parler. Je travaillois ſur les yeux ; & je trouvai qu'en couvrant un œil de ſel marin, il ſe produiſoit une vraie cataracte artificielle, ſans que la tranſparence de la cornée eût ſouffert en aucune maniere. Je plongeai des yeux dans différentes liqueurs acides, & le cryſtallin en étoit attaqué plus ou moins, ſuivant leur force; mais la cornée tranſparente devenoit toujours opaque.

Si on prend un œil ſéparé du cadavre de l'homme, ou de tout autre animal que ce ſoit, & qu'on le couvre de ſel marin, au bout d'une demi-heure on voit paroître la cataracte. Au bout d'une heure, elle eſt bien formée & d'une couleur blanche comme la neige : cependant, elle ne s'étend pas juſqu'au centre du cryſtallin, dont tout le noyau eſt encore tranſparent. Au bout de deux ou trois heures environ, elle occupe dans le cryſtallin toute la ſubſtance qui ſe trouve extrêmement endurcie : dans les poiſſons elle devient dure preſque comme une pierre. La tunique du cryſtallin ſe trouve pareillement endurcie & opaque.

Cependant, ſi on laiſſe l'œil très-long-tems dans le ſel, l'humeur aqueuſe & le corps vitré ſe diſſipent entiérement & de maniere que l'œil reſte affaiſſé.

Il arrive quelquefois qu'en laiſſant même long-tems l'œil dans le ſel, la cataracte ne va pas juſqu'au centre du cryſtallin. Quelquefois auſſi le cryſtallin s'obſcurcit très-bien dans un œil & imparfaitement dans l'autre d'un même animal.

Il eſt néceſſaire que le ſel marin ſoit dépuré :

le plus commun conviendra mieux pour cet usage : même le ſel marin cryſtalliſé, rend opaque, en une certaine maniere, la cornée tranſparente. Il faut que le ſel ſoit pilé finement, & qu'on y ajoute un tant ſoit peu d'eau pour qu'il ſoit un peu en ſolution. L'eau extrêmement ſalée feroit le même effet. Le ſel marin bouilli dans l'eau produit lentement l'opacité du cryſtallin.

Si on veut avoir la cataracte, ſans que l'œil ſoit détaché du cadavre, on n'a qu'à fixer les paupieres, afin que l'œil ſoit ouvert & appliquer le ſel deſſus. On y verſera de tems en tems une goutte d'eau très-ſalée, & on couvrira le tout avec une compreſſe de linge trempée dans la même eau.

J'ai produit de cette maniere la cataracte dans les yeux des lapins vivans. J'avois arrêté les animaux de maniere qu'ils ne pouvoient pas ſe remuer ; j'avois paſſé trois fils avec une aiguille à travers les deux paupieres, & à travers la membrane ſemi-lunaire pour avoir l'œil ouvert en les attachant en ſens contraire. Au bout de deux heures, la membrane interne des paupieres étoit trés-engorgée & la cataracte bien formée : mais au bout de trois heures, après avoir ôté le ſel, elle s'étoit diſſipée. Je ne ſais pas ſi l'on pourroit avoir une cataracte conſtante, ayant la patience de continuer plus long-tems l'application du ſel. Dans d'autres lapins, à la place du ſel j'appliquai l'eſprit de ſel marin tout ſeul ; la cataracte étoit très-complette, mais tout le globe de l'œil ſe deſſéchoit ou crevoit. Je coupai cet

efprit avec de l'eau : la cataracte fe formoit imparfaitement & la cornée devenoit opaque.

J'ai effayé d'autres fels neutres à bafe minérale & à bafe alkaline : tels font le fel de tartre vitriolé, le fel de nitre, le fel ammoniac, &c. Dans les premiers, le cryftallin s'obfcurciffoit très-imparfaitement. Dans le fecond, il paroiffoit devenir plus tranfparent, & au lieu de s'endurcir il fe ramolliffoit davantage. Tous les acides, l'efprit de nitre, l'efprit de vitriol, l'efprit de térébenthine, l'efprit de vin, le vinaigre, produifent la cataracte, mais ils détruifent l'œil quand ils font trop forts : quand ils font trop foibles ou coupés avec l'eau, ils la produifent imparfaitement & rendent toujours opaque la cornée tranfparente. L'efprit de nitre donne une couleur jaune au cryftallin, & le fend en plufieurs endroits.

Les alkalins, tels que l'alkali volatil fluor, le favon blanc diffous dans l'eau, l'eau de chaux, la leffive, &c. ne produifent pas la cataracte, & ils ne diffipent pas les autres humeurs de l'œil, mais ils caufent une efpece d'hydropifie dans le cryftallin. On trouve une grande quantité d'eau très-limpide, fur-tout dans les poiffons, répandue entre la furface extérieure du corps du cryftallin & fa tunique. Cependant, l'alkali de tartre, diffous dans l'eau, rend les membranes de l'œil très-fermes, fait devenir opaque le cryftallin & l'endurcit de maniere à être friable en le frottant entre les doigts.

Les avantages qu'on pourroit retirer de la cataracte artificielle produite avec le fel marin,

ſont, 1°. de pouvoir la produire à ſon gré ſur les cadavres, pour inſtruire les jeunes chirurgiens à faire l'opération, ſoit par extraction, ſoit par dépreſſion. Il n'eſt pas néceſſaire d'attendre que le cryſtallin ſoit obſcurci juſqu'au centre, parce que, quand les humeurs aqueuſes & vitrées ſont diſſipées, on ne peut pas opérer commodément; mais, ſi elles ſont beaucoup diminuées, on n'a qu'à preſſer la baſe de l'œil avec les doigts pour pouſſer le corps vitré avec le cryſtallin vers la cornée. Il faut prendre garde, en introduiſant l'inſtrument tranchant, ſi on veut faire l'opération par extraction, de ne pas bleſſer l'iris, comme il arrive conſtamment quand l'humeur aqueuſe eſt très-diſſipée; 2°. d'expliquer la cauſe de cette maladie, ſur-tout lorſqu'elle eſt produite par l'âcreté des larmes ou des autres humeurs du corps; 3°. de chercher, s'il eſt poſſible, quelque diſſolvant de la cataracte. Nous avons vu que le ſel de nitre & le ſel ammoniac conſervoient la tranſparence dans le cryſtallin, & le ramolliſſoient davantage; 4°. de faire mûrir plus promptement dans l'homme vivant, par application continuée de l'eau un peu ſalée, ces ſortes de cataractes qui tardent à parvenir au degré de maturité néceſſaire pour pouvoir faire l'opération.

(*Journal de phyſique.*)

I I.

Lettre adressée au journal de politique & de littérature, *sur le remede des Caraïbes contre la goutte.*

Monsieur...... Sur tout ce que j'avois entendu dire de l'efficacité du remede des Caraïbes pour modérer & éloigner les accès de goutte, j'en fis usage au mois d'octobre 1770. Ayant été attaqué dans le mois de janvier 1777 d'un accès très-léger qui ne dura que cinq jours, pendant lesquels je n'eus que des douleurs très-supportables, sans fievre & sans insomnie; je me crus en droit, par cette observation faite sur moi-même, de conclure que le remede des Caraïbes n'arrêtoit point l'épuration nécessaire du sang qui doit se faire dans les anciens goutteux, mais que ce remede atténuoit & adoucissoit cette humeur visqueuse & mucilagineuse au point de la rendre plus fluide, moins raréfiable & moins corrosive, & que par conséquent les dépôts s'en faisoient avec plus de facilité, & que ces dépôts ne corrodoient plus la gaîne nerveuse des tendons.

Vous sentez, Monsieur, que la reconnoissance d'un goutteux (jusqu'alors cruellement tourmenté) peut aller jusqu'à l'enthousiasme pour un remede dont il croit éprouver des effets aussi salutaires; je me flattai de rendre compte de mon observation dans un mémoire, & je le lus dans une de nos séances particulieres de l'académie des sciences.

Quoique cette observation n'ait pas été im-

primée, elle eſt devenue preſque publique (*), & l'on a peut-être même répandu trop de certitude dans ce qui a tranſpiré de ce mémoire, où je ne parlois encore que des grandes eſpérances que j'avois.

Je ſerois très-fâché, monſieur, que le public fût trompé par une confiance trop prématurée, & je crois devoir publier que malgré l'uſage exact que j'ai fait du remede des Caraïbes depuis le mois dernier juſqu'au 13 janvier de cette année, je n'en ſuis encore qu'au déclin d'un accés violent qui m'a attaqué le 13 janvier, & dont les dépôts ſucceſſifs ſe ſont pouſſés dans toute la main, le poignet & l'avant-bras gauche, & dans les deux pieds; les douleurs, il eſt vrai, ont été moins cruelles que dans les accès précédens; mais j'ai été les ſept premiers jours (de 24 heures,) dans une inſomnie & une fievre perpétuelle. Ainſi, Monſieur, j'avoue moi-même que je me ſuis trop preſſé l'année paſſée de rendre compte d'une obſervation qui ne doit être d'aucun poids, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſtatée par une ſuite d'obſervations qui puiſſent venir à ſon appui, & que je la regarde moi-même comme nulle d'après ce que je viens d'éprouver.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le comte DE TRESSAN, *lieutenant-général, membre des académies royales des ſciences de Paris, Londres, Berlin, Edimbourg, &c.*

(*) Voyez notre journal de *janvier* de cette année, page 259, & celui de *mars*, page 51.

III.

OBSERVATIONS sur la teinture des œufs en rouge; Par M. THOMAS, *maître en chirurgie à Villers-Coterets.*

C'eſt un ancien uſage en France de teindre des œufs en rouge depuis le carême juſqu'à la pentecôte; je ne prétends pas l'abolir, mais réformer la méthode qu'on ſuit à cet égard, & dont j'ai vu de funeſtes effets.

Depuis nombre d'années que j'exerce l'art de guérir, j'ai été mandé bien des fois pour voir des enfans qui, ayant mangé des œufs rouges, avoient des envies de vomir, une difficulté de reſpirer, des mouvemens convulſifs, & dont quelques-uns même ſont morts; j'ai vu auſſi pluſieurs adultes eſſuyer un pareil ſort: j'ai traité les uns & les autres comme attaqués d'indigeſtion; heureuſement le remede que j'ai employé eſt aſſez analogue à ceux qu'on adminiſtre aux perſonnes empoiſonnées par le verd-de-gris. Je ſuis reſté dans l'erreur juſqu'à l'année derniere, que je fus mandé pour une ſociété d'hommes qui ſe trouverent fort incommodés les fêtes de pâques, pour avoir mangé des œufs rouges; alors j'envoyai chercher deux de ces œufs chez le marchand; je les pelai, & j'apperçus que la membrane qui recouvre l'œuf, étoit d'une blanc terne, & un peu verdâtre; cette membrane enlevée, on voyoit ſur le blanc, des veines verdâtres; d'où je conclus que ces œufs étant

teints dans du cuivre, le verd-de-gris avoit pénétré dans les premiers, par leurs pores, & que c'étoit la cause des accidens énoncés ci-dessus. Je fus confirmé dans cette idée en visitant les *teinturiers d'œufs*, chez lesquels je vis des chaudrons de cuivre, remplis, depuis plus de 2 mois, de teintures faites avec du bois de Brésil, & de l'alun : ainsi je crois que les juges de police devroient défendre, sous peine d'amende, de teindre des œufs dans des vaisseaux de cuivre, & ordonner à ce sujet, les visites les plus exactes.

(*Journal encyclopédique.*)

IV.

EXTRAIT d'une lettre adressée aux auteurs de la gazette de santé.

Du Bourg de St. Andeol, le 26 février 1778.

On ne sauroit apporter trop de précaution dans le choix des remedes; les moindres négligences peuvent devenir funestes, & l'expérience d'hier en est une preuve. Deux dames de cette ville, après avoir soupé légerement, chacune chez elle, étoient à *veiller* ensemble, lorsqu'une des deux se plaignit d'un léger mal au cœur; on lui proposa de faire usage d'une infusion de *thé de Suisse.* Cette infusion fut faite dans un pot de faïance bien vernissé, & les deux dames en prirent par compagnie. Peu de tems après, elles se sentirent attaquées d'envies de

vomir, avec des douleurs extrêmement vives dans l'estomac; il leur sembloit qu'on déchiroit ce viscere; cet état fut suivi de douleurs d'entrailles, & de déjections par le bas. Les extrêmités étoient froides avec des sueurs de même nature. Je fus appellé dans cet état: après avoir questionné ces dames, j'examinai les *vulnéraires*; je crus découvrir des feuilles de *renoncule d'eau*. Je leur ai fait faire usage des huileux, & dans ce moment ces dames vont un peu mieux.

Je vous prie d'insérer dans votre gazette cette observation, pour que le public puisse se méfier de ce genre de secours, ou que les personnes qui le débitent soient plus circonspectes sur le choix des plantes qui entrent dans la composition de ces vulnéraires.

J'ai l'honneur d'être, &c. MADIER, D. M. intendant des eaux minérales de Vals.

V.

OBSERVATION de M. BRONGNIART, *sur l'effet de l'Alkali volatil fluor contre les commotions électriques.*

Dans mon cours sur les élémens, j'ai fait communiquer la chaîne de métal qui sert de charge à une barre électrique de neuf pouces de diametre, aux pattes de derriere d'un jeune lapin. La jarre a été chargée, & quand elle l'a été suffisamment, j'ai posé sur la tête du lapin une des boules qui termine les branches de l'exci-

tateur, & l'autre boule a été mise en contact avec l'excitateur. A l'instant, j'ai obtenu une très-vive étincelle, & le lapin a été agité d'une terrible convulsion; il s'est roulé sur la table, & est enfin tombé sur le côté sans donner signe de vie; sa tête étoit panchée, & son corps sans aucun mouvement. M. le marquis de Buillon, l'un de mes auditeurs, prit l'animal, lui fit sentir de l'alkali volati fluor, lui prodigua ses soins pendant plus d'un quart-d'heure, & ses peines furent enfin couronnées du succès le plus décidé. L'animal ne paroît pas aujourd'hui se ressentir aucunement de la forte commotion à laquelleil a été soumis. M. le comte de la Cepede avoit déja tenté cette expérience sur plusieurs oiseaux; je l'ai répétée depuis cette époque, ainsi que celle sur les lapins, & elle m'a toujours réussi.

(*Journal de physique.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

RÉPONSE *de* M. MORAND, *citoyen de Liege, conſeiller intime de S. A. C. Mg. le prince-évêque de Liege, &c. A une lettre de M.* BLAKEY, *imprimée* à Amſterdam.

JE n'ai reçu, Monſieur, que le 14 janvier dernier, la lettre imprimée, datée d'Amſterdam le 20 octobre, que vous m'adreſſez au ſujet d'un article qui vous concerne dans mon ouvrage académique, (p. 1216) ſur l'exploitation, ſur l'uſage, & ſur le commerce du charbon de terre, en différens pays.

Vous croyez, Monſieur, avoir à vous plaindre de moi, (p. 1.) Sur ce que *j'ai publié, ſans vous en avoir prévenu*, ce qui m'a été écrit de Liege, touchant les propoſitions qui vous ont été faites dans le pays, pour communiquer le ſecret de fondre la mine de fer par le feu du

charbon de terre (p. 4.) *Cette négociation devoit ſelon vous*, Monſieur, (p. 3.) *être un ſecret pour tous autres que pour les perſonnes intéreſſées.* Enfin, vous me faites l'honneur de m'informer, que ce qui m'a été écrit de Liege à ce ſujet, *n'eſt point exact*, & vous m'intruiſez du vrai de cette négociation.

Je crois devoir, Monſieur, commencer par me diſculper de la malhonnêteté, dont j'ai encouru très-involontairement le reproche; vous ſerez bientôt le premier à reconnoître que vous n'avez point aſſez réfléchi, en me ſoupçonnant coupable à cet égard; ſi j'avois penſé, lorſque la note qui vous regarde, & dont vous vous plaignez, m'a été envoyée, ſi, dis-je, j'avois penſé que vous étiez encore à Liege, je conviens que je pouvois naturellement vous écrire, pour avoir de vous-même les détails: l'avantage que j'ai de vous connoître, Monſieur, & en même-tems, la juſtice que je rends à vos talens ſur différens objets, m'invitoient à m'adreſſer à vous: cette démarche rempliſſoit encor le but que je me ſuis propoſé de faire connoître & les différentes méthodes d'approprier le feu de charbon de terre aux arts, & les perſonnes qui ſont en état de communiquer ces méthodes; pluſieurs endroits de votre lettres portent la raiſon, de ce que l'idée de vous écrire n'a pu avoir d'éxecution; par le récit de vos courſes en Hollande par Bruxelles, (p. 4.) à Londres, à Liege, (p. 5.) à la-Haye, puis encor à Liege (p. 10.) Il eſt clair que ma lettre couroit grand riſque de voyager

beaucoup, & d'être ſans réponſe, pour le tems ſur-tout de mon impreſſion.

Vous avancez, (p. 20.) que l'on doit être très-circonſpect, même quand on parle des arts que l'on pratique; cette circonſpection, qui vous a rendu ſcrupuleux à rappeller toutes les circonſtances de votre négociation, n'a à mon avis, aucun rapport avec la publication de tout ce qui tient à l'hiſtorique : en faiſant connoître des propoſitions que l'on vous faiſoit, ou celles que vous faiſiez, je ne vois pas comment j'ai manqué à cette circonſpection. J'ai publié auſſi dans la même partie de mon ouvrage, pag. 1220, l'offre faite à notre miniſtere de communiquer la méthode qui a été pratiquée avec ſuccès aux forges d'Aizy en Bourgogne; M. le comte de Stuart, dont je préſume fort que le ſecret eſt à peu de choſe près décrit dans mon ouvrage, ne m'a pas trouvé coupable d'indiſcrétion; & inceſſamment que je publierai toute l'opération qu'il a exécutée, je ſuis ſûr qu'il ne me fera aucun reproche.

Je viens, Monſieur, à deux articles, qui ſont plus ſérieux, parce qu'ils tiennent à des éclairciſſemens raiſonnables que vous donnez ſur deux circonſtances de fait que vous êtes à même d'expliquer mieux que perſonne. Ce que vous alléguez, par exemple, Monſieur, (p. 12,) relativement à la réflexion de mon correſpondant ſur le local, que vous vouliez fixer, pour votre opération, eſt admiſſible : il n'y a rien à répondre au motif de préférence que vous

donniez

donniez à un endroit éloigné des rivieres, pour n'être point à la diſcrétion *des pillards*, dont vous avez plus d'une fois éprouvé la diſgracieuſe perfidie.

Ce qui a rapport à la force de vos ſoufflets de forges, (p. 21,) eſt un point ſur lequel vous êtes encore fondé, Monſieur, à revenir; mais point du tout au reproche auquel vous vous êtes livré, en interprérant déſobligeamment, la penſée de mon correſpondant ou la mienne. Prenez bien garde, s'il vous plaît, Monſieur, que dans la note, qui m'a été adreſſée de Liege, il eſt queſtion de *ſoufflets d'une forme inuſitée :* cette expreſſion répondoit tout au moins à l'idée que s'en étoit formé peut-être encore mal-à-propos, la perſonne qui m'écrivoit; mon objet étant de me borner à faire connoître votre propoſition de réduire la mine de fer, par le feu de charbon de terre, il ne m'auroit pas convenu de faire ſur la force de ces ſoufflets, aucune ſorte de raiſonnement, ni de réflexions; du moment qu'il s'agiſſoit d'une nouveauté, de *ſoufflets d'une forme* inuſitée, tout exclut la critique, encore plus l'ironie; le lecteur ne peut trouver matiere à l'une & à l'autre ſur ce qu'il ne connoît pas.

Après m'être expliqué avec vous, Monſieur, ce que je fais très-volontiers, permettez-moi de juſtifier auſſi mon correſpondant; votre réclamation ſur ſon exactitude dans l'expoſé du fait, eſt, au premier aſpect, de quelque poids: elle n'eſt cependant pas abſolument ſans replique: s'il étoit queſtion d'une information, d'un

éclairciſſement ſur quelque pratique d'arts, s'il étoit queſtion du compte que m'en auroit rendu la perſonne à laquelle je m'en ſuis rapporté, il n'y auroit rien d'extraordinaire, & je ne ſerois point du tout ſurpris que mon correſpondant eût été trompé : quiconque a viſité les endroits où s'exécutent différens travaux en quelque genre que ce ſoit, & a parcouru des atteliers en homme qui veut entendre ou ſaiſir ce que les yeux font appercevoir, (& vous avez été, Monſieur, dans le cas, ainſi que moi) a éprouvé combien on doit peu ſe fier aux réponſes des ouvriers interrogés ou obſervés dans leurs opérations. Les curieux qui paroiſſent un peu au fait, ſont à leurs yeux d'honnêtes eſpions, dont ils ſoupçonnent machinalement que l'attention eſt dirigée par quelqu'intérêt ou perſonnel ou politique : ſi ces ouvriers ne ſont pas dans un certaine méfiance, ils n'en ſont pas moins myſtérieux ſur les plus petites choſes, & ſavent ſe rendre inintelligibles : parvient-on à les rendre complaiſans ou communicatifs en les intéreſſant, leurs ſolutions, les mémoires qu'on en obtient ſont le plus ſouvent tronqués ou infideles; en un mot, quelque précaution que l'on apporte, quelque connoiſſance que l'on ait déja acquiſe de la choſe même, il n'eſt pas toujours ſi facile qu'on pourroit le croire de démêler le faux; mais il ne s'agit de rien de pareil, la choſe eſt beaucoup plus ſimple, & il eſt aſſez difficile que mon correſpondant ait été trompé.

Comme vous aurez perdu de vue, Monſieur,

ce qui eſt renfermé dans votre lettre, ce que je vous obſerve ici pourra d'abord avoir l'air d'une digreſſion; mais je prends la liberté de vous obſerver, Monſieur, que j'ai cru entrevoir dans votre lettre, (p. 11) une ſorte d'obligation d'entrer dans ce détail : vous reconnoîtrez d'ailleurs par-là, qu'autant vous êtes inſtruit de la néceſſité où l'on eſt dans la poſition où vous vous êtes trouvé plus d'une fois, de vous éloigner avec art des *pillards* intéreſſés, autant je ſuis inſtruit de mon côté combien on doit être en garde contre les réponſes & les éclairciſſemens que l'on reçoit en matieres de recherches de l'eſpece dont j'ai traité dans mon ouvrage; combien peu j'ignore les haſards que courent à cet égard les correſpondans qui veulent bien ſe charger de remplir nos vues, en prenant des informations. Les ſavans rédacteurs de l'*encyclopédie* eux-mêmes, n'ont pu ſurmonter complettement cet obſtacle, qui ne manque jamais de ſe perpétuer d'ouvrier en ouvrier, dans tous les atteliers où s'exécute quelque procédé particulier. Ces citoyens eſtimables & laborieux, auxquels l'Europe ſavante eſt redevable d'un ouvrage qui ſera toujours excellent, n'ont pas craint d'avouer ingénuement que, malgré les ſoins qu'ils ſe ſont donnés pour ſe mettre à l'abri de cet inconvénient fâcheux, il s'eſt gliſſé dans leur ouvrage des fautes, & peut-être même des fautes groſſieres : je n'ai pas, Monſieur, aſſez de préſomption pour croire que j'ai été plus entendu, plus heureux qu'eux, mais, comme eux, j'ai, Monſieur, été vigilant

dans mes recherches, j'ai été ſur-tout attentif à éviter le reproche de négligence dans mes informations; il me ſeroit en conſéquence bien permis de me raſſurer par les mêmes motifs qu'ont expoſé les auteurs de l'*encyclopédie*; mon lecteur aura diſtingué le travailleur honnête, occupé d'être utile, qui *pendant dix-ſept ans qu'a duré ſon travail*, a marché au milieu d'obſtacles preſqu'invincibles, & qui a toujours cherché à faire de ſon mieux; ce ſont les expreſſions dont ſe ſont ſervis les auteurs de l'*encyclopédie.* Trouvez bon, Monſieur, que je me les applique à moi-même : ſi un de mes lecteurs ſe trouvoit dans le même cas que les correſpondans auxquels je me ſuis adreſſé pour les endroits où il m'a été impoſſible de me tranſporter, ce lecteur apprendroit bientôt par lui-même à me ſavoir gré (en faveur des difficultés attachées à ces recherches) des choſes qui ſont bien, & à uſer d'indulgence pour celles qui ſont mal.

Pour ce qui eſt du ſilence dans lequel devoit, ſelon vous, (p. 3.) reſter cette négociation, c'eſt, Monſieur, une circonſtance, dont vous voudrez bien avouer, qu'il n'étoit pas trop naturel que je puſſe me douter; ce ſilence n'eſt pas même de l'intérêt des perſonnes qui ont des ſecrets à faire valoir; il leur eſt utile, à ces perſonnes, ainſi qu'au public, qu'elles ſoient connues, en attendant que leur ſecret le ſoit, & c'eſt ce que j'ai eu en vue dans cette partie de mon ouvrage : de ce que l'on n'a point terminé avec vous, ni en France, ni à Liege,

ſur la méthode que vous avez, je ne vois pas que vous ayez pour cela à craindre, (p. 12,) de paſſer pour un homme extraordinaire, avec qui on ne peut pas traiter : du reſte, je ne prétends point du tout contredire en rien, le récit que vous me donnez de votre négociation, (p. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10, de votre lettre,) & je l'aurois inſéré en entier dans mon ouvrage, ſi j'avois été à tems de le faire : je ne puis ſeulement me diſpenſer de vous annoncer bien véritablement, Monſieur, que la perſonne qui m'a informé du fait, tel que je l'ai publié, eſt très-au fait de toute eſpece d'uzine, & que j'ai tout lieu de la regarder comme auſſi inſtruite que digne de confiance.

Au ſurplus, Monſieur, je ſuis bien éloigné d'héſiter à vous donner la ſatisfaction qui appartient à toutes perſonnes, dont les recherches & les travaux tendent à la perfection des arts, & à l'utilité générale; pour ſuivre à cet égard les diſpoſitions ſinceres dont je ſuis animé, je prends les voies les plus promptes, en rendant publique ma réponſe dans le pays même, d'où votre correſpondant vous a envoyé l'extrait de mon ouvrage qui vous regarde, & où j'eſpere très-fort, que vous êtes conſidéré comme vous le devez : ſi votre lettre peut y être publiée en entier, il ne tiendra pas à moi. La table des matieres de mon ouvrage qui n'eſt pas encore entiérement achevée, m'offre un ſecond moyen de vous ſatisfaire, & j'en profite; à la lettre S, aux mots SECRET, SOUFFLET, je viens d'inſérer ce que vous me faites l'hon-

neur de me marquer ſur ce qui peut eſſentiellement paroître défectueux dans le récit dont on m'a fait part, relativement au local que vous vouliez choiſir pour votre opération & relativement aux ſoufflets.

J'ai l'honneur d'être,

M. V. MORAND.

Paris, ce 26 mars 1778.

I I.

LETTRE aux auteurs du Journal de Paris.

Je viens de porter les derniers ſoins a la machine à diviſer que j'ai préſentée à l'académie en 1776, & dont j'avois remis la deſcription cachetée en 1774, à cette compagnie ; le but que je me ſuis propoſé dans la compoſition de cette machine, c'eſt d'épargner les ſoins immenſes & l'adreſſe preſque impoſſible qu'il falloit apporter dans les diviſions des divers inſtrumens de mathématique.

Feu M. le duc de Chaulnes fit avant moi des recherches très-ſavantes, & une machine ingénieuſe relative au même ſujet. C'eſt en admirant les travaux de ce ſavant académicien, que je conçus l'idée de ma machine : certainement l'avantage que j'ai de pouvoir exécuter moi-même les pieces qui la compoſent, eſt la ſeule raiſon qui la rend d'un uſage plus commode & plus ſûr que celle que j'ai citée. La petite regle qui accompagne cette lettre, vous fera voir, meſſieurs, les différens degrés de

fineſſe dont ma machine eſt ſuſceptible ; vous y voyez des diviſions croiſées depuis une ligne carrée partagée en quatre parties juſqu'à la même ligne carrée en 9, en 16, en 25, en 36, en 100, en 144, en 400, juſqu'au neuf cens petits carrés contenus dans la ligne carrée. Ces diviſions ſont imperceptibles ; mais à l'aide d'un microſcope, on diſtingue très-bien leurs égalités.

Les neuf centiemes de ligne carrée ſervent à meſurer le groſſiſſement des microſcopes, en y employant des micrometres ou reticules partagés en centieme de ligne carrée, & obſervant les neuf centiemes, on voit combien l'amplification de la lentille objective fait contenir de centiemes du micrometre dans l'apparence d'un neuf centieme ; par exemple, ſi on voyoit ſeize carreaux du micrometre dans un ſeul des neuf centiemes, on auroit une amplification de 144, qui multipliée par l'amplification de l'oculaire qui va environ à ſeize fois en ſurface, produit 2304 de groſſiſſement en ſurface & 48 en ligne droite. J'ai déja vendu quelques-uns de ces micrometres, & pour les rendre d'un uſage plus précis, je me ſuis appliqué à faire une nouvelle diviſion de la toiſe de l'académie ; & j'ai trouvé que celle qu'on en avoit faite pour en extraire le pied de roi, n'avoit pas eu tout le degré de juſteſſe que méritoit un objet auſſi important, & que les étalons de tous nos artiſtes ſont un peu courts ; ainſi je ſuis à portée maintenant de fournir, non-ſeulement des micrometres dont les parties ſoient exactement des par-

ties de lignes ; mais encore des toiſes, des demi toiſes & des pieds avec leurs étalons auxquels je fais les crochets en acier trempé, pour que les meſures à vérifier n'agrandiſſent pas la diſtance fixe des crochets par le frottement, comme cela eſt arrivé à pluſieurs toiſes.

Les perſonnes qui deſireront avoir quelques ouvrages relatifs à l'art des meſures, ſoit en micrometre tracé ſur du cryſtal de roche, en pied d'acier, de cuivre ou d'argent, ou enfin des diviſions d'échelle quelconques avec des couliſſes de Vernier, peuvent profiter de l'inſtant où je ſuis encore en poſſeſſion de la machine, qui va bientôt paſſer à ſon acquéreur; ſi le nombre des ouvrages qui ſe préſenteront d'ici à la livraiſon de ma machine, paroît produire ſuffiſamment, j'en recommencerai ſur le champ une ſeconde, afin qu'il en reſte une en France.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉGNIÉ, *ingénieur en inſtrumens d'aſtronomie, place S. Michel, maiſon de M. Pinelle.*

III.

USAGE des noyaux d'abricots pour la peinture.

Les noyaux d'abricots brûlés & réduits en poudre, donnent un très-beau noir pour la peinture à l'huile ; on peut auſſi en faire de l'encre de la Chine de la plus grande fineſſe ; mais ſi l'on mêle cette poudre noire avec du blanc, elle donne une très-belle couleur bleue. Ce ſe-

cret eſt tiré d'un nouvel ouvrage Allemand intitulé *Economie Botanique*, à l'uſage de l'école camérale ſupérieure; par M. George Sukoſv, ſecrétaire de la ſociété électorale économique Palatine, profeſſeur ordinaire de mathématique, de phyſique & d'hiſtoire-naturelle, à Manheim.

IV.

MACHINE hydraulique.

M. le chevalier, comte de Bourg Neuf, de la ville de Rennes en Bretagne, & M. Maupetit, de Paris, ont adreſſé un article très-long, à l'auteur de la *gazette d'agriculture*, dans lequel, après avoir fait l'éloge des talens de MM. Blanchard fils, & Mazurier, inventeurs de la machine annoncée dans notre dernier journal, (*pag.* 352,) ils ajoutent qu'ils croient devoir notifier » qu'ils font exécuter auſſi un ouvrage dans » le même genre, conſidérablement ſupérieur » à celui de ces MM. de Normandie; en ce » que, 1°. leur machine eſt capable d'élever » auſſi au ſommet des plus hautes montagnes » les eaux courantes, mais encore en telle & » ſi grande quantité qu'on peut le deſirer, » avantage que MM. Blanchard & Mazurier » n'attribuent pas à celle qu'ils ont inventée; » 2°. cette machine a le pouvoir d'agiter également les eaux ſtagnantes ou dormantes des » étangs, & de les envoyer dans des reſervoirs quelconques; ce que ne fait point celle » de Normandie; 3°. ces mêmes eaux, après

» avoir arrosé le terrein & formé, si on veut
» des jets, des cascades, gerbes & nappes,
» retournent à leur source pour rentrer une
» seconde fois en jeu; 4°. ces eaux ainsi mises
» en mouvement par l'action de la machine,
» & réagissant sur tout l'ouvrage, procurent
» des avantages si grands & peuvent faire mar-
» cher des usines en telle quantité, que les
» frais de son entretien se trouveront compen-
» sés au centuple. «

D'ailleurs, il faut observer que cette machine n'est mise en mouvement que par la seule gravitation de l'eau qui opere un flux continuel & sans aucune alternative.

MM. de Bourgneuf & Maupetit ne prétendent pas s'attribuer la gloire de cette invention; ils reconnoissent eux-mêmes qu'elle est dûe à un physicien que sa modestie empêche encore de se faire connoître. C'est, disent-ils, un respectable ecclésiastique du Diocese de Besançon; c'est sous sa direction, & en joignant leur dextérité à ses lumieres, qu'ils se sont assurés du succès. Ceux qui voudront avoir des renseignemens plus détaillés sur cette méchanique, doivent s'adresser à M. le comte de Bourg-Neuf, à Paris, rue d'Orléans S. Marcel, maison de M. l'avocat Gerbier.

NOUVELLES machines inventées par M. Lavocat, *méchanicien de la cour de Bruxelles.*

V.

Cet habile artiſte, demeurant à Champigneul, près de Nancy, vient de donner encore au public deux machines bien dignes d'être connues : avec la premiere, auſſi ſimple que ſolide, & dont on ſe ſert comme d'une herſe pour les ſemailles, le chaume eſt arraché en très-peu de tems ; un homme peut aiſément la porter lui-même, ou la faire tirer par un cheval, un bœuf, &c. Elle coûte, en croquis, 24 liv., & en grand, 5 louis.

VI.

L'autre machine eſt une voiture en forme de lanterne, de deux pieds & demi quarrés ; celui qui s'y place, peut tout voir, ſans être vu, & la faire avancer, reculer ou tourner, par un ſeul reſſort ſans fin, qu'il met en jeu, d'une main, avec la plus grande facilité. Il y a des commodités ſous le ſiege : le tout eſt très-ſolide, & fort propre. Prix, en croquis 72 liv., & en grand, 12 louis. Les perſonnes qui voudront ſe procurer ces deux machines, doivent s'adreſſer à M. Lavocat lui-même, en affranchiſſant le port de leurs lettres.

(*Journal encyclopédique.*)

VII.

Modes.

Le mérite des modes pour les ajuſtemens dépend non-ſeulement de la grace, de leurs formes, mais encore de l'apropos. La demoiſelle Saint-Quentin, marchande de modes, rue S. Honoré, bâtiment neuf des Feuillans, à l'enſeigne du Magnifique, à Paris, a imaginé pour la promenade de Long-Champ, des chapeaux & bonnets appellés *à la Tenebre* : ils ſont noirs & leur guirlande eſt blanche ; cette guirlande eſt en plume façonnées en fleurs de différentes eſpeces & ſinguliérement bien imitées. Cette coëffure a d'autant plus de ſuccès, que depuis quelque tems on a adopté les chapeaux noirs.

VIII.

Statue qui parle.

Les auteurs du *journal* de Paris viennent d'annoncer ce chef-d'œuvre de méchanique, de la maniere ſuivante.

» Nous nous empreſſons d'annoncer au pu-
» blic, qu'il jouira bientôt du ſpectacle le plus
» étonnant : c'eſt une tête d'airain qui prononce
» très-diſtinctement ces paroles : *Le roi fait le*
» *bonheur de ſes peuples, & le bonheur de ſes*
» *peuples fait celui du roi.*

» L'auteur de ce grand ouvrage, dont la

» modeftie cache le nom, fe flatte de porter fes » heureufes découvertes au point de former une » converfation fuivie entre plufieurs ftatues.

» Une perfonne de confidération & très digne » de foi, a vu cette merveille, & c'eft d'après » fon témoignage que nous en faifons part au » public, «



TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

IL ſe paſſe peu de jours que l'empereur ne ſe ſignale par ſa bienfaiſance ; le ſoin qu'il prend à en cacher les effets ne permet pas toujours de les publier; mais il y a des circonſtances où il ne peut les dérober, & nous nous empreſſerons de les recueillir & de les annoncer. Dernièrement un officier ſe préſenta devant lui, & implora des ſecours néceſſaires à la ſubſiſtance de ſa femme & de ſa fille malades. Je n'ai que 24 ſouverains d'or, lui dit l'empereur; s'ils vous ſuffiſent les voilà. C'eſt trop, interrompit ſur le champ un courtiſan qui étoit auprès de lui; 24 ducats ſeroient ſuffiſans. Les avez-vous? demanda l'empereur à ce courtiſan officieux, qui s'empreſſa de les tirer de ſa bourſe; il les prit, & les joignant à ſes 24 ſouverains, il les remit à l'officier en lui diſant : remerciez Monſieur, qui eſt bien-aiſe de contribuer auſſi à votre ſoulagement.

(*Journal de politique & de littérature.*)

II

Le capitaine Charles Ravin, du port de Saint-Valery, commandant le navire *le comte d'Agay*, parti de Breſt au commencement de décembre, pour Cette, avec un vent favorable qui lui promettoit une courte traverſée, découvrit un navire Anglois qui lui parut dans la derniere détreſſe. Il s'empreſſa d'açquitter la nation du ſervice qu'elle avoit reçu de mylord Margraff, en la perſonne du capitaine de Bordeaux. (*) Il força de voiles pour atteindre le bâtiment; mais l'ayant joint trop tard pour ſecourir le navire; il ſauva du moins l'équipage, & pour 10,000 liv. de marchandiſes qu'il alla débarquer à Cadix le 31 décembre. Le capitaine Ravin, en écrivant ce fait à ſon armateur, s'eſt borné aux détails qu'on vient de lire, ſans faire connoître l'eſpece de vaiſſeau Anglois qu'il avoit ſecouru, & le nombre de perſonnes de l'équipage qu'il avoit ſauvées.

III.

S. M. le roi de Danemarck a fait donner au bailliage de Coldingham 5457 tonnes de grains qui ont été diſtribuées entre 1215 payſans libres, & 243 familles. On en a également diſtribué 1288 dans les baillages de Copenhague

(*) Journal de *mars*, page 357.

& de Hirſchholm. Ces lieux étoient couverts de landes & totalement déſerts ; on a voulu les peupler en partageant le terrein aux familles qui ſe propoſoient pour le cultiver ; il s'en eſt préſenté un grand nombre qui ſe ſont empreſſées d'y bâtir & de s'y établir ; le roi, pour récompenſer leur zele, les a exemptées de tous droits. La plupart des grands de ſa cour ſe ſont empreſſés de l'imiter en fourniſſant des ſecours & des encouragemens à ces nouveaux colons qui vont mettre en valeur des terreins qui étoient inutiles.

I V.

Le *journal* de Paris a fait mention d'un trait de déſintéreſſement de la part d'un écléſiaſtique, qui mérite d'être diſtingué. Une dame en mourant lui avoit légué 2000 francs, & 100 piſtoles pour les pauvres ; je puis accepter ce dernier legs, dit-il aux héritiers, mais je refuſe le premier. Il réſiſta à toutes les inſtances qu'on lui fit. Les héritiers arrêterent alors de fonder avec cette ſomme un lit aux incurables, en faveur des pauvres de la paroiſſe de cet honnête eccléſiaſtique, de lui en donner la nomination en qualité de curé, & de l'attribuer à ſes ſucceſſeurs à perpétuité.

V.

Tous les papiers publics ont donné de juſtes éloges à l'action du brave Bouſſard ; (*) elle

(*) Journal de *février*, page 340-345.

rappelle celle du brave Cabieux, ſergent, garde-côte en Normandie, qui ſeul fit rembarquer 50 Anglois. Elle fut honorée alors comme elle le méritoit, mais foiblement récompenſée. Feu M. de Pezay, en viſitant les côtes de Normandie l'été dernier, inſtruit de l'action de Cabieux, lui accorda une gratification double de celle qu'il avoit reçue dans le tems; ſon deſſein étoit d'aſſurer un ſort à ce ſoldat brave & indigent; ſa mort trop prompte l'en a empêché; M. le duc d'Harcourt s'eſt empreſſé de remplir ſes vues en intéreſſant la bienfaiſance du miniſtre de la guerre, qui a accordé à Cabieux une gratification annuelle de 100 liv. Le fait pour lequel il l'a mérité n'eſt qu'un ſtratagême; mais il ſuppoſe beaucoup de préſence d'eſprit & de bravoure. » La nuit du 12 au 13 juillet 1762, » un bâtiment Anglois entra dans l'embouchure » de l'Orient, débarqua 50 hommes pour tâter » le pays, & faire quelques priſonniers, en attendant qu'on pût exécuter le projet de mettre le feu aux bateaux plats mouillés dans la » riviere. Cabieux étoit en faction; il apperçut » les Anglois, & ſuivi de ſon frere qui ſurvint par haſard, il réſolut de s'oppoſer aux » ennemis; il fit prendre un tambour à ſon frere » qui battit la générale, & pouſſant de grands » cris en changeant de ton de voix & de place, » il perſuada aux Anglois qu'il y avoit là une » troupe prête à les attaquer. Le bruit de ſes » ſabots & ceux de ſon frere, aiderent à l'illuſion; il feignit même une conteſtation entre un capitaine & un ſoldat, à l'iſſue de la

» quelle le dernier fut envoyé en priſon. Il » défend à ſa prétendue troupe de faire feu » autrement que ſéparément ; & criant enſuite » *Cabieux*, *tirez* ; il caſſe la cuiſſe au chef de » la troupe Angloiſe. Une terreur panique s'em» pare des autres qui prennent la fuite, aban» donnant leur chef que Cabieux fait priſon» nier, & traite avec lui de général à général ; » & pendant long-tems il n'a eu d'autre récom» penſe que ce titre de général que le peuple lui » donna d'abord. « Il auroit vécu heureux de ce ſeul ſouvenir, ajoute le papier qui nous fournir ce fait intéreſſant, ſi un incendie n'étoit vènu augmenter ſa détreſſe & celle de ſa nombreuſe famille ; des perſonnes zélées pour la conſervation de l'honneur parmi le peuple, ont entrepris de redonner à ſon action le dégré de publicité qu'elle mérite, & il ſeroit digne du public de lui faire paſſer des ſecours par les perſonnes connues de la province ou du militaire.

V I.

Une perſonne bienfaiſante vient de donner à la ville de Rethel-Mazarin, une ſomme qui doit être conſacrée à l'inſtruction de 20 enfans qu'on élevera dans la religion catholique, & qu'on exercera à tous les ouvrages relatifs à la manufacture de cette ville. Les adminiſtrateurs de l'hôpital-général déſirant favoriſer cet établiſſement, avertiſſent les parens qu'on admettra les enfans à l'âge de 6 ans, & qu'on les gardera juſqu'à 18 ans ; on donnera la préférence

à ceux de Rethel-Mazarin, & en général aux plus pauvres, pourvu qu'ils ſoient iſſus de parens ſans reproches. Comme cet utile établiſſement ne peut ſe perfectionner & s'augmenter qu'autant que de nouveaux ſecours répondront aux dépenſes indiſpenſables ; les perſonnes charitables ſont invitées à y concourir. On doit remarquer que l'hôpital-général de Rethel-Mazarin, déja chargé de nourrir & d'entretenir 92 perſonnes, n'a que 2000 liv. de rentes, & 100 ſeptiers de froment. Cette obſervation eſt le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de l'adminiſtration de cette maiſon de charité.

VII.

Lettre d'un officier aux auteurs du journal de Paris.

» Je remarque ſans étonnement que l'on recueille avec ſoin un bon mot, une ſaillie heureuſe, ſouvent même une épigramme médiocre, pourvu qu'elle afflige bien profondément un galant-homme. La piece ſifflée de la veille, la perte des joueurs & la mode du jour, alimentent nos converſations mondaines ; ce n'eſt pas cependant que nous ne ſoyons infiniment ſuſceptibles d'être émus & excités par le récit des belles actions ; d'après cette perſuaſion, je vais vous rendre compte d'un fait très-intéreſſant. Le roi ayant donné des ordres de faire filer très-promptement des troupes en Bretagne, les officiers ſupérieurs n'avoient pas eu le tems d'avertir les ſoldats

» en femeftre ; mais fur ce bruit inceffamment
» répandu dans le royaume, ils fe font rendus
» tous d'eux-mêmes à leurs corps refpectifs.
» Quelques-uns d'entre eux ayant acheté le fé-
» meftre de leurs camarades, ces derniers ont
» rendu l'argent fur-le-champ. Voilà ce qui s'ap-
» pelle de l'honneur & de la probité nationa-
» le. Quel exemple! mais j'aime mieux un fait
» de plus, & une réflexion de moins. J'ajoute
» donc, M., qu'il n'eft plus queftion de congé,
» depuis la plus légere apparence de guerre,
» & qu'il n'y a pas eu une défertion dans la
» marche précipitée des corps. Je defire, M.,
» que vous faffiez ufage de cette lettre, &
» qu'elle foit un témoignage de mon profond
» refpect pour une nation qui doit infpirer ce
» fentiment à tout être raifonnable «.



ANECDOTES.
SINGULARITÉS.

I.

UN chef de cabale se déchaînoit au café contre un jeune poëte dont on alloit jouer la piece. L'un de ceux qui l'écoutoient, lui demanda s'il connoissoit cet auteur? » Assurément, dit-» il, je le connois, & je m'intéressois à lui; » mais sa présomption opiniâtre me l'a fait » abandonner La piece qu'il donne aujourd'hui » il me l'a lue, je lui en ai montré les défauts; » mais il est si plein de lui-même, qu'il n'a » rien voulu corriger. — J'ai tort, lui répon-» dit le jeune homme; mais, Monsieur, ce » n'est pas assez de *connoître* les gens, il faut » aussi les *reconnoître* «.

I I.

Rigaud faisoit le portrait d'une jolie femme; il s'apperçut que, dès qu'il travailloit à la bouche, la dame s'efforçoit de la rendre plus petite, & mettoit ses levres dans la plus violente contraction. L'artiste impatienté de ce manege lui dit : » Mais ne vous gênez pas, Ma-» dame, cessez de tant fermer la bouche; pour

» peu que vous le desiriez, je n'en mettrai » pas du tout «.

III.

Un particulier demandoit à M. Chardin un tableau; il vouloit sur-tout que les couleurs en fussent très-vives & très-brillantes. » Eh! qui » vous a dit, s'écria l'artiste avec vivacité, » qu'on fait des tableaux avec des couleurs? «

IV.

Fridlef, fils de Frothon III, roi de Danemarck, avoit été envoyé en Russie par son pere. Depuis son départ, le bruit de sa mort s'étoit répandu; & Frothon lui-même ayant péri malheureusement, la nation proposa la couronne à celui qui célébreroit le mieux les vertus de Frothon. Un tel prix étoit bien capable d'échauffer la verve des poëtes: Hiarn l'emporta sur ses concurrens, & fut couronné; mais bientôt après Fridlef reparut, & vainquit, dans trois combats, son concurrent, qui ne trouva pas autant de facilité à gagner des batailles qu'à faire des vers. Le vaincu se déguisa, & vint à la cour de Fridlef, résolu de l'assassiner. Il fut découvert. Quel étoit ton dessein? lui dit Fridlef: *De te faire périr*, répondit Hiarn. *Et de quelle mort?* repliqua le roi: *par le duel*, repartit le poëte. *Eh bien, c'est de cette mort que tu périras toi-même*, ajouta Fridlef. Ils s'armerent aussi-tôt, & entrerent en lice. Hiarn tomba sous les coups de son ennemi, qui regna dès-lors paisiblement sur les Danois.

V.

L'armée commandée par le duc d'Albe, envoyée en Flandre pour en appaiser les troubles, s'établit ensuite près de Groningue à dessein de chasser de la Frise le comte Louis de Nassau. C'est dans ce canton qu'elle eut une alarme assez plaisante. Strada la raconte ainsi : les partis détachés ayant entendu de loin des tambours, & distingué quatre drapeaux qui venoient à eux, retournerent annoncer que l'ennemi arrivoit. C'étoit au lieu d'ennemis une nouvelle mariée que les paysans conduisoient avec l'appareil d'une fête rustique. Les quatre drapeaux qu'ils avoient vus, étoient atttachés à des chariots couverts d'une espece de courtine & de branches d'arbres qui faisoient partie de la pompe nuptiale. Strada assure que le duc, trompé par ses coureurs, fit prendre lui-même les armes à son armée, qui ne les quitta point sans avoir fait une décharge générale pour saluer la nôce qu'elle vit défiler. Cette historiette a passé en proverbe parmi les troupes Wallones. Les soldats ne manquent jamais de demander à ceux qui arrivent fort à la hâte de la découverte, & en témoignant de la frayeur, *s'ils ont vu la mariée ?*

IV.

Personne n'ignore quels succès eurent les *mille & une nuit*, traduites de l'Arabe par M. Galland. Peu de tems après la publication du pre-

mier volume de cet ouvrage, dans lequel il répétoit si souvent, *ma chere sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes*, &c. Quelques jeunes gens que cette répétition avoit impatientés, imaginerent d'aller réveiller M. Gallant au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toutes leur force sous ses fenêtres, M. Galland, M. Galland. Il ouvre enfin la fenêtre, & demande ce qu'on lui veut. *M. Galland, est-ce vous qui avez traduit ces beaux contes arabes? — Oui, Messieurs, c'est moi-même. — Eh bien M. Galland, si vous ne dormez pas, comptez-nous un de ces contes*, &c.

V I I.

Un grand seigneur, avec lequel M. le Pelletier, contrôleur-général des finances, vivoit dans une familiarité sans réserve, sollicitoit une gratification : comme il n'avoit d'autre titre que sa naissance & l'amitié du ministre, il essuya un refus. Son amour-propre offensé s'exhala en reproches : eh! quoi, dit-il, si une personne comme moi ne peut rien obtenir de vous, qui pourra prétendre à votre faveur? *LES PAUVRES*, répondit l'Aristide François.



BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

ITALIE.

La viſione dell'Eden, &c. *La viſion de l'Eden, poëme en quatre chants*; *par M. l'abbé* Joachim Pizzi, *garde-général d'Arcadie. In-8vo.* Rome, 1778.

Il ne faut chercher dans ce poëme ni unité, ni liaiſon, ni plan général ; le premier chant n'a pas le moindre rapport aux trois autres, ſi ce n'eſt qu'ils ſont tous fondés ſur les ſublimes & obſcures allégories de l'apocalypſe. Dans ce premier chant, le poëte célebre l'exaltation de Pie VI. Il voit S. Jean qui ſe promene dans le paradis terreſtre, & qui lui révele ce grand événement avec les éloges dus aux qualités éminentes du pontife regnant. Il voit enſuite un ange qui vient apporter à Pie VI, dans le Vatican, les clefs myſtérieuſes, & qui lui dit en les lui donnant :

Reggi le a lunga etade invitto, e forte,
 Ed a giuſtizia, ed a pietate in ſeno
 Apri, e riſerra del perdon le porte.
Tardi mi rendi l'alte chiavi, appieno
 Con te il ſecol finiſca, e con te poi
 Naſca il novello ancor ſecol ſereno.

Voilà tout le fond de ce chant. Les trois autres ont pour objet la naissance de notre seigneur, principale solemnité de l'académie des Arcades. Le troisieme contient un épisode sur la chûte des anges rebelles qui, au jugement des journalistes de Rome, est digne de la verve du Dante.

(*Efemeridi di Roma.*)

STORIA d'America del dottor Guglielmo Robertson, &c. *Histoire d'Amérique du docteur* Guillaume Robertson, *traduite de l'original Anglois; par M. l'abbé* Antoine Pillori, *de Florence. Tome I, in-8vo.* Florence, 1777, de l'imprimerie d'Allegrini, Pisoni & Compagnie; & se trouve chez Joseph Molini.

S'il falloit une nouvelle preuve du mérite de l'ouvrage de M. Robertson, on la trouveroit dans la rapidité avec laquelle il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il arrive assez souvent qu'un livre médiocre ait les honneurs de la traduction chez une nation voisine; mais il n'y a que la supériorité qui puisse exciter cet empressement général de toutes les nations à traduire un ouvrage presqu'aussi-tôt qu'il a paru. M. Robertson n'a pas seulement l'avantage de trouver par-tout des traducteurs; il a encore le bonheur d'en trouver de bons & de dignes de lui, dont les traductions répondent au mérite de ses ouvrages, & en rendent les principales beautés. Telle est celle que nous annonçons, & dont M. l'abbé Pillori est l'auteur. Elle est fidelle, élégante & animée. M. l'abbé Pillori l'a dédiée au grand-duc son souverain, prince éclairé, ami des lettres & de ceux qui les cultivent; & il y a ajouté une courte pré-

face dans laquelle il justifie son auteur du reproche qu'on pourroit lui faire de juger trop sévérement la nation Espagnole. Ce premier volume contient les deux premiers livres de l'histoire de l'Amérique. On en a fait à Venise une nouvelle édition ou contrefaction qui est à meilleur marché que celle de Florence, & qui est ornée du portrait de Colomb. Le sieur Gatti, qui l'a imprimée, promet de donner dans les volumes suivans les portraits des autres célebres voyageurs.

(*Novelle letterarie; giornale enciclopedico.*)

RAGIONAMENTO, &c. *Dissertation sur la question, s'il convient aux curés de campagne d'enseigner aux paysans les vrais élémens de l'économie champêtre; à quoi on a ajouté le plan d'un ouvrage qui serviroit pour cette instruction, par M.* François Griselini, *membre des principales académies de l'Europe, & secrétaire de la société patriotique de Milan, in-8vo. dédié à M. le comte de* Firmian. Milan, 1778, chez Gaetan Motta.

Cette dissertation intéressante est divisée en trois parties. Dans la premiere, l'auteur prouve que non-seulement il n'est point mal-séant aux ecclésiastiques & sur-tout aux curés de campagne d'instruire les paysans dans l'art de cultiver, mais encore que c'est une obligation attachée au ministere sacré qu'ils exercent. Dans la seconde, il fait voir que les peuples anciens les plus nombreux & les plus riches ne parvinrent à ce haut degré de puissance, dont l'histoire nous rend témoignage, que parce que l'instruction agraire confiée aux prêtres, faisoit partie de leurs

systêmes religieux; & il cite les Hebreux, les Chaldéens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Chartaginois, les Romains, & sur-tout les Chinois *les plus anciens de tous.* La troisieme partie roule sur les moyens à employer pour opérer cette instruction. M. Griselini voudroit que l'on composât pour les campagnes des cours entiers d'agriculture, en dialogues, & qu'on distribuât ces ouvrages à tous les curés; que ceux-ci excitassent entre leurs paroissiens une louable émulation pour la culture, & que les souverains eussent soin de l'entretenir en fondant des prix dans les campagnes pour ceux dont les terres seroient les mieux cultivées. Il donne ensuite le plan du cours d'agriculture, qu'il seroit à propos de composer pour l'usage des curés.

(*Giornale enciclopedico.*)

EMINENTISSIMO Principi, *Ignatio Boncompagnio Ludovisio*, S. R. E. cardinali amplissimo dum Bononiensem legationem universâ plaudente civitate adiret hæc Carmina *Emanuel Lassala*, Romanæ Arcadiæ dicabat, *in-8vo.* bononiæ, 1778, ex typographiâ S. Thomæ Acquinatis.

C'est un recueil de poésies latines dédié à S. E. le cardinal Boncompagni, par M. Lassala, de l'académie des Arcades. On trouve d'abord cinq odes imitées d'Horace, & qui, au jugement des journalistes de Rome, sont de très-peu inférieures à celles du lyrique latin. Nous serions tentés de dire le contraire, & en effet nous n'avons vu dans ces odes qu'une imitation presque servile d'Horace; l'auteur se traîne sur les pas de ce poëte, répétant ses pensées & ses expressions, & restant fort au-dessous de lui lorsqu'il ne le co;

pie pas mot à mot: par exemple Horace a dit dans sa belle ode sur l'inondation du Tibre.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis
Templa que vestæ.

M. Lassala, dans une ode tout-à-fait semblable, sur les inondations du Reno à Bologne, dit aussi:

Vidimus quantis abutrâque ripâ
Summus exundabat aquis, superbus
Aggeres rupit, tumidus que moles
Proruit altas.

Le poëte Bolonois n'a ici imité que le tour & les idées d'Horace; aussi lui est-il fort inférieur pour l'expression. Dans d'autres strophes il copie des vers & des hémistiches entiers.

Quem vocent divûm, prece qua fatigent
Virgines sanctæ, *pueri que Casti*
Leniant nostris vitiis iniquam
Numinis iram?

Et plus bas.

Cui dabunt partes superi, ruentis
Imperi rebus? &c.

Ces vers que nous avons mis en caractere romain se trouvent mot pour mot dans la même ode d'Horace citée ci-dessus, & l'auteur n'a fait que déplacer divers hémistiches pour les arranger à sa maniere; maintenant nous le demandons, si en France, un poëte pour célébrer la naissance long-tems desirée d'un héritier du trône, s'avisoit de suivre le plan & les idées, & de copier plusieurs vers de l'ode de Rousseau sur la naissance du duc

de Bretagne, ne passeroit il pas pour un plagiaire? Voilà pourtant ce qui est arrivé à M. Lassala & ce qui arrive journellement à ceux qui font des vers latins; leurs poésies ne sont que des *Centons* d'Horace & de Virgile; & toute la différence que nous voyons entre cette espece de plagiat & celui que nous avons supposé, c'est que le premier est autorisé par l'usage. Les odes de M. Lassala sont suivies de onze épigrammes, de quelques anacréontiques, d'églogues, & de six fables, & on ne peut refuser à ces différentes pieces le mérite d'être écrites avec élégance & du ton propre à chaque genre.

(*Efemeridi di Roma.*)

LEZIONI Sacre, e Morali su l'epistole, &c. *Leçons sacrées & morales sur les épitres de S. Paul aux Corinthiens; prononcées dans l'église cathédrale de Fano, par M. le comte* Joseph Laviny *patricien Romain, chanoine & théologien. Tome III contenant l'explication des neuvieme & dixieme chapitres & de partie du onzieme de la premiere épitre.* Ancone 1777 de l'imprimerie de Pierre Paul Ferri, &c.

Cet ouvrage est dédié au cardinal Jean Baptiste Rezzonico. On y remarque une grande érudition, une critique judicieuse, une saine doctrine; il est d'ailleurs très-bien écrit, mais il nous paroît un peu long.

(*Novelle letterarie.*)

L'INNAMORATO o sia memorie ed aventure del signor S. D., &c. *l'amoureux fou, ou mémoires & aventures du sieur S. D. célébre voyageur Italien, publiés par lui-même pour l'amusement & l'instruction des jeunes personnes, à*

qui il est très-nécessaire de savoir régler leurs passions. Tom. I & II. in-8vo. avec une gravure. Venise, 1778, de l'imprimerie de Pierre Savioni.

L'Italie produit actuellement peu de Romans, & celui-ci est une véritable rareté. Il n'est ni moral, ni libertin, mais il est quelquefois très-extravagant, & il n'excite guere qu'un intérêt de curiosité. Il est divisé en vingt-sept chapitres, chacun desquels a son titre particulier. Si l'auteur a moins visé à la gloire qu'au débit de son livre, on peut dire qu'il a très-bien rempli son but; & il a peut-être mieux servi son imprimeur que s'il avoit fait un bon ouvrage.

(*Giornale enciclopedico.*)

LE ODI di Anacreonte, &c. *Les odes d'Anacréon, & les idylles & épigrammes de Théocrite, Bion & Moschus, poëtes Grecs; traduites en vers Italiens rimés par M. le comte* César-Gaetani della Torre, *patricien de Syracuse. In-8vo.* Syracuse, de l'imprimerie de François-Marie Puleio.

Cette traduction doit faire beaucoup d'honneur à son auteur. On lit à la tête une préface, dans laquelle M. le comte *della Torre*, rend compte de son travail, du systême de traduction qu'il s'est fait, & des raisons qui l'ont engagé à préférer pour cet ouvrage les vers rimés aux *Sciolti*. Les odes d'Anacréon sont traduites en sonnets vraiment élégans. Voici le premier pour exemple.

Or de' figli io vo di Atride,
Dir di Cadmo or vo le gesta:
Ma sul punto amor mi arresta,
E del mio pensier si ride.
Io rincordo il plettro, e presta

Va la voce a dir d'Alcide
Ma di nuovo il plettro o ftride,
O d'amor a dir s'apprefta.
Duci eccelfi, invitti Eroi,
Ch'io vi lafci è duopo : addio :
Ah! perme non fate voi.
Altri accenda un tal defio,
Sol d'amor ne' carmi fuoi
Sa cantare il plettro mio.

Il n'y a pas moins de mérite dans les traductions des autres poëtes Grecs Théocrite, Bion & Mofchus, qui font accompagnées de notes & de détails inftructifs fur la vie de ces poëtes & le différent caractere de leurs écrits. Cet ouvrage eft d'ailleurs abfolument complet, & peut tenir lieu des originaux à ceux qui ne favent pas le Grec, l'auteur ayant traduit jufqu'aux moindres fragmens.

(*Efemeridi di Roma.*)

Ad Benedictum Mauritium a Sabaudia Caballicenfium Ducem, Cannabis Carmen *Johannis Bernardi Vigi.* Taurini, 1777, ex Typographiâ Regiâ.

Ce poëme fur le chanvre eft du même auteur que celui fur les truffes, que nous annonçâmes dans le tems avec éloges. M. Vigi réuffit trèsbien dans le genre didactique, & il a l'art de traiter avec agrément les fujets les plus ingrats & les plus difficiles.

(*Efemeridi di Roma.*)

Ercole in cielo, &c. *Hercule dans le ciel; compofition dramatique faite pour être exécutée dans l'académie Etrufque de Cortone, &c. dédiée à*

S. E. le comte de Thurn, *&c. In-4to.* Florence, 1777, de l'imprimerie d'Albizzini.

Le pere Stanislas Canovai des écoles pies, lecteur de philosophie & de mathématiques dans le séminaire de Cortone, & académicien Etrusque, est l'auteur de ce petit drame qui a eu beaucoup de succès & le méritoit. Il est fondé sur la haine connue de Junon contre Hercule, en conséquence de laquelle la premiere s'oppose fortement à l'entrée de celui-ci dans l'Olympe; mais Jupiter l'emporte, & les grandes actions d'Hercule le font recevoir au rang des Dieux. L'auteur a très-bien suivi le caractere de Junon tracé dans l'*Enéide*.

(*Novelle Letterarie.*)

PRATICA agraria, &c. *Pratique agraire, distribuée en différens dialogues ; ouvrage de M. l'abbé* Jean Batarra, *professeur de philosophie à Rimino. Tom. I & II, in-*12. Rome, 1778, de l'imprimerie de Casaletti.

Cet ouvrage est rempli d'excellens préceptes, écrit d'un style simple & clair, & autant qu'il est possible, à la portée de ceux à qui il est destiné. Il est en forme de dialogues entre un agriculteur expérimenté & ses deux enfans qu'il instruit avec une bonhommie vraiment champêtre.

(*Efemeridi di Roma.*)

POESIE diverse tradotte dall' Alemanno, &c. *Poésies diverses traduites de l'Allemand & publiées à l'occasion de l'heureux mariage de M. le comte* François Piccolomini *de Sienne, & de Mde. la comtesse* Françoise Bertozzi *de Fano.* Naples, 1777, de l'imprimerie de Raimondi.

Ce recueil eſt encore un nouveau préſent que le pere Bertola fait à la littérature Italienne ; il eſt composé de ſix idylles de Geſner, & d'un grand nombre de pieces de divers autres auteurs du même pays, tels que Kleiſt, Cronegk, Hagedorn, Zaccharie, Jacobi, Gotter, &c. Le pere Bertola a une prédilection marquée pour les poëtes Allemands ; & il ne pouvoit leur rendre un meilleur ſervice que de les traduire ; ſa verſification harmonieuſe & élégante ſemble leur prêter encore de nouvelles graces. C'eſt une choſe vraiment ſinguliere & remarquable que les Allemands en ſoient venus aujourd'hui au point de ſe faire traduire par les Italiens.

(*Efemeridi di Roma.*)

De minimâ capitis diminutione, de adgnatis & gentilibus. *In-8vo.* Brixiæ, 1777, in ædibus Petri Veſcovi, &c.

M. Silva, docteur de l'univerſité de Piſe, auteur de cet ouvrage, diſcute la queſtion qu'a fait naître un texte aſſez obſcur du juriſconſulte Paul, ſur l'émancipation. Aucun homme ne pouvoit être émancipé, ſuivant ce juriſconſulte, *niſi in imaginariam ſervilem cauſam deductus ;* quelques auteurs ont conclu delà que l'émancipation appartenoit à ce que les Romains nommoient *minima capitis diminutio*, & on a beaucoup diſputé là-deſſus ; M. Silva prouve par pluſieurs raiſons la fauſſeté de cette opinion ; & il fait voir que ni la manumiſſion ni la vente fictive du fils émancipé, ne conſtituoient la *condition ſervile imaginaire* dont parle Paul, mais qu'elle réſultoit d'un autre trait de reſſemblance entre l'eſclave affranchi & le fils émancipé, ſavoir, que le premier prenoit le nom de ſon maître ſans acquérir les droits de *famille*,

& que le second perdoit ces droits & conservoit seulement le nom de son pere. M. Silva explique ensuite ce qu'on entendoit par les dénominations d'*agnati* & de *gentiles*, & après avoir établi d'une maniere précise les rapports exprimés par ces mots, il expose les variations de la jurisprudence romaine à cet égard.

(*Giornale enciclopedico.*)

De falsâ veterum christianorum rituum a ritibus Ethnicorum origine, diatriba, auspiciis eminentissimi & reverendissimi cardinalis *Francisci Xaverii de Zelada*, C. R. studiorum præfecti habita in eodem collegio a *Petro Rinaldi*, presbytero Perciliensi & historiæ ecclesiasticæ auditore. *In-8vo.* Rome, 1777.

Plusieurs auteurs, même catholiques, ont cru que la plupart des rits de l'église chrétienne tiroient leur origine des rits du paganisme; c'est l'opinion générale, & quoique puissent dire les hérétiques & les incrédules, il est certain qu'on n'en peut rien conclure contre la sainteté de nos cérémonies. M. Lizzari, auteur de la dissertation que nous annonçons, commence par établir cette vérité, mais ensuite il attaque les ennemis de la religion dans leur dernier retranchement, & il cherche à leur enlever le foible prétexte dont ils s'autorisent pour tourner en dérision les choses les plus sacrées, en leur attribuant une origine toute profane. Il fait voir, en premier lieu, qu'on n'a aucune bonne raison de faire dériver des cérémonies payennes, les rits du christianisme; en second lieu, que parmi les cérémonies chrétiennes qu'on fait dériver de celles des payens, il n'y en a aucune à qui on ne puisse assigner une origine plus plausible & plus vraisemblable; en-

fin que cette origine qu'on leur attribue communément, est absolument chimérique, & c'est ce qu'il prouve par l'exposition de la doctrine des anciens Peres & de la discipline de l'église dans les quatre premiers siecles. M. Lizzari insiste beaucoup, & avec raison, dans la troisieme partie de sa dissertation, sur la haine & l'exécration que les chrétiens avoient vouées à tout ce qui sentoit le paganisme ; les fideles avoient en horreur les livres mêmes & les sciences des Gentils, & les anciens Peres se glorifient dans une infinité de passages de n'avoir ni temples, ni autels, ni images, ni encensemens comme les payens. Est-il donc raisonnable de croire que les premiers chrétiens aient voulu imiter les Gentils dans leurs cérémonies religieuses, tandis que tout nous prouve qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que de s'éloigner d'eux dans les moindres pratiques?

(*Efemeridi di Roma.*)

I pretesi riformati, &c. *Les prétendus réformés convaincus de schisme. III vol. in*-12. Venise, 1777, chez Laurent Baseggio.

C'est la traduction d'un des meilleurs ouvrages polémiques de ce Nicole, si fameux dans les querelles du jansénisme; le sieur Baseggio a déja fait traduire & imprimé précédemment les autres traités du même auteur sur l'usure, sur le symbole, sur les sacremens, sur l'unité de l'église, sur l'oraison, &c.

(*Novelle letterarie.*)

Ecclesia romana infaillibilis infractorum definitionibus opusculum *Josephi Ludovici*, sacerdotis sanctissimo deiparentis sponso consecratum. *In-8vo.* Romæ, 1777, Typis Joh. Generosi Salomoni.

La question relative à l'infaillibilité de l'église dans les définitions des faits, a été agitée tant de fois & de tant de manieres différentes par les théologiens, qu'on doit savoir bon gré à l'auteur de cet opuscule, d'avoir éclairci cette matiere par des distinctions heureuses, tant sur la nature des faits que sur les différens jugemens que l'église peut en porter, & d'avoir établi à cet égard le systême le plus probable & le plus conforme à la pratique du saint siege. Voilà ce qu'en disent les journalistes de Rome qui doivent être très-versés dans ces matieres; ils ajoutent que l'ouvrage est écrit avec simplicité, & que, bien que les questions y soient traitées suivant la méthode scholastique, il ne manque cependant ni de précision, ni de clarté, ni même d'une certaine érudition.

(*Efemeridi di Roma.*)

ANGLETERRE.

AN essay on journal poetry, &c. *Essai sur les voyages en vers, avec un modele de ce genre de poésie, par M.* Fleming, *prébendé & depuis doyen de Carlisle; composé vers l'an* 1740, *& envoyé dans une lettre à M.* Erasme Nead, *prébendé de la même église; par* Toward Tatham. *Petit in-8vo.* Londres, chez Richarson & Vrquhart.

Par *journal poetry* l'auteur entend les récits de voyages en vers, comme celui qu'Horace nous a laissé de son voyage à Brinde. Nous n'avions envisagé jusqu'ici ces sortes d'ouvrages que comme de légers badinages sans prétention & sans conséquence, fruits d'une imagination riante & poétique qui cherche à égayer les ennuis de la route en se jouant dans quelques vers faciles. Mais

M. Tatham prend la chose bien plus au sérieux, & il soutient gravement que les voyages en vers forment un genre de poésie particulier, comme la tragédie & l'épopée, genre précieux dont Horace est l'inventeur. Assurément c'est faire bien de l'honneur à Horace, & il y a tout lieu de croire que lorsqu'il s'amusoit à versifier son voyage de Brindes, il créoit un genre sans le savoir. Il seroit bien étonné s'il lisoit cela, mais il le seroit encore plus de la rigueur avec laquelle M. Tatham juge son badinage.

» Il suffit pour l'honneur d'Horace qu'il ait » été l'inventeur de cette branche de poésie. » Il ne se trouvera sans doute personne qui ait » assez peu de goût pour faire l'apologie de son » voyage comme d'une piece élégante qui parle » au cœur & qui soit propre à produire un » plaisir sérieux & raisonnable.

Mais qui a dit à M. Tatham qu'un ouvrage de ce genre doive produire un *plaisir sérieux & raisonnable?* Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'un poëme épique? C'est bien assez que la piece d'Horace fasse plaisir, & le lecteur *raisonnable* n'exige pas un *plaisir sérieux* dans une bagatelle de cent vers : M. Tatham se plaint que le voyage d'Horace ne parle pas au cœur, ou comme l'Anglois le porte littéralement, *aux plus délicates affections;* c'est un reproche très-singulier, mais qui n'est pas entiérement mérité; M. Tatham a dû lire ces vers pleins de sentiment en parlant de Virgile, de Plotius & de Varius.

Animæ quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter;
O qui complexus, &c.

» Cette piece est grossiere, d'un style bas, sans

» délicatesse, grandement inférieure à ses pro-
» ductions plus élégantes, & c'est un vrai dés-
» honneur pour la poésie. " Il est clair que cette piece est inférieure aux productions plus élégantes du même auteur; mais qu'elle soit grossiere & sans délicatesse, c'est ce dont nous ne convenons pas, quoique nous passions volontiers condamnation sur deux vers obscenes qui s'y rencontrent; le reste peut être lu par les honnêtes gens. Horace peint à la vérité des mœurs assez grossieres, mais avec esprit, avec vivacité & d'une maniere assez plaisante.

Tum pueri nautis, pueris convicia nautæ
Ingere. huc appelle: trecentos inseris: ohe
Jam satis est, dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora....
..... Absentem cantat amicam
Multâ prolutus vappâ nauta, atque viator
Certatim....
..... Cerebrosus prosilit unus
Ac mulæ, nautæ que caput lumbos que saligno
Fuste dolat.

Ces détails sont plus gais que grossiers, & il n'y a qu'une fausse délicatesse qui puisse les condamner dans un pareil ouvrage. Le reproche de bassesse ne nous paroît pas mieux fondé; Horace qui vivoit à la cour d'Auguste, avoit sans doute assez de goût & d'usage du monde pour ne rien écrire qui pût paroître bas à la bonne compagnie de son tems. Il est vrai que son style dans cette piece est très-simple, mais son expression est toujours juste, naturelle, souvent piquante & quelquefois heureuse & pittoresque.

Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos
Præcinctis unum.

Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis latè candentibus Anxur.....
Incipit ex illo montes Appulia notos
Ostentare mihi, quos torret atabulus, & quos
Nunquam erepsemus, nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset, lachrymoso non sine fumo....
Dehinc Gnatia lymphis
Iratis extructa dedit risus que jocos que, &c.

Nous sommes bien loin de comparer cette piece à ses belles odes & à ses belles satyres, mais en vérité nous n'y voyons rien de déshonorant pour la poésie, & nous ne croyons pas qu'Horace ait à en rougir. Mais voici une critique encore plus singuliere.

» Cette piece a été mise au nombre de ses » satyres, mais je ne vois pas ce qui peut lui » faire donner ce nom, à moins qu'on ne la re- » garde comme une satyre sur lui-même & sur » ses compagnons de voyage, le grand Mé- » cene, Cocceius, Fontieus, Varius, Plotius » & Virgile, les hommes les plus distingués » pour le goût dont l'histoire Romaine fasse » mention, & qui étoient engagés dans une im- » portante ambassade pour reconcilier les deux » plus grands personnages du monde divisés par » l'inimitié la plus sanglante. Sous ce point de » vue cette piece est la satyre la plus amere » qu'il ait jamais écrite. Vraiment ces gens si » accomplis voyageoient d'une jolie maniere. » Ces modeles d'urbanité avoient des amuse- » mens bien choisis. Comme ils se divertissoient » sur la route des scenes & des incidens que le » hasard leur offroit ?

Prorsus jucunde scenam produximus istam.

M. Tatham en veut ici à la description bouffonne que fait Horace de la dispute ridicule de

Sarmentus & de Messus Cicerrus. Mais le poëte ne donne cette farce que pour ce qu'elle vaut, son début grotesque annonce bien ce qu'il en pense, il conte en riant une folie dont il s'est amusé ainsi que ses compagnons de voyage, & il ne résulte delà autre chose, si ce n'est qu'ils étoient gens de bonne humeur, qui tiroient parti de leur situation, & qui aimoient mieux rire d'une bouffonnerie que de s'ennuyer avec gravité. M. Tatham auroit peut-être voulu qu'Horace eût mis dans son voyage de la morale & de la politique; mais nous croyons que ce *genre* ne comporte pas de si belles choses.

M. Tatham fait ensuite une digression sur les causes qui ont retardé les progrès de la *poésie de voyage* depuis Horace; & enfin vient le voyage de M. Fleming, dans lequel ce genre est beaucoup perfectionné. Ecoutons M. Fleming.

» Je partis d'abord de *Rose Castle*, & j'attei-» gnis mon beau, mon cher *Rydal*, dont les » côteaux pittoresques, les bocages obscurs, les » ruisseaux fugitifs seroient comparables à la belle » vue de *Studley*, s'ils étoient peints par Buck » ou par vous. Là favorisé de la présence d'une » tante & de trois cousins j'ai passé deux jours » dans la joie la plus pure. Delà je suis allé à » la tour de *Dallam* en pensant à tout ce que » je connois de meilleur & que j'ai de plus cher; » mais, tenez, il faut que je vous dise quelque » chose de plus. Mon cœur faisoit tic-tac à cha-» que pas; à la fin bravant la crainte & l'inquiétude » je suis entré d'un air intrépide. Ce qui est » arrivé ici, il vaut mieux vous le dire de bou-» che que dans une lettre, » &c.

Ce n'est pas-là le ton d'Horace, ni celui de l'ouvrage charmant de Chapelle. Il faut pourtant convenir qu'il y a dans le voyage de M.

Fleming des détails agréables & des tirades assez heureuses; comme il y a dans l'essai de M. Tatham des principes très-justes & des observations pleines de goût.

(*Critical Review.*)

A treatise on the various kinds, &c. *Traité des diverses especes de fluides constamment élastiques, ou de gas. In-8vo.* Londres, 1777, chez Cadell.

Ce petit traité est l'ouvrage de M. Keir, auteur d'une excellente traduction du dictionnaire de Chymie, de M. Macquer, dont il vient de donner une nouvelle édition in-8vo. C'est une espece de supplément à cette nouvelle édition, & on y trouve en abrégé, mais d'une maniere très-satisfaisante, les principales observations & découvertes qu'on a faites, depuis Vanhelmont jusqu'à nos jours, sur les fluides élastiques. M. Keir donne à ces différens fluides le nom générique de gas inventé par Vanhelmont; & au lieu de dire avec M. Priestley & les autres physiciens, *air fixe*, *air nîtreux*, *air inflammable*, &c. il dit *gas calcaire*, *gas nîtreux*, *gas inflammable*, &c.

(*Monthly Review.*)

LETTERS from Portugal, &c. *Lettres écrites du Portugal, sur l'état ancien & actuel de ce royaume. In-8vo.* Londres, chez Almon.

Ces lettres ne sont pas sans mérite, elles sont d'un homme bien informé & qui écrit avec facilité. *Elles nous confirment*, dit un Journaliste Anglois, *dans l'opinion où nous avons été longtems que l'administration du marquis de Pombal*,

mérite autant d'éloges qu'on lui a prodigué d'injures depuis sa retraite du ministere. En effet, l'auteur fait l'apologie la plus complette de ce ministre disgracié, & les détails où il entre sur son administration & sur sa vie privée, sont très-propres à détruire ou au moins à contrebalancer les préventions défavorables que ses ennemis ont fait naître contre lui.

Les dernieres lettres ont pour objet la querelle qui s'est élevée derniérement entre l'Espagne & le Portugal, pour les limites de leurs domaines respectifs d'Amérique.

(*Critical Review.*)

REMARKS on M. Forster's account, &c. *Remarques sur la relation que* M. Forster *a donnée du dernier voyage du capitaine* Cook, *autour du monde, dans les années* 1772, 1773, 1774 & 1775; *par M.* Guillaume Wales, *employé en qualité d'astronome sur le vaisseau* la Résolution. *In-8vo.* Londres, 1778, chez Nourse.

Nous avons parlé de la relation de M. Forster dans nos journaux de juillet & de septembre de l'année derniere, & on a pu voir par quelques passages de notre premier extrait, que cet auteur ne paroissoit pas ménager ses compagnons de voyage. Mais ce que nous en dîmes alors, n'est rien en comparaison de ce qu'on trouve dans l'ouvrage même; M. Forster y déclame avec aigreur contre tout l'équipage de la *résolution*, à commencer par les officiers & à finir par les matelots; & les imputations d'*ignorance*, de *brutalité*, de *cruauté*, &c. reviennent à chaque instant sous sa plume, & semblent ne lui rien coûter. M. Wales, compris dans cette critique générale, s'est chargé de la défense commune; il

repousse avec vigueur les imputations du docteur Forster ; il le redresse sur plusieurs faits, dont ce dernier a altéré la vérité pour satisfaire son animosité contre l'équipage ; il récrimine aussi & par exemple, il fait souvenir le docteur qu'il fut mis deux fois aux arrêts pendant le voyage, pour des actes de brutalité & de violence envers les naturels des isles de la mer du Sud, & sur-tout une fois pour avoir donné un coup de pied à l'un d'eux, & lui avoir craché au visage, ce qui ne s'accorde point du tout avec les principes de morale & les sentimens d'humanité dont il fait parade dans son livre. Cet ouvrage qui contient d'ailleurs des choses curieuses & intéressantes, doit servir de supplément & de correctif à la relation de M. Forster.

(*Monthly Review.*)

LETTER to his grace the duke of Buccleugh, &c. *Lettre à sa grace le duc de Buccleugh, sur la défense nationale, avec quelques remarques relatives à un chapitre du docteur Smith sur ce sujet, dans son ouvrage intitulé :* recherches sur la nature & les causes de la richesse des nations. *In-8vo.* Londres, chez Murray.

L'auteur de cette lettre entréprend de prouver que l'établissement d'une milice en Ecosse seroit très-avantageux aux deux royaumes ; & il discute à cette occasion les raisons qui ont fait rejetter dans les parlemens de l'an 1760 & de l'an 1776, les motions tendantes à cet établissement.

(*Critical review.*)

OWEN of Carron, &c. *Owen de Carron : poëme par M. le docteur* Langhorne. *In-4to.* Londres, 1778, chez Dilly.

Ce poëme, quoique d'un genre romanesque, n'est pas sans intérêt ; le style en est plein de chaleur & d'énergie, & le dénouement en est très-tragique & du plus grand pathétique. M. Langhorne a été l'éditeur des œuvres de Collins, poëte Anglois peu connu & digne de l'être davantage ; on remarque beaucoup de ressemblance entre sa maniere & celle de cet auteur.

(*Monthly review.*)

OBSERVATIONS and conjectures, &c. *Observations & conjectures sur la nature & les propriétés de la lumiere, & sur la théorie des cometes ; par M.* Guillaume Cole. *In-8vo.* Londres, chez Robinson.

Dans la premiere partie de cet ouvrage, M. Cole réfute diverses objections qu'on a proposées contre la théorie de Newton, relativement à la lumiere. Dans la seconde, il combat quelques philosophes modernes, qui, en faisant tourner une machine électrique, se sont imaginé pouvoir rendre raison de toutes les opérations de la nature, par sa rotation, & entr'autres du mouvement des cometes. Il expose ensuite sa propre conjecture, qui est que, non-seulement les cometes éprouvent sensiblement l'attraction des autres systêmes, mais qu'elles sortent souvent du nôtre, avec une vélocité suffisante pour leur donner une direction parabolique ou hyperbolique, &c.

(*Critical Review.*)

JAMAICA : a poem, &c. *La Jamaïque, poëme composé l'an* 1776, *auquel on a ajouté une épître en vers, écrite de cette isle par l'auteur à un*

un ami en Angleterre, *in-4to.* Londres, 1777, chez Nicoll.

L'auteur de ce poëme s'éleve contre l'inhumanité avec laquelle les colons de la Jamaïque traitent leurs malheureux esclaves; & on doit des éloges à ses sentimens, si on n'en doit pas à ses vers.

ALFRED a tragedy, &c. *Alfred*, *tragédie*, *telle qu'elle a été jouée sur le théatre royal de Covent-Garden*, *in-8vo.* Londres, 1778, chez Becket.

L'action de cette piece est censée précéder la bataille d'Ethendune, dans laquelle Alfred, jeune encore, battit les Danois; ce héros entre déguisé dans leur camp pour reconnoître leurs forces & leur situation, & encore plus pour voir Ethelswida qu'il aime & dont il est aimé. C'est le sujet d'un reproche qu'on a fait à l'auteur qui a été blâmé d'avoir dégradé le caractere de son héros par une intrigue amoureuse & un stratagême de roman; mais il se justifie dans une longue préface, où il prouve que la conduite d'Alfred, dans sa tragédie, est la même que celle d'Oreste dans l'Electre de Sophocle.

(*Monthly Review.*)

A practical treatise on the diseases of the teeth, &c. *Traité pratique des maux de dents*, *pour servir de supplément à l'histoire-naturelle de cette partie du corps humain*; *par* M. Jean Hunter, *chirurgien extraordinaire du roi*, &c. *in-4to.* Londres, chez Johnson.

M. Hunter a déja publié un premier ouvrage,

dans lequel il a donné une description anatomique & physiologique des dents, & où l'on trouve une théorie neuve à beaucoup d'égards sur ce sujet. Celui-ci n'est pas moins intéressant, & peut passer pour un excellent cours d'odontalgie.

(*Critical Review.*)

SKETCH of a tour into Derbyshire, &c. *Essai d'un voyage en Derbyshire & en Yorkshire, contenant une partie des comtés de Buckingham, Warwick, Leicester, Nottingham, Northampton, Bedford & Hertfort. Petit in-8vo.* Londres, 1778, chez White.

Il faut distinguer ce voyage du grand nombre d'ouvrages de même espece qui paroissent journellement en Angleterre, & qui n'ont souvent rien d'intéressant que leurs titres. L'auteur de celui-ci est un homme instruit, un observateur judicieux, & un bon écrivain. Il décrit avec agrément ce qu'il a vu de curieux ou de digne d'attention, & il a l'art d'attacher son lecteur par des réflexions heureuses, qui naissent du sein même des objets qu'il présente, & qui préviennent la monotonie attachée à la continuité des descriptions.

(*Monthly Review.*)

LETTERS on the prevalence of christianity, &c. *Lettres sur la supériorité du christianisme à l'égard des autres religions, avant son établissement civil; avec des observations sur une histoire de la décadence de l'empire romain, qui a paru dernièrement; par* M. Apthorp, *vicaire de Croydon, in-8vo.* Londres, chez Robinson.

Ces lettres sont au nombre de quatre. La pre-

miere contient une expoſition générale de la controverſe relative à la vérité du chriſtianiſme. La ſeconde conſiſte en obſervations ſur la compoſition, l'étude & l'uſage de l'hiſtoire, & eſt ſuivie d'un catalogue des principaux auteurs à conſulter pour l'hiſtoire profane & l'hiſtoire eccléſiaſtique. Dans la troiſieme, M. Apthorp fait connoître les caracteres qui diſtinguent les premiers ſiecles de l'ére chrétienne, des ſiecles ſeizieme, dix-ſeptieme & dix-huitieme; indique les cauſes & les effets de la moderne irreligion; réfute quelques objections contre la religion révélée; & prouve, par l'*analyſe du traité de Ciceron ſur la nature des Dieux*, que la raiſon la plus cultivée ne ſuffit pas pour découvrir le premier principe de religion. La derniere a pour objet l'origine de l'idolâtrie & l'examen des différentes religions qui ont précédé le chriſtianiſme, & ſur-tout de la religion des Romains que l'auteur ſuit dans ſes progrès depuis la fondation de Rome juſqu'au regne d'Auguſte. Le but de l'auteur eſt en général de prouver que le paganiſme étoit à ſon plus haut point de ſplendeur quand le chriſtianiſme en a triomphé. Ce volume eſt terminé par quelques obſervations ſur la peinture flatteuſe que M. Gibbon a faite du polythéiſme dans ſon *hiſtoire de la décadence de l'empire romain*.

(*Critical Review.*)

FIFTY ſermons on various ſubjects, &c. *Cinquante ſermons ſur différens ſujets, critiques, philoſophiques & moraux; par* M. Samuel Burne. 2 *vol. in-8vo.* Londres, 1777, chez Robinſon.

En France, des ſermons ſur des matieres de critique paſſeroient pour d'étranges nouveautés; mais en Angleterre rien n'eſt plus commun, & les

les prédicateurs differtent & argumentent dans leurs chaires, comme nos théologiens sur les bancs. Cette méthode fait beaucoup d'honneur aux connoissances & à la pénétration du peuple Anglois, car elle suppose qu'il est assez instruit & assez éclairé pour suivre le prédicateur dans ses savans raisonnemens, & pour apprécier la justesse de sa critique. Quoi qu'il en soit, ces sermons critiques, philosophiques & moraux, sont très-bien faits & bien écrits chacun dans leur genre, & donnent au moins une idée fort avantageuse des lumieres & des talens de l'auteur déja connu par des productions estimées.

(*Monthly Review.*)

ALLEMAGNE, &c.

D. Jo. Georg. Rosenmulleri, prof. P. O. in academiâ Erlangensi scholia in novum testamentum. *Commentaire sur le nouveau testament par M.* Rosenmuller, *professeur de l'université d'Erlang.* Tom. Ier. contenant les évangiles de Mathieu & de Marc. A Nuremberg, che Felsecker, 1777, grand *in-8vo.* de 448 pagr (1 rthlr. 4 gr.)

M. Rosenmuller a composé ce commentaire pour l'usage des universités, dont les éleves ou ne connoissent pas ou n'ont pas le moyen de se procurer un grand nombre de livres chers. Dans cette vue, il a extrait d'Erasme, de Beze, de Camerarius, de Heinsius, de Drusius, de Grotius, de Lightfoot, de Bengel & d'autres scholiastes & philologues, les observations qui lui ont convenu, & il y a joint quelquefois les siennes. Il compte donner encore trois volumes sur le reste du nouveau testament. Ce commen-

taire a ſur tout autre l'avantage de faire connoître les plus nouvelles interprétations. Les proteſtans le louent, quoiqu'ils y trouvent un peu trop d'érudition profane qui auroit pu être remplacée par des éclairciſſemens ſur quelques points qui en ont encore beſoin.

UEBER das leben.... Johannis des Taufers. *Réflexions ſur la mort & le caractere de* Jean-Baptiſte, traduites de l'Anglois du docteur Horne, préſident du college de la Magdeleine à Oxfort. A Halle, chez Gebauer, 1777. *in-8vo.* de 7 feuilles.

On trouve ici en huit chapitres des réflexions édifiantes ſur la naiſſance de Jean-Baptiſte, ſur ſon éducation dans le déſert, ſur le cantique de Zacharie, ſur les prédictions qui le regardent dans l'ancien teſtament, ſur ſon apparition, ſur ſa doctrine & ſon baptême, ſur le témoignage qu'il a porté de Jeſus, ſur ſon empriſonnement, ſur ſa miſſion vers le Chriſt, & enfin ſur ſa mort. Le ton de l'ouvrage eſt oratoire; il commence par ces paroles : » Dans le monde » ſpirituel comme dans le monde matériel, » toutes les lumieres ne ſont pas de la même » grandeur & n'ont pas le même éclat. L'égliſe » ainſi que le firmament a des aſtres qui domi» nent ſur les autres & les font diſparoître «. On croit qu'un habile orateur y pourroit prendre la matiere d'un panégyrique éloquent.

BRIEFE an die Judiſche nation. *Lettres aux Juifs*. A Breſlau, chez Low, 1776 & 1777, *in-8vo.*

Il n'y en a encore que deux, mais l'auteur en promet davantage, & il les fait deſirer par le

ton modeste, charitable & affectueux de ses exhortations, qui est ordinairement plus efficace pour la conversion, que celui des avertissemens adressés par des pasteurs superbes aux errans de leur troupeau.

VERTHEIDIGUNG der geoffenbarten Christlichen religion, &c. *Défense de la religion Chrétienne*, par M. Mascho, ancien recteur des écoles de Rupin. Iere. partie. A Hamburg, chez Reuss, *in-8vo.* de 334 pages.

M. Lessing n'ayant pas craint de placer sans préservatif, dans son 4eme. vol. de recueils tirés des manuscrits de la bibliotheque de Wolfenburel, plusieurs fragmens du dangereux ouvrage d'un inconnu contre le christianisme, les théologiens protestans ont pris feu & se sont hâtés de prémunir leurs églises contre cette peste. Ils s'attachent principalement à défendre la résurrection que l'anonyme a le plus attaquée, parce qu'elle est le fondement de la foi. Il y a beaucoup d'ouvrages que le même scandale a fait naître.

VON der allgemeinen welthistorie . . . . aufzuge, &c. *Abrégé de l'histoire universelle, par M.* Meusel. 17eme. vol. A Halle, chez Gebauer. 1777, grand *in-8vo.* de 750 pag.

Ce volume est entiérement rempli par l'histoire de France, depuis 987 jusqu'en 1328. Les Allemands en font cas.

HISTORISCHE abhandlungen von H. B. Wenk, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire, par M.* Wenk, professeur & recteur du college de Darms-

tadt, & hiſtoriographe de la maiſon de Darmſtadt. A Francfort, chez Fleiſcher. 1778. Ire. partie.

La généalogie de la maiſon de Naſſau occupe la plupart de cette partie. Elle eſt travaillée ſoigneuſement, le ſtyle eſt bon, on ſouhaite la continuation.

WILHELM Ernſt Chriſtiani.... Geſchichte der Herzogthümer Schleſwig und Holſtein. *Hiſtoire des Duchés de Schleſwig & de Holſtein, par M.* Chriſtiani, profeſſeur de philoſophie d'éloquence & d'hiſtoire à Kiel. 3eme. partie. A Flensbourg, chez Korten, 1777, grand *in-8vo.* de 492 pag.

On voit avec plaiſir avancer un ouvrage où regne un eſprit de recherche, de choix & d'ordre qui aſſure à l'auteur l'approbation du public. Cette partie renferme l'hiſtoire du Holſtein, depuis le milieu du 13eme. ſiecle juſqu'en 1386; par conſéquent celle des comtes de Holſtein des différentes branches de la maiſon de Holſtein-Schavenbourg; & ainſi celle des branches de Kiel ou Wagheren & de Rendsbourg pendant cette époque. La forme du gouvernement, la nature de la religion, l'état des égliſes & des ſciences, la façon de penſer, les loix, le commerce, les mœurs & les uſages du tems ſont exactement décrits. Les nobles dont les noms remontent juſques-là ne ſont point oubliés. Il a fallu un travail opiniâtre pour que l'auteur ait ſurmonté les difficultés qui ſont provenues de la diſette des ſources, des fautes des anciens & nouveaux chroniqueurs, des vuides & du déſordre des généalogies, des contradictions

des auteurs & des titres, des partages des domaines & d'une infinité d'autres causes. Il avoit compté que l'ouvrage n'auroit pas eu plus de quatre tomes ; mais il s'est étendu sous sa plume, & il est impossible qu'il soit achevé dans le tome suivant. Il auroit fallu trop abréger des actes qu'on a jugés essentiels & devoir être publiés en entier. La nécessité de séparer l'histoire du Holstein de celle de Schleswig, a occasionné des répétitions qui n'auront plus lieu depuis l'union des deux Duchés sous le même gouvernement. Il y a à la fin de ce volume une dissertation sur le tems de l'expédition entreprise par l'empereur Otton-le-Grand contre le roi de Danemarck Harald Blaatand, & un arbre généalogique qui rectifie & complette la généalogie des comtes de Holstein de la maison de Schavenbourg qui descendent d'Adolphe IV.

SPOERLS geschichte von Corsica, &c. *Histoire de Corse, depuis que cette isle a commencé d'être peuplée jusqu'en* 1777 ; *par M.* Spoerl. A Hannovre, chez Helwing. 1777. *In-8vo.* de 318 pag.

Dans tous les tems, la Corse a été exposée par sa situation aux invasions des étrangers qui ont eu des vaisseaux pour y pouvoir débarquer ; & particuliérement depuis la décadence de l'empire Romain, elle a été la proie des nations civilisées, aussi-bien que des barbares. Les Arabes l'ont ravagée. Enfin, le pape Jean XIX, en a fait présent avec la Sardaigne, au premier occupant. C'est à ce titre que les Génois y sont entrés, & que des concurrens l'ont partagée. Une partie des domaines en sont retournés au pape par la donation de Mathilde, & dans la

ſuppoſition qu'ils étoient devenus des fiefs impériaux, les empereurs ont prétendu y avoir des droits. Les Corſes ont ſubi les viciſſitudes du ſort de la guerre, entre Gênes & Piſe, juſqu'à la ruine de cette derniere république au treizieme ſiecle. L'augmentation du nombre des évêchés a ſervi à adoucir leur caractere, mais auſſi il a facilité l'oppreſſion de la part des deſpotes d'une ariſtocratie impitoyable. En vain les Corſes ont eſſayé pluſieurs fois de ſecouer le joug, la concorde n'a pas ſecondé l'amour de la liberté, & la diſcipline a manqué à leur courage.

La narration devient plus circonſtanciée depuis 1729, époque de ce qu'on appelle leur rebellion. Théodore de Neuhof a joué un perſonnage ſingulier. D'aventurier hardi, il eſt devenu une eſpece de héros. En 1738, les François ont pris connoiſſance des affaires de la Corſe. Boiſſieux & Maillebois s'y ſont montrés. Il y avoit encore quelques grands hommes comme Gaſtori. L'expérience ne put jamais apprendre aux Gênois, ce que les François ont bien compris, qu'il n'y avoit qu'une force ſupérieure & permanente qui pût tenir la Corſe dans la ſujétion. Ils calomnierent Curſai, même auprès de ſon roi. Les pauvres Corſes ont entrevu une lueur de liberté, ſous l'adminiſtratiou de Paoli, mais elle s'eſt évanouie. Tel eſt en gros le canevas de l'auteur qui n'eſt point François. Il ne paroît pas même avoir lu la nouvelle hiſtoire de Corſe de l'abbé de Germanes, ni celle de Cambiagi. Ainſi ſon hiſtoire qui n'eſt pas très-bien écrite, a néanmoins le mérite d'un original. Il l'a accompagnée de pluſieurs bonnes pieces, ſavoir : une explication de pluſieurs loix Corſes ; un mémoire ſur l'état des ſciences, ſur les productions de l'iſle, ſur ſes monnoies, ſes cartes topographiques, ſes anti-

quités; une relation du voyage de M. Noering, lequel, du tems que Grimaldi commandoit dans l'isle, y conduisit une compagnie d'Allemands, fut fait prisonnier & eut beaucoup à souffrir; un essai sur l'ancienne géographie de Corse, & une description de son état présent: tous ces articles ont le mérite de la nouveauté.

Cet article est traduit des *annonces de Gottingen, du* 13 *avril* 1778, dont il paroît toutes les semaines quatre parties, y compris un supplément, formant les quatre ensemble deux feuilles & demie *in-8vo.*

HISTORISCHE nachrichten von Hindostan und Bengalen. *Mémoires historiques concernant l'Indostan & le Bengale*, traduits de l'Anglois d'Holwell; par M. Kleuker, avec des notes & un traité de la religion & de la philosophie des Indiens. A Leipsick, chez Weygand, 1778, *in-8vo.* de 610 pages, sans compter la préface.

Ce livre déja traduit en François, méritoit aussi de l'être en Anglois, parce qu'il est classique en son genre, Holwell étant le seul avec Dow qui ait puisé la théologie & la philosophie des Indiens dans leurs sources sacrées. Comme il est connu des curieux, il suffira de rappeller qu'il contient trois articles principaux, dont le 1er. est une histoire succinte des régens du Bengale, depuis la mort d'Aureng-Zeb, en 1707, jusqu'à Mahomet Schaw, qui l'occupa paisiblement en 1720. Holwel tient les faits d'un Arménien qui a été revêtu pendant ce tems d'un emploi considérable: son récit est un très-bon supplément à ajouter à l'histoire que Frazer a donnée de ce Nadir. On ne connoît point aussi d'histoire aussi sûre de ce qui s'est passé depuis

1720, jusqu'en 1750. Elle est accompagnée d'une description du Bengale & d'un état de ses revenus. Un séjour de trois ans qu'y a fait Holwell, donne de l'autorité à ce qu'il rapporte. Dans le second article, le tableau de la religion & de la philosophie de Gentoo est frappant, parce qu'Holwell y parle de la religion des Bramines avec un enthousiasme qui tient du fanatisme, comme s'il vouloit convertir tout le monde à la croyance de la métempsicose. Son 3me. article n'est presqu'une défense des livres originaux de Brama, qu'il prétend s'accorder avec le christianisme, comme M. Schimmelmann l'a dit depuis peu de l'Edda. Il avoit lu soigneusement plusieurs manuscrits de Gentoo, & traduit une partie du Shastah, qui contient les révélations divines dont on suppose que les Indiens ont été favorisés, il y a plus de 5000 ans. S'il se trouve en contradiction avec Dow, il s'en excuse en avertissant que Dow n'avoit point lu le Shastah, mais seulement des ouvrages postérieurs de 1500 ans, qui n'ont pu lui donner que des notions défectueuses, comme seroient celles d'un homme, qui, pour s'instruire de notre religion, n'auroit consulté que les légendes au lieu des livres saints.

SCIAGRAPHIA historiæ litterariæ Islandicæ, autorum & scriptorum tum editorum, tum ineditorum indicem exhibens, cujus delineandæ periculum facit Haldanus Einari, &c. *Essai d'une histoire littéraire d'Islande, contenant le* catalogue des auteurs publiés & manuscrits; par Haldanus Einari, maître en philosophie & recteur du college de la cathédrale de Hole. A Copenhagen, 1777. *In-8vo.* de 251 pag.

On ne manque pas d'ouvrages qui aient fait

connoître le progrès des ſciences & le mérite des ſavans d'Iſlande. Les hiſtoriens du Danemarck, tels que Bartholin, Sibbern, Thura. J. Worm, Harboe dans la *bibliotheque de Danemarck*, & récemment Johnſen dans ſon *hiſtoria Iſlandiæ eccleſiaſtica*, n'ont pas oublié les Iſlandois célebres. Quelqu'étendue que ſoit l'hiſtoire de M. Johnſen, il n'a pas rendu ſuperflu l'eſſai de M. Einari, parce que M. Einari apprend beaucoup de choſes qu'on chercheroit inutilement dans les livres imprimés ; & qu'il a raſſemblé & mis ſous les yeux en peu de pages, ce qu'il faudroit chercher avec peine dans un grand nombre de volumes. Cet eſſai d'ailleurs, n'eſt que l'extrait d'un ouvrage fort étendu qu'il promet de publier avec le tems. La méthode en eſt très-claire, chaque ſcience ayant ſon article. Dans le 1er. chapitre, il traite des langues cultivées par les Iſlandois & des livres qui y ont rapport. A l'égard de leur langue maternelle, il aſſure qu'il n'y a point d'Iſlandois qui ne liſe & n'entende la proſe Iſlandoiſe de plus de 500 ans d'ancienneté ; il indique les dictionnaires qui éclairciſſent les vieux termes & les antiquités du Nord ; il parle de la poéſie & des deux Eddas, dont on attribue l'un à Samund Sigfuſſen, célebre hiſtorien du 12me. ſiecle, quoique M. Einari en juge les vers plus anciens, en quoi il s'accorde avec Magneus ; & l'autre à Snorro, quoiqu'il ſoit vraiſemblablement d'un autre auteur du 14me. ſiecle. Dans le 2me. chap. on donne le catalogue de tous les poëtes d'avant & d'après la réformation : la partie des anciens eſt copiée d'un vieux manuſcrit en parchemin. Ce catalogue eſt plus complet & les noms en ſont plus ſûrement rapportés que dans la *litteratura runica* de Vormius. Le 3me. chap. regarde les hiſtoriens

du 16me. ſiecle poſtérieurs à la réformation. Le 4me. eſt deſtiné aux phyſiciens, aux médecins, aux géometres, aux économiſtes, moraliſtes & politiques; le 5me. aux juriſtes & le 6me. aux théologiens. Chaque chapitre eſt ſuivi d'une table alphabétique, dans laquelle les auteurs ſont rangés ſelon l'ordre alphabétique des noms de baptême, conformément à l'uſage des Iſlandois. On rapporte les principales circonſtances de la vie de chaque écrivain, les éditions de ſes ouvrages imprimés, & ſouvent des anecdotes qui n'ont jamais été publiées & qu'on tient de perſonnes croyables.

JULIE de Roubigné. A Leipſick, chez Weidmann, 1778, 2 vol. *in-8vo*. Le 1er. de 182 pages, le 2me. de 183.

Ce roman en forme de lettres eſt traduit ici en Allemand de l'Anglois de M. Mackenſie qui déclare dans la préface renoncer à ce genre de littérature, dans lequel il avoit contenté le public. Il ſe diſtingue avantageuſement des contes bleus qu'on débite à la foire chaque année ſous un titre Anglois réel ou ſuppoſé. Les perſonnes les plus ſcrupuleuſes en louent la morale, le plan, le ſtyle, & en promettent le ſuccès.

THEORIE und praxis der Handlungſwiſſenſchaft. *Théorie & pratique du commerce*. Iere. partie. A Breſlau, chez Lowen, 1777. grand *in-8vo*.

On n'a encore de cet ouvrage que la premiere partie qui eſt de pure ſpéculation; c'eſt à-dire, qu'elle ne contient que l'hiſtoire du commerce & des réflexions ſur le luxe, l'économie, les manufactures, les corps de métiers, les lettres

de change, l'argent & les loix mercantiles. La pratique eſt réſervée pour le volume ſuivant.

Beschreiburg der ſtadt Copenhagen, &c. *Deſcription de la ville de Copenhagen & des châteaux royaux*, par E. C. ſecrétaire de la chancellerie royale. A Copenhagen, chez Pelt, 1777. *In-8vo.* de 200 pag.

C'eſt une ſeconde édition augmentée de moitié d'un livre qui entre dans un détail inſtructif. Il apprend que la manufacture royale de drap pour les troupes de Danemark occupe 40 métiers & 400 ouvriers, ſans compter pluſieurs centaines de priſonniers dans la maiſon de correction. Une autre fabrique d'étoffe entretient 22 métiers. Il y a dans l'imprimerie des toiles de coton continuellement 150 hommes en travail. La bibliotheque du roi conſiſte en plus de cent mille volumes. Celle de l'univerſité qui a été brûlée, & qu'on rétablit, en a déja 36000 & en achete tous les ans pour 600 thalers. Le département des affaires étrangeres a une bibliotheque de livres d'hiſtoire, & l'arſenal une bibliotheque d'artillerie. Celles des comtes Thot, Suhm, de Moltke, Stampe, Anker, Luxdorf, Hielmſtierne ſont très-conſidérables par la quantité & le choix des livres. Le paſteur Lork poſſede 4000 bibles, & l'évêque Harboe un recueil curieux de 2500 volumes imprimés au tems de la réformation.

Der politiſche ſtaat des churfurſtenthums Braunſchweig-Luneburg, &c. *Etat politique de l'électorat de Brunſwick-Lunebourg, avec celui des duchés & comtés qui y ſont attachés, & des villes, bourgs, villages, ſeigneuries & châ-*

teaux ſelon leur dépendance des juſtices & des paroiſſes, rédigé ſur des mémoires particuliers, & mis en ordre alphabétique; par M. Scharf, Bailli de Dannenberg. A Lauenburg, chez Berenberg, 1777. *In-4to.*

Le mérite de ces ſortes d'ouvrages conſiſte dans l'exactitude. Elle eſt portée ici auſſi loin qu'il eſt poſſible.

DISPENSATORIUM pharmaceuticum, &c. *Diſpenſaire compoſé par ordre du duc Charles, & dédié aux apothicaires du duché de Brunſwick* par le college ſuprême de médecine. A Brunſvick chez Waiſenhauſ, 1777. *In-4to.* de 440 pag.

Il eſt précédé d'un diſcours circonſtancié de M. Martini qui s'y juſtifie d'avoir conſervé beaucoup d'anciens remedes peu en uſage aujourd'hui, & qui remarque que parmi les anciens, il y en a d'une grande vertu, quoiqu'il ne ſoit preſque plus à la mode de s'en ſervir : tel eſt le gayac que les Allemands nommoient le bois François ou le ſaint bois. Enſuite il donne la liſte des livres de Pharmacie & de Botanique dans leſquels il a puiſé une grande partie de la matiere du ſien; il ſe plaint qu'on néglige trop les ſels qui ont toujours quelques propriétés différentes les uns des autres, nonobſtant leur conformité apparente; il avertit qu'au lieu des expreſſions, *prenez une poignée*, *une pincée*, il a déterminé les qualités plus préciſément en employant par-tout le poids; il a omis par religion les poudres propres à procurer l'avortement, mais il ſe feroit fait un ſcrupule d'omettre auſſi les moyens de retenir le fruit; il n'a pas oſé pren-

dre ſur lui de ſupprimer les feuilles d'or & le cinabre. On a ſoin de prévenir qu'Hoffman a eu recours avec ſuccès dans la goutte aux poudres anti-épileptiques. Les nouveaux remedes de Vienne ſont inſérés. Mrs. Bereis, Fabricius, Capell & Brucmann en ont auſſi communiqué de fort ſalutaires. On commence par traiter des remedes ſimples parmi leſquels les eaux connues ont place & particuliérement les eaux minérales d'Helmſtadt & de Meinberg. On deſire remplacer le mille-feuille commun qui eſt foible & ſans odeur par celui qu'on nomme *mille folium nobile*. Après les remedes ſimples il eſt queſtion des compoſés, entre leſquels on publie le baume dit *Schauers Balſam*, le cauſtique de Sutorius, *des Sutorius Etzmittel*, & l'emplâtre de Bechholz *Bechholzens Pflanſter*. Pluſieurs perſonnes cherchant uniquement le bas prix dans les remedes s'expoſent à être infailliblement trompés; par exemple, il eſt impoſſible d'avoir de véritable huile de Genievre pour ce qu'elle ſe vend communément; il faut donc qu'elle ſoit falſifiée. Auſſi la véritable eſt jaune, & la fauſſe eſt verte. L'huile bleue de camomille & l'huile bleue de mille-feuille perdent leur couleur avec le tems.

(*Supplément aux annonces de Gottingen en Allemand.*)

UEBER die hypochondrie. *Des affections hypocondriaques.* A Dreſde, chez Hilſcher, 1777, *in-8vo.* de 116 pag. ſans nom d'auteur.

Par *hypocondrie*, l'auteur entend un affoibliſſement des nerfs qui les rend ſuſceptibles de ſe laiſſer trop fort émouvoir par les ſenſations. Delà les divers accidens, tels que le défaut de digeſtion, l'extrême irritabilité, les convulſions, l'épilep-

ſie, la triſteſſe, les folles imaginations. Une décharge abondante de ſable avec les urines, a ſouvent été ſalutaire. Il y a des hypocondres dont les humeurs ſont acides, & d'autres qui les ont alkalines : le mal eſt quelquefois héréditaire, & ſe manifeſte dès l'enfance. Gellert y étoit ſujet & n'en étoit pas moins vertueux ; il n'avoit ni paſſions ardentes, ni haine contre les autres hommes. Le mal de mere, le même que l'hypocondrie, cauſe ſouvent aux femmes de vives convulſions & pluſieurs autres maladies, quand le dérangement des regles s'y joint. Pour ce qui eſt de la guériſon, il y a des tems où l'on peut dire de l'hypocondre, qu'il n'eſt ni tout-à-fait malade, ni entiérement ſain. Ce tems doit être obſervé & ſaiſi habilement par un médecin qui connoît les périodes des maladies. Les bains froids & le régime ſont propres à fortifier les enfans. L'équitation convient à ceux qui ſont plus avancés en âge, à quoi l'on ajoute de légers purgatifs, des lavemens, l'uſage du vin rouge, & des alimens faciles à digérer. Si le mal a fait des progrès, il faut réitérer les doux purgatifs & les lavemens dès que le ventre ceſſe un jour d'être libre; puis des diſſolvans internes, des extraits de végétaux, les bains froids. Dans le plus haut période, on doit conſeiller le quinquina, les bains froids de riviere, le vin, la liqueur anodyne, le camphre, l'ambre, la gomme puante, & même l'opium comme palliatif dans les accès de convulſions avec les précautions convenables.

STOLPERTUS, &c. A Manheim, chez Schwan, 1777, *in-8vo.* de 148 pages.

C'eſt un avis aux jeunes médecins par l'auteur ſatyrique des *Hémorroïdes*, qui les prévient

de beaucoup de fautes qu'ils sont exposés à commettre. Par exemple, s'ils n'entendent pas bien la matiere médicale, ils coloreront en verd le sirop violat avec un sel lessiviel; ils entreprendront de dissoudre dans l'eau la résine de jalap. S'ils ne connoissent pas bien le tempérament, ils ordonneront des saignées & des purgatifs à de pauvres femmes qu'une meilleure nourriture auroit rétablies, & traiteront une dame délicate comme un portefaix; d'autres fois ils se hâteront d'administrer des remedes composés, tandis que l'abstinence & l'eau auroient été les plus efficaces; ils jugeront, au pouls concentré un moment par la frayeur, que le malade est à l'extrêmité, lorsqu'il ne faut qu'un verre de vin pour le ranimer. L'urine noire ou verte leur semblera un pronostic funeste, faute de se rappeller que le malade a pris de la caffe, qui, suivant Boerhaave, donne cette couleur. Ces deux ouvrages sont écrits avec bien plus de modération que *le brigandage de la médecine*, dont ils peuvent être une imitation.

VERSUCH uber die temperamente. *Essai sur le tempérament; par* M. Lavaz, *syndic du noble monastere d'Utersen.* A Hambourg, chez Hérold, 1777, *in-8vo.* de 86 pages.

Le tempérament est ici considéré comme un effet de la disposition du sang qui influe sur les pensées & les actions des hommes. On en distingue de quatre sortes qui sont décrites & suivies dans toutes les branches des subdivisions physiques & morales. L'auteur défend le mélancolique & est contraire au sanguin.

UNTERSUCHUNG der neuen sprudelquelle im

Karlsbade. *Analyse des eaux d'une nouvelle source qui a commencé de jaillir à Carlsbade, le* 10 *août* 1774; *par* M. Becher. A Prague, chez Gerle, 1777, *in-8vo.* de 21 pages.

M. Becher a donné au public un livre considérable sur les eaux de Carlsbad, qui garantit l'exactitude de son nouvel ouvrage.

Ueber physiognomie wider die physiognomen. *De la physionomie contre les physionomistes*; *par* M. Lichtenberg, *professeur de Gottingen.* A Gottingen, chez Dietrich, 1778, *in-8vo.* de 93 pages.

Le fameux ouvrage de M. Lavater a fait en Allemagne des prosélites de l'art de juger des hommes par leurs traits extérieurs. Il semble à M. Lichtenberg que c'est-là une superstition qui pourroit devenir très-dangereuse à la société, si elle s'y accréditoit sous le masque de la raison & de la philosophie, & qui ne tendroit pas à moins qu'à sacrifier les hommes qui lui déplairoient : c'est pourquoi il la combat de toutes ses forces, & il s'attend d'être lu avec plaisir des têtes encore saines.

Hernn von Buffon Naturgeschichte der Vogel. *Histoire naturelle des oiseaux, traduite du François de M. de Buffon, augmentée de beaucoup d'observations & de figures; par* M. Martini. A Berlin, chez Pauli, 1778, grand *in-8vo.* de 314 pag.

Le coq de bruyere, le coq de bois taillis, le francolin, l'outarde & les oiseaux qui lui ressemblent, le paon, le faisan, & les oiseaux

qui leur reſſemblent ſont le ſujet de ce 5me. vol. qui eſt enrichi, comme les précédens, d'excellentes additions. L'impreſſion & les figures ſont de toute beauté.

Der Naturforſcher. *Le Naturaliſte.* Onzieme partie. A Halle, chez Gebauer, 1777, *in-8vo.* de 204 pag. orné de figures enluminées.

Cet ouvrage eſt réellement précieux, en ce qu'on n'y rencontre preſque rien qui ne ſoit neuf, au lieu que la plupart des autres du même genre ne ſont que des extraits ou des traductions des obſervations phyſiques Françoiſes.

Chez le même Gebauer. Geſchichtsforſcher. *Recherches hiſtoriques*, par M. Meuſel. 5me. partie de 252 pag. *in-8vo.*

Cette partie contient huit articles plus intéreſſans les uns que les autres.

Oeconomische Encyclopédie. *Encyclopédie économique*, par M. Krünitz. A Berlin, chez Pauli, 1777 & 1778, onzieme & douzieme vol. Le 1er. de 792 pag. grand-*in-8vo*, l'autre de 687. avec fig. [2 rh. 6. gr. chaque vol.]

Le onzieme volume de cet ouvrage auſſi-bien reçu du public qu'il le mérite, contient les articles depuis *En* jusqu'à *Ez*: Endive.... Epidémie des hommes & des bêtes, &c.

Le 12me. depuis *Fa* juſqu'à *Fet.* Fayance..... Fortification, &c.

Oekonomische Botanik, &c. *Botanique économique*, par M. Suckow, ſecrétaire perpétuel

de la ſociété économique Palatine, profeſſeur de mathématique, d'hiſtoire-naturelle, de chymie & d'économie. A Manheim, chez Swan, 1777, grand-*in-8vo.* de 434 pag.

Quoique la modeſtie de l'auteur ne lui ait pas permis d'offrir ſon livre à d'autres que des éleves, on aſſure néanmoins qu'il eſt d'un uſage bien plus étendu, & que les maîtres mêmes en pourront tirer de l'utilité.

SAMMLUNG zur arzneywiſſenſchaft, naturgeſchichte, &c. *Collection de médecine & d'hiſtoire-naturelle.* A Berlin, chez Pauli. 1778. *In-8vo.*

Il y a déja huit volumes de cette eſpece de journal, qui ſe diſtribue par cahiers. Nous ne ferons ici qu'énoncer les articles des quatre premiers cahiers du neuvieme.

Le 1er. cahier contient le mémoire de M. le Roi, ſur la lumiere de l'eau de mer & celui de M. de Riville, ſur l'éclat brillant de la mer, tous deux traduits du François en Allemand, par M. le paſteur Goeze; la deſcription d'un animal particulier à la mer de Céylan avec une figure; la relation des raretés qu'on rencontre dans les iſles nouvellement découvertes au-delà du Kamtſchatka; un mémoire de M. Betbeder, ſur un aſthme particulier; l'hiſtoire de pluſieurs maladies ſingulieres par le docteur Opitz; des obſervations ſur les poiriers en fleur; des annonces de livres nouveaux, & une liſte raiſonnée des ouvrages entomologiques & helminthologiques, depuis 1760 juſqu'en 1777.

On lit dans le ſecond cahier, la deſcription de la fleur des Hottentots avec une figure; des obſervations ſur les vers de terre, & ſur la

congélation du mercure, plusieurs nouveaux remedes, tels que le corrosif de montagne, le musc contre les crampes, le café contre l'asthme, & d'autres contre la goutte & les membres gelés, contre les maux de sein & les cancers; un moyen de dissoudre la pierre dans la vessie; l'extrait des *campi phlegraei* d'Hamilton, des préservatifs contre les maladies des bêtes à cornes, l'art de tenir les noix fraîches, la maniere de cultiver le trefle rouge d'Hollande, un remede pour la diarrhée des animaux, &c.

Dans le 3me. cahier, la maniere de prévenir la petite-vérole, de cultiver le genévrier, de découvrir la falsification du vin par le plomb, de faire de bonne encre noire, d'employer le sel de Glauber contre les maladies des bœufs, le baume de Brunswick uni avec le sel de Glauber contre la goutte, la liste des livres de minéralogie, depuis 1760 jusqu'en 1770.

Dans le 4me. une description des côtes & du pays de Labrador; la continuation de la liste des ouvrages de minéralogie; la liste des ouvrages d'hydrographie, depuis 1763 jusqu'en 1777, & celle des ouvrages d'histoire-naturelle & de zoologie, depuis 1760 jusqu'en 1770.

On imprime aussi chez Pauli, un journal économique, sous ce titre: *Beytragen zur Landwirchschaftswissenschaft*, qu'on dit recommandable par sa solidité, sa théorie & la pratique des auteurs. Il y en a deux vol. & l'on distribue le 10me. cahier du 3me.

ENTWURF fur oeconomische actien Bienengesellschaften, &c. *Projet d'une compagnie d'actionnaires pour l'éducation des abeilles;* par M. Riem, surintendant royal des abeilles. A Breslau, chez Low. 1777. *In-8vo.* de 5 feuilles.

M. Riem, connu par plusieurs écrits qui ont manifesté son industrie en cette matiere, propose de former un petit capital avec des actions de quatre ducats seulement, pour être employé à élever des abeilles en commun. Des gens entendus qui seront préposés au soin des ruches, éviteront les inconvéniens auxquels celles des particuliers sont sujettes. Le bénéfice sera partagé entre les actionnaires.

Chez le même Low, Verbesserung des bienenstandes. *Des moyens de multiplier & de perfectionner les ruches.*

Cet ouvrage joint au précédent, a été couronné par la société patriotique de Breslau, & il est imprimé avec des additions qui l'accommodent aux différens districts de la Silésie.

Chez le même, Physicalisch-œconom. Bienenbibliothek. *Bibliotheque physique & économique des abeilles.*

L'auteur qui est le même, juge en connoisseur dans cette 3me. livraison, 16 écrits sur les abeilles, qui ont été publiés, en Saxe, en Cleves, en Silésie, dans le Palatinat & en Suisse. Il en tire si bien l'essentiel, qu'on peut s'épargner la peine de les rassembler & de les lire, son extrait suffisant. Le traité du ministre Galin de Berne, est celui qui plaît le plus. Il est bien au-dessus de ce qu'ont donné Schirach & la société de la Haute-Lusace.

PHYSISCH-OECONOMISCHE Bibliothek, &c. *Bibliotheque de physique économique.* A Gottingen, chez Vandenhok, 1778. 8me. vol.

Il contient entr'autres articles remarquables, une description de la bibliotheque & du cabinet de l'académie de Pétersbourg, par M. Bacmeister; un mémoire de M. Voch, sur la construction des chemins; & une relation de l'essai de M. Achard, pour faire éclorre des œufs au moyen de l'électricité.

Das 8te. stuck der pœdagogischen unterhandlungen, &c *8me. cachier du journal d'éducation;* par M. Basedow à Dessau: il contient une belle hymne au lever du soleil, & mérite d'être lu de ceux qui veulent suivre le progrès de l'établissement de Dessau.

Weygand, imprimeur à Léipsick, donne avis qu'il fait travailler à une histoire de l'inquisition, & qu'il recevra avec reconnoissance les mémoires qu'il prie de lui adresser sur cet objet.

GRISONS.

Historia reformationis ecclesiarum Suecicarum, &c. *Histoire de la réforme des églises de Suede.* A Coire, au pays des Grisons, chez Jacob. 1777.

Nous avons annoncé cet ouvrage page 403, de l'*esprit des Journaux* du mois d'avril 1778. Depuis on nous a avertis que *Chur* est en Allemand la ville que les François nomment Coire, & que *Graubunden* signifie les Grisons. Nous avouons que nous ne sommes point assez familiers avec l'Allemand pour le reconnoître où nous ne le soupçonnons point. Voilà ce qui nous a induit en critique.

FRANCE.

RECHERCHES historiques & pratiques sur la section de la symphise du pubis, pratiquée, pour suppléer à l'opération Césarienne, le 2 octobre 1777, sur la femme Souchot ; *par M. ALPHONSE LEROY, docteur-régent de la faculté de medecine de* Paris, *professeur des maladies des femmes & des accouchemens.* Avec cette épigraphe :

Flétrir & déshonorer le travail des autres sans le redresser, c'est moins un effet de la science qu'un aveu manifeste de son ignorance & de son mauvais naturel.
HYPP. *De arte.*

A Paris, chez Le Clerc, libraire, quai des Augustins. Broch. de 128 pag. sans la préface. 1778.

L'utilité de la section du pubis, dans plusieurs circonstances, est à présent reconnue par tous les savans impartiaux qui ont médité cette opération. Les anciens avoient soupçonné qu'elle pouvoit être utile, mais leurs écrits, à cet égard, n'offrent que des conjectures. M. Sigault est le premier qui ait conçu assez fortement cette idée pour la dégager de tout accessoire & pour proposer de la réaliser. On prétendit que l'écartement qu'il annonçoit étoit insuffisant, & sans autre examen sa proposition fut rejettée. M. Alphonse Leroy ayant beaucoup médité cette opération, fit, il y a quelques années, une expérience heureuse, qui confirma ses raisonnemens. Il obtint l'écartement néceffaire pour livrer passage à l'enfant dans les bassins les plus mal

conformés. Cette expérience eſt conſignée dans une theſe ſoutenue à Montpellier par un des éleves de ce ſavant médecin & accoucheur.

Perſuadé par ſes travaux que cette opération pouvoit être de la plus grande utilité, M. Alphonſe Leroi en a déterminé l'exécution, & après avoir aſſiſté M. Sigault, ſon confrere, qui a fait la ſection du pubis, il eſt parvenu, en ſuivant ſes principes, à accoucher la femme Souchot d'un enfant vivant. On ſait aſſez la ſenſation que cette opération produiſit dans le public; tandis que les uns la regardoient comme une des plus importantes découvertes qui aient été faites depuis long-tems, d'autres s'empreſſerent de la décrier & de nommer témérité l'entrepriſe courageuſe de deux médecins qui réuniſſoient la main au conſeil, en ſe livrant à la pratique & à la théorie des accouchemens : on tenta de les ridiculiſer ſur ce choix. Après ces premieres hoſtilités, on les accuſa de témérité. On nia la poſſibilité d'obtenir par cette opération l'écartement néceſſaire. „ Et pour joindre la démonſ-
» tration aux aſſertions, des bras vigoureux
» firent, dans un amphithéatre, en préſence d'un
» grand nombre d'éleves, des efforts redoublés
» pour l'obtenir. Les tentatives furent inutiles.
» Il étoit impoſſible qu'ils euſſent les mêmes
» réſultats, parce qu'ils opéroient en d'autres
» circonſtances : on jetta des doutes ſur la réa-
» lité de l'opération. On préſenta ces deux mé-
» decins comme des intrigans dont la conni-
» vence & le concert s'attribuoit réciproque-
» ment des ſuccès imaginaires, & dont la har-
» dieſſe, excitée par l'intérêt, oſoit en impoſer
» au ſiecle préſent & à la poſtérité. Mais les
» promoteurs de l'incrédulité furent foudroyés
» par la publicité qu'on donna au traitement,

» où tous les gens de l'art & quelques curieux
» furent admis. La jalousie a mille ressources.
» Elle répandit l'allarme sur le sort de la femme.
» On imprima des faussetés, &c. &c.

L'attention que nous avons eue d'offrir à nos lecteurs les résultats des écrits qui parurent, pour & contre, pendant le traitement de la femme Souchot, nous dispense d'entrer aujourd'hui dans plus de détails sur la contestation dont il s'agit. Nous dirons seulement, relativement à l'ouvrage qui paroît, que l'auteur l'a divisé en trois parties.

Dans la premiere il recherche comment l'esprit humain, si lent dans sa marche, est enfin arrivé à cette opération.

Dans la deuxieme, comment elle a été exécutée sur la femme Souchot, & ce qui s'est passé pendant le traitement.

La troisieme partie est employée à répandre quelque jour sur les causes des accidens qui ont existé; sur les moyens de prévenir ceux qui pourroient naître.

L'auteur indique ensuite les circonstances où cette opération peut être utile, & les principes d'après lesquels on pourra partir pour la pratiquer dorénavant.

On a vu dans notre dernier journal que d'après les principes de l'auteur, la même opération a été répétée par M. Duprés, chirurgien-accoucheur à saint-Paul de Léon en Bretagne : M. Cambon, très-habile chirurgien à Mons, vient également de la pratiquer avec le plus grand succès sur une femme mal conformée : il se propose de donner lui-même au public le détail de son opération.

Il est inutile de dire que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Alphonse Leroi toutes les con-

noissances

noiſſances néceſſaires aux perſonnes de l'art, pour exécuter avec ſuccès la ſection du pubis, & conſerver, par cette opération, la vie de la mere & de l'enfant lorſque la choſe eſt poſſible.

EXPÉRIENCES propres à faire connoître que l'alkali-volatil-fluor *eſt le remede le plus efficace dans les aſphyxies ; avec des remarques ſur les effets avantageux qu'il produit dans la morſure de la vipere, dans la rage, la brûlure, l'apoplexie, &c. par M.* SAGE. Troiſieme édition ; à Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR; & ſe trouve chez Didot le jeune. In-8vo. de 76 pag. 1778.

Nous avons fait connoître cet ouvrage lorſqu'il parut pour la premiere fois ; le ſuccès qu'il eût d'abord, engagea la faculté de médecine en l'univerſité de Douay, de le faire réimprimer, à ſes dépens, pour en diſtribuer *gratis* au public un grand nombre d'exemplaires. Il fut en même-tems traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe, en Anglois, en Eſpagnol, en Italien, en Allemand, & l'on en diſtribua au peuple un grand nombre d'exemplaires. Ainſi les éloges que nous pourrions donner à cette nouvelle édition, n'ajouteroient rien au mérite d'un ouvrage généralement répandu, & juſtement eſtimé.

Une diſſertation ſur la rage, que M. Jean-Heysham vint de publier à Edimbourg, paroît confirmer l'uſage de l'alkali-volatil dans cette terrible maladie ; car M. Heysham croit que le virus hydrophobique eſt de nature acide ; il croit même que le remede qu'il conſeille, comme préſervatif de la rage, agit principalement par ſa qualité alkaline. Voici la compoſition de ce remede.

Prenez craie pulvérisée, demi-once ; bol d'armenie, trois gros ; alun, dix grains ; enula campana en poudre, un gros ; huile d'anis, dix gouttes. Il conseille de le prendre tous les matins, pendant six jours consécutifs, dans de l'eau à laquelle il fait ajouter un peu de lait ; & si le volume de cette dose, prise à la fois, fatiguoit l'estomac, on pourroit la partager en plusieurs fois.

S'il est vrai que le virus hydrophobique soit acide, l'alkali-volatil-fluor est, sans contredit, préférable à cette recette.

GRAVURES.

Figures de l'histoire de France, représentant, regne par regne, les principaux faits & les traits les plus intéressans de cette histoire, depuis l'établissement de la Monarchie jusques & compris le dernier regne ; avec l'explication sommaire des sujets au bas de chaque estampe. Ouvrage proposé par souscription, par Jacques-Philippe Lebas, graveur du cabinet du roi, pensionnaire de sa majesté, conseiller de l'académie royale de peinture & de sculpture.

Leurs majestés ont honoré de leurs souscriptions cet ouvrage, qui sera composé de deux à trois cents estampes. On en délivrera dix-huit par chaque livraison, dont le prix sera de 18 liv. pour les souscripteurs, & de 24 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. On payera chaque livraison à mesure qu'on la prendra chez le sieur Lebas, rue de la Harpe, porte cochere vis-à-vis la rue Percée. La premiere livraison se dis-

tribue actuellement avec un *prospectus* de format in-4to. & de la grandeur des planches. L'auteur expose, dans ce *prospectus*, les avantages de faire concourir le dessein ou le *langage typique*, avec le discours ou le *langage articulé*, pour rendre l'instruction plus courte & plus facile. Les planches qui composent cette premiere suite des figures de l'histoire de France, ont été gravées par différens graveurs, & sous la direction de M. Lebas, d'après les dessins de MM. Monet & Lépicié, de l'académie royale de peinture.

Premiere & seconde suites des costumes François pour les coëffures depuis 1776, gravées avec beaucoup de soin & de talent. Chaque suite contient vingt-quatre portraits en six feuilles du prix de 3 liv. A Paris, chez Esnauts & Rapilly, rue Saint-Jacques, à la ville de Coutances.

Vue de Spoleto, vue du Porto-Ercole, deux estampes nouvelles en pendant, de treize pouces de largeur & onze de hauteur, gravées par M. Martini, d'après les tableaux de M. Vernet, peintre du roi. Ces deux estampes présentent deux fêtes agréables & variées, l'une d'un paysage & l'autre d'une marine.

MUSIQUE.

AIRS choisis de M. Sacchini, avec paroles Italiennes & Françoises en partition & parties séparées. A Paris, chez M. d'Enonville, receveur des loteries, rue de Vannes, près celle du Four, à la Nouvelle Halle.

On trouve à la même adresse :

Le Rondeau del Signor Traetta, la partition de la *Colonie*, celle de l'*Olympiade*, & les airs détachés de ces opéra.

XII Divertissemens pour la harpe, clavecin ou forte-piano, par M. Luigy***, mis au jour par M. Naderman, Luthier ordinaire de la reine. Prix 4 liv. 16 s. Chez l'éditeur, rue d'Argenteuil, Butte Saint Roch; Mademoiselle Castagnery, rue des Prouvaires, & aux adresses ordinaires.

Six Sonates pour le clavecin, forte-piano ou harpe, avec accompagnement de violon obligé, tirées des œuvres de Luigy Bocherini. Prix 7 liv. 4 sols; aux mêmes adresses.

Concerto pour la harpe à deux violons, alto, basse, deux hautbois ou flûtes & deux trombes, par M***. Prix 4 livres 4 sols; aux mêmes adresses.

Deux symphonies concertantes pour le clavecin ou le forté-piano & harpe obligée, avec un accompagnement de violon *ad libitum*, dédiées à Madame Coupard, par M. Adam, éleve de M. Edelmann, œuvre I. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, rue du Temple, au coin de celle de Pastourelle; chez M. Edelmann; Madame le Marchand, rue Fromenteau, & à l'opéra; & aux adresses ordinaires de musique.

Trois Sonates pour le Clavecin, avec accompagnement d'un violon *ad libitum*, dédiées à Madame de la Guillaummye, par M. Edelmann, œuvre VI. Prix 6 livres. A Paris, aux mêmes adresses que ci-dessus.

CATALOGUE

DE

LIVRES NOUVEAUX.

L'Ami de l'humanité, ou conſeils d'un bon citoyen à ſa nation, ſur certains préjugés auſſi nuiſibles à la ſanté qu'à la ſociété; ſuivi du chapeau, & de réflexions auſſi utiles qu'intéreſſantes; par M. J***, in-8vo. br. port franc par la poſte. 1 l. 16 ſ.
Plaiſance, & à Paris, chez l'Auteur, hôtel de Carignan, rue des Vieilles-Etuves S. Honoré; Saugrain & Compagnie, L. rue des Lombards; & chez les Mds. de Nouveautés.

Contes & nouvelles, par M. Villemain d'Abancourt, in-8vo. br. 2 l.
Londres, & à Paris, chez Cellot, Impr.-L. rue Dauphine.

Lettres ſur la littérature & la poéſie Italienne; traduites de l'Italien; par M. de P***, in-8vo. br. 3 l.
Londres, & à Paris, chez Cailleau, Impr.-L. rue S. Severin; la Ve. Ducheſne, L. rue S. Jacques; & Eſprit, L. au Palais Royal.

Obſervation ſur la diſtinction des rangs dans la ſociété, par J. Millard, traduit de l'Anglois d'après la ſeconde édition, in-12. br. 2 l.

Amsterdam, & à Paris, chez Pissot, L. quai des Augustins.

Bibliotheque du Nord, ouvrage destiné à faire connoître en France tout ce que l'Allemagne produit d'intéressant, d'agréable & d'utile dans tous les genres de sciences, de littérature & d'arts ; par la société patriotique de Hesse-Hombourg ; dédié à S. A. S. monseigneur le Landgrave de Hesse-Hombourg, chef & protecteur de cet institut. Tome III. mars 1778.
On souscrit *à Paris, chez Quillau, Impr.-L. rue du Fouarre.*

Code des loix des Gentoux, ou réglemens des Brames, traduit de l'Anglois, d'après les versions faites de l'original écrit en langue Samskrete, in-4to. orné de planches, en feuilles. 10 l.
Paris, chez Stoupe, Impr.-L. rue de la Harpe.

Géographie naturelle, historique, politique & raisonnée; par M. Robert, professeur émérite de philosophie, 3 vol. in-12. br. fig. 7 l. 4 s.
--- rel. 9 l.
Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques; & Nyon aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Le jour de communion, ou Jesus-Christ considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'ame fidelle dans l'eucharistie; suivi de sentimens affectueux, par M. l'abbé * * *, auteur de *la Connoissance de l'Amour de Jesus-Christ*, in-12. rel. 2 l. 5 s.
Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.

De la religion par un homme du monde, où l'on examine les différens ſyſtêmes des ſages de notre ſiecle, & l'on démontre la liaiſon des principes du chriſtianiſme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états. Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties, formant ſix volumes in-8vo. d'environ 300 pages, ou trois de près de 600 pages.

La premiere partie eſt en vente actuellement. Le prix eſt de 3 liv. br.

Les autres paroîtront ſucceſſivement, en ſorte qu'on aura au plus tard au premier juillet la ſeconde & la troiſieme partie entieres; compoſant les ſecond, troiſieme & quatrieme volumes; & à la Saint-Martin, la quatrieme partie, formant les deux derniers.

Paris, chez Moutard, Impr.-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Sermons ſur les myſteres & ſur la morale, par M. l'abbé Pleuvri, prêtre du dioceſe de Rouen. in-12. rel. 2 l. 10 ſ.

Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Auguſtins.

La veuve Tillard & fils, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrazin, peuvent fournir quelques exemplaires des ouvrages ſuivans, ſavoir :

1°. *Art de bien parler François*, par la Touche; derniere édition. *Amſterdam*, 1760, 2 vol. in-12. rel. 6 l.

2°. *Abrégé de l'hiſtoire du ſervice des troupes de Hollande dans la derniere guerre.* La Haye, 1745, in-8vo. fig.

3°. *Bibliotheque orientale de d'Herbelot.* Maestricht, 1777, in-fol. en blanc. 36 l.

4°. *Callimachi Hymni gr. lat. cum notis variorum ed. Ernesti.* Lugd. Batav. 1761, 2 vol in-8vo. figure.

Onfroy, libraire, quai des Augustins, donne avis que l'on trouve chez lui *le bon jardinier, contenant une idée générale des quatre sortes de jardins, & les regles de la culture des plantes, arbres, arbrisseaux d'utilité & d'ornement;* par M. de Grace, amateur & cultivateur; nouvelle édition, considérablement augmentée, & particuliérement d'une *Introduction à la connoissance des plantes*, par M. Verdier, instituteur & médecin, rel. 1 l. 16 s.

Le comte de Valmont, ou les égaremens de la raison, lettres recueillies & publiées par M***, seconde partie, tomes IV & V, in-12. broché. 5 l.

Londres, & à Paris, chez Moutard, Impr.-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Les trois premiers tomes ont paru en 1774.

Nouveaux éclaircissemens sur la vie & les ouvrages de Guillaume Postel, par le pere Desbillons, in-8vo. br. 1 l. 4 s.

Liege, & à Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Eloge de madame la marquise de Sévigné, qui a remporté le prix à l'académie de Marseille en 1777, in-12. br. 18 s.

Amsterdam, & à Paris, chez la Ve. Méquignon & fils, L. rue de la Juiverie, près l'église de la Magdeleine en la cité.

Hiſtoire de la vie chrétienne, & des exploits militaires d'Alberte Barbe d'Ernecourt, connue ſous le nom de madame de Saint-Balmont; par le pere Desbillons, in-8vo. br. 1 l. 4 ſ.

Liege, & à Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Les charmes de la retraite, par M. Clément, in-8vo. br. 12 ſ.

Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Explication littérale, hiſtorique & dogmatique des prieres & des cérémonies de la meſſe, ſuivant les anciens auteurs & les monumens de toutes les égliſes du monde chrétien; par le P. le Brun: tomes I & II, rel. en un vol. in-8vo. 6 l.

Paris, chez Nyon, aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Hiſtoire de la Moldavie & de la Valachie, avec une diſſertation ſur l'état actuel de ces deux provinces, in-12. br.

Paris, chez Saugrain, L. rue des Lombards, au Marc d'or

Inſtitutiones philoſophicæ, ad uſum ſcholarum accommodatæ: tomus primus, logica & metaphyſica: tomus ſecundus, pneumatologia & ethica; par M. Rivard, 2 vol. in-12. br. rel en veau. 5 l. 6 ſ.

Paris, chez Morin, imp.-L. rue S. Jacques.

Manuel grammatical, ou abrégé des élémens de la langue allemande, où l'on trouve les prin-

cipes ſuffiſans pour entendre en très-peu de tems les auteurs, avec une table alphabétique des tems ſur leſquels tombe l'irrégularité des verbes dits *irréguliers* de cette langue; par M. de F. ancien officier des armées de leurs majeſtés impériales, apoſtoliques & royales, in-12. br.

Metz, chez J. B. Collignon, imp-L. & à Paris, chez Saugrain, L. rue des Lombards.

Méthode aiſée pour prononcer & parler correctement la langue angloiſe, ſans le ſecours d'aucun maître; par J. A. Dumay, 8vo. br. 2 l. 8 ſ. relié. 3 l.

Paris, chez Barrois, jeune, L. quai des Auguſtins.

Traité de la ſphere, avec l'expoſition des différens ſyſtêmes aſtronomiques du monde; par M. Robert, profeſſeur émérite de philoſophie, in-12. br. & orné de planches. 2 l.

Paris, chez Deſnos, L. rue S. Jacques.

Delalain, jeune, L. rue & à côté de l'ancienne comédie françoiſe, donne avis que l'on trouve chez lui les ouvrage ſuivans :

1°. *Abrégé de l'hiſtoire de Sulpice Sévere, &c.* par M. Vandelaincourt, préfet & profeſſeur au college royal de Verdun, in-12. rel. 2 l. 5 ſ.

2°. *Cours de philoſophie*, ou *notions élémentaires ſur les opérations de l'eſprit, &c.* par le même, in-12. br. 1 l. 10 ſ.

3°. *Cours de littérature*, ou *introduction aux connoiſſances néceſſaires pour juger ſainement de divers ouvrages d'eſprit*, par le même, in-12. b. 1 l. 10 ſ.

Barrois, jeune, libraire, quai des Auguſtins,

près le pont S. Michel, donne avis qu'il eſt ſeul poſſeſſeur des exemplaires reſtants de la derniere édition du dictionnaire univerſel, françois & latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*, contenant la ſignification & la définition des mots de l'une & de l'autre langue, avec leurs différens uſages, &c. &c. en 8 vol. *in-folio.*

Pour faciliter l'acquiſition de cet ouvrage, il le propoſe, juſqu'à la fin d'octobre 1778, au prix de 132 liv. les 8 vol. en feuilles, qui ſe vendoient précédemment 208 liv. paſſé lequel tems, s'il en reſte quelques exemplaires, ils ſe vendront l'ancien prix.

Nyon, aîné, libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vient de recevoir d'Avignon le *Dictionnaire des Gaules*, tome VI, in-fol. en feuilles. 24 l.

Selecta latini ſermonis exemplaria è ſcriptoribus probatiſſimis ad chriſtianæ juventutis uſum collecta, ſixieme & ſeptieme parties, broc. en parchemin. 3 l.

Traduction des mêmes parties, br. 3 l. 12 ſ.

Ces deux parties formoient la ſixieme de la *collection des extraits de Chompré;* elles ont été conſidérablement augmentées.

Dans la ſixieme partie ſont contenus les *extraits de Phedre*, *Martial*, *Auſone*, *Ovide*, *& des Bucoliques & Géorgiques de Virgile.*

Dans la ſeptieme partie, ceux de l'*Eneïde*, *de Virgile*, *d'Horace*, *de Juvenal*, *de Perſe & de Lucrece.*

Chaque partie ſe vend ſéparément,

Dictionnaire univerſel des ſciences, morale, économique, politique & diplomatique, ou bibliotheque de l'homme d'état & du citoyen, tome III, in-4to. br.

Londres, *& à Parsi*, *chez Panckoucke*, *L. hôtel*

de Thou, rue des Poitevins ; à Liege, chez Plomteux ; à Amsterdam, chez Van-Harrevelt.

Discours sur l'utilité & l'avantage de l'étude, lu à l'académie des Arcades, le 6 Mars 1777, par M. l'abbé des Haises, vicaire-général & official d'Albi, avec la traduction italienne de M. l'abbé Testa, professeur de métaphysique au college romain, in-4to. 1777.
Rome, chez Marc Pagliarini.

Ammien Marcellin, ou les dix-huit livres de son histoire qui nous sont restés, nouvelle traduction : 3 vol. in-12. rel. 9 l.
Paris, chez Barbou, imp-L. rue des Mathurins.

Suite des anecdotes de l'histoire de France, ou bienfaisance Françoise, mémoires pour servir à l'histoire de ce siecle ; par M. Dagues de Clairfontaine, de l'académie de sciences, arts & belles-lettres d'Angers, & de la société royale d'agriculture de la généralité de Tours : 2 vol. in-8vo. en feuilles. 8 l. 10 s.
--- rel. 10 l.
Paris, chez Bastien, L. rue du petit-Lyon, F. S. G.
N. B. Cet ouvrage est une suite de la collection d'anecdotes que le même libraire a acquis du fond de M. Vincent.

Correspondance dramatique, ou mémoires historiques & critiques sur les spectacles, en forme de lettres ; par M. le chevalier Ducoudray : tome second, troisieme partie. 3 l. 16 s.
La quatrieme & derniere partie est sous presse, & va paroître incessamment.
Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande ; Ruault, L. rue de la Harpe ; la ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Histoire naturelle de Pline, traduite en François; avec le Texte latin accompagné de notes critiques pour l'éclaircissement du Texte : tome XI, br. en carton. 10 l. 10 s.
Paris, chez la ve. Desaint, L. rue du Foin S.-Jacques.

Recherches historiques & pratiques sur la section de la symphise du pubis, pratiquée pour suppléer à l'opération Césarienne, le 2 octobre 1777, sur la femme Souchot : par M. Alphonse le Roi, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur des maladies des femmes & des accouchemens : in-8vo. br.
Paris, chez Leclerc, L. quai des Augustins.

Traité économique & physique du gros & menu bétail, contenant la description du cheval, de l'ane, du mulet, du bœuf, de la chevre, de la brebis & du cochon; la maniere d'élever ces animaux, de les multiplier, de les nourrir, de les traiter dans leurs maladies, & d'en tirer profit pour l'économie domestique & champêtre : 2 vol. in-12. br. 5 l.
Paris, chez Bastien, L. rue du petit-Lion, F. S. G.

La veuve Tilliard & fils, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarazin, peuvent fournir quelques exemplaires des ouvrages suivans, savoir :

1°. *Cours d'Hippiatique*, par M. de la Fosse : in-fol. fig. atlant.

2°. *Damm Lexicon Homericum & Pindaricum; gr. & lat.* Berolini Vossius, 1765 : 2 vol. in-4to. rel. 36 l.

3°. *Délices de l'Angleterre*, par Beevereld. *Hollande*, 8 vol. in-12. remplis de figures : en feuilles. 20 l.

4°. *Elémens de Géometrie*, par MM. Koening & Blasiere. *La-Haye*, 1762 : in-4to. fig. en blanc. 12 l.

5°. *Leçons de morale*, de feu M. Gellert. *Utreth*, 1776 : 2 vol. in-8vo. en blanc. 9 l.

La vie & les lettres du même. *Utrecht*, 1776 : 2 vol. in-8vo. en blanc. 9 l.

6°. *Scriptores hist. Rom. latini veteres* Ed. Ben. Casp. 120 l.

7°. *Haurisio*. Heidelbergæ, 1743 : 3 vol. in-fol. fig. grand papier, en blanc.

8°. *Œuvres philosophiques de M. Hume*. Amst. 1763 : 6 tomes en 5 vol. in-8vo. rel. 15 l.

9°. *Junius de picturâ veterum*. Roterod. 1694 : in-fol. fig.

10°. *Judæi (Philon.) Opera omnia gr. & lat.* Ed. Mangey, Londini, 1742 : 2 vol. in-fol. en blanc.

11°. *Scriptores Rerum Hungaricarum veteres ac genuini studio*, J. G. Schwandtneri. *Vindobonæ*, 1746 : 3 vol. in-fol. fig. en blanc.

12°. *Suidæ Lexicon græco lat.* Ed. Kustero Cantabrigiæ, 1705 : 3 vol. in-fol.

13°. *Tableau de l'histoire générale des Provinces unies*. Utrecht, 1777 : 2 vol. in-12. br. 6. l.

14°. *Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites par Dacier, nouvelle édition. 1778 : 12 vol. in-12. rel. 36 l.

15°. *Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre ;* par

Gregorio Letti. *Amsterdam*, 1706 : 2 vol. in-12. avec beaucoup de figures. 6 l.

16°. *Leonis (sancti) Magni Papæ opera omnia.* Ed. Cactiari, Romæ, 1753 : 3 vol. in-fol. gr. pap. en feuilles. 51 l.

Il y en a aussi quelques exemplaires en petit papier, dont le prix, en blanc, est de 39 liv.

Barrois jeune, libraire, quai des Augustins, près le pont S. Michel, donne avis que l'on trouve chez lui l'ouvrage suivant :

Monumenta veteris liturgiæ Alemannicæ, Pars I. complectitur ea quæ ad celebrationem missæ pertinent. Ex antiquis manuscriptis Codicibus collegit & digessit Martinus Gerbertus, monasterii & congreg. S. Blasii in Sylvâ Nigrâ Abbas. Typis San-Blasianis : in-4to. en feuilles. 10 l.

On trouve aussi chez le même libraire les autres ouvrages de Dom Gerbert, savoir :

De cantu & musicâ sacrâ, à primâ ecclesiæ ætate usquæ ad presens tempus. 2 volumes in-4to. fig. en feuilles. 24 l.

Vetus liturgia Alemannica, disquisitionibus præviis, notis, & observat. illustrata : 2 vol. in-4to. fig. en feuilles. 24 l.

L'inoculation justifiée, ou dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, avec un essai sur la mue de la voix ; par M. Tissot, docteur-médecin de la faculté de Montpellier, professeur à Lausanne, & membre de plusieurs académies, &c. &c. in-12. br. 1 l. 10 s.

Lausanne ; chez François Grasset & compagnie ; & à Paris, chez Laporte, L. rue des Noyers.

Johannis Adami Pollich Med. Doct. Acad. Elect. Palat. Corresp. historia Plantarum in Palatinatu electorali sponte crescentium, incepta secundum sistema sexuale digesta, 1777 : 3 vol. in-8vo. br. 15 l.
Manheim, & à Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

Observations sur le froid rigoureux du mois de janvier 1776, par J. H. Van Swinden, professeur de philosophie en l'université de Fancker, correspondant de l'académie royale des Sciences de Paris, membre des sociétés de Haarlem & d'Utrecht : in 8vo. br. 4 l.
Amsterdam, chez Marc-Michel Rey ; & à Paris, chez Leclerc, L. quai des Augustins.

Le triomphe de Sophocle, Comédie, dédié à M. de Voltaire ; par M. Palissot : in-8vo. br. 1 l. 4 f.
Londres, & à Paris, chez Bastien, L. rue du petit-Lyon, F. S. G.

ITALIE.

Sanctissimi Domini nostri Pii papæ sexti pontificis Maximi Litteræ apostolicæ motu proprio editæ, quibus pontificia universitas Ferrariensis novo censu, legibus, immunitatibus augetur, & distinguitur ; nosocomium divæ annæ, ac pia domus expositorum redditibus ditantur. In-4to.
Romæ, 1778, Typis sacræ congregationis de propagandâ fide.

Ephemerides aſtronomicæ anni 1778, ad Meridianum mediolanenſem ſupputatæ ab angelo de Ceſaris. Accedit appendix Franciſci Reggio. In-8vo.

Mediolani, apud Joſephum Galeatium Regium Typographum.

De eccleſiâ militante dogmatico polemica expoſitio publico expoſita certamini a D. Evaſio Bonafous, ordinis vallis umbroſæ Monacho & in collegio S. Praxedis de urbe theologicæ facultatis auditore.

Romæ, 1778, ex Typographiâ Joannis Zempel.

Notices critico-hiſtoriques ſur l'eau ſainte de Rome, avec un traité médico-phyſique de la même eau.

Rome, 1777, de l'imprimerie de Michel-Ange Barbellini.

Eſſai ſur la meſure des eaux courantes dans les canaux inclinés; par M. Vincent Lamberti, ingénieur Napolitain. In-8vo.

Naples, 1778, de l'imprimerie de Simoni.

Hymne au ſoleil par le R. P. Bertola. In-8vo.

Naples.

Hiſtoria eccleſiaſtica per annos digeſta variisque obſervationibus illuſtrata auctore Gaſpare ſaccarellio Taurinenſi congregationis oratorii Romani presbytero. Tomus VI ab anno J. C. 360, ad annum 385. In-4to.

Romæ, 1778, ex Typographiâ Pauli Junchi.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

MÊLANGES.

POÉSIES FUGITIVES.

ACADEMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

SPECTACLES.

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

MÉDECINE. CHIRURGIE.

AGRICULTURE. ECONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

